

TRAGEDIES
DE MONSIEUR
CAMPISTRON,

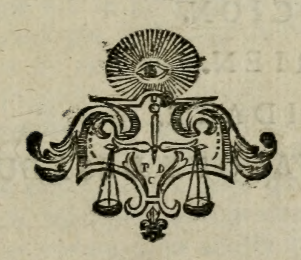
Jean Galbert de

DE L'ACADE'MIE FRANÇOISE.

HUITIE'ME E'DITION.

Augmentée d'une Tragedie & d'une Comedie du même Auteur ; & ornée de Figures en Taille-douce.

Le prix eſt de 4. liv.



A PARIS,
Chez PIERRE RIBOU, ſeul Libraire de l'Académie Royale de Muſique, Quai des Auguſtins, à la Deſcente du Pont-Neuf, à l'Image S. Loüis.

M. DCC. XV.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

PIECES CONTENUES dans ce Volume.



PREFACE.

ON m'a preſſé pendant long-tems de conſentir à une nouvelle Impreſſion de mes Tragedies. Je m'en ſuis défendu juſqu'à preſent. Les occupations que j'ai, bien differentes de celles du Parnaſſe, m'ont preſque ôté le goût de ces dernieres, & ne m'ont pas laiſſé depuis ſix ans un ſeul jour de relâche pour y penſer. Cependant j'eſperois toujours de trouver un tems favorable, & quelque intervalle dont je pourrois profiter, pour revoir mes ſept Poëmes avec ſoin, y faire quelques corrections & quelques changemens ; & même pour en mettre deux autres que j'ai compoſez, & qui n'ont point paru ſur le Théatre en état d'être donnez au Public. Comme ce tems n'eſt point encore venu, je me ſuis laſſé de l'attendre, & j'ai cedé aux inſtances qu'on m'a faites. Si bien que j'ai permis qu'on travaillât même

pendant mon abſence à l'Impreſſion qu'on me demandoit. Elle en ſera ſans doute beaucoup moins correcte ; mais il n'y avoit pas moyen de faire autrement, & d'accorder ce qu'on deſiroit de moi.

J'avois d'abord réſolu de faire une Préface dans les formes : mais outre, comme je l'ai déja dit, que je ne ſuis pas le maître du tems qu'il y faudroit employer, j'ai jugé qu'elle ſeroit aſſez inutile. Qu'aurois-je fait, que la remplir de réflexions ſur la Poëtique, que la plûpart des gens n'entendent pas, & qui ont été ſi ſouvent repetées, & de tant de façons, qu'elles ne peuvent qu'ennuyer ceux qui les entendent ? Je me contenterai donc de dire un mot en particulier de chacune des ſept Tragedies qui ſont contenuës dans ce volume.

VIRGINIE.

J'Etois ſi jeune, lorſque je compoſai cette Tragedie, que je me ſuis toujours étonné comment j'avois eu la témerité de la commencer, & la force & le bonheur de la finir. Son ſuccès, quoique médiocre, ne me donna pas lieu de me rebuter du Théatre. Le ſujet eſt tiré de l'Hiſtoire Romaine. Tout en eſt vrai, & il n'y a point de Perſonnage Epiſodique. Perſonne n'i-

gnore que le crime d'Appius, & la mort de Virginie, furent cause que le gouvernement fut changé dans Rome, & que la puissance les Decemvirs y fut abolie. Tous ceux qui ont écrit l'Histoire de la République & de l'Empire Romain, rapportent ce grand évenement, mais particulierement Tite-Live, vers la fin du troisiéme Livre de la premiere Decade.

ARMINIUS.

CE sujet est aussi pris de l'Histoire Romaine. Le nom d'Arminius est celebre par mille endroits, mais sur-tout par la défaite de Varus, & par le desespoir d'Auguste. L'ancienne Germanie n'a point eû de Prince ni de Capitaine, qui puisse être comparé à celui-là; & Tacite nous en fait concevoir la plus haute idée, par le magnifique éloge qu'il fait de lui, à la fin du second Livre de ses Annales. Il n'y a dans cette Tragedie que l'amour de Varus pour Ismenie qui soit de mon invention; tous les autres faits, & tous les Personnages sont Historiques. Son succès fut grand, quoiqu'elle fût representée dans un tems peu favorable aux spectacles. J'avouë que j'ai une furieuse prévention pour cet ouvrage. Je ne dirai point tout ce que j'en pense: Mais j'ose avancer har-

diment, qu'il y a peu de Pieces de Theatre où il y ait plus de ſentimens & plus de grandeur, que dans celle-ci; principalement dans le ſecond Acte, que je croi un des plus brillans qu'on ait jamais vû ſur la Scene.

Il y a environ trois ans qu'un Gentilhomme de Florence, Académicien de la Cruſca, traduiſit cette Tragedie en Italien, preſque mot pour mot, & en fit un Opera, lequel fut repreſenté pendant trois mois devant Monſieur le Grand Prince de Toſcane, dans ſon Palais de Pratolin, avec un applaudiſſement general.

ANDRONIC.

JE conçus la premiere idée de ce ſujet ſur une Hiſtoire moderne écrite par Mr. l'Abbé de Saint Real, & qui a été pendant pluſieurs années entre les mains de tout le monde. Mais comme par des raiſons invincibles je ne pouvois pas mettre ſur la Scene les Perſonnages de Mr. de S. Real ſous leurs veritables noms, je fus obligé de chercher ailleurs quelque évenement qui reſſemblât à celui qu'il avoit traité. Je trouvai heureuſement ce que je cherchois dans l'Hiſtoire de Conſtantinople. Les Caracteres de Colojean, d'Andronic, & d'Irene ſont les mêmes que M. de Saint

Real a donnez à ceux dont il a parlé, & les faits des deux hiſtoires ſont entierement conformes dans toutes leurs circonſtances. La ſeule difference qu'on y trouve, c'eſt que Colojean ne fit pas mourir ſon fils; il ſe contenta de lui faire crever les yeux avec du vinaigre brûlant, ſupplice ordinaire des Princes dans l'Empire d'Orient.

Au reſte l'éloge que j'ai fait d'Alexis pere de Colojean, n'eſt pas ſans fondement. Ce fut un trés-grand Empereur; & la Princeſſe Irene ſa fille, la Sapho de ſon ſiecle, a compoſé un Poëme à ſa loüange, qu'on a regardé comme un chef-d'œuvre.

Le ſuccès de cette Tragedie fut auſſi heureux à la Cour & à la Ville, qu'aucun qu'il y ait jamais eu; & il ſe paſſa même, pendant les premieres repreſentations, des choſes ſi avantageuſes pour moi, qu'il ne me convient pas de les rapporter.

ALCIBIADE.

LA réüſſite d'Alcibiade fut encore, s'il eſt poſſible, plus grande que celle d'Andronic, & la quarantiéme repreſentation fut auſſi ſuivie que la premiere. Le ſujet eſt tiré des Vies de Plutarque. Il eſt aiſé de voir ce que j'ai changé ou ajouté à l'Hiſtoire. On remarquera ſeulement que le Perſonnage d'Artemiſe, lequel paroîtra

peut-être épiſodique, ne l'eſt pas. C'eſt Herodote qui me l'a fourni, & on trouvera dans cet Auteur, que cette Princeſſe étoit toute-puiſſante dans le Conſeil du Roi de Perſe.

Les Critiques, à leur ordinaire, ſe déchaînerent d'abord contre cet Ouvrage; mais les plus ſeveres demeurerent toujours d'accord que je n'y avois pas mal peint le caractere, l'eſprit & les mœurs de l'ancienne Grece, & que tout ce qui s'eſt paſſé de memorable entre Darius, Xercés, Artaxerce, & les Grecs, y étoit aſſez heureuſement ramené.

PHOCION.

CE ſujet eſt auſſi pris des Vies de Plutarque. Je l'ai autant & plus travaillé qu'aucun de ceux que j'ai traitez. La verſification eſt noble & châtiée. Les interêts ſont de ceux qui doivent produire les mouvemens les plus pathetiques. Il y a pluſieurs ſituations heureuſes & theâtrales. Cependant le ſuccès fut très-mediocre. Cette Tragedie ne parut ſur la Scene, qu'onze fois de ſuite; & le public la reçut avec tant d'indifference, qu'il ne lui fit pas même l'honneur d'en dire du mal. J'ai toujours imputé ſon mauvais ſort, à la pitoyable maniere dont

le Personnage le plus important fut representé. Chacun aime à se flater. Je puis avoir tort ; mais peut-être ai-je raison. Le Lecteur en jugera.

ADRIEN.

VOici la premiere fois qu'on imprime cette Tragedie, dont le succès fut assez bisarre. On la joüa, on en dit du bien ; mais elle n'excita point cet empressement vif & general, qui fait seul l'heureuse destinée des Pieces de Theatre. J'attribuë le sort de celle-ci à la même cause de celui de Phocion. J'ai pris le sujet dans l'Histoire de l'Eglise, & j'y ai changé ou ajouté peu de chose. J'ignore le jugement qu'on fera de cet ouvrage ; mais je sçai bien que pour les Vers, l'ordre, & les mouvemens, il ne doit ceder à aucun de ceux qui sont sortis de ma plume, & que d'excellens Connoisseurs l'ont mis beaucoup au dessus.

TIRIDATE.

CE fut en lisant le second Livre des Rois, que l'amour d'Amnon fils de David pour sa sœur Thamar, m'inspira le dessein de faire une Tragedie sur ce sujet. Je crus devoir prendre pour cela quelque

nom emprunté, & je choisis celui de Tiridate. Ce n'est pas qu'on trouve dans aucun Historien, que ce Prince ait été amoureux de sa sœur; mais plusieurs asseurent qu'il mourut d'une langueur dont la cause ne fut jamais connuë. J'ai usé du privilege qu'Aristote me donne, & j'ai imputé cette langueur à l'amour. Tout ce que j'ai dit des Parthes, de leur origine, de leurs moeurs, de l'établissement de leur Empire, de leurs victoires contre les successeurs d'Alexandre, est vrai à la lettre; & Justin le rapporte de la même maniere. De toutes mes Tragedies, c'est celle où il y a le plus d'art, & de délicatesse dans les sentimens. Le succès en fut prodigieux, & l'on n'en a point vû sur notre Théatre, ni de plus brillant, ni de plus constant.

VIRGINIE,

TRAGEDIE.

A

ACTEURS.

APPIUS, l'un des Decemvirs de la Ville de Rome.

ICILE, Chevalier Romain, accordé avec Virginie.

CLODIUS, Chevalier Romain.

PLAUTIE, Mere de Virginie, & femme de Virginius.

VIRGINIE, fille de Virginius, & de Plautie.

CAMILLE, Confidente de Virginie.

FULVIE, Confidente de Plautie.

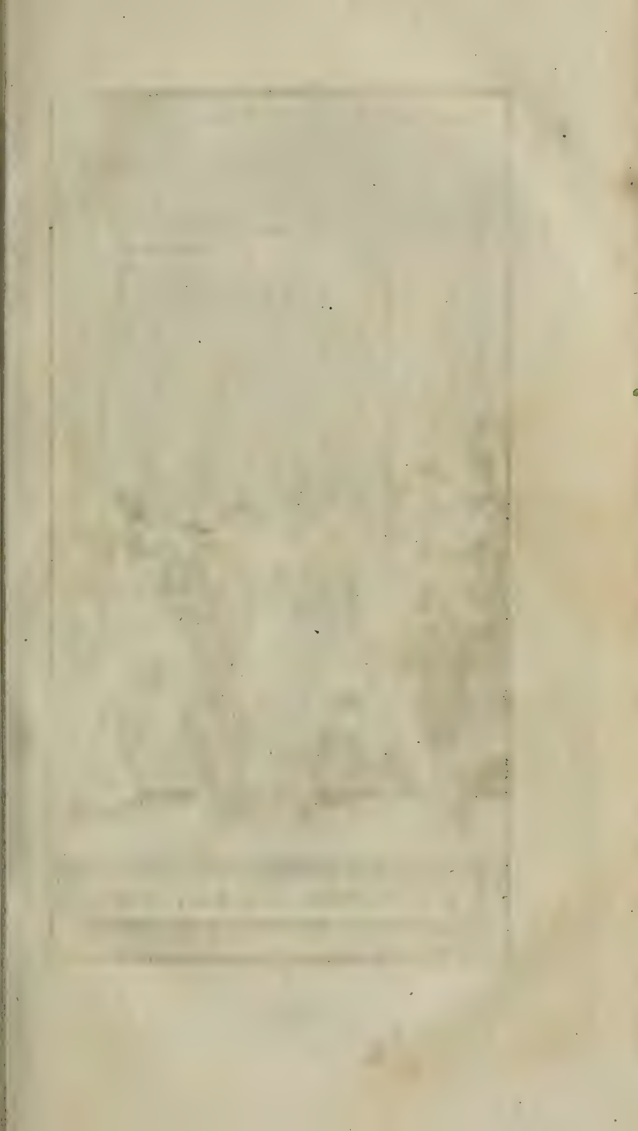
SEVERE, affranchi d'Icile.

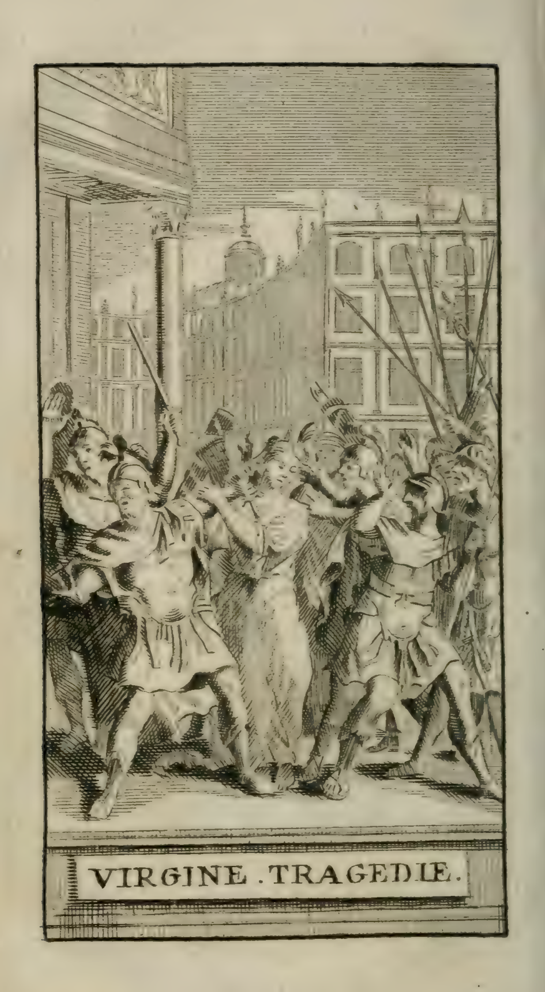
FABIAN, affranchi d'Appius.

PISON, Capitaine des Gardes d'Appius.

GARDES.

La Scene est à Rome, dans le Palais d'Appius.




VIRGINE . TRAGEDIE.



VIRGINIE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

APPIUS, CLODIUS, PISON.

CLODIUS.

De ma temerité Rome encore surprise
Demande les raisons d'une telle entreprise :
Le Peuple compâtit à la juste douleur
D'un Amant éperdu, d'une Mere en fureur :
Il est tems d'informer Rome, Icile, & Plautie,
Des droits qui m'ont permis d'enlever Virginie :
Qu'ils apprennent, Seigneur, & sans plus differer...

APPIUS.

Helas !

CLODIUS.

Qui peut encor vous faire soupirer?

Quel injuste chagrin & vous trouble & vous gêne?
Que craignez-vous ?
APPIUS.
Je crains l'aspect d'une inhumaine ;
Je crains de nos projets le succés dangereux :
Que puis-je attendre enfin d'un amour malheureux,
D'un amour dans mon cœur formé sans esperance,
Et dont le desespoir accroît la violence ?
Je me laissai surprendre aux yeux qui m'ont charmé,
Sçachant depuis long-tems qu'Icile étoit aimé,
Quand le don de leur foi, quand leur amour si tendre
Défendoit à mes vœux de pouvoir rien prétendre.
Dieux ! que n'entreprent point un cœur au desespoir ?
Je ne me souvins plus des loix de mon devoir ;
Et pour semer entre eux un éternel divorce,
Mon amour employa l'artifice & la force.
Je t'appris mes malheurs : ton amitié pour moi
Déja par cent efforts m'assuroit de ta foi,
Et contre Icile enfin ta haine inexorable
Te rendoit à mes vœux encor plus favorable.
Ainsi je t'engageai dans mes desseins secrets ;
Ton zele aveuglément a pris mes interêts :
Cependant quand je voi l'entreprise avancée,
Mille perils divers s'offrent à ma pensée ;
Mais je tremble sur-tout qu'un odieux Rival
Au repos de mes jours ne soit encor fatal.
CLODIUS.
De mon zele pour vous assuré dés l'enfance,
Vous m'avez honoré de votre confiance,
Seigneur, & votre main par de nouveaux bienfaits
A semblé chaque jour prévenir mes souhaits :
Mais le plus grand de tous, Seigneur, je le confesse,

C'eſt d'avoir employé mes ſoins & mon adreſſe
Pour rompre le bonheur qu'Icile s'eſt promis ;
Je le hais plus lui ſeul que tous mes ennemis.
Depuis que par ſa brigue aſſurant ma diſgrace ,
Je l'ai vû dans nos Camps commander en ma place ,
Et par l'injuſte choix de Rome & du Senat ,
Des honneurs qu'on me doit obtenir tout l'éclat ;
Que je ſerois heureux de le pouvoir détruire !
Je gouterai du moins le plaiſir de lui nuire ,
Puiſqu'enfin votre amour me permet aujourd'hui
D'attacher à ſes jours un éternel ennui.
Mais je n'aurois pas crû , quelque ardeur qui vous preſſe ,
Que le cœur d'Appius fît voir tant de foibleſſe.
Tout flatte vos deſirs , tout ſuccede à vos vœux ,
Vous n'avez qu'à vouloir , Seigneur , pour être heureux :
Cependant un Rival que votre amour accable ,
Vous gêne , & vous paroît encore redoutable.
Il vous le falloit craindre en cet inſtant cruel
Que conduiſant déja Virginie à l'Autel ,
Par les liens ſacrez d'un heureux Hymenée
Il alloit à ſon ſort joindre ſa deſtinée ;
Lorſque tout étoit prêt , la coupe , le couteau ,
La victime , l'encens, le Prêtre , le flambeau ;
Quand Plautie elle-même à ſes deſirs propice ,
Pour l'Hymen de ſa fille offroit un ſacrifice :
C'étoit alors , Seigneur , qu'on eût pu pardonner
Le trouble où votre cœur ſemble s'abandonner :
Mais j'ai mis à ces nœuds un invincible obſtacle ,
Et pour vous épargner ce funeſte ſpectacle ,
J'ai ravi la conquête à cet heureux Amant
Dans le Temple , à l'Autel , dans le même moment
Qu'il formoit ce lien à votre amour contraire ;

Et malgré les ſoupirs & les pleurs d'une mere,
Malgré tous les efforts d'un amant furieux,
J'ai conduit, j'ai remis Virginie en ces lieux.
Votre repos enfin de vous ſeul va dépendre,
Il ne vous reſte plus, Seigneur, qu'à faire entendre
Une fauſſe équité qui ſoutiendra mes droits,
Et qui mettra le crime à l'ombre de nos loix.
Parlons, & publions enfin que Virginie
N'eſt point du noble ſang dont on la croit ſortie;
Que chez moi d'un eſclave elle a reçû le jour,
Qu'elle doit être auſſi mon eſclave à ſon tour,
Et ſuivant le deſtin de ceux qui l'ont fait naître,
Heriter de leurs fers, & m'accepter pour maître.

APPIUS.

Differons un éclat mortel à ſon honneur.
Seule encor de ſon ſort elle ſçait la rigueur.
Peut-être ſe voyant au bord du précipice,
Son peril à mes vœux la rendra plus propice.
N'expoſons point ſa honte aux yeux de l'Univers;
Elle craint, il ſuffit, de tomber dans les fers,
Elle fremit des maux d'un ſort ſi déplorable.

CLODIUS.

Profitez donc, Seigneur, de ce tems favorable;
Et donnant un cours libre à vos ſecrets ſoupirs,
Courez à Virginie expliquer vos deſirs.

APPIUS.

Je me ſuis tû long-tems, & veux me taire encore.
Loin de faire éclatter ce feu qui me devore,
Je doi plus que jamais le cacher en ce jour,
Tout m'y contraint, l'honneur, mon devoir, mon amour.
Quel tems pour déclarer ma temeraire flâme!
A quel trouble nouveau je livrerois ſon ame!
Je ne ferois, helas! qu'irriter ſes douleurs,
Mes diſcours groſſiroient la ſource de ſes pleurs.
C'eſt aſſez qu'arrachée à l'Amant qu'elle adore,

Captive dans ces lieux, elle ait appris encore
Qu'elle eſt prête à tomber dans la honte des fers;
Ce ſeroit à la fois trop de malheurs divers.
Attendons, pour lui faire un aveu ſi terrible,
Que le tems ait rendu ſa douleur moins ſenſible;
Epargnons ſes ſoupirs, & cherchons un moment
Où je trouve ſon cœur moins plein de ſon Amant.
Mais cachons-lui ſur-tout que c'eſt moi qui l'opprime;
Et puiſqu'enfin l'amour me coûte un ſi grand crime,
Que j'en rougiſſe ſeul, ou que ma honte au moins
N'ait dans tous mes remords que tes yeux pour témoins.

CLODIUS.

Prenez garde, Seigneur, qu'une injuſte contrainte
Ne renverſe à la fin tout le fruit de ma feinte.
Vous nourriſſez un feu prêt à vous conſumer,
Vous languirez toujours...

APPIUS.

Ceſſe de t'allarmer,
J'ai mes raiſons; je veux qu'une action ſi noire,
Loin de ternir ma vie, en releve la gloire.
Deguiſons ce forfait, couvrons-en la noirceur,
Et faiſons admirer ce qui feroit horreur.
Si la vertu ſouvent paſſe pour impoſture,
Le crime imite auſſi la vertu la plus pure;
Et mon coupable amour ſera mieux écouté
Sous un pretexte adroit de generoſité.
Je vais donc annoncer moi-même à Virginie
Qu'à la tirer des fers la gloire me convie,
Et que rien deſormais ne la peut ſecourir,
Que la main & la foi que je lui viens offrir;
Sous ces dehors flateurs je cacherai mon crime,
Par-là je gagnerai ſon cœur ou ſon eſtime,
Et l'on imputera, par ce ſubtil détour,
A la ſeule pitié des effets de l'amour.

CLODIUS.

Je me rends au dessein que l'amour vous suggere,
De notre intelligence il couvre le mystère :
Mais il faudroit aussi, pour ne rien negliger,
Eloigner un Rival qui cherche à se vanger.
Prevenez les transports d'un Amant en furie,
Prêt à tout hazarder pour sauver Virginie.

APPIUS.

Eh, c'est où je l'attens. J'ai sçu déja prevoir
Les effets de sa rage & de son desespoir :
Mais à notre dessein sa colere est utile.
Aussi, loin de bannir ce redoutable Icile,
Bien loin de lui cacher l'objet de son amour,
Je pretens qu'il la voye, & même dés ce jour,
Oüi, je veux qu'il joüisse ici de sa presence,
Afin de le porter à plus de violence.
Cet objet douloureux aigrira sa fureur,
Il voudra la vanger & finir son malheur ;
Ce Rival odieux, pour servir ce qu'il aime,
A mes transports jaloux viendra s'offrir lui-même,
Et dés le moindre effort qu'il osera tenter,
Sans bruit dans ce Palais je le fais arrêter.

CLODIUS.

Ah ! je prevois ...

SCENE II.

APPIUS, CLODIUS, FABIAN, PISON.

FABIAN.

Plautie, aux pleurs abandonnée,
Seigneur, à vous attendre est toujours obstinée.

Elle veut vous parler ; & ses frequens soupirs.....

APPIUS *à Fabian.*

Qu'elle entre. Cependant, pour flater ses desirs,
Dans cet appartement conduisez Virginie,
Allez, & dites-lui qu'elle y verra Plautie.
(*à Clodius.*) Vous, d'une Mere en pleurs évitez les transports ;
Eloignez-vous.

CLODIUS.

Seigneur, c'est mon dessein. Je sors :
Ma presence sans doute aigriroit sa colere.

SCENE III.

APPIUS, PLAUTIE, FULVIE, PISON.

PLAUTIE.

AH, Seigneur, écoutez les douleurs d'une Mere :
Et puisqu'aprés deux jours d'un mortel desespoir,
Vous avez bien voulu consen.ir à me voir,
Pourrai-je me flatter ... ?

APPIUS.

Ne doutez point, Madame,
Que je ne sois frappé du trouble de votre ame.
J'ai craint avec raison de vous voir en ces lieux,
Et que votre douleur n'éclatât à mes yeux.
J'ai fait plus, j'ai tâché long-tems de me defendre
De causer tant de pleurs que je vous vois repandre :
Mais mon cruel devoir, le plus fort dans mon cœur.

D'une pitié craintive est demeuré vainqueur ;
J'ai cedé, j'ai suivi la severe Justice :
Enfin que vouliez-vous, Madame, que je fisse ?
Chargé par tout l'Etat du pouvoir souverain. . . .

PLAUTIE.

Osez-vous vous parer d'un pretexte si vain ?
Quoi, vous ordonne-t'il, ce devoir temeraire,
D'enlever sans pitié Virginie à sa Mere ?
Dans le tems que son Pere à la guerre occupé
Peut-être va mourrir pour ceux qui l'ont trompé ?
Mais pourquoi dans ces lieux retenez-vous ma fille ?
Pourquoi l'arrache-t'on du sein de ma Famille ?
Pour quel crime commis vos barbares soldats
Viennent-ils la ravir au Temple dans mes bras ?
Pourquoi . . . ?

APPIUS.

De son destin n'êtes-vous pas instruite ?

PLAUTIE.

Helas ! dans ce Palais tout le monde m'évite.
En vain depuis deux jours errante dans ces lieux,
Les pleurs que j'ai versez ont épuisé mes yeux ;
En vain de tous côtez mes cris se font entendre,
De son destin encor je n'ai pû rien apprendre,
Et je trouve par tout, dans mes soins empressez,
Des Gardes interdits, des visages glacez,
Qui redoutent ma vûë, & prêts à se confondre
Se dérobent à moi, sans daigner me repondre.
Par vos ordres cruels. . . .

APPIUS.

Cessez de m'accuser,
Et ne me forcez pas de vous desabuser.
Quand je vous aurai dit. . .

PLAUTIE.

Quoi, que pourrez-vous dire ?
Expliquez-vous.

APPIUS.

Je ſçai qu'il faut vous en inſtruire ;
Mais, Madame, je crains de redoubler vos pleurs.
Je vais vous annoncer le plus grand des malheurs.
Cette fille, l'objet d'une amitié ſi tendre,
Que vous me demandez, que vous venez defendre,
Cette fille qui fit vos plaiſirs les plus doux,
Un autre vous l'enleve, elle n'eſt plus à vous.

PLAUTIE.

Dieux ! qu'entens-je ? comment ?

APPIUS.

Ce n'eſt plus un myſtere,
Je ſuis de Virginie icy depoſitaire ;
Clodius ſçait enfin la noire trahiſon
Qui la fit autrefois ſortir de ſa maiſon,
Où d'un eſclave infame elle a reçu la vie ;
Oüi, Madame, voilà le ſort de Virginie.
Cet eſclave mourant, par ſes remords preſſé,
N'a pu diſſimuler tout ce qui s'eſt paſſé ;
Le traître a declaré que dans votre famille,
Par un échange adroit il fit entrer ſa fille,
Et pluſieurs Citoyens appellez à ſa mort,
Sont prêts de confirmer ſon funeſte rapport.
Cet étrange ſecret a droit de vous confondre.

PLAUTIE.

Je demeure ſtupide, & ne ſçais que repondre.
D'un autre Virginie auroit reçu le jour !
Non, non, elle eſt ma fille, & j'en crois mon amour.
Mon cœur fremit, mon ſang s'émeut de cette injure,
Je ſens trop fortement s'expliquer la nature,
Et je cede à la voix de ces inſtincts ſecrets,
Qui parlant à nos cœurs ne les trompent jamais.
Sur Virginie enfin, quoi qu'on oſe entreprendre,
Contre tout l'Univers je ſçaurai la defendre.

Ouvrez les yeux, Seigneur; un perfide aujourd'hui
Pour me percer le cœur implore votre appui;
Et vous le soûtenez! Quoy? votre propre gloire,
De mes sacrez Ayeux l'immortelle memoire,
De mon illustre Epoux les éclatans exploits,
Son sang pour le pays repandu tant de fois,
Les égards que l'on doit à la vertu trahie,
N'ont pas dans votre cœur defendu Virginie?
Ah! rendez-moi, Seigneur, ce tresor précieux,
Ma fille, seul present que j'ai reçu des Dieux,
Avec tant d'amitié dans mon sein élevée,
De cent perils divers par moi seule sauvée,
Pour qui j'ai pris enfin tant de penibles soins,
Seigneur, dont vos yeux même ont été les témoins.

APPIUS.

Madame, à vos desirs je voudrois satisfaire;
Inexorable loi d'un devoir trop severe,
Qui nous fait bien souvent condamner à regret
Ceux pour qui notre cœur se declare en secret!
C'est à vous d'éviter le coup qui vous menace,
Combattez Clodius, confondez son audace,
Madame, & vous verrez les supplices tous prêts
Vous vanger d'un perfide, & punir ses forfaits.
Cependant Virginie en ce lieu se doit rendre,
On peut en liberté lui parler & l'entendre:
Vous la verrez, Madame, avant que de sortir;
Moi-même en ce moment je l'ai fait avertir,
Elle entre, je vous laisse.

SCENE IV.

PLAUTIE, VIRGINIE, FULVIE, CAMILLE.

VIRGINIE.

AH! quel comble de joye,
Madame, enfin le Ciel souffre que je vous voye.
Quel plaisir de pouvoir en ces heureux momens
Oublier mes douleurs dans vos embrassemens!

PLAUTIE.

Ma fille, ils seroient doux pour le cœur d'une Mere,
Mais, helas! ils ne font qu'augmenter ma misere
Une crainte mortelle en corrompt les douceurs.
Tremble, fremis, entens le plus grands des malheurs.
Le traître Clodius...

VIRGINIE.

J'ai tout appris, Madame.
Si l'horreur de ce coup a pû frapper mon ame,
Revenuë à l'instant de ce trouble soudain,
J'ay vû pour m'en parer le remede certain.
Ne craignez point pour moi l'horreur de l'esclavage,
Le sang a dans mon sein transmis votre courage:
Attentive aux leçons qu'ont tracé mes ayeux,
Leur exemple sans cesse est present à mes yeux.
De mes iours malheureux je finirai la course,
Sans qu'aucune foiblesse en ternisse la source;
Le plus cruel trépas me semblera trop doux,

Mourant avec le nom que j'ai reçu de vous.

PLAUTIE.

Non, non, je previendrai ta funeste disgrace,
J'admire de ton cœur la genereuse audace.
Le dessein de mourir pour conserver ton rang,
Est digne de ma fille, est digne de mon sang;
Mais je n'en puis souffrir la cruelle pensée:
Rome dans ton destin est trop interessée;
Virginius déja par mes soins averti,
Pour te venir defendre est sans doute parti.
Dès le même moment que tu me fus ravie,
Sans prévoir les horreurs qui menacent ta vie,
J'envoyai vers le Camp, & je ne doute pas
Que ton Pere vers nous ne s'avance à grands pas.
Ici le furieux, menace, prie, exhorte,
Aux plus hardis projets sa tendresse l'emporte;
Enfin pour te sauver il suffira de moi,
Que ne pourrai-je point en agissant pour toi?
Nous attendons beaucoup de secours de leurs armes,
Mais n'espere pas moins de celui de mes larmes.
De cet affreux Palais j'ouvrirai les chemins,
Je servirai de Chef aux premiers des Romains,
Et mes brulans soupirs verseront dans leur ame
Cette boüillante ardeur qui m'anime, & m'enflame.
Adieu, je cours....

VIRGINIE.

Helas! vous me quittez si-tôt,
Madame?

PLAUTIE.

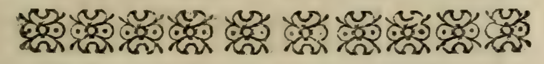
J'en fremis, mais, ma fille, il le faut.

VIRGINIE.

Est-ce trop peu des maux dont je suis dechirée?
Serai-je d'avec vous encore separée?
Aprés tant de soupirs, à peine je vous voi....

PLAUTIE.

Crois-tu qu'à te quitter je souffre moins que toi?
Quand à partir d'ici je me crois toute prête,
Malgré tous mes efforts ma tendresse m'arrête.
Cet amour toutefois ardent à ton secours,
Demande des effets, & non pas des discours;
Je te quitte ou plûtôt je vais tarir tes larmes,
Te rendre à ta famille, & finir nos allarmes;
Le soin de te sauver m'arrache de ce lieu,
On m'attend, & j'y vole; adieu, ma fille, adieu.



SCENE V.

VIRGINIE, CAMILLE.

VIRGINIE.

Camille, connois-tu l'excés de ma misere?
Quel triste sort!

CAMILLE.

Je crains bien moins que je n'espere.
Les premiers des Romains se declarent pour vous,
Contre votre ennemi le Peuple est en courroux;
Votre Pere est aimé dans Rome & dans l'Armée;
Le jeune Icile enfin, dont vous êtes charmée,
Et qui doit par l'hymen s'unir à votre sort,
Ne fera pas pour vous un inutile effort,
Sans doute en ce moment...

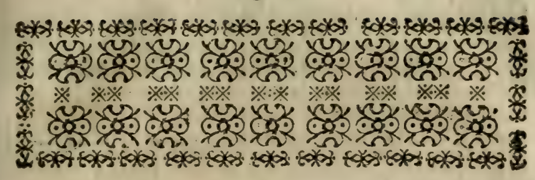
VIRGINIE.

Excuse ma foiblesse,
Crois-tu qu'en ma faveur Icile s'interesse?
Crois-tu qu'il me conserve une fidele ardeur?
Mes disgraces peut-être auront changé son cœur.
Ah! si le mien privé seulement de sa vûë,
Ne resiste qu'à peine au chagrin qui me tuë,

Dieux, contre ma douleur où trouver du ſe-
cours,
Camille, s'il falloit le perdre pour toujours ?
N'importe, en ce moment, quoi que le Ciel or-
donne,
A ſes ordres ſacrez mon ame s'abandonne ;
Je reſpecte les traits qui partent de ſa main,
Et je vais ſans murmure attendre mon deſtin.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ICILE, SEVERE.

SEVERE.

OUi, vous pouvez, Seigneur, aussi-bien que Plautie,
Entrer dans ce Palais, parler à Virginie.
Vous ne vous plaindrez plus de l'injuste pouvoir
Qui vous a jusqu'ici défendu de la voir.
Dans cet appartement, où l'on va la conduire,
De tous vos sentimens elle pourra s'instruire.
Mais pourquoi la revoir? Mon esprit incertain
Ne comprend pas encor quel est votre dessein.
Je ne sçai que juger de votre impatience.
Quel interêt vous porte à chercher sa presence,
Seigneur? Est-ce un effet de la seule pitié,
Ou le simple devoir d'un reste d'amitié?
Car je ne pense pas, dans sa misere extrême,
Averti de son sort par Plautie elle-même,
Quand le Ciel l'abandonne au plus cruel malheur,
Que vous sentiez pour elle une honteuse ardeur.
Non, je ne croirai point qu'un aussi grand courage
Puisse avilir ses vœux jusques dans l'esclavage;

Qu'Icile jusque-là pût jamais s'abaisser.

ICILE.

Severe, que dis-tu ? Ciel ! qu'oses-tu penser ?
Crois-tu de Clodius la noire calomnie
Mais quand les Dieux auroient fait naître Virginie
Dans la honte des fers, & dans un rang plus bas,
Quel que fût son destin, je ne changerois pas.
Plus on veut l'abaisser, plus je sens que je l'aime:
Si ses malheurs sont grands, mon amour est extrême.
Qu'ai-je fait jusqu'ici pour lui prouver ma foi ?
Je lui rendois des soins; qui n'eût fait comme moi ?
Tout ne flatoit-il pas mes vœux & ma tendresse ?
Gloire, biens, dignitez, pouvoir, credit, noblesse,
Sa main me donnoit tout. Qui n'eût pû presumer
Que mon ambition me portoit à l'aimer ?
Mais du moins aujourd'hui mon amour seul éclate;
Et mon ambition n'ayant rien qui la flate,
Je ferai hautement triompher en ce jour,
La generosité, la constance, & l'amour.

SEVERE.

Dieux! qu'est-ce que j'entens ? votre discours m'étonne.
A quel fatal projet l'amour vous abandonne ?
Une fille sans nom, & qu'on va condamner. ....

ICILE.

Parce qu'on la trahit, dois-je l'abandonner ?
Et ne lui faisant voir qu'une amitié commune,
Regler ma passion au gré de la fortune ?
S'il est des cœurs mal faits, & d'indignes Amans,
Qui suiventdans leurs vœux ces lâches sentimens;
Pour moi, n'en doute point, quand j'aime Virginie,
C'est à d'autres objets que mon cœur sacrifie.

Les grandeurs que le ſort peut ravir en un jour,
N'ont jamais attiré mes vœux ni mon amour.
La fermeté d'eſprit, la grandeur de courage,
La pureté de cœur, voilà ce qui m'engage;
Ce qui dépend du ſort eſt pour moi ſans appas,
Et j'aime les vertus qui n'en dépendent pas.

SEVERE.

Vous ſuivez trop, Seigneur, une aveugle tendreſſe.

ICILE.

Ah! ne t'oppoſe plus à l'ardeur qui me preſſe.
Cependant Virginie eſt long-tems à venir.
Quel obſtacle nouveau pourroit la retenir?
Quand verrai-je ceſſer l'ennui qui me devore?
Neglige-t'elle, helas! un Amant qui l'adore?
Dieux! que puis-je penſer de ſon retardement?
Que je ſouffre de maux en ce cruel moment!
Que je ſuis dechiré! Mais je la voi, Severe,
Elle vient.

SCENE II.

ICILE, VIRGINIE, SEVERE, CAMILLE.

ICILE.

LE deſtin ne m'eſt plus ſi contraire,
Madame; je vous voi, & je puis en ce jour
Faire encore à vos yeux éclater mon amour.
Qui l'eût crû, que ſi prés d'un heureux Hymenée,
Notre amour à ces maux dût être condamnée?
Mais ſuſpendez l'effort de toutes vos douleurs;
Que la joye un moment regne ſeule en nos cœurs.
Pour moi, je l'avoüerai, quand le ſort me menace,

Du bien que je reçois je lui dois rendre grace.
J'étois absent de vous, inquiet, desolé ;
Je vous vois, je vous parle, & je suis consolé.
Le trouble, la douleur qui déchiroit mon ame,
Tout s'est évanoüi devant vos yeux, Madame.
Ma presence fait-elle au moins dans votre cœur
L'effet que votre vûë.....?

VIRGINIE.

Eh, le puis-je, Seigneur ?
Puis-je de mes desirs calmer la violence ?
Je les sens augmenter même en votre presence :
Ce qui devroit causer mes plaisirs les plus doux,
Porte à mon triste cœur les plus sensibles coups
Jugez dans quels malheurs le Ciel me precipite.
Oüi, je sens qu'à vous voir ma tristesse s'irrite.
Helas ! j'en connois mieux la perte que je fais,
Car enfin je vous perds, & vous perds pour jamais.

ICILE.

Ah, Madame, éloignez cette injuste pensée ;
Par ce cruel discours ma flame est offensée.
Pourquoi perdre un espoir à notre amour si doux?
Qui peut nous separer ?

VIRGINIE.

Helas ! l'ignorez-vous ?
C'est le funeste effort du destin qui me brave ;
Et si je sors du sang d'un malheureux esclave,
Je vois qu'à votre Hymen je ne dois plus penser,
Qu'à cet espoir si doux, il me faut renoncer.
Oüi, Seigneur, nous cessons de vivre l'un pour l'autre.
Mais, Dieux ! que mon malheur est different du vôtre !
Vous ne perdez en moi qu'un cœur infortuné,
Au comble des horreurs par le sort condamné ;
Et pour vous consoler de cette foible perte,
Il est plus d'une voye à votre amour offerte.

Je ne vous parle point d'un Hymen plus heureux,
Car je n'ose penser qu'un cœur si genereux,
Aprés les doux transports d'une ardeur mutuelle,
Puisse brûler jamais d'une flâme nouvelle :
Mais l'honneur immortel qu'au milieu des combats
Votre rare valeur promet à votre bras,
Le genereux desir de servir la patrie,
Pourront de votre esprit effacer Virginie :
Ou si ces nobles soins ne peuvent l'en bannir ;
Pour en combattre au moins le triste souvenir,
Vous pourrez opposer, aprés votre Victoire,
Aux chagrins de l'amour les plaisirs de la gloire.
Mais moi desesperée, en l'état où je suis,
Je sens de toutes parts augmenter mes ennuis ;
Je perds l'heurenx espoir d'un illustre Hymenée,
Et je perds avec lui le rang où je suis née ;
Enfin pour m'accabler dans ce funeste jour,
Je voi d'intelligence & la gloire & l'amour.

ICILE.

Ainsi vous renoncez à ce juste Hymenée ?
Que deviendra la foi que vous m'avez donnée ?
Lié par mes sermens, & presque votre Epoux,
N'aurai-je.....

VIRGINIE.

Cette foi n'est plus digne de vous.
Le sort injurieux...

ICILE.

Eh bien, que peut-il faire ?
Son pouvoir ne peut rien contre un amour sincere.

VIRGINIE.

Penserez-vous à moi dans cet état honteux ?

ICILE.

Ah, croyez-moi, Madame, un peu plus genereux ;
Rendez plus de justice à mon ardente flâme.
Votre merite seul l'alluma dans mon ame ;
Et je jure à vos yeux, qu'il n'est rien que la mort

Qui puiſſe deſormais ſeparer notre ſort ;
Que par tant de ſermens engagez l'un à l'autre,
Les Dieux même...

VIRGINIE.

Ah, Seigneur ! quelle erreur eſt la vôtre!
Lorſque vous me verrez dans un rang odieux...

ICILE.

J'aurai le même cœur, j'aurai les mêmes yeux,
Vous conſerverez tout ce que mon cœur adore,
Vous aurez vos vertus ; & vous aurez encore,
Pour m'attacher à vous par un lien plus fort,
Vos craintes, vos douleurs, les injures du ſort.
Oui, pour ſerrer les nœuds d'une chaîne ſi belle,
Vos diſgraces auront une force nouvelle.
Ah ! ſi c'eſt un devoir pour un cœur genereux
De plaindre, de ſervir, d'aider les malheureux ;
Pour un cœur enflâmé quelle douceur extrême
De ſoulager en vous le digne objet qu'il aime
De finir vos malheurs, & de pouvoir enfin
Vanger votre vertu des affronts du deſtin !

VIRGINIE.

Ah Seigneur! cet aveu rend mon ame charmée.
Quel plaiſir de me voir ſi tendrement aimée !
Mais quand l'amour pour moi vous porte à vous trahir,
A vos vœux indiſcrets, Seigneur, dois-je obéïr ;
Non, non, rempliſſons mieux nos devoirs l'un & l'autre ;
Ma generoſité doit ſeconder la vôtre ;
Et refuſant un bien que j'ai tant ſouhaité,
Faire connoître au moins que je l'ai merité.

ICILE.

Que ce noble diſcours pleinement juſtifie
Le veritable ſang dont vous êtes ſortie !
Un cœur dans l'eſclavage, & d'un vil ſang formé
D'un courage ſi grand n'eſt jamais animé ;
Et quelque fier qu'il ſoit, toujours quelque foibleſſe,

Decouvre tôt ou tard ſa premiere baſſeſſe.
Mais finiſſez, Madame, un diſcours ſi cruel,
Et qui rend envers moi votre cœur criminel.
Dieux ! eſt-ce là m'aimer, que m'ôter l'eſperance?

VIRGINIE.

Eh, qu'a-t'il ce diſcours, Seigneur, qui vous offenſe ?
Croyez que ce refus marque mieux mon amour,
Que tout ce que j'ai fait juſqu'à ce triſte jour.
Ce n'eſt pas qu'en effet, de mon deſſein troublée
Par ce coup genereux je ne ſois accablée ;
J'en fremis par avance, & jugez par mes pleurs...

ICILE.

Madame, par pitié cachez-moi vos douleurs.
C'eſt trop de mes ennuis, & de votre triſteſſe,
Mais je la finirai, croyez-en ma promeſſe.
Je perdrai vos tyrans, & quel que ſoit leur rang,
Ces pleurs que vous verſez leur couteront du ſang.

VIRGINIE.

Ah, Seigneur ! arrêtez ; où courez-vous ?

ICILE.

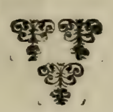
Madame,
Ne vous oppoſez point à l'ardeur qui m'enflâme.
Il faut que l'inſolent qui vous oſe inſulter,
Apprenne deſormais à vous mieux reſpecter.

VIRGINIE.

Mais comment ?

ICILE.

C'eſt à moi de vanger votre injure,
C'eſt à moi de convaincre & punir l'impoſture,
J'y cours, adieu, Madame.



SCENE III.

VIRGINIE, CAMILLE.

CAMILLE.

IL court vous ſecourir,
Les Dieux ſe ſont laſſez de vous voir tant ſouffrir,
Madame, eſperez tout du courage d'Icile.

VIRGINIE.

Ah! que me fais-tu voir, & qu'ai-je fait, Camille?
Dieux! devois-je d'Icile accepter le ſecours?
Pour mes ſeuls interêts j'ai hazardé ſes jours.
Que n'entreprendra point ſa tendreſſe offenſée?
De cent perils mortels ſa vie eſt menacée.
Helas! que ce ſeroit un ſecours odieux,
S'il briſoit ma priſon en mourant à mes yeux.
Prevenons-le, eſſayons de finir ma diſgrace,
Nous-mêmes détournons le coup qui nous menace,
Hâtons-nous, empêchons mon Amant de perir,
Courons voir Appius, il peut nous ſecourir;
Que ſes yeux ſoient témoins de mes vives allarmes,
Peut-être ſera-t'il attendri par mes larmes;
Ne nous contraignons plus, le voici.



SCENE IV.

APPIUS, VIRGINIE, CAMILLE.

VIRGINIE.

Quoi, Seigneur,
Ne calmerez-vous pas le trouble de mon cœur?
Rendez-vous aux ſoupirs que je vous fais entendre;
Perdrai-je tant de pleurs que vous voyez repandre;
Et n'obtiendrai-je point un utile ſecours,
Qui des fers que je crains ſauve mes triſtes jours?

APPIUS.

Helas! n'en doutez point, votre diſgrace extrême
Plus que vous ne penſez me déchire moi-même?
Et pour porter mon ame à finir vos malheurs,
Vous n'avez pas beſoin du ſecours de vos pleurs.
Votre ſeule jeuneſſe, & les ſoins d'une Mere
A qui mille raiſons vous ont rendu ſi chere,
D'un pere ſi fameux les illuſtres exploits,
Lorſqu'ils parlent pour vous ont de puiſſantes voix;
Souvent par ces égards mon ame s'eſt émuë;
De vous rendre à leurs cris elle étoit reſoluë,
Si l'auſtere devoir d'un emploi glorieux,
Cette droite équité preſcrite par les Dieux,
Si la peur des remords qui ſuivent l'injuſtice,
M'eût permis de vous faire un ſi grand ſacrifice,
Et n'eût malgré l'effort d'une tendre pitié,
Fait durer des malheurs dont je ſens la moitié.
Mais enfin plus je tâche à percer le myſtere,

Plus je trouve à vos vœux la justice contraire :
Témoins, indices, droit, tout parle contre vous.

VIRGINIE.

Eh, vous me porterez de si funestes coups ?
Helas ! Seigneur.....

APPIUS.

Mon ame est toujours incertaine,
La pitié me retient quand le devoir m'entraîne,
Sur-tout, tant de vertus, tant de charmes divers
Ne me senblent point faits pour languir dans les fers.
Ainsi je vous soutiens au bord du precipice.
Je crains de tous côtez de faire une injustice :
Auquel des deux partis que je donne ma voix,
J'offense vos vertus, ou j'offense les loix.

VIRGINIE.

Helas ! pour me sauver, n'est-il aucune voye ?

APPIUS.

Madame, ouvrez-la moi, j'y souscris avec joye.
Parlez, si je le puis sans blesser mon devoir,
Je ferai pour vous plaire agir tout mon pouvoir,
Inventez un moyen ; ma puissance suprême,
Va tenter......

VIRGINIE.

Ah ! Seigneur, inventez-le vous-même ;
Que je vous doive tout, faites un noble effort,
Je remets en vos mains tout le soin de mon sort :
Hâtez-vous, rasseurez mon ame impatiente.

APPIUS.

Hé, l'accepterez-vous, si je vous le presente ?
Si vous voulez sortir de cet affreux danger,
Je ne voi qu'un chemin pour vous en degager :
Mais votre cœur peut-être à mes loix infidelle,
Osera m'opposer une fierté rebelle ;
Cependant je vous jure, & j'atteste les Dieux,
Que mon dessein, Madame, est juste & glorieux ;

Et que si vos refus le rendent inutile......
VIRGINIE.
Pour éviter les fers tout me sera facile.
Pourquoi balancez-vous à me le proposer ?
En ce funeste état puis-je rien refuser ?
Ne me les cachez plus, si la pitié vous touche,
Par où puis-je. . . ?
APPIUS.
Il ne faut qu'un mot de votre bouche,
Oüi, dés ce même jour vous briserez vos fers,
Vous-même finirez tous vos malheurs divers,
Et porterez si haut l'èclat de votre vie
Qu'aux premieres de Rome il pourra faire envie;
Si vous voulez. . . . . .
VIRGINIE.
Et quoi ?
APPIUS.
Me prendre pour Epoux,
Et par des nœuds sacrés m'attacher tout à vous.
Venez, allons au Temple, & que mon Hymenée
Repare le malheur de votre destinée ;
Que Clodius contraint de respecter mon choix,
N'ose plus exposer ses temeraires droits.
Venez, en partageant ma puissance suprême
Vous acquerir des droits sur Clodius lui-même,
Et prendre sur ses jours, à couvert de ses coups,
La même autorité qu'il veut avoir sur vous.
VIRGINIE.
Qu'entens-je ? juste Ciel ! & le pourrai-je croire ?
Que de soupçons, Seigneur, mortels à votre gloire !
Je vois enfin, je vois la cause de mes pleurs.
Et je connois la main d'où partent mes malheurs.
Clodius n'a point seul commencé ma disgrace,
C'est un bras plus puissant qui soutient son audace,
Seigneur, vous m'entendez.

APPIUS.

Ah ! que ſoupçonnez-vous ?
Au moment que ma main vous dérobe à ſes coups,
Que penſez vous de moi ?

VIRGINIE.

Ce qu'il falloit vous-même
Me deguiſer toujours avec un ſoin extrême.
Mais c'eſt pouſſer trop loin ce funeſte entretient,
Faites votre devoir, & je ferai le mien.



SCENE V.

CLODIUS, APPIUS

CLODIUS.

QU'avez-vous fait, Seigneur, & que faut-il attendre ?

APPIUS.

Ah ! l'ingrate à mes vœux refuſe de ſe rendre.

CLODIUS.

Quoi ! Seigneur, votre rang, vos ſoins, votre grandeur,
L'offre de votre main ne peut toucher ſon cœur ?

APPIUS.

Si la ſeule grandeur ſatisfaiſoit une ame,
Helas ! ſerois-je en proye à ma cruelle flâme ?
Inutile puiſſance ! importune grandeur,
Qui ne peut m'aſſeurer d'un ſolide bonheur !
Malgré tout mon pouvoir, mon ame eſt à la gêne,
J'aime, j'offre ma main, je trouve une inhumaine,
Je me voi dedaigner, & mon amour confus
Remporte ſeulement la honte d'un refus.

CLODIUS.

D'un diſcours imprevû Virginie allarmée,

A suivi le penchant de son ame enflâmée;
Mais ne vous troublez point de ce premier transport;
D'un amour irrité c'est le dernier effort.
Laissez passer, Seigneur, sa premiere surprise,
Laissez-lui peser tout d'un ame un peut remise.
Lorsque d'un œil tranquille, & moins préoccupé,
Son cœur verra le coup dont il seroit frappé;
D'un côté votre Hymen, votre gloire en partage,
De l'autre, les horreurs qui suivent l'esclavage,
Son orgueil confondu par des emplois si bas;
Eh, doutez-vous, Seigneur, qu'elle ne change pas?
Quand même à votre Hymen il faudroit la contraindre,
De votre cruauté pourroit-elle se plaindre?
Vous ne la contraindrez, que pour la mieux servir;
A ses propres desirs s'il vous la faut ravir,
Et l'arrachant par force à cette erreur qu'elle aime;
Etablir son bonheur en depit d'elle-même.

APPIUS.

Je te doi tout, suivons ce conseil important,
Il determine un cœur irresolu, flottant.
Ne nous contraignons plus par ce vain artifice,
Tôt ou tard on sçaura quelle est mon injustice;
Ne menageons plus rien, satisfaisons nos vœux,
Et ne nous chargeons pas d'un crime infructueux.
De mon amour dépend le bonheur de ma vie,
Il n'importe à quel prix j'obtienne Virginie.
Allons encor un coup lui presenter ma main,
Allons mettre à ses pieds le pouvoir souverain;
Et si sa flâme encor la seduit ou l'abuse
Forçons-la d'accepter l'honneur qu'elle refuse.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PLAUTIE, FULVIE.

FULVIE.

MADAME, où courez vous? Vous verrai-je toujours
D'une douleur mortelle entretenir le cours?
Sourde à tous nos conseils, desesperée, errante,
Loin d'accourcir vos maux, chaque instant les augmente:
Un chagrin dévorant précipite vos pas,
Vous courez en cent lieux, où vous n'arrêtez pas;
Tantôt parmi le peuple, & tantôt solitaire,
Tout ce que vous voyez, ne fait que vous déplaire.
Aux discours des Romains, touchez de vos malheurs,
Vous avez seulement répondu par des pleurs;
Leurs soins officieux...

PLAUTIE.

Eh! que puis-je repondre?
Leurs discours & leur soins ne font que me confondre:
Pour flater ma disgrace, ils me viennent parler,

Et leur zele ne ſert qu'à la rénouveller.
Leur pitié m'aſſaſſine, & me devient funeſte ;
Je ne voi point d'objet que mon cœur ne deteſte.
En public, en ſecret, une égale douleur
Accable ma raiſon, & dechire mon cœur.
Si je vais me cacher au ſein de ma famille,
Tout m'y ſemble odieux, je n'y vois plus ma fille:
Sans elle mon palais m'eſt un deſert affreux :
Et quand pour adoucir un ſort ſi rigoureux,
Pleine de deſeſpoir, je cours, je vole au Temple;
Helas ! par un deſtin qui n'eut jamais d'exemple,
Cet azile ſacré contre tous nos malheurs,
Qui toujours des humains ſoulage les douleurs,
La preſence des Dieux irrite ma diſgrace,
Puiſque mes triſtes yeux y remarquant la place
Où ces Dieux ont permis que des monſtres cruels
Enlevaſſent ma fille au pied de leurs Autels.
Comment calmer les maux où mon malheur m'expoſe ?
Tout retrace à mes yeux la perte qui les cauſe ;
Quoi que je faſſe enfin pour calmer mes ennuis,
Je rencontre par-tout les horreurs que je fuis.

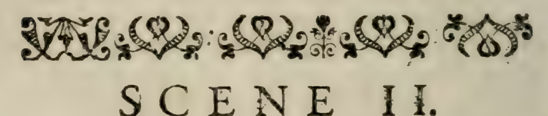
FULVIE.

Mais, Madame, ſouffrez ....

PLAUTIE.

J'ai tout perdu, Fulvie,
Et ne puis que traîner une importune vie.
Tandis que Virginie a lieu d'apprehender,
Au ſevere Appius je cours la demander ?
Non que j'oſe eſperer qu'il daigne me la rendre,
Je ne veux ſeulement que l'obliger d'attendre
Que mon Epoux du Camp ſoit ici de retour ;
Helas ! ce ſeul eſpoir raſſure mon amour.
Si je puis le revoir, mes douleurs & mes craintes
Ne me donneront plus que de foibles atteintes.

Courons donc essayer ... Mais que vois-je? grands
Dieux !
Quel objet imprevû se presente à mes yeux?
C'est Appius, que suit mon ennemi perfide.
Ah ! je ne sçais que trop le dessein qui le guide,
Il lui parle en secret ... J'en fremis ...



SCENE II.

APPIUS, PLAUTIE, CLODIUS, FULVIE, FABIAN, PISON.

PLAUTIE.

Ah ! Seigneur,
Ecoutez-vous encor la voix d'un imposteur ?
Que dit-il ? ose-t'il, comblant sa perfidie,
Vous presser d'opprimer la triste Virginie ?
Ne previendrez-vous pas son funeste dessein,
Prêterez-vous le bras pour me percer le sein ?
Me refuserez-vous le secours que j'implore,
Seigneur, entre nous deux balancez-vous encore ?
Faudra-t'il qu'à mes pleurs on puisse reprocher
Qu'ils n'ont pas eu la force, helas ! de vous toucher ?
Dans le tems qu'à vos yeux je suis presque mourante,
Mon extrême douleur sera-t'elle impuissante ?
D'un barbare projet vous connoissez l'Auteur ;
Et mes tristes soupirs, mes transports, ma fureur,
Mon desespoir mortel, mon ardente priere,
Tout vous prouve, Seigneur, l'amitié d'un Mere.
Faut-il d'autres raisons, pour vous persuader ?

Il en eſt mille encore à qui tout doit ceder :
Conſiderez, Seigneur.... Mais mon ame troublée
Succombe à tant de maux, dont elle eſt accablée,
Ma parole ſe perd... je cede à mes douleurs...
Helas!.. Je ne vous puis parler que par mes pleurs.

CLODIUS.

J'oſe encor me flater, malgré tant d'artifice,
Que vous ſuivrez, Seigneur, la ſevere Juſtice.
Je ne vous dis plus rien pour ſoutenir mes droits;
Vingt temoins differens ont d'aſſez fortes voix.
Donnez-moi Virginie, & forcez au ſilence
Une femme en fureur dont la plainte m'offenſe,
Et qui s'autoriſant de l'amour maternel,
Cache ſous ce pretexte un deſſein criminel.
Ne differez donc plus... venez...

PLAUTIE *à Clodius.*

Tai-toi, parjure :
N'ajoute point encor l'outrage à l'impoſture.
(*à Appius.*) Seigneur, ſi mes ſoupirs peuvent vous émouvoir,
Eloignez Clodius que je ne ſçaurois voir.
Plus que tous mes malheurs, ſa funeſte preſence
De mes profonds ennuis aigrit la violence.
Vous me verrez ſans doute expirer en ces lieux,
Si plus long-tems ce traître eſt preſent à mes yeux.

APPIUS.

Oüi, Madame, je vais ſoulager votre peine.
(*à Clodius.*) Sortez. Retirez-vous dans la chambre prochaine,
Je ſçaurai prononcer lorſqu'il en ſera tems.

CLODIUS.

Vous differez encor, Seigneur; je vous entens :
Vous n'oſez de Plautie augmenter la miſere,
Mais un Chef des Romains doit être plus ſevere :
Juſte à recompenſer, intrepide à punir,

Il doit voir le paſſé ſans craindre l'avenir,
Sans qu'aucun interêt le retienne ou l'anime,
Et la pitié d'un Juge eſt ſouvent un grand crime.
Puiſque la vôtre ici combat votre devoir,
Seigneur, je vais d'un autre implorer le pouvoir;
Votre retardement me ſervira d'excuſe,
Si je demande ailleurs le bien qu'on me refuſe.

SCENE III.

APPIUS, PLAUTIE, FULVIE, FABIAN, PISON.

APPIUS.

Vous le voyez, Madame, il va chercher ailleurs
L'inevitable arrêt qui comble vos malheurs.
J'ai craint de prononcer cet arrêt ſi funeſte;
Qu'une autre main au moins vous portera les coups
Dont mon cœur allarmé fremit déja pour vous.

PLAUTIE.

Eh quoi! votre pitié ſera-t'elle inutile?
Ne peut-elle à mon ſang aſſurer un azile?
Ne peut-elle, Seigneur, détourner loin de moi
Ces coups dont votre cœur a deja quelque effroi?
Dans mes juſtes deſirs me ſeriez-vous contraire?
Servirez-vous plûtôt l'ennemi que la Mere?
Il demande ma fille, & ſur quoi? par quels droits?
Son eſclave a parlé; mais il n'a point de voix.
Un homme que le ſort dans les fers a fait naître,
N'a d'autre volonté que celle de ſon maître:
Plûtôt mort que vivant, comblé d'un long ennui,
Il ne peut ni parler ni vivre que pour lui.

Seigneur, ſans écouter ce ſuſpect témoignage,
De l'amour d'un Epoux rendez-moi le ſaint gage.
Pour prononcer au moins attendez ſon retour,
Vous le verrez ſans doute avant la fin du jour.
C'eſt lui qui ſoutiendra les droits de ſa famille,
C'eſt à lui de defendre & de ſauver ſa fille.
Briſera-t'on des nœuds que le ſang a formez,
Ces ſaints nœuds par l'amour, par le tems confirmez ?
En condamnant la fille, on condamne le Pere ;
Et peut-on lui ravir ce ſacré caractere
Que la forte nature a pris ſoin de graver,
Et dont même les Dieux ne ſçauroient le priver ?

APPIUS.

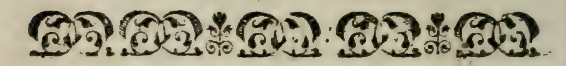
Moderez les terreurs de votre ame craintive.
Puiſque vous le voulez, j'attendrai qu'il arrive,
Madame ; mais enfin que fera votre Epoux,
Que déja ma pitié n'ait pas tenté pour vous ?
Pour tâcher de vous rendre une fille ſi chere,
Je n'ai pas attendu les larmes de ſa mere.
J'avois formé tantôt un genereux deſſein,
Et que les Dieux ſans doute avoient mis dans mon ſein.
J'allois avec éclat reparer ſa miſere ;
Mais elle a refuſé ce conſeil ſalutaire,
Et preferé les fers qui menacent ſes jours,
A la neceſſité d'accepter mon ſecours.

PLAUTIE.

Que dites-vous, Seigneur ? L'ingrate Virginie
Refuſe le ſecours qui la rend à Plautie ;
Et ſans égard pour vous, ſans tendreſſe pour moi,
Elle aime mieux ſubir une ſi dure loi ?
Elle ſe livre entiere au deſtin qui la joué ?
Seigneur, s'il eſt ainſi, mon cœur la deſavoué.
Mais ne puis-je ſçavoir ce deſſein glorieux,
En faveur de ma fille inſpiré par les Dieux ?

APPIUS.

Je la voi qui paroît, elle peut vous l'apprendre.
Mais ſongez que des fers rien ne la peut defendre,
Si toujours obſtinée en ſon premier deſſein,
Elle fuit les bien-faits qui partent de ma main.



SCENE IV.

PLAUTIE, VIRGINIE, FULVIE.

PLAUTIE.

Qui pourra m'expliquer ce trouble & ce ſilence ?
Du diſcours d'Appius que faut-il que je penſe,
Ma fille ? devois-tu refuſer le ſecours
Qui te rend à Plautie, & raſſure tes jours ?

VIRGINIE.

Ah ! quand vous le ſçaurez, ce ſecours ſi funeſte,
Vous le deteſterez comme je le deteſte.
Dieux ! à quel prix cruel, à quelle extremité
Le perfide Appius a mis ma liberté !
Dure, dure toujours le malheur qui me preſſe,
Si je n'en puis ſortir que par cette baſſeſſe.

PLAUTIE.

Comment ? que pretend-il ? quel injuſte deſſein ?

VIRGINIE.

Me forcer malgré moi de lui donner la main.
Il n'a pû me cacher ſa tyrannique flâme,
Ses yeux & ſes diſcours m'ont découvert ſon ame:
Que vous dirai-je enfin ? vos craintes, mon malheur,
Sont les triſtes effets de ſa coupable ardeur.

PLAUTIE.

O coup ! ô trahiſon à jamais inoüie !

Peut-on jusqu'à ce point pousser la perfidie ?
O Ciel ! as-tu permis que le cœur d'un Romain,
Ait osé concevoir cet horrible dessein ?

VIRGINIE.

Helas ! dans quel état le Tyran m'a l'aissée !
Le plus sensible effort de ma douleur passée,
Tout ce que j'ai souffert, ne sçauroit égaler
Les maux dont son amour commence à m'accabler.
Mais, grands Dieux ! quel sera le desespoir d'Icile,
Quand de la trahison averti par Camille,
Il sçaura qu'Appius ne s'arme contre moi,
Qu'afin de me contraindre à violer ma foi ?
Ah ! pour tirer raison d'un si cruel outrage,
Que n'entreprendront point sa haine & son courage ?
Dans quels nouveaux perils se va-t'il engager ?
Sans doute en ce moment tout prêt à se vanger,
Il va. . .

SCENE V.

ICILE, PLAUTIE, VIRGINIE, FULVIE, CAMILLE, SEVERE.

ICILE.

Consolez-vous, & retenez vos larmes,
Madame, je sçais tout, & conçois vos allarmes ;
Mais les gemissemens sont ici superflus,
Appius perira, vous ne le craindrez plus.
Nos genereux amis partagent notre offense,
Et brûlent d'en tirer une prompte vangeance.
D'abord que le Tyran sortira du Palais,

Tout ſon ſang répandu lavera ſes forfaits ;
Et dans le deſeſpoir, Madame, qui me guide,
Moi ſeul je percerai le cœur de ce perfide.
Attendez cet effort de ma juſte fureur.

PLAUTIE.

O Ciel! quel doux eſpoir je ſens naître en mon
cœur!
Vous allez immoler la main qui nous outrage.
Mais, Dieux! en quel deſſein votre amour vous
engage!
Vous vous flattez en vain de pouvoir l'accabler.

VIRGINIE.

Ceſſez, Seigneur, ceſſez de nous faire trembler;
De ce fatal projet vous ſeriez la victime ;
Et quand vous perdriez le Tyran qui m'opprime,
Qu'Appius periroit; croyez que ſon trepas,
D'un eſclavage affreux ne me ſauveroit pas.
Neuf Tyrans reſteroient, qui pour vanger ſa perte,
Prendroient pour nous punir l'occaſion offerte.
Je verrois ces cruels armez contre vos jours,
Se prêter à l'envi de funeſtes ſecours ;
Et preſenter enfin à mon ame étonnée,
Votre mort, & les fers où je ſuis deſtinée.

ICILE.

Ne vous allarmez point, craignez moins leur pou-
voir,
Madame, j'ai prévû tout ce qu'il faut prévoir,
Perdre un de nos Tyrans, ſans accabler les autres
Ce ſeroit redoubler vos perils & les nôtres ;
Pour terminer l'horreur de votre triſte ſort,
De tous les Decemvirs j'ai reſolu la mort ;
Et ſans borner mes coups à la perte d'un homme,
Je veux avec vos fers rompre encor ceux de Ro-
me ;
Vous vanger l'une & l'autre, & remplir en ce
jour
Les devoirs de ma gloire, & ceux de mon amour.

Je remarque à vos yeux, quelle extrême ſurpriſe
Jette dans vos eſprits une telle entrepriſe,
Sans doute vous croyez que ce hardi projet
Eſt de mon deſeſpoir un temeraire effet;
Qu'aujourd'hui ſeulement j'en ai conçu l'idée :
Mais d'un noble courroux mon ame poſſedée,
A formé dès long-tems ce genereux deſſein,
L'amour ne l'a pas ſeul fait naître dans mon ſein ;
Seulement les malheurs que pour vous j'apprehende,
Me font précipiter une action ſi grande.
Quand je tremble pour vous, rien ne peut m'arrêter,
Et je ſuis aſſez fort pour tout executer.
Nos Tyrans ſéparez dans nos Camps, dans la Ville,
Rendent de ce projet le ſuccés plus facile,
Horace, Numitor, Valere, & Lœlius,
Doivent au T tibunal immoler Appius.
Je dois, accompagné d'une nombreuſe eſcorte,
De ce Palais fatal environner la porte,
Dont Appius ſortant, par mille coups certains
Nous previendrons l'horreur de ſes lâches deſſeins. . .
Les Chefs & les ſoldats n'attendent à l'armée,
Que d'oüir de nos faits parler la Renommée;
Et dès le même inſtant, de nos exploits jaloux,
Impatiens, heureux, & hardis comme nous,
Vous les verrez, pouſſez d'une ardeur magnanime,
Se diſputer l'honneur d'abattre une victime,
Et ſur huit ennemis confondans leurs efforts,
A chacun des Tyrans aſſeurer mille morts.
Le Peuple fatigué d'un pouvoir tyrannique,
Eſt tout prêt de finir la miſere publique.
Déja, pour l'animer, j'ai ſçu peindre à ſes yeux
Les funeſtes horreurs qui deſolent ces lieux ;
Les ſacrés Tribunaux ouverts à l'avarice,

Le commerce honteux qu'on fait de la Justice,
Le Senat depeuplé des plus vieux Senateurs,
Leur puissance donnée à d'indignes flateurs;
Le crime triomphant, l'innocence tremblante,
Du sang de ses Heros Rome toujours fumante,
Les tragiques effets du fer & du poison,
La violence jointe avec la trahison,
La pudeur exposée à de coupables flâmes,
Les Vestales en proye à des monstres infâmes;
Tous nos Temples détruits, deserts, ou prophanez:
Les augures confus, les Prêtres consternez:
Enfin des maux plus grands, un joug moins supportable,
Que ne fut de Tarquin le regne abominable.
Le Ciel me favorise, & je puis en ce jour
Servir la Republique en servant mon amour.
Si je reviens vainqueur, ma gloire est infinie,
J'affranchis ma Patrie, & j'acquiers Virginie;
Et, s'il faut succomber dans un si noble effort,
Où pourrois-je trouver une si belle mort?

VIRGINIE.

Je n'ose condamner l'ardeur qui vous entraîne;
Je vous aime, & je crains; mais j'ai l'ame Romaine.
L'interêt du pays doit ici prévaloir:
Tout cede dans mon cœur à ce premier devoir.
Je ne vous aurois pas hazardé pour moi-même,
Mais je consens pour lui d'exposer ce que j'aime.
Le genereux amour qui regne dans mon cœur,
Ne veut point d'un Amant enchaîner la valeur;
Je brûle, comme vous, de voir Rome sauvée,
De voir votre vertu jusqu'aux Cieux élevée.
Joignez tous les devoirs de Heros & d'Amant,
Ils se peuvent entr'eux secourir puissamment,
Leur union vous offre une double victoire,
Du côté de l'amour, du côté de la gloire;

De toutes parts enfin vous ſerez couronné,
Comme illuſtre Guerrier, comme Amant fortuné.
Les Romains admirant cette grande victoire,
Dreſſeront des Autels, Seigneur, à votre gloire;
Et moi, n'en doutez point, à votre heureux retour
Je prens ſur moi le ſoin de couronner l'amour.

ICILE.

Ah! ſouffrez. . .

VIRGINIE.

Mais, helas! que je ſuis inſenſée?
Je me laiſſe ſéduire à ma douce penſée.
Peut-être que le ſort nous menace tous deux,
Le plus juſte parti n'eſt pas toujours heureux.
N'importe, allez, Seigneur; & ſi la deſtinée
Marque de votre mort cette triſte journée,
Je jure que mon ſang par ma main répandu,
Dans le vôtre auſſi-tôt ſe verra confondu,
Que mon bras. . .

ICILE.

Eloignez cette funeſte image,
J'accepte ſeulement votre premier préſage;
J'eſpere qu'aujourd'hui, content, victorieux,
Madame, je viendrai vous tirer de ces lieux,
Adieu.

PLAUTIE.

Je vous ſuivrai, Seigneur; & mon courage
Veut avoir quelque part dans ce fameux ouvrage.

SCENE VI.

PLAUTIE, VIRGINIE, FULVIE, CAMILLE.

VIRGINIE.

Quoi, vous voulez vous-même...

PLAUTIE.

Oüi, je veux que mes cris
Réveillent la vertu des Romains assoupis;
Je veux leur inspirer les transports de mon ame:
Sans doute ils rougiront, en voyant une femme,
Moins timide cent fois & plus Romaine qu'eux,
Tâcher de ranimer cet esprit genereux
Qu'a versé dans leur sein le sang de leur ancêtres,
Sans cesse révolté contre d'injustes Maîtres.
Ah! songe quel triomphe, & quel bonheur pour nous,
Si tandis que l'on voit mon invincible Epoux,
Des perils du dehors nous sauver, nous defendre,
L'on voit en même tems son épouse & son gendre
Affranchir Rome encor du joug des Decemvirs;
Le sort secondant nos soins & nos desirs,
Notre famille seule asseurant sa memoire,
D'un Empire si saint faire toute la gloire!

VIRGINIE.

Je connois la grandeur d'un si noble dessein;
Mais, helas! que je crains qu'on ne le tente en vain!
Je crains...

SCENE VII.

PLAUTIE, VIRGINIE, CAMILLE, FULVIE, SEVERE.

SEVERE.

N'Attendez plus un ſecours inutile,
Madame, ç'en eſt fait, on nous enleve Icile;
Un traître qu'il croyoit ferme en ſes interêts,
Vient d'inſtruire Appius de ſes deſſeins ſecrets.
Dans le moment qu'Icile alloit tout entreprendre,
On l'a mis hors d'état de vous pouvoir défendre;
De ſa juſte colere on previent les effets,
On le vient d'arrêter en ſortant du Palais.

PLAUTIE.

O Ciel!

VIRGINIE.

Cruel deſtin! quelle perſeverance!
Puis-je aprés un tel coup avoir quelque eſperance!
Vous le voyez, Madame, il n'eſt plus de ſecours,
Il eſt tems de finir mes deplorables jours.
Icile eſt arrêté; le Ciel nous eſt contraire,
Il nous prive à la fois de l'Amant & du Pere;
Ç'en eſt fait, je me livre à mon ſeul deſeſpoir.

PLAUTIE.

Ah! prens ſur toi, ma fille, un peu plus de pouvoir.
Mourir lorſque le ſort rend la vie importune,
C'eſt l'ordinaire effet d'une vertu commune:
Mais vivre en eſſuyant ſes plus funeſtes coups,
Lui faire voir un cœur plus grand que ſon courroux,

C'eſt-là que la vertu doit briller davantage,
Dans ces extremitez éclate un grand courage.
Que te dirai-je, enfin ? tu dois par ces efforts
Me prouver qu'en effet c'eſt de moi que tu ſors.....

VIRGINIE.

Qu'exigez-vous de moi ? Pourquoi vouloir, Madame,
Faire durer les maux qui dechirent mon ame ?
La mort les eût finis : loin de vous allarmer,
A ce juſte deſſein vous deviez m'animer.
Prête à ſouffrir des fers l'affreuſe ignominie,
Rien ne ſemble à mon cœur ſi cruel que la vie.
Helas ! pour me tirer du gouffre où je me voi,
Quelles mains, quels amis voudront s'armer pour moi ?

PLAUTIE.

Tous les Romains. Ta cauſe eſt la cauſe commune,
Il s'agit de leur ſort comme de ta fortune ;
Le perfide Appius a commencé par nous,
Mais demain ſur quelqu'autre il portera ſes coups ;
Si tous nos Citoyens armez pour ta defenſe
N'aſſeurent leur repos en vangeant notre offenſe.
Je vais, par un recit des maux que je prevoi
Faire trembler le cœur des Meres comme moi,
Je vais les allarmer pour toute leur famille
Par l'exemple inoüi des malheurs de ma fille ;
Je vais tout animer contre Appius ; enfin,
Je cours perir moi-même, ou changer ton deſtin.

VIRGINIE.

Secondez, Dieux puiſſans, ce deſir legitime.
Que ſi pour vous fléchir il faut une victime,
Frappez, me voilà prête, & par un prompt effort,
Epargnez-moi des maux plus cruels que la mort

Fin du troiſiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

APPIUS, CLODIUS.

CLODIUS.



Uy, ce Rival heureux, par la fin de sa vie,
Bien-tôt à vos transports livrera Virginie.
Que tardez-vous, Seigneur, à le faire périr.
Vangez-vous des tourmens qu'il vous a fait souffrir
Craignez-vous par sa mort de vous charger d'un crime ?
Croyez-vous ?...

APPIUS.

Non, je croi sa peine legitime.
N'a-t'il pas hautement, par un lâche attentat,
Assemblé ses amis, voulu troubler l'Etat ?
Sa perte en ce moment est juste & necessaire,
Mais Virginie.

CLODIUS.

Eh bien, craignez-vous sa colere ?

Détrompez-vous, Seigneur; peut-être qu'aujourd'hui
Elle attend un pretexte à renoncer à lui;
Peut-être qu'en ſecret ſenſible à votre gloire,
Son cœur déja charmé vous cede la victoire:
Mais l'honneur, fier tyran de ſes vœux les plus doux,
L'empêche ſeulement de s'unir avec vous.
Epargnez-lui, Seigneur, la cruelle contrainte
D'entendre d'un Amant la pitoyable plainte;
Perdez-le, & par ſa mort aſſurez-vous d'un cœur
Déja preſque inſenſible à ſa premiere ardeur,
Et qui pour ſe donner n'attend plus rien peut-être
Qne l'éclat d'un amour qui doit parler en maître.

APPIUS.

Quelle honte pour moi, s'il faut que mon amour,
Pour vaincre mon rival, lui raviſſe le jour!
Quel triomphe pour lui, quelle gloire immortelle,
De n'avoir jamais vû Virginie infidelle!
D'avoir gardé ſon cœur, enfin d'avoir vaincu
Ma grandeur & mes feux, tant qu'il aura vêçu!

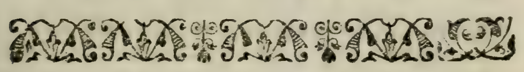
CLODIUS.

Et qu'importe, Seigneur? quel ſcrupule vous preſſe?

APPIUS.

J'aime pour mon malheur, avec trop de tendreſſe,
Enfin de mon rival je me vengerai mieux
Si je puis épouſer Virginie à ſes yeux.
J'attens ici l'ingrate & je ne veux plus lui taire
De nos deſſeins ſecrets le dangereux myſtere;
Je vais tout employer pour ébranler ſa foi,
Priere, ſoin, reſpect, amour, menace, effroi,
J'eſpere que des fers l'épouvantable image,
Et qu'Icile mourant, flechiront ſon courage,
Je vais lui faire voir ſon Amant enchaîné,

Aux plus cruels tourmens, à la mort condamné ;
Il eſt inſtruit déja que pour ſauver ſa vie,
Il doit en ma faveur parler à Virginie,
Qu'il ne peut qu'à ce prix échapper à la mort,
Peut-être mon Rival fera-t'il cet effort.
Que je ſerois heureux, ſi par cette foibleſſe ;
Il ne meritoit plus l'objet de ſa tendreſſe ;
Qu'en la tenant de lui, j'euſſe encor la douceur
D'avoir flétri ſa gloire, & fait trembler ſon cœur !
Cependant cours, ami, t'informer dans la Ville
Des diſcours, des deſſeins des Partiſans d'Icile ;
Examine avec ſoin, obſerve exactement
Les démarches qu'ils font, leur moindre mouvement :
Va, tu m'apprendras tout, comme témoin fidelle
Virginie entre, il faut m'expliquer avec elle.



SCENE II.

APPIUS, VIRGINIE, CAMILLE.

APPIUS.

MAdame, il faut enfin vous découvrir mon cœur,
Il faut de mon amour vous déclarer l'ardeur.
En ce moment fatal je ne ſçaurois plus feindre,
Depuis aſſez long-tems je cherche à me contraindre :
Pour vous j'ai tout trahi, gloire, devoir, emploi
L'amour fait tous mes ſoins, & mon unique loi,
Je ſuis les mouvemens d'une aveugle tendreſſe
Et ſi votre pitié pour moi ne s'intereſſe,

Songez que rien ne peut ébranler mon dessein,
Que je ne perdrai pas toute ma gloire en vain;
Songez.....

VIRGINIE.

Vous m'aimez donc, Seigneur, & votre flâme
Par d'illustres effets se declare à mon ame?
Barbare, de quel front m'osez-vous presenter
Une main attachée à me persecuter?
Je fremis à la voir, cette main violente,
Qui m'arrache des bras d'une mere tremblante,
Qui m'a déja causé tant de malheurs divers,
Et pour toucher mon cœur me presente des fers.
Comment avez-vous cru qu'au mépris de ma gloire,
Mon cœur lâche, & cedant une indigne victoire,
D'un si funeste Hymen voulût former les nœuds,
Et joindre l'innocence à vos crimes affreux?

APPIUS.

Ah cruelle! est-ce à vous de parler de mes crimes?
Leur seule cause, helas! les rend trop legitimes
Est-ce à vous de montrer à mon cœur abattu,
Qu'il a soüillé sa gloire, & trahi sa vertu?
M'osez-vous repocher mon ardeur criminelle,
Vous qui rendez mon cœur à son devoir rebelle;
Vous qui seule causez mes forfaits odieux?
Ah! je puis justement en accuser vos yeux,
Leur demander raison des malheurs de ma flâme,
De mon repos perdu, du trouble de mon ame,
D'avoir de mon esprit, malgré mes soins prudens,
Effacé les leçons de plus de quarante ans,
Et d'avoir fait enfin, par un coup effroyable,
D'un Souverain henreux un Amant miserable.
Aussi n'esperez pas de pouvoir m'abuser;
Je connois la raison qui vous fait m'accuser,
Pour un heureux Rival votre ardeur empressée
Fait

Fait que de tous mes ſoins vous êtes offenſée :
Cet Icile, l'objet de vos ardens ſouhaits,
Me défend...

VIRGINIE.

Oüi, je l'aime autant que je vous haïs.
Vous me tyraniſez, il m'a toujours ſervie;
Il fait tout le bonheur, vous l'horreur de ma vie:
Et je voyois enfin dans cet illuſtre Epoux,
Encor plus de vertus, que de crimes en vous.

APPIUS.

On conſerve ſans peine une entiere innocence
Quand un bonheur conſtant previent notre eſperance.
Icile ſatisfait dans ſes vœux les plus doux
Tranquille, glorieux, enfin aimé de vous,
A-t'il pû juſqu'ici ſe charger d'aucun crime?
Mais ſi de vos mepris deplorable victime,
Accablé des tourments que mon cœur a ſouffert;
Il avoit reſſenti tout le poids de mes fers;
Si vous l'aviez contraint d'aimer ſans eſperance,
Qu'il eût comme moi la ſuprême puiſſance,
Cet Icile à vos yeux digne de votre foi,
Seroit peut-être encore plus coupable que moi.
Ah! ſon bonheur allume un couroux dans mon ame,
Qui pourroit.... mais ſongez à repondre à ma flâme:
Autrement malgré moi...

VIRGINIE.

Favorable retour!
Votre courroux me plaît bien plus que votre amour.
Menacez, accablez l'impuiſſante innocence,
Je crains moins les tourments, qu'un amour qui m'offence,
Je prefere mes maux à d'injuſtes bienfaits,
Armez votre fureur, j'en brave les effets.

APPIUS.

Eh bien, pour me vanger de votre ingratitude,
Vos malheurs ne ſont pas un ſupplice aſſez rude,
Et je veux deſormais vous porter d'autres coups,
Moins funeſtes pour moi, mais plus cruels pour vous.
Je jure qu'il n'eſt rien que ma fureur ne tente.
L'Amant me répondra des mépris de l'Amante;
C'eſt lui qui rend pour moi votre cœur ſi cruel,
Et puiſque vous l'aimez, il eſt trop criminel.
Il faut par un ſeul coup accabler l'un & l'autre
Je percerai ſon cœur qui me ravit le vôtre:
Pour gouter à la fois le plaiſir ſans égal,
De punir vos dedains, & de perdre un rival.

VIRGINIE.

Helas! Seigneur...

APPIUS.

Pour vous la menace eſt terrible,
Je vous frappe à la fin par votre endroit ſenſible:
Mais ne m'accuſez point, c'eſt vous qui l'ordonnez,
Et c'eſt par vos mépris que vous l'aſſaſſinez.

VIRGINIE.

Il mourra donc, Seigneur, & c'eſt moi qui l'opprime?
N'importe, je ſuivrai cette chere victime,
Et par ce grand effet d'une immortelle foi,
Je le vengerai bien ſi vous brulez pour moi.
Votre eſprit libre alors de ſa jalouſe envie,
Verra qu'un même coup aura fini ma vie;
Et j'aurai ce plaiſir, parmi tous mes malheurs,
Que la mort d'un Rival vous coûtera des pleurs.

APPIUS.

Madame, prévenons un malheur ſi funeſte,
Du tems que je vous donne employez mieux le reſte,

Icile en ce moment va paroître à vos yeux,
J'ai moi-même ordonné qu'on l'ameine en ces lieux.
Il vient.

SCENE III.

APPIUS, ICILE, VIRGINIE, CAMILLE, PISON, GARDES.

APPIUS *à Icile.*

DErobez-vous au coup qui vous menace,
Icile, par vos ſoins meritez votre grace.
(*à Virginie*) Madame, ſongez-y, vous ſçavez mon deſſein,
Il me faut dès ce ſoir ſon ſang ou votre main.
Je ſors pour un moment; Gardes, qu'on ſe retire.

SCENE IV.

ICILE, VIRGINIE, CAMILLE.

VIRGINIE.

VOus avez entendu ce qu'il vient de nous dire.
Ceſſons de nous flater, voici le jour affreux
Où l'on va pour jamais nous ſeparer tous deux.
De notre heureux Hymen l'eſperance eſt perduë:
Je ne puis qu'un moment joüir de votre vûë;
Et vous n'ignorez pas à quel funeſte prix
Ce dernier entretien vient de m'être permis.

ICILE.

Je ſçai que contre nous on met tout en uſage ;
Même pour eſſayer d'ébranler mon courage,
On a fait en paſſant étaler à mes yeux
De mon trépas certain l'appareil odieux,
Et les triſtes apprêts des tourmens redoutables,
Dont la rigueur des loix punit les grands coupables :
Mais parmi ces objets, mon cœur, ſans s'émouvoir,
N'a ſongé ſeulement qu'au plaiſir de vous voir,
Madame, qu'il m'eſt doux de vous parler encore,
De pouvoir attendrir la beauté que j'adore,
Et de voir une fois au moins avant ma mort,
Vos yeux donner des pleurs à mon funeſte ſort !
Car ne preſumez pas que mon ame étonnée
Vienne vous conſeiller un honteux hymenée.
Si le lâche Appius étoit digne de vous,
J'oſerois vous prier d'en faire votre Epoux ;
Je vous immolerois mon amour & ma vie ;
Je ſerois trop heureux de vous avoir ſervie,
Et d'avoir en mourant pû mettre entre vos mains
La ſuprême puiſſance, & le ſort des Romains.
Ne penſez pas auſſi que je vienne, Madame,
Pour vous ſolliciter en faveur de ma flâme,
Votre bonté pour moi feroit tomber ſur vous
La fureur d'un Rival tout-puiſſant & jaloux.
Sauvez-vous....

VIRGINIE.

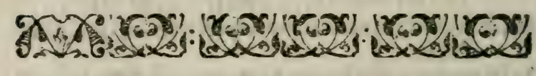
Arrêtez ; en ce malheur extrême,
Je prétens deſormais me conſeiller moi-même ;
Je voi ce qu'il faut faire, & ne balance plus,
Vos conſeils & vos ſoins ſont ici ſuperflus ;
Je ſçai par où finir vos maux & ma miſere,
Et dès ce même jour....

ICILE.

Quoi ? que voulez vous faire ?

Par où pretendez-vous nous pouvoir secourir ?
Qu'avez-vous resolu, Madame ?
VIRGINIE.
De mourir.
ICILE.
Ah Ciel !
VIRGINIE.
Le sort nous force à perir l'un & l'autre,
Mais souffrez que ma mort précede au moins la vôtre ;
Je le veux, votre cœur ne doit point l'envier,
Le plus foible des deux doit mourir le premier ;
J'ai du courage assez pour m'immoler moi-même,
Et n'en ai point pour voir expirer ce que j'aime.
ICILE.
Ah renoncez ! Madame, à ce cruel dessein.
J'en fremis. . .
VIRGINIE.
Vous tremblez, & vous êtes Romain !
ICILE.
Oüi, je tremble sans doute, & je vous le confesse,
Mais mon cœur s'applaudit d'avoir cette foiblesse.
Je verrois vos beaux yeux se fermer pour jamais ?
Ah, plutôt ! . .
VIRGINIE.
Le trépas fait mes plus doux souhaits :
Mourons, puisqu'il le faut, genereux & fidelles,
Emportons au tombeau nos ardeurs mutuelles ;
Servons de noble exemple aux siecles à venir,
D'une foi que la mort n'aura pû desunir ;
Remportons du Tyran une entiere victoire,
Mourons, & me laissant partager votre gloire,
Faisons que l'univers déplore notre mort,
Et forçons le Tyran d'envier notre sort.
ICILE.
Non, Madame, vivez... Mais le Tyran s'approche,

Ç'en eſt fait, de ma mort l'inſtant fatal eſt proche,
Le ſuplice m'attend au ſortir de ce lieu,
L'appareil eſt tout prêt, & pour jamais, adieu,
Je ne vous verrai plus... Mais je vous prie encore,
C'eſt le dernier ſouhait d'un cœur qui vous adore,
De vouloir...



SCENE V.

APPIUS, ICILE, VIRGINIE, CAMILLE, FABIAN, PISON, GARDES.

APPIUS.

Quel ſuccez aura votre entretien ?
Qu'avez-vous reſolu ? parlez, Icile.

ICILE.

Rien.

APPIUS.

C'eſt donc là tout l'effet d'une telle entrevûë ?
C'eſt ainſi que pour moi vous l'avez reſoluë ?
J'ai crû que par vos ſoins je recevrois ſa foi.

ICILE.

Je n'ai pas ſeulement daigné penſer à toi.
Comment t'es-tu flatté que pour ſauver ma vie
Je viendrois pour tes feux parler à Virginie ?
J'ai dû mieux employer un tems ſi precieux,
Qu'à ſervir d'un Tyran les deſſeins odieux.

APPIUS.

Ah, perfide ! ta mort, mais une mort cruelle,
Punira de ton cœur l'audace criminelle;
Rien ne te peut ſauver, ç'en eſt fait.

ICILE.

Hâte-toi ,
La mort n'a rien d'affreux ni de trifte pour moi :
Mais que dis-je ? ma mort encor plus que ma vie ,
De ton amour jaloux excitera l'envie ;
Je mourrai plaint , heureux , & fans être trahi ;
Tu vivras criminel , malheureux , & haï.

VIRGINIE.

Ceffe de te flatter ; en vain ta tyrannie
S'attache à feparer Icile & Virginie ;
En vain d'un feu fi beau tu veux rompre le cours ,
L'amour plûs fort que toi nous rejoindra toujours.

APPIUS.

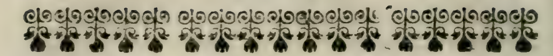
Oüi , vous ferez unis... mais c'eft vous faire grace ,
Il faut bien autrement confondre votre audace.
Vous voulez m'irriter ; un trépas éclatant
Eft le fuprême bien que votre amour attend:
Mais vous vous abufez; mon adroite colere
Par un long châtiment cherche à fe fatisfaire :
Je prétens que vos cœurs endurent chaque jour
Mille tourmens divers , mille maux tour à tour ;
Vous craindrez pour fa vie , il craindra pour la vôtre ;
Ainfi vous tremblerez fans ceffe l'un & l'autre ,
Et pourvû que l'effet repond à mes projets ,
Vous mourrez mille fois fans expirer jamais.
(*aux Gardes.*) Qu'on les ramene.

VIRGINIE.

Adieu , Seigneur.

ICILE.

Adieu Madame.



SCENE VI.

APPIUS *ſeul.*

C'En eſt fait baniſſons la pitié de mon ame,
Ne ſongeons qu'à vanger le mépris...

SCENE VII.

APPIUS, CLODIUS.

CLODIUS.

Ah, Seigneur!
Plautie...

APPIUS.

Eh bien?

CLODIUS.

Craignez ſa fatale douleur.
On la voit en tous lieux, de Romaines ſuivie,
A tous nos Citoyens demander Virginie.
Ces femmes, à l'envi, par de triſtes accords
Expriment leurs regrets en des termes ſi forts,
Qu'il ſemble que chacune ayant perdu ſa fille,
Déplore les malheurs de ſa propre famille.
Les unes par des pleurs exhalent leur courroux;
D'autres, pour animer le peuple contre vous,
Pouſſent juſques au Ciel mille cris pitoyables;
Pluſieurs, pour éviter des diſgraces ſemblables,
Embraſſent leurs enfans, & courent les cacher,
Craignant que de leurs bras on les vienne arracher;

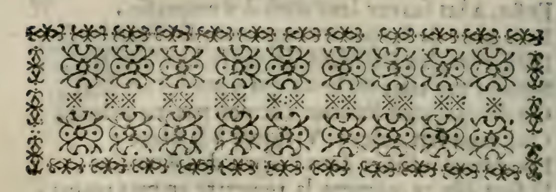
Enfin, à les ſauver leur amitié s'empreſſe,
Et la peur de les perdre augmente leur tendreſſe ;
D'ailleurs les Partiſans de votre heureux Rival,
Sement par tout un bruit qui vous ſeroit fatal ;
On dit que c'eſt l'amour, & non pas ma priere,
Qui vous fait enlever Virginie à ſa Mere :
Pour vous juſtifier dans l'eſprit des Romains,
Il faut dès ce moment la remettre en mes mains,
Attendant que ce bruit avec le tems s'efface.

APPIUS.

Vien, ſui-moi, nous verrons ce qu'il faut que je faſſe.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PLAUTIE, PISON, FULVIE.

PLAUTIE.

QUoi ? l'on me traîne ici ! quel injuste projet... ?

PISON.

Aux ordres d'Appius j'obéis à regret,
Madame ; mais....

PLAUTIE.

O Dieux ! quelle fureur l'anime
Ç'en est fait, ce Tyran marche de crime en crime
Il retient Virginie, & me fait arrêter !

PISON.

Madame, à cet effort il a dû se porter.
Le soin de son salut l'a forcé d'y souscrire,
Il n'a pû s'en defendre, & j'oserai vous dire
Que son cœur inquiet a long-tems balancé ;
Mais d'un peril trop grand il s'est vû menacé.
Vos pleurs étoient plus forts que les armes d'Icile,
Déja de toutes parts on voyoit dans la Ville
Les femmes à l'envi sur vos pas s'assembler ;
Déja. . .

PLAUTIE.

Quoi ! nos clameurs l'ont pû faire trembler ?
Il craint notre douleur, dont les plus fortes armes
N'ont été que des vœux, des ſoupirs, & des larmes ?
Mais voilà le deſtin des Tyrans tels que lui,
Ils traînent avec eux un éternel ennui ;
Et c'eſt des juſtes Dieux un ordre legitime,
Que la crainte ſans ceſſe accompagne le crime :
Sa rage va ſans doute éclatter contre moi.

SCENE II.

PLAUTIE, VIRGINIE, PISON, FULVIE, CAMILLE.

VIRGINIE.

FUyons, Camille, Ah, Ciel ! eſt-ce vous que je voi,
Madame ? quel deſſein ici vous a conduite ?

PLAUTIE.

Mais toi-même, quelle eſt la raiſon de ta fuite ?
Qu'a fait notre ennemi ? Qu'eſt-ce qui s'eſt paſsé ?

VIRGINIE.

Madame, mon Arrêt vient d'être prononcé.

PLAUTIE.

Que dis-tu ?

VIRGINIE.

Le Tyran, ſans égard pour ſa gloire,
De ſes derniers ſermens oubliant la memoire,
A ſuivi les conſeils de ſon funeſte amour,
Et n'a pas de mon pere attendu le retour.
Par ſon ordre tantôt conduite en ſa préſence,

J'ai conçu les raiſons de ſon impatience ;
J'ai jugé que l'excez d'un amour criminel,
M'alloit abandonner au ſort le plus cruel :
L'effet n'a point trompé mon préſage ſiniſtre,
Appius m'a livrée à ſon lâche Miniſtre,
Il a fait Clodius le maître de mon ſort.
Pour éviter les fers, je ne voi que la mort,
Il faut mourir, Madame, & que cette journée,
Termine mes malheurs avec ma deſtinée.

PLAUTIE.

Quel funeſte deſſein ! N'eſt-il point de ſecours
Dieux tout-puiſſans? .....

VIRGINIE.

Les Dieux nous ſont cruels & ſourds.
Je n'eſpere plus rien ; & mon ame aſſurée,
Au plus grand des tourmens eſt enfin preparée ;
Clodius me pourſuit, des gardes furieux
Viendront dans un moment m'enlever de ces lieux,
Vous allez voir, Madame, une troupe barbare....

PLAUTIE.

Ah ! quel ſpectacle encor pour mes yeux ſe pré-
pare,
Ma fille ! je verrai de farouches ſoldats,
Une ſeconde fois t'arracher de mes bras ?
Je t'entendrai gemir, & ma tendreſſe oiſive... ?
Non, malgré leurs efforts, il faut que je te ſuive,
En vain ces inhumains voudront nous ſéparer.

VIRGINIE.

Madame, à cet effort il faut vous preparer.
Je conçois, par les pleurs dont votre amour
m'honore,
Quelle vive douleur, quel chagrin vous devore,
Et je ne voi que trop, qu'une tendre pitié
Vous fait de mes maux reſſentir la moitié :
Cependant retenez vos ſoupirs & vos larmes,
Au fond de votre cœur renfermez vos allarmes,
Clodius va venir, faites un noble effort,

De tous vos deplaiſirs moderez le tranſport.
Nos regrets, les ennuis où nous ſommes en proye,
D'un ennemi cruel redoubleroient la joye.
Ne permettez-donc pas que ſes barbares yeux
Joüiſſent des douleurs de nos derniers adieux;
Auſſi-bien près de lui la plainte ſeroit vaine,
C'eſt l'amour d'Appius qui dans les fers m'entraîne.
J'avois tantôt prévû la rigueur de mon ſort,
Et j'allois m'en ſauver par une juſte mort:
Vous n'avez pas voulu, vous vous êtes troublée.
Vos diſcours, vos ſoûpirs, vos pleurs m'ont accablée;
Voyez le triſte effet de vos funeſtes ſoins,
J'ai ſouffert plus long-tems, je n'en mourrai pas moins,
Et ce qui dans mon ſort m'afflige davantage,
Je mourois libre alors, je meurs dans l'eſclavage.

PLAUTIE.

Ne me reproche point ce funeſte ſecours.
Que n'aurois-je point fait pour conſerver tes jours?
Je me flattois... Mais, Ciel! notre ennemi s'avance.

VIRGINIE.

Madame, au nom des Dieux, évitez ſa preſence,
Laiſſez-moi ſeule, allez; ne vous expoſez pas
Aux affronts d'un perfide, aux tranſports des ſoldats;
Il ne reſte plus rien, pour combler ma miſere,
Que de voir leur fureur outrager une mere.

PLAUTIE.

Moi, que je t'abandonne en cette extremité?
Que j'aille loin de toi chercher ma ſeureté?
Ah! plûtôt le trépas...

SCENE III.

CLODIUS, PLAUTIE, VIRGINIE, FABIAN, PISON, FULVIE, CAMILLE, GARDES.

PLAUTIE *à Clodius.*

Tu viens ici, perfide ?
Quel deſſein criminel te conduit & te guide,
Monſtre inhumain, viens-tu, me dechirant le flanc,
M'accabler, me ravir le plus pur de mon ſang ?
Ta barbare fureur juſqu'en ces lieux me brave ;
Veux-tu ?

CLODIUS.

Je viens ici pour prendre mon eſclave.
Cette fille eſt à moi, je ſuis ſon maître enfin :
Appius à mes loix a ſoumis ſon deſtin.
Gardes, qu'on la conduiſe.

PLAUTIE.

Ah ! quelle tyrannie !
Leurs criminelles mains vont ſaiſir Virginie.

Aux Gardes qui veulent la ſaiſir.

Oſez-vous ? . . .

VIRGINIE.

Arrêtez, ne portez point vos mains,
Sur le ſang glorieux des plus fameux Romains ;
N'approchez point de moi, je vous ſuivrai ſans peine
Dans le honteux état où le deſtin m'entraîne.
Trahie, abandonnée, en proye à vos fureurs,
Je n'ai que ma vertu contre tous mes malheurs :

Mais elle me suffit, je puis tout avec elle.
Adieu, Madame, adieu, votre douleur mortelle
Ebranle ma constance, & me fait plus trembler
Que l'approche des fers qui me vont accabler.
Prenez soin de vos jours, j'aurai soin de ma gloire;
J'ose esperer qu'un jour ma déplorable histoire,
Apprenant ma disgrace aux siécles à venir,
Laissera de mon sort un digne souvenir,
Et fera confesser à la plus noire envie,
Que d'illustres Ayeux m'avoient donné la vie,
Adieu.

PLAUTIE.

Je cours....

PISON *en l'arrêtant.*

Souffrez...



SCENE IV.

PLAUTIE, FULVIE, PISON, GARDES.

PLAUTIE.

Quoi ? l'on m'ose arrêter ?
Inhumains, ç'en est trop, je ne la puis quitter.
Souffrez que dans les fers je suive Virginie ;
Sans ma fille je hais & mon rang & ma vie :
Par rage ou par pitié percez mon triste flanc ;
Aprés m'avoir ravi la moitié de mon sang,
Achevez, repandez tout celui qui me reste :
Helas ! heureuse encore en ce moment funeste,
Si je pouvois au moins, par une prompte mort,
Arracher Virginie aux horreurs de son sort,
Ou tourner sur moi-même, en m'exposant pour elle,
De son affreux destin l'influence cruelle !
Je ne puis la sauver, la suivre, ni mourir,
Cruels, aucun de vous ne veut me secourir.
Mais que vois-je ! comment. . .



SCENE VI.

PLAUTIE, FULVIE, SEVERE, FABIAN, GARDES.

SEVERE.

Tout a changé de face,
Madame, vous verrez finir votre disgrace;
Reprenez de l'espoir : déja les Dieux plus doux
M'ont accordé le bien d'arriver jusqu'à vous.
Icile est libre enfin, sa prison est forcée,
J'ai vû par ses amis sa garde dispersée,
Et sans perdre de tems, les armes à la main,
Vers l'injuste Appius il s'est fait un chemin.
Ils sont aux mains, Madame, & le Ciel équitable
Fera perir sans doute un tyran detestable.
De votre esprit troublé dissipez la terreur,
Tout semble vous promettre un tranquille bonheur.
Appius prévenu d'une aveugle furie,
Par ses meilleurs soldats fait garder Virginie,
Et resté presque seul, abandonné, troublé,
Sous les efforts d'Icile il doit être accablé;
Contre tant d'ennemis il ne peut se deffendre.
Icile m'a pressé de courir vous l'apprendre,
Et de vous avertir, Madame, qu'en ces lieux
Vous le verrez bien tôt venir victorieux.
Je cours le retrouver.

PLAUTIE.

Non, je pretens vous suivre,

Courons, que j'aille voir la main qui nous délivre ;
Auſſi-bien dans ces lieux on ne me retient plus,
Je voi fuir à ce bruit mes Gardes éperdus ;
Allons. . . mais ç'en eſt fait, & mon ame ravie. . .



SCENE VI.

PLAUTIE, FULVIE, ICILE, SEVERE.

ICILE.

OUi, ç'en eſt fait, Madame, Appius eſt ſans vie,
Je viens de le punir, enfin tout eſt ſauvé,
Et déja votre Epoux dans Rome eſt arrivé.

PLAUTIE.

Virginius !

ICILE.

Madame, on vient de me l'apprendre,
Le bruit de ſon retour par-tout s'eſt fait entendre.
Mais que fait Virginie, on ne m'en a rien dit,
Elle ſeule ſans ceſſe occupe mon eſprit.

PLAUTIE.

Clodius eſcorté d'une troupe cruelle,
S'en eſt ſaiſi, Seigneur.

ICILE.

Ah ! courons aprés elle ;
Courons la délivrer, & qu'aux yeux des Romains,
Le traître Clodius ſoit puni par mes mains ?
Que je puiſſe goûter le plaiſir & la gloire
Que prepare à mon cœur une pleine victoire.

SCENE DERNIERE.

ICILE, PLAUTIE, SEVERE, FULVIE, CAMILLE.

PLAUTIE *à Icile.*

HAtez-vous donc Seigneur... (*à Camille.*)
Que viens-tu m'annoncer ?
Di-moi, que fait ma fille, où l'as-tu pû laiſſer ?

CAMILLE.

Votre fille ?

ICILE.

Apprens-nous, où faut-il que je vole ?
Où ſont mes ennemis, que mon bras les immole,
Que Virginie enfin ne les redoute plus,
Que j'aille.....

CAMILLE.

Moderez des tranſports ſuperflus
Il n'eſt plus tems.

ICILE.

Comment ?

CAMILLE.

L'aimable Virginie ... .

PLAUTIE.

Eh bien, qu'eſt-ce ?

CAMILLE.

A mes yeux vient de perdre la vie.

PLAUTIE.

Ciel! qu'eſt-ce que j'entends ? Ah ! deſtin rigoureux,
Quel coup !

ICILE.

De tous mes maux voici le comble affreux,
Que puis-je craindre aprés ce que je viens d'apprendre,
Grands Dieux!

CAMILLE.

Virginius venoit pour la défendre.
Au moment qu'il l'a vûë au milieu des soldats,
Ce spectacle cruel a retenu ses pas.
Il s'arrête, & du peuple il apprend que sa fille
Vient d'être pour jamais ravie à sa famille,
Qu'elle est soûmise aux fers du traître Clodius
Et sans doute exposée aux transpors d'Appius.
A ce fatal recit, son desespoir extrême
Fait qu'il veut la sauver, ou se perdre lui-même;
Il attaque lui seul plus de mille ennemis,
Le succez répond mal à ce qu'il s'est promis;
On le saisit d'abord, il se voit sans épée:
Hé que sert, a-t'il dit, à ma valeur trompée
L'inutile bonheur de mes autres exploits,
Puisque je suis vaincu cette derniere fois?
Mais, helas! permettez, cruels, dans ma disgrace,
Si je perds Virginie, au moins que je l'embrasse,
De cet embrassement la puissante douceur,
D'un cœur desesperé flatera la douleur.
On le laisse, il y court, la joint malgré la presse
Par ses embrassemens il marque sa tendresse;
Je le suis, & j'entens qu'elle lui dit: Seigneur,
Ah! donnez-moi la mort, & sauvez ma pudeur.
Virginius surpris admire son courage,
Il soupire à la fois & d'amour & de rage:
A tes desirs cruels, dit-il, puis-je obéir?
Mais ne t'obéir pas ce seroit te trahir;
Satisfaisons ton ame, & malgré ma foiblesse,
Dérobons ta pudeur au peril qui la presse,
Par un coup rigoureux prouvons notre amitié,
Montrons-nous inhumains par excés de pitié,

Et que tout l'Univers sçachant que je suis pere,
Admire mon courage, & plaigne ma misere.
Aprés ces tristes mots, égaré, furieux,
Il promene par tout ses regards curieux,
Il voit, cherche avec soin, ah disgrace imprévûë!
Un funeste coûteau se presente à sa vûë :
Il le prend, & poussé d'une indiscrete ardeur,
De sa constante fille il veut percer le cœur :
Mais en vain pour ce coup son courage s'apprête
Quand il croit l'achever sa tendresse l'arrête :
Car à peine a-t'il vû le coûteau près du sein,
Que la nature semble avoir glacé sa main :
Il demeure immobile à ce triste spectacle,
On court, à son dessein chacun veut mettre obstacle,
Virginie en tremblant voit venir ce secours,
Qui hazarde sa gloire en conservant ses jours,
Elle se hâte alors de terminer sa vie,
Se lance sur le fer, & d'une main hardie
Prend celle de son pere, & poussant le coûteau,
S'en frappe, tombe, & s'ouvre un chemin au tombeau.

PLAUTIE.

Helas!

CAMILLE.

Virginius aprés ce sacrifice,
De ce sang precieux demande la justice;
Il prend entre ses bras ce corps ensanglanté,
Le fait voir aux Romains; le peuple épouvanté,
Fremit en regardant cette victime offerte,
De tous les Decemvirs il conspire la perte;
Il court de tous côtez vanger votre malheur;
Clodius a déja ressenti sa fureur,
Et moi je suis venu en ce lieu vous apprendre
Les funestes horreurs que vous venez d'entendre:
Heureuse si ma mort avoit pû devancer
La douleur que je souffre à vous les annoncer!

ICILE.

Ainſi pour mon amour Virginie eſt perduë !
Voilà cette union que j'avois attenduë !
Mourons : mais d'une mort qui ſoit utile à tous,
Portons ſur nos Tyrans ma rage avec mes coups.
Allons, Madame, allons, & courons l'un & l'autre
Faire parler par-tout ma douleur & la vôtre ;
Allons, que mille morts marquent ce triſte jour,
Puiſque Rome l'exige auſſi bien que l'amour.

FIN.

ARMINIUS.

ARMINIUS,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

VARUS, Gouverneur de la Germanie, pour Auguste.

SEGESTE, Prince des Cattes.

ARMINIUS, Prince des Cherusques, accordé à Ismenie.

SIGISMOND, Fils de Segeste, accordé avec Polixene.

ISMENIE, Fille de Segeste.

POLIXENE, Sœur d'Arminius.

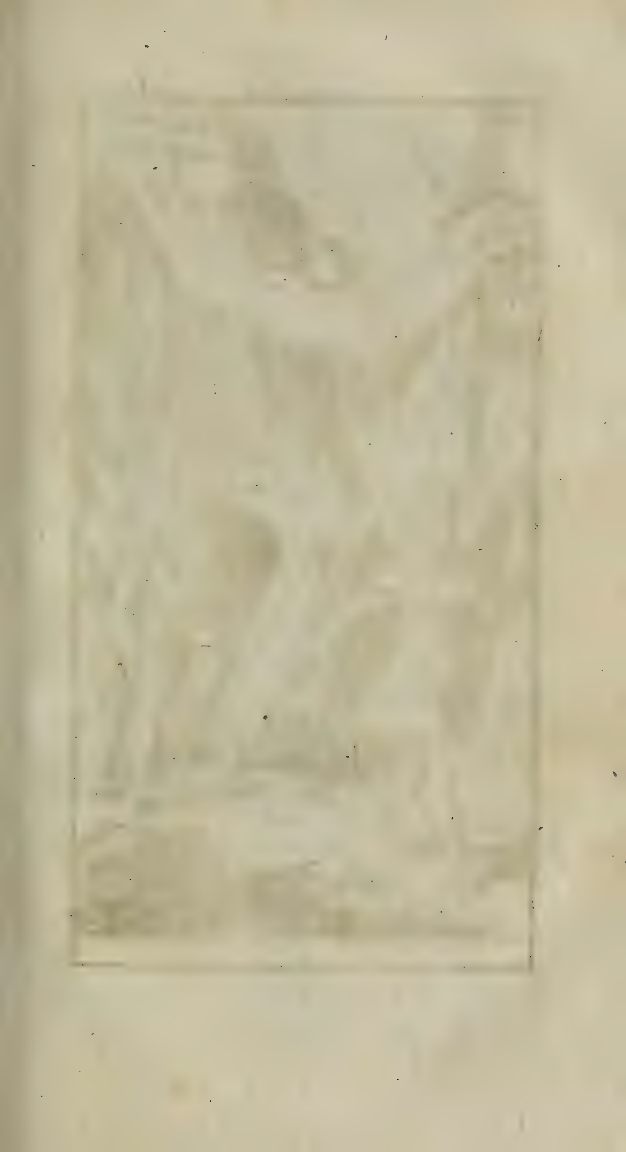
BARSINE, Confidente d'Ismenie.

TULLUS, Confident de Varus.

SUNNON, }
SINORIX, } Capitaines des Gardes de Segeste.

Suitte.

La Scene est dans le Camp de Varus, prés les Forêts de Teutberg, dans les Tentes de Segeste.




ARMINIUS
TRAGEDIE.



ARMINIUS,

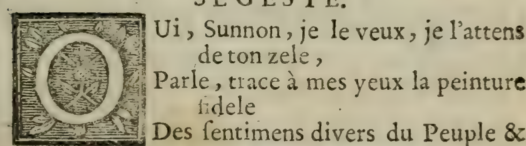
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SEGESTE, SUNNON.

SEGESTE.



Oui, Sunnon, je le veux, je l'attens de ton zele,
Parle, trace à mes yeux la peinture fidele
Des ſentimens divers du Peuple & des Soldats.

SUNNON.

Seigneur...

SEGESTE.

Parle, te dis-je, & ne me flatte pas.
Je ſçai que le Traité que je viens de conclure,
De la plûpart des miens excite le murmure ;
Que ne penetrant point dans mes juſtes deſſeins,
On me voit à regret dans le Camp des Romains.

Je le sçai, dis le reste, il ne me faut rien taire.

SUNNON.

Puisque vous m'ordonnez, Seigneur, d'être sincere,
Je ne vous cele point que de ce changement
Les Peuples étonnez cherchent le fondement.
Quoi, Segeste, dit-on, par qui la Germanie
Jusqu'ici des Romains brava la tyrannie,
Qui de flots de leur sang couvrit nos Champs vingt fois,
Qui fit trembler le Tybre au bruit de ses exploits,
Ce Segeste aujourd'hui peut étouffer sa haine,
Et mêler ses Drapeaux avec l'Aigle Romaine?

SEGESTE.

Je fais plus. Du Senat je brigue la faveur,
Son estime est pour moi le comble du bonheur,
Et c'est avec plaisir que j'entens qu'il me nomme
Allié de l'Empire, & Citoyen de Rome:
Je regarde ces noms comme un illustre prix.
Toy-même à ce discours tu me parois surpris:
Mais apprens les raisons de ce qu'on m'a vû faire,
Et ne condamne plus une paix necessaire.
Les Dieux me sont témoins que dans tous mes desseins,
Me proposant pour but le salut des Germains,
Sans regarder jamais ma grandeur ni ma gloire,
J'ai combattu pour eux, & cherché la victoire.
Pendant plus de vingt ans, par un heureux effort,
Entre l'Empire & moi j'ai suspendu le sort:
Mais dans ce même tems Rome étoit occupée
A la perte d'Antoine, ou du jeune Pompée;
Et ses Chefs divisez par leurs propres fureurs,
Nous laissoient aisément reculer nos malheurs.
Maintenant que par-tout regne une paix profonde,
Qu'Auguste sous ses loix fait trembler tout le monde,
Devois-je attendre ici qu'il rassemblât sur nous

Tout l'effort, tous les traits de ſon vaſte courroux ?
J'ai cru devoir ceder, puiſqu'un leger hommage
M'aſſuroit le repos, & détournoit l'orage.
Ce n'eſt pas que ſouvent un reſte de fierté
Ne m'ait preſque contraint de rompre le Traité :
Mais de mille Heros la perte encore éclate ;
Et qu'ont fait contre Rome Annibal, Mithridate,
Nicomede, Pyrrhus, tant d'autres Rois fameux ?
Etois-je plus puiſſant, étois-je plus heureux ?
J'ai ſauvé mes Etats en finiſſant la guerre ;
Et quand je me ſoumets avec toute la terre,
J'obéïs aux decrets des Dieux & du Deſtin,
Qui veulent que tout cede à l'Empire Romain.

SUNNON.

Je croi de cette paix les cauſes legitimes ;
Des Princes vos voiſins vous ſuivez les maximes :
Cependant ſi je puis, en vous obéïſſant,
Vous oppoſer, Seigneur, un interêt puiſſant,
J'oſerai dire encor qu'une immortelle gloire
Auroit à l'avenir tranſmis votre memoire,
Si voyant l'Univers par les Romains dompté,
Vous ſeul aviez joüi de votre liberté.
Pour abattre l'orgueïl & le pouvoir de Rome,
Peut-être ne faut-il que le bras d'un ſeul homme.
Vous l'avez dit cent fois. Eh ! qui pouvoit, Seigneur,
Prétendre mieux que vous à ce ſuprême honneur ?
Rome s'aſſure en vain ſur la foi des Oracles,
Les Mortels quelquefois y mettent des obſtacles ;
Ils relevent un Trône, un Etat abattu,
Et font changer les Dieux à force de vertu.
Mais ſans développer un ſi profond myſtere,
Arminius croit il ce Traité ſalutaire ?
Votre amitié confond vos droits avec les ſiens,
Vous l'allez confirmer par de plus forts liens ;
Bien-tôt en épouſant la Princeſſe Iſmenie,

Il verra sa famille avec la vôtre unie ;
On dit que cet Hymen si long-tems differé
A son retour ici doit être celebré :
Déja tous nos Soldats en preparent la Fête,
Déja chacun s'attend...

SEGESTE.

C'est en vain qu'on l'apprête.
Cependant garde-toi de parler desormais
D'un Hymen que les Dieux ont rompu pour jámais.

SUNNON.

Ciel ! Qu'entens-je, Seigneur ? Qui peut être la cause...

SEGESTE.

Un obstacle invincible à cet Hymen s'oppose.
Je le romps à regret ; je plains Arminius :
Mais enfin j'ai promis Ismenie à Varus.
Le rang de Gouverneur de ces vastes Provinces
Eleve ce Romain au dessus de nos Princes ;
Il adore ma Fille, & son cœur amoureux
Me presse chaque jour de les unir tous deux.
Je m'y suis engagé, ma parole est donnée.

SUNNON.

A ce discours, mon ame interdite, étonnée,
De soupçons differens se laissant agiter,
Ne sçait auquel, Seigneur, elle doit s'arrêter.
Eh quoi ! par votre choix dés sa tendre jeunesse
Arminius reçut la foi de la Princesse,
Il lui donna la sienne ; & jusques à ce jour
Vous-même avez pris soin de nourrir leur amour.
De ce grand changement que faut-il que je pense ?
Croirai-je qu'oubliant une longue alliance,
Par des conseils flatteurs reglant tous vos desseins,
Vous sacrifiez tout au pouvoir des Romains ?
Pardonnez-moi, Seigneur : mais, Dieux ! que puis-je croire ?
Quel sujet... ?

SEGESTE.

Ne croi rien de funeſte à ma gloire.
Si j'étouffe ce feu que j'avois allumé,
Le ſeul Arminius en doit être blâmé.
Juges-en. Au moment que l'on m'eut fait entendre
Qu'aux faveurs de Ceſar j'avois droit de prétendre,
Sans vouloir ſeparer nos communs interêts,
J'exigeai que ce Pricne entrât dans cette Paix;
Je depêchai vers lui. Je crus qu'en diligence
Il viendroit confirmer cette auguſte alliance;
Il differa pourtant: Je preſſai; mais en vain.
J'ignore s'il revient, s'il s'arrête en chemin.
Mais pendant quatre mois ſans daigner me répondre,
Par ſes retardemens je me ſuis vû confondre.
Les Romains me preſſoient, & j'étois menacé
De voir rompre ſans fruit le Traité commencé;
Je l'ai conclu tout ſeul; & ma Fille eſt le gage
Qui de cette union doit aſſurer l'ouvrage.
Le Prince m'a quitté, j'ai fait ma paix ſans lui,
Je ne m'en repens pas. On m'apprend aujourd'hui,
Que dans tous nos Etats à ma honte il publie
Que je trahis mon ſang, mes amis, ma patrie;
Que mandiant la paix les armes à la main,
Je vends la Germanie à l'Empereur Romain;
Et je deviens ſuſpect, par ce lâche artifice,
Aux Peuples que mes ſoins ſauvent du précipice.
Je ſuis même averti qu'il conſpire en ſecret.
S'il arrive en ce Camp, il ſe perd, ç'en eſt fait.
S'il trame les projets que l'on m'a fait entendre,
De le faire punir je ne puis me deffendre.
Je t'avouërai bien plus. Je croi que ſans douleur
Je livrerois ce Prince à ſon dernier malheur.
Sa fortune, ſon nom, la gloire de ſa vie,
Ont verſé dans mon cœur une ſecrete envie
Qui me force à rougir de voir entre ſes mains

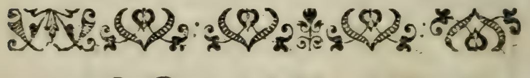
Le pouvoir que j'avois jadis sur les Germains.
Cependant, quel que soit l'interêt qui me presse,
Sa franchise, son rang, sa vertu, sa jeunesse,
Le soin de mon honneur, un reste de pitié,
Enfin le souvenir d'une longue amitié,
Me porteroient peut-être à prendre sa défence :
Mais je crains des Romains la haine & la vangeance.
Je voudrois que ce Prince inspiré par les Dieux,
Bien loin de s'approcher s'éloignât de ces lieux.
Il n'a plus de ma part que des vœux à prétendre.

SUNNON.

Ah, Seigneur ! sur ses jours voudroit-on entreprendre ?
Il se confie à vous, vous l'appellez : Eh, quoi ?
Vous verroit-on pour lui violer votre foi ?
Laisseriez-vous.... ?

SEGESTE.

Varus dans ce Camp est le maître.
Arminius se perd s'il ose ici paroître,
A moins que des Romains desarmant le courroux,
Ce Prince ambitieux ne tombe à leurs genoux.
Mais le soin de son sort me cause peu de peine ;
Ma Fille seule, helas ! m'inquiete & me gêne.
Je viens de la mander, je l'attens en ces lieux ;
Elle vient, laisse-nous. Que lui dirai-je, ô Dieux !



SCENE II.

SEGESTE, ISMENIE, BARSINE.

ISMENIE.

De votre part, Seigneur, on est venu me dire
Que vous aviez ici quelque ordre à me prescrire :

J'ai d'abord vers ces lieux précipité mes pas :
Que voulez-vous, Seigneur ?

SEGESTE.

Ce que je veux ? Helas !
Que ne puis-je à jamais, ma Fille, vous le taire !

ISMENIE.

Vous soupirez, Seigneur ? Ciel ! quel est-ce mystere ?

SEGESTE.

Dans de profonds chagrins vous me voyez plongé,
Et ce n'est que pour vous que je suis affligé.

ISMENIE.

Pour moi ? grands Dieux ! Serois-je assez infortunée
Pour troubler le bonheur de votre destinée ?
Qu'ai-je pû faire? helas! quel crime ai-je commis ?

SEGESTE.

Je ne vous blâme point. Les Destins ennemis
Vous demandent, ma fille, un cruel sacrifice,
Et de votre douleur me rendent le complice ;
Ils contraignent ma main de vous porter les coups.

ISMENIE.

Comment ?

SEGESTE.

Vous l'entendrez ; sur-tout consultez-vous.
D'un effort vertueux vous croyez-vous capable ?
Sentez-vous votre cœur constant, inébranlable ?
Répondez-moi.

ISMENIE.

Seigneur, s'il ne faut que mourir,
Sans foiblesse au trepas vous me verrez m'offrir.
Votre fille en mourant aura soin de sa gloire,
Et ne laissera point une indigne memoire.
Expliquez-vous ; le Ciel a-t'il juré ma mort ?

SEGESTE.

Non, vos jours ne sont point poursuivis par le sort :

Mais quand ſes dures loix vous auroient condamnée ,
Croyez-vous que mon cœur vous eût abandonnée ?

ISMENIE.

Quel eſt donc cet effort ?

SEGESTE.

Souvenez-vous au moins
Quels ont été pour vous mon amour & mes ſoins ;
Songez que de vos maux j'ai fremi par avance ,
Et que vous me devez entiere obéïſſance.
Je croi par ce diſcours vous devoir preparer
Au ſecret que je vais enfin vous declarer.
Dés vos plus jeunes ans vous eſperez , ma Fille ,
De voir Arminius entrer dans ma famille :
Cependant à ce Prince il ne faut plus penſer.

ISMENIE.

Ah ! quel projet , Seigneur , venez-vous m'annoncer ?
Dans quel tems. . . ?

SEGESTE.

Je vous plains ; comme vous , je ſoupire :
Mais Rome le défend , je ne puis l'en dédire.
D'autres raiſons encor s'oppoſent à vos vœux ,
Et me forcent de rompre un Hymen malheureux.

ISMENIE.

De ce coup imprévû juſtement confonduë ,
Dieux ! quelle horreur je ſens dans mon ame éperduë !
Ah ! Seigneur , pardonnez dans cette extremité
Si j'oſe m'expliquer avec ſincerité.
Votre bonté pour moi banniſſant la contrainte ,
M'a permis de tout tems de vous parler ſans crainte.
Vous diſiez que le ſort n'attaquoit point mes jours.
Eh ! cet Arrêt funeſte en termine le cours.

SEGESTE.

Qu'entens-je? vous cedez à l'ardeur qui vous presse ?
Ma Fille s'abandonne à toute sa foiblesse ?
Quoi ? loin de m'obéïr, votre devoir trahi. . . .

ISMENIE.

Eh ! mon malheur ne vient que d'avoir obéï.
Arminius courant de victoire en victoire
En vain pour m'enflâmer faisoit parler sa gloire :
Ses soins pour moi, ses feux, & ses heureux combats
Lui gagnoient mon estime, & ne m'engageoient pas.
Souvenez-vous, Seigneur, que vous vintes vous-même
Joindre à ses vœux ardens votre pouvoir suprême,
Et par les justes droits que vous avez sur moi
A ce jeune Heros vous promîtes ma foi ;
J'obéïs sans effort : cet ordre legitime
Fit alors succeder la tendresse à l'estime :
Mais pourrai-je étouffer, Seigneur, sans desespoir
Des feux qu'ont allumé l'estime & le devoir ?

SEGESTE.

Recevez mieux des loix prescrites par un pere ;
Et bien loin de fremir d'un effort necessaire,
Montrez. . . . .

ISMENIE.

Ç'en est donc fait ; & vous ne pensez plus
A vos engagemens avec Arminius ?
Vous avez oublié qu'avec mon hymenée,
A mon Frere, sa Sœur fut aussi destinée.
Des yeux de Polixene il a senti les coups.
Elle vient en ces lieux le prendre pour Epoux.
Verra-t'elle. . . .

SEGESTE.

Je sçai que Sigismond l'adore ;

Mais il faut qu'il immole un feu que Rome abhorre ;
Et mon Fils par Cesar fait Chevalier Romain,
Ne peut sans son aveu disposer de sa main.
Mais ne pensons qu'à vous. Ce que je viens de dire
N'est pas la seule loi que je dois vous prescrire,
Et vous devez encore ...

ISMENIE.

Eh ! que dois-je, Seigneur?
Quoi, ne suffit-il pas de bannir de mon cœur ..

SEGESTE.

Non, il ne suffit pas, & vous l'allez apprendre.
C'est peu pour vous de rompre une union si tendre,
Il faut encor sentir en faveur de Varus
Tout ce que votre cœur sent pour Arminius.
Ce Romain desormais ne songe qu'à vous plaire,
Voilà l'Epoux enfin que vous destine un Pere.
Fuyez Arminius ; & pour mieux m'obéïr,
Portez-vous, s'il le faut, jusques à le haïr.

ISMENIE.

Je ne puis étouffer le trop juste murmure
Qui s'éleve en mon cœur contre une loi si dure.
Quoi donc ? vous prétendez forcer des sentimens
Qu'ont assuré vos soins, l'habitude & le tems ?
Dès que j'ouvris les yeux, vos discours, votre zele
M'inspirerent pour Rome une haine immortelle ;
Et moi, pour satisfaire à vos premiers desseins,
Aimant Arminius, j'ay haï les Romains.
Seigneur, c'est bien assez de contraindre mon ame
De s'attacher sans cesse à combattre ma flâme,
De perdre pour jamais un legitime espoir
Que j'avois trop conçu sur la foi du devoir :

Daignez vous contenter de cette obéïſſance,
Ne forcez point mon cœur à plus de violence,
Et croyez que c'eſt trop de vouloir en un jour
Changer l'amour en haine, & la haine en amour.

SEGESTE.

Pour vous faire obéïr à cette loi ſi dure,
D'un effort genereux votre vertu m'aſſure.
Varus vient. Vous ſçavez quel eſt votre devoir,
Preparez-vous ma Fille, à le bien recevoir.

ISMENIE.

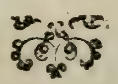
Quelle gêne!

SCENE III.

VARUS, SEGESTE, ISMENIE, BARSINE.

SEGESTE.

Je viens d'annoncer à ma Fille
L'honneur dont votre amour veut combler ma famille:
Seigneur, elle eſt toujours prête à ſubir mes loix,
Ses plus tendres deſirs ſe reglent par mon choix.
Vous pouvez ſans contrainte expliquer votre flâme,
Je vous laiſſe, Seigneur.



SCENE IV.

VARUS, ISMENIE, BARSINE.

VARUS.

Vous vous troublez, Madame ;
J'en connois les raiſons ; on veut vous arracher
Un Amant dés l'enfance à vos deſirs ſi cher,
Un Amant ſi long-tems avoüé par un Pere,
Jeune, charmant, enfin trop digne de vous plaire.
Mais c'eſt peu : l'on vous offre encor un autre Epoux
Qu'un long âge a rendu moins aimable pour vous.
Je ſerai le premier à me rendre juſtice,
Mes ſoupirs ſont pour vous un triſte ſacrifice :
Un Amant tel que moi ne doit point ſe flatter.
D'autres s'attacheroient à vous repreſenter,
Traçant de leurs travaux une brillante hiſtoire,
Qu'un front ne vieillit point environné de gloire ;
Qu'un long amas d'honneurs, des exploits éclatans
Reparent quelquefois les injures des ans :
Que c'eſt même à vos yeux un plus grand avantage
De charger de vos fers un captif de mon âge,
Et d'embraſer un cœur que les ans, la raiſon
Sembloient devoir ſauver de ce fatal poiſon.
Cependant aujourd'hui je ne veux point, Madame,
Prêter auprés de vous ces ſecours à ma flâme.

Je sçai que dans un cœur plein de sa passion
De semblables discours font peu d'impression :
Mais je crois qu'à mes vœux votre ame inaccessible
Au bonheur des Germains se montrera sensible ;
Que le juste desir d'assurer pour jamais
A votre Pere, aux siens, l'abondance & la Paix,
A l'offre de ma main vous rendra moins contraire :
C'est par là seulement que je pretens vous plaire.
Faites pour la Patrie, en donnant votre foi,
Ce que je n'ose encor vous demander pour moi.

ISMENIE.

Helas ! puis-je, Seigneur... ?

VARUS.

Non, arrêtez, Madame,
Et suspendez encor le destin de ma flâme.
Avant que me l'apprendre, attendez pour le moins
Que mes profonds respects, que le tems, que mes soins,
Que mes sinceres vœux, mes ardens sacrifices
Puissent de mon Rival balancer les services.
Sur-tout ne craignez point que j'aille contre vous
Solliciter un Pere, allumer son courroux.
Je ne veux employer sa puissance absoluë
Qu'à me faire accorder l'honneur de votre vûë ;
Et je vais desormais borner tous mes plaisirs
De prévenir vos vœux & vos moindres desirs.
Des graces de Cesar j'ai comblé votre Pere,
Et des bienfaits nouveaux vont chercher votre Frere :
Tout vous retracera mon amour, mes transports,
Vous pourrez sur mon sort vous expliquer alors.
Adieu, Madame.

SCENE V.

ISMENIE, BARSINE.

ISMENIE.

O Coup! ô disgrace imprévûë!
Malheureuse!

BARSINE.

Quoi donc?

ISMENIE.

Ma mort est resoluë.
Mon Pere me condamne, il m'ôte Arminius.
Barsine, c'est vouloir que je ne vive plus.
Pere injuste! pourquoi tyranniser ma vie?
Puis-je aimer ou haïr au gré de votre envie?
Ne concevez-vous point, en m'imposant ces loix,
Qu'un cœur comme le mien ne se rend qu'une fois!
Déplorables effets de l'amitié Romaine!
Perisse Rome, objet trop digne de ma haine.
Toi, cher Arminius, qu'on arrache à ma foi,
Tu sçais que je ne vis qu'autant que je te voi.
Reçoi de mon amour mes jours que je t'immole:
Mais fui loin de ces lieux, écarte-toi, cours, vole.
Si toujours à te voir j'ai borné mes souhaits,
Maintenant je les borne à ne te voir jamais.
Viendrois-tu dans ce Camp pour servir de victime
Au Rival odieux dont le pouvoir m'opprime?
C'est le dernier malheur que j'aye à redouter,
Courons, hazardons tout afin de l'éviter.
Faisons partir vers lui quelque ami plein de zele.
Vien, Barsine.

SCENE VI.

ISMENIE, BARSINE, SINORIX.

SINORIX.

APprenez une heureuſe nouvelle,
Madame, Arminius va paroître à vos yeux,
Il vient en ce moment d'arriver en ces lieux.
Sigiſmond s'avançant dans la forêt prochaine,
Eſt allé hors du Camp recevoir Polixene,
Que le Prince ſon Frere a voulu devancer.
J'ai cru que je devois venir vous l'annoncer,
Pour être le premier à vous marquer mon zele.
Madame, en d'autres lieux mon devoir me rappelle,
J'y cours.

SCENE VII.

ISMENIE, BARSINE.

ISMENIE.

QU'ai-je entendu ? Dans quel tems, juſtes Dieux !
Allez-vous préſenter mon Amant à mes yeux ?
Quels malheurs, quels combats, quel ſpectacle barbare
Ce funeſte retour aujourd'hui me prépare ?
De quel œil ſe verront mon Pere & mon Amant ?

Ah ! pouvois-je prévoir cet affreux changement ?
Juſqu'ici les Deſtins propices & fideles
Marquoient tous mes momens par des faveurs nouvelles :
Mais dans un ſeul inſtant leurs tyraniques loix
Ont fait tomber ſur moi tous les maux à la fois.
Je reſſens en un jour plus d'ennuis, plus d'allarmes.
Qu'en dix ans de bonheur je n'ai trouvé de charmes
C'en eſt trop, juſtes Dieux ! & ſi votre rigueur
Condamnoit les tranſports d'une innocente ardeur ;
Si vous vouliez punir mon ame trop charmée
Des ſenſibles douceurs d'aimer & d'être aimée,
Hélas ! pour me punir n'étoit-ce point aſſez
D'égaler mes douleurs à mes plaiſirs paſſez ?

BARSINE.

Ah ! Madame, eſperez . . .

ISMENIE.

Que veux-tu que j'eſpere ?
Tu le vois mieux que moi, tout me devient contraire.
Mais c'eſt trop m'attendrir. Mes ſoupirs & mes pleurs
M'arrêtent en ces lieux ſans parer mes malheurs.
Courons donc à mon Frere apprendre ma diſgrace :
Il m'aime, un ſort pareil aujourd'hui le menace.
Cherchons-le, puiſſions-nous accorder en ce jour
Les devoirs oppoſez du ſang & de l'amour.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ISMENIE, BARSINE.

ISMENIE.

Que fait Arminius, dis, l'as-tu vû, Barsine ?
Attendra-t'il ici le sort qu'on lui destine ?
De ces lieux ennemis ne veut-il point sortir ?

BARSINE.

A s'éloigner, Madame, il ne peut consentir.
En vain de votre part, à vos ordres fidelle,
J'ai peint votre douleur, votre crainte mortelle;
En vain à ce Heros j'ai prédit, j'ai tracé
Les perils, les malheurs dont il est menacé :
Constant dans ses projets, & toujours intrépide,
Il s'abandonne entier à l'amour qui le guide,
Et croit que de Segeste ayant reçu la foi,
Il peut paroître ici sans danger, sans effroi;
Qu'on respecte toujours, même pendant la guerre,
Ce fameux droit des gens saint par toute la terre:
Mais à l'heureux Cesar dût-t'il être immolé,
Il ne veut point partir sans vous avoir parlé.

ISMENIE.

Helas ! à quels tourmens sa fermeté m'expose !

Il perira, Barſine, & j'en ſerai la cauſe.
Va, retourne vers lui, qu'il parte en ce moment;
Je le veux, je l'ordonne; & s'il m'aime ardemment,
De ſon amour pour moi la marque la plus chere
C'eſt de fuir les Romains, & Varus, & mon Pere.
Qu'il ne s'obſtine plus à demeurer ici;
Cours, redouble tes pas.

BARSINE.

Madame, le voici.

SCENE II.

ARMINIUS, ISMENIE, BARSINE.

ARMINIUS.

MAdame, malgré vous, malgré votre défence,
J'oſe juſqu'en ces lieux chercher votre preſence;
Quand Segeſte s'obſtine à me manquer de foi
Je viens voir ſi ſa Fille eſt plus juſte pour moi:
Enfin pour diſpoſer de ma funeſte vie
Je viens lire mon ſort dans les yeux d'Iſmenie.
S'ils peuvent ſans regret conſentir à me voir,
Je n'abandonne point un legitime eſpoir:
S'ils daignent me montrer leur tendreſſe ordinaire,
En vain à mon amour tout le reſte eſt contraire:
Mais ſi d'intelligence avec mes ennemis,
Ils détruiſent l'eſpoir qu'ils m'ont toujours permis;
Sans laiſſer aux Romains le ſoin de me pourſuivre,
Madame, avec plaiſir je vais ceſſer de vivre.

ISMENIE.

Dans un tems moins cruel, vous le sçavez, Seigneur,
J'aurois à vous revoir borné tout mon bonheur :
Mais, helas ! la douceur d'une si chere vûë,
Par une juste crainte est ici suspenduë.
Je vous vois à regret dans ce Camp malheureux,
Où vous n'avez pour vous que mes timides vœux ?
Où de votre Rival la puissance m'allarme ;
Où pour vous perdre enfin, tout conspire, tout s'arme.
Falloit-il dans ces lieux venir porter vos pas ?
Que venez-vous chercher ?

ARMINIUS.

Ne le sçavez-vous pas ?
Absent depuis six mois de tout ce que j'adore,
Je ne pouvois sans vous vivre un moment encore.
J'ai volé vers ce Camp, plein d'amour & d'espoir.
Eh ! qui jamais, Madame, auroit osé prévoir
Le funeste dessein qu'a formé votre Pere ?
Je sçavois qu'engagé dans un parti contraire,
Ce Prince s'étoit joint avec mes ennemis :
Mais devois-je penser, qu'indignement soûmis,
Il n'eût point conservé des droits sur une Armée
A vaincre les Romains long-tems accoutumée ?
Qu'il reconnût ici Varus pour Souverain,
Et voulût vous forcer de lui donner la main ?
Pouvois-je soupçonner....

ISMENIE.

Oüi, vous deviez tout croire
Des fureurs des Romains jaloux de votre gloire ;
Et ne deviez-vous pas sur-tout vous défier
D'un Prince qui de Rome a voulu s'appuyer ?
Falloit'il s'exposer à la poursuite injuste....?

ARMINIUS.

Eh ! Madame, l'Amour raisonne-t'il si juste ?
J'esperois, & j'espere encore en ce moment,

De ramener Segeſte à ſon premier ſerment.
Vous le voyez, ce Prince évite mes aprpoches,
Il ne ſoûtiendra point ma vûë & mes reproches;
Raſſurons-nous: bien-tôt, par un effort heureux...

ISMENIE.

Helas! Seigneur, ceſſons de nous tromper tous deux.
En vain vous vous flattez de regagner mon Pere:
Mais quand il changeroit, que prétendez-vous faire?
Seul contre les Romains armez contre vos jours;
Sans forces, ſans ſoldats...

ARMINIUS.

Nous aurons du ſecours.
Oüi, Madame, apprenez que toute mon Armée
Dans les bois de Teutberg par mon ordre enfermée,
Prête à tout entreprendre en ce même moment,
N'attend que ma preſence & mon commandement.
En divers petits corps ces troupes diviſées,
Ont fait dans nos Etats cent marches oppoſées:
Et paſſant par des lieux inconnus aux Romains;
Dans les eaux, dans les bois ſe traçant des chemins,
Aprés trois mois de ſoins, de perils, & de peines,
Se ſont jointes enfin dans les forêts prochaines.
Madame, tout eſt prêt à marcher ſous ma loi,
Votre frere conſpire, & s'unit avec moi,
Je viens de lui parler: il ne voit qu'avec peine
Segeſte adorateur de la grandeur Romaine,
Et ne peut endurer qu'un ordre rigoureux
Refuſe Polixene à ſon cœur amoureux.
Un interêt commun dans mes deſſeins l'engage,
Et nous allons tous deux....

ISMENIE.

Ah! quittez ce langage,

Un ſeul mot peut vous perdre, & ces funeſtes lieux
Pour obſerver vos pas ont peut-être des yeux,
Ne vous aſſurez point ſur votre rang ſuprême.
Segeſte prévenu, Seigneur, n'eſt plus le même;
Il ne connoît que Rome; & les droits les plus ſaints
Contre elle dans ſon cœur n'ont que des titres vains.
Cher Prince, épargnez-moi les tourmens que j'endure,
Fuyez ce Camp fatal; l'amour vous en conjure,
Le plaiſir que je ſens tandis que je vous voi,
Cede à votre peril qui me glace d'effroi.
Partez je vous l'ordonne, & ne puis m'en deffendre.
Les larmes que m'arrache un interêt ſi tendre,
Prince, tant de ſoûpirs ne vous font que trop voir
Que votre cœur faiſoit ma joye & mon eſpoir,
Et je vous perds! auſſi, dans ma douleur profonde
Je ne compte pour rien tout le reſte du monde;
Tout eſt perdu pour moi. Si pourtant deſormais
Je puis juſqu'à la mort former quelques ſouhaits
Je demande à l'amour, qu'il conſerve en votre ame
L'éternel ſouvenir du feu qui nous enflâme;
Que tandis que je vais vous tout ſacrifier,
Il vous empêche au moins, Prince, de m'oublier;
Non juſqu'à vous cauſer un ſupplice trop rude,
C'eſt aſſez qu'il vous donne un peu d'inquietude;
Helas! ce n'eſt pas trop. Allez, quittez ces lieux;
Dans ce dernier ſoûpir, recevez mes adieux.

ARMINIUS.

Non, je ne reçois point un adieu ſi funeſte.
S'il faut vous perdre, helas! que m'importe du reſte?
Madame, quelque ſort qui me ſoit préparé,

Je dois l'attendre ici d'un viſage aſſuré.
Voulez-vous que montrant une indigne foibleſſe,
J'aille loin de vos yeux expirer de triſteſſe ?
Vous livrer à Varus ? Ah ! s'il me faut mourir,
Que ce ſoit pour la gloire, & pour vous conquerir.
Quel ordre, quel départ ! Dieux, quand je l'enviſage,
Je fremis, & je ſens chanceler mon courage.
Quoi, j'irois, pour ſauver de miſerables jours,
Dont ma douleur bien-tôt auroit tranché le cours,
Errer deſeſperé de contrée en contrée,
Et portant dans mon cœur votre image adorée,
Sans ceſſe devoré d'inutiles ſouhaits,
Vous chercher en tous lieux, & ne vous voir jamais ?
Quoi, j'irois loin de vous languir ſans eſperance,
Sans trouver un moment d'intervalle à l'abſence ;
Tandis que mon Rival content, favoriſé,
Joüiroit du bonheur qu'on m'auroit refuſé.
M'en preſerve le Ciel ; qu'ici plûtôt je meure.
Vivre dans ces horreurs, c'eſt mourir à toute heure.
Vous le connoiſſez trop, retenez donc vos pleurs,
Epargnons-nous tous deux d'inutiles douleurs.
Laiſſez-moi voir Segeſte, il doit ici ſe rendre,
Je vais frapper ſon cœur par l'endroit le plus tendre ;
Je vai l'encourager, rappeller à ſes yeux
Sa parole, ſon ſang, ſes exploits glorieux.
Il ſe rendra peut-être, & me fera juſtice.
Mais dût-il de mon ſang hâter le ſacrifice ;
Fidele à mon amour, fidele à mon païs,
L'un & l'autre par moi ne ſeront point trahis.
Que Segeſte en fureur s'arme contre ma vie,
Je n'aime fortement que vous, & ma Patrie.
J'en atteſte les Dieux : le coup me ſera doux,

Qui

Qui me fera perir & pour elle, & pour vous.

ISMENIE.

Helas! à quels malheurs... Mais j'apperçois mon Pere.
Ah! Prince, gardez-vous d'allumer ſa colere;
Sur tout ſouvenez-vous durant votre entretien,
Qu'aujourd'hui votre ſort décidera du mien.
Adieu.

ARMINIUS *appercevant Segeſte.*

Fais-moi fléchir ce courage barbare,
O Ciel!

SCENE III.

SEGESTE, ARMINIUS, SUNNON, SINORIX.

SEGESTE *à Sunnon, & à Sinorix.*

A M'obéïr, Gardes qu'on ſe prépare,
Executez mon ordre, & ne balancez pas;
Cependant laiſſez-moi, ne ſuivez point mes pas.

SCENE IV.

SEGESTE, ARMINIUS *aſſis.*

ARMINIUS.

ENfin je vous rejoins aprés ſix mois d'abſence,
Seigneur, le ſort répond à mon impatience.
Je n'avois pas pensé que juſques à ce jour
Il dût auprés de vous reculer mon retour:

Mais depuis ces forêts où l'Elbe prend sa source
Tant d'obstacles divers ont retardé ma course
Que malgré mes efforts & mon empressement,
Je n'ai pû l'avancer, Seigneur, d'un seul moment.

SEGESTE.

Seigneur, de vos desseins vous seul êtes le maître,
Et pour vos interêts vous avez crû peut-être
Qu'il falloit negliger mes utiles avis:
Mais tout autre que vous les auroit mieux suivis.
Je n'examine point quelle raison puissante
Vous a fait refuser une paix importante;
Cependant, je l'avouë, après vos longs refus,
Segeste dans ce Camp ne vous attendoit plus.

ARMINIUS.

Vous ne m'attendiez plus! O Ciel! pouviez-vous croire
Qu'un serment solemnel sortît de ma memoire?
Que je pusse le rompre, & vous manquer de foi?
Mais, vous justifiez l'état où je vous voi.
Quel vous laissai-je helas! quel aujourd'hui vous êtes!
Ma raison se confond, à voir ce que vous faites.
Segeste, ce Heros que nous admirions tous,
Dont la valeur, le nom, faisoit tant de jaloux,
Vient de ternir l'éclat de ces lauriers illustres
Qu'il avoit moissonnez pendant plus de six lustres.
Vit-on jamais, grands Dieux, un semblable retour,
Et nos neveux, Seigneur, le croiront-ils un jour?

SEGESTE.

De tout ce que j'ai fait j'ai pesé l'importance,
Seigneur, & j'ai suivi les loix de la prudence.
Ce sont des changemens où les Princes, les Rois,
Se portent par raison plûtôt que par leur choix.
Ils considerent peu quel serment les engage;
Ils consultent leur foi moins que leur avantage;

Et reglant leur parole aux caprices du ſort,
Fléchiſſent ſous les loix qu'impoſe le plus fort.
Ces maximes d'Etat n'ont rien qui deshonore,
Et ſi vous l'ignorez, vous êtes jeune encore,
Vous l'apprendrez, Seigneur; & peut-être qu'un jour
Vous vous en ſervirez vous-même à votre tour.

ARMINIUS.

Ah! pour me détourner de ce funeſte exemple,
Il ſuffit qu'aujourd'hui, Seigneur, je vous contemple.
Où ſont tous vos emplois, votre Cour, vos grandeurs?
On vous commande ici, vous commandiez ailleurs
Vous faiſiez le deſtin de toutes nos Provinces,
Vous ſerviez de modele à nos Chefs, à nos Princes;
Vous êtiez aimé, craint, renommé, ſouverain;
Vous n'êtes aujourd'hui qu'un Citoyen Romain;
Et vous ſacrifiez à ce titre ſans gloire,
Ces noms toujours ſuivis d'une longue memoire.

SEGESTE.

Et cet abaiſſement doit me combler d'honneur.
Tous ces noms éclatans ne flatent point mon cœur,
Ma puiſſance me gêne, & ceſſe de me plaire
Lorſque de mes ſujets elle fait la miſere;
Et pour leur aſſurer un ſort, des jours heureux,
J'embraſſe leur deſtin, & ſuis ſujet comme eux;
Voilà ce qu'on appelle Amour de la Patrie,
Et non de vos pareils l'indiſcrette furie.
Vous ſacrifiez tout au ſoin de votre rang,
Des peuples malheureux vous prodiguez le ſang,
Et votre ambition d'un faux zele animée
Achete de leur vie un peu de renommée.
Quel bonheur dans la guerre ont trouvé nos Etats?

De quoi leur ont servi nos sieges, nos combats?
Ah! j'ai donné cent fois des larmes à nos pertes.
Les Temples ruinez, les Provinces desertes,
Les Princes moissonnez à la fleur de leurs ans,
Les massacres cruels des Femmes, des Enfans,
Les campagnes par tout languissantes, steriles,
La faim, les fers, la mort, le pillage des Villes,
Ce sont là les effets par la guerre produits,
Et de votre fierté les déplorables fruits.
Les peuples cependant ne respirent qu'à peine,
Et votre amour pour eux est semblable à la haine.
Pour moi, je ne veux plus de victoire à ce prix,
Je préfere la paix à ces tristes débris.
La paix rend un Etat florissant, riche, illustre;
La victoire avec soi ne porte qu'un faux lustre.
Malgré l'éclat trompeur qui flatte les guerriers,
Elle les fait gemir sous leurs propres lauriers.
Ici le frere en pleurs redemande son frere,
Là le Pere son fils, ici le fils son Pere,
Et dans le Camp vainqueur il est souvent douteux
Lequel des deux partis est le plus malheureux.

ARMINIUS.

Oüi, Seigneur, j'avoüerai que souvent la victoire
Nous vend cher ses faveurs, empoisonne sa gloire;
Que la Paix a des biens plus solides, plus doux:
Je l'aurois recherchée enfin autant que vous
Avec un ennemi moins fier & moins terrible:
Mais la paix avec Rome est un joug infaillible;
Et sous les noms flateurs d'amis, ou d'alliez,
Elle asservit les Rois, & les foule à ses pieds.
Du moment qu'avec elle un Traité nous engage,
Nos enfans dans ses murs envoyez en ôtage,
Et dès leurs jeunes ans arrachez de nos bras,
Contre tous ses soupçons ne la rassurent pas.
Sur le moindre projet de quelqu'autre alliance,
Ne voit-on pas sur nous tomber sa défiance?
Avant que rien resoudre, il faut prendre sa voix,

Et jusqu'à notre Hymen tout dépend de son choix.
Mais c'est peu. De nos jours arbitre souveraine,
Lorsqu'elle nous proscrit, notre perte est certaine.
Son barbare Senat, sans foi, sans amitié,
Jamais pour nos pareils n'a montré de pitié;
Des Princes qu'elle craint la plus legere offence
Attire sans retour les traits de sa vangeance,
Et sa fausse clemence, en de grands attentats,
Fait gloire d'épargner ceux qu'elle ne craint pas.
Ah! la Paix sous ses loix est un bonheur funeste,
Elle me fait horreur, le Peuple la deteste.
Les Germains, des trésors fuyant la vanité,
Sont trop riches, Seigneur, avec la liberté.
Pour se la conserver, & tout sexe, & tout âge,
De tout tems parmi nous a prouvé son courage.
Les femmes dans les Camps, auprés de leurs époux,
Méprisent les dangers, & s'exposent aux coups.
Sans foiblesse, sans art, sans parure éclatante,
Leur pompe est leur vertu, leur Palais une Tente;
Leurs fils dans le travail, dans la guerre formez,
Dès le flanc de leur Mere y sont accoûtumez.
Ces Enfans nez guerriers au milieu des allarmes,
A peine ouvrent les yeux qu'ils demandent des armes,
Ils en font tous leurs jeux. Ah! pouvez-vous, Seigneur,
Sous un joug odieux enchaîner leur valeur?

SEGESTE.

Eh! qu'a-t'il d'odieux ce joux où je l'enchaîne?
Rome n'a plus pour nous de mépris ni de haine,
Elle nous traite en fils, & ne distingue plus
Nos peuples & les siens unis & confondus.
Elle regle nos mœurs; sa prudence en separe
Ce qu'elles ont d'affreux, de rude, & de barbare;

Elle enseigne à cherir, à respecter les loix,
A faire des vertus le veritable choix ;
Elle épanche pour nous ces tresors que la guerre
A portez dans son sein des deux bouts de la terre;
Ses bontez envers nous éclatent chaque jour,
Et nous n'en recevons que des marques d'amour.

ARMINIUS.

Eh, quoi ? vous rendez-vous à ces fausses tendresses ?
Voyez, voyez les fers cachez sous ses caresses :
Pour imposer le joug au grand cœur des Germains,
Rome change à present de route & de dessein.
Tandis qu'elle a voulu les vaincre par les armes
De ses puissans efforts ils n'ont point pris d'allarmes,
Elle a toujours trouvé, quand on a combattu,
Valeur contre valeur, vertu contre vertu :
Elle veut aujourd'hui par un chemin contraire
Achever ce qu'encore la force n'a pû faire,
Et cherche le secours de ces feintes douceurs,
Qui ne manquent jamais d'abuser les grands cœurs.
Mais, Seigneur, c'est assez contesté l'un & l'autre,
Vous blâmez mon parti, je condamne le vôtre ;
Il est tems de finir ce fâcheux entretien,
Qui porteroit trop loin votre esprit & le mien.
Permettez seulement qu'un heureux Hymenée
D'Ismenie à mon sort joigne la destinée ;
Vous me l'avez promise, & dès nos jeunes ans
Nous sommes engagés par de communs sermens.

SEGESTE.

Ma fille ! Quoi, Seigneur, y pensez-vous encore?
Se peut-il....

ARMINIUS.

Si j'y pense ! Ah, Seigneur ! je l'adore,
Jamais de tant d'amour mon cœur ne fut épris.

SEGESTE.

Elle n'eſt pas pour vous, Seigneur, d'aſſez haut prix.
Songez que cet Hymen bleſſeroit votre gloire.
Vous, épouſer ma fille ! ah ! pourroit-on le croire?
Voulez-vous juſques-là profaner votre main,
Vous qui mépriſez tant un Citoyen Romain ?
Je le ſuis, & de plus je fais gloire de l'être.
Vous êtes Souverain, je reconnois un Maître.
Seigneur, portez ailleurs vos ſoûpirs & vos feux,
Cent Reines brigueront votre main & vos vœux.

ARMINIUS.

Seigneur, n'inſultez point au malheur qui m'accable,
Ne deſeſperez point un Prince déplorable.
Qui peut vous obliger à me manquer de foi ?

SEGESTE.

Je vous ſers en effet, & fais ce que je doi ?
Seigneur, à d'autres nœuds ma fille eſt deſtinée;
L'Etat où je me vois regle ſon Hymenée;
Enfin, pour ſon Epoux j'ai fait choix d'un Romain,
Et Varus dans ce Camp doit l'épouſer demain.

ARMINIUS.

Avant que mon Rival épouſe ce que j'aime,
Ce Rival perira, fût-ce Ceſar lui-même.

SEGESTE.

Nous n'apprehendons point vos funeſtes projets.

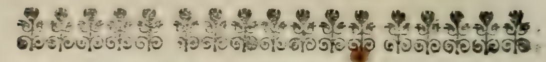
ARMINIUS.

Que Varus pour le moins en craigne les effets.
Je ne vous dis plus rien, adieu, Seigneur; peut-être
Le tems & le ſuccés vous le feront connoître.

SCENE V.

SEGESTE *ſeul*.

LE ſuccés ne ſera que malheureux pour toi.
Tu ne porteras point tes fureurs loin de moi.



SCENE VI.

VARUS, SEGESTE.

VARUS.

QU'avez-vous fait, Seigneur, & que doit-on attendre ... ?
Mais, quoi ? quel eſt ce bruit que je ne puis comprendre ?
Qui cauſe ce tumulte & ces cris confondus ?

SEGESTE.

Ma Garde par mon ordre arrête Arminius.
A notre ſeureté ſa perte eſt neceſſaire.
Hâtons-nous, ou craignons ſa fureur temeraire ;
Perdons ſans balancer ce mortel ennemi ;
On ne doit jamais nuire & haïr à demi.
Seigneur, je ſuis inſtruit de toutes ſes penſées,
Par des Lettres des ſiens à lui-même adreſſées ;
Sinorix a ſurpris celui qui les portoit,
Elles ſont en mes mains ; ce Prince ſe flatoit
D'attaquer notre Camp, d'enlever Iſmenie ;
Aſſurons-nous la paix aux depens de ſa vie.

SCENE VII.

VARUS, SEGESTE, ARMINIUS *se défendant au milieu des Gardes*, SUNNON, SINORIX.

ARMINIUS.

AH, traîtres! achevez, percez, percez mon sein;
Pourquoi m'arrachez-vous les armes de la main?
Et n'est-ce point assez que vous preniez ma vie,
Sans m'exposer encore à tant d'ignominie?
Voyant Segeste.
Te voilà. Tu n'as plus ni parole ni foi,
Segeste, par ton ordre on attente sur moi.
Les droits les plus sacrez n'ont donc rien qui t'arrête,
Et tu veux aux Romains faire un don de ma tête?
Digne emploi d'un Heros qui durant quarante ans,
A rempli l'Univers de ses faits éclatans!
(*à Varus.*) Mais toi qui vient joüir de toute ma disgrace,
Toi, dont le front déja du trépas me menace,
Magnanime Varus, penses-tu m'étonner?
J'avois juré ta mort, tu peux me la donner,
J'entendrai sans fremir l'Arrêt le plus severe;
Je crains plus ta pitié que toute ta colere.

VARUS.

Non, non, je ne viens point joüir de ta douleur,
Je respecte ton rang, ton nom, & ton malheur.
Je fais plus, de tes jours arbitre volontaire,
Je veux que de ton sort le Senat délibere;
Lui seul te jugera. Cependant ne crois pas

Que la pitié me touche, & retienne mon bras.
Ce que je fais pour toi, je le fais pour moi-même.
Ismenie a ta foi, tu l'adores, je l'aime;
Comme Chef des Romains je te dois condamner,
Mais comme ton Rival je te veux épargner,
Pour assurer ma gloire, & confondre l'envie
Qui pourroit m'accuser d'en vouloir à ta vie.

ARMINIUS.

Détrompe-toi, Varus, & sois moins genereux;
Précipite ma mort si tu veux être heureux.
D'un Rival tel que moi la vie est importune,
Et l'on peut entre nous voir changer la fortune,
L'exemple en est commun; mais sois seur qu'à mon tour
Je balancerai moins à te priver du jour.

VARUS.

Si de mon sort jamais les Dieux te rendant maître
A tes yeux sans secours me forcent de paroître,
Tu pourras ou me perdre, ou me sauver; & moi,
Sans prévoir l'avenir, je fais ce je que doi.

SEGESTE.

Je ne sçaurois souffrir, Seigneur, qu'il vous outrage,
Qu'on l'ôte.

ARMINIUS.

De Segeste est-ce-là le langage?
Regarde en quels malheurs tu t'es précipité?
Voi de nous deux enfin qui doit être imité.
Tu respectes Varus, tu le crains; je le brave:
Je ne parle qu'en Roi, tu parles en esclave;
Et captif, desarmé, je suis plus Souverain,
Que tu l'as été les Armes à la main.

VARUS.

Laissons un libre cours à sa douleur mortelle,
Seigneur, un soin pressant en d'autres lieux m'appelle.

Qu'on le garde.

SEGESTE.

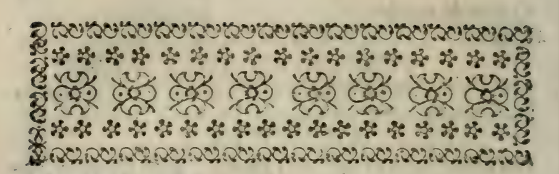
Sunnon, appliquez-y vos ſoins,
Qu'il ait à tous momens vos regards pour témoins,
Sur-tout ſouvenez-vous qu'il y va de la tête.

ARMINIUS.

Où faut-il me conduire ? allons ; quoi qu'on m'apprête,
Je défie à la fois le ſort & les Romains.
Juſtes Dieux ! vous ſçavez les malheurs que je crains.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

POLIXENE, BARSINE.

POLIXENE.

APPRENS-moi donc, Barſine, où l'on garde mon frere,
Que j'aille lui prouver une amitié ſincere,
Et m'acquitter vers lui du plus juſte devoir....

BARSINE.

Vous ſera-t'il permis, Madame, de le voir ?
Pour vous plaire, Sunnon oſera-t'il enfraindre
L'ordre exprés...

POLIXENE.

De ma part Sunnon n'a rien à craindre.
Etrangere en ce Camp, ſans ſecours, ſans ſoldats,
Je ne puis que pleurer, voilà mes attentats.
Loin de pouvoir deffendre un Prince qu'on opprime,
Je cours offrir à Rome une double victime;
Suivre le ſort d'un frere, adoucir ſon ennui,
Le plaindre, le ſervir, & mourir avec lui.

BARSINE.

O Ciel! auriez-vous pris un deſſein ſi funeſte ?

POLIXENE.

En puis-je former d'autre; & quel eſpoir me reſte?
Du ſein de nos Etats on m'ameine en ces lieux,
Sous l'appas, ſous la foi d'un Hymen glorieux;
Je me flatte qu'ici dès long-tems attenduë,
La joye en tous les cœurs doit regner à ma vûë;
Que j'y dois trouver même une pompeuſe Cour,
Qu'ai-je trouvé? Je vois que dès le premier jour,
Segeſte me traitant en mortelle ennemie,
Par le dernier mèpris me couvre d'infamie;
Pour un trône promis me prepare des fers,
Et joüit de ma peine aux yeux de l'Univers.
Mais, helas! ce n'eſt point ce qui me deſeſpere,
Je ſens moins mes malheurs que les perils d'un frere;
Et de quel frere encor! Pour loüer ſes exploits,
La Renommée à peine a-t'elle aſſez de voix.
Lui ſeul a des Germains fait revivre la gloire,
Et ſous leurs Etendarts ramené la victoire.
On le livre aux Romains, ſans doute il va perir.
Dieux! n'eſt-il point de bras prompts à le ſecourir?
Laiſſerez-vous tomber cette tête proſcrite,
Vous, Soldats tant de fois triomphans à ſa ſuite,
Et vous, Peuples, du joug ſauvez par ſa valeur,
Ne deffendrez-vous point votre heureux deffenſeur?

BARSINE.

Oüi, Madame, eſperez qu'un ſecours favorable...

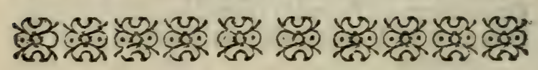
POLIXENE.

Eh! qui voudroit ſervir ce Prince dèplorable?
Qui voudroit de ſes maux avoir quelque pitié,
Quand ceux qui lui juroient une étroite amitié,
Quand ceux que l'amour même engage à ſa deffence,
Semblent paſſer pour lui juſqu'à l'indifference?

Sigiſmond, Iſmenie, ont oublié tous deux
Qu'ils aimoient autrefois ce Prince malheureux,
Leur voit-on rien tenter pour aſſurer ſa vie ?
Ah ! de leur ſouvenir je ſuis auſſi bannie.
Prennent-ils quelque ſoins de flatter ma douleur ?
L'infortune du frere eſt commune à la ſœur.
Helas ! dans tous les cœurs quel changement je trouve ?
Par quel deſtin fatal, Dieux, faut-il que j'éprouve
Que nos cruels malheurs glacent dans un ſeul jour
L'amitié la plus forte, & le plus tendre amour ?

BARSINE.

Cet injuſte ſoupçon offenſe l'un & l'autre,
Madame, leur douleur eſt égale à la vôtre,
Les larmes d'Iſmenie en ce même moment,
A ſon Pere irrité parlent pour ſon Amant ;
Sigiſmond a juré de ſauver votre frere...
Mais il vient, apprenez ſi ſon cœur eſt ſincere.



SCENE II.

SIGISMOND, POLIXENE, BARSINE.

SIGISMOND.

QUel eſt votre deſſein ; venez-vous dans ces lieux,
Madame, pour cacher vos plaintes à mes yeux ?
Je n'oſe me flater que ma ſeul preſence
Puiſſe de vos ennuis calmer la violence.
Si pourtant votre amour étoit égal au mien....

POLIXENE.

Ah ! Seigneur, finiſſez cet étrange entretien.
Quel tems choiſiſſez-vous ? La triſte Polixene

N'a le cœur penetré que de crainte & de haine ;
Ces divers mouvemens l'agitent tour à tour,
Il n'eſt plus dans ce cœur de place pour l'amour.

SIGISMOND.

Que dites-vous ? ô Ciel !

POLIXENE.

Ce que je ne puis taire ;
Je deteſte Varus, je tremble pour mon frere.
Je vois l'un Souverain, l'autre perſecuté,
Jugez de ma douleur dans cette extremité ;
Si je dois m'occuper d'une inutile flâme.
Mais quand l'amour encor regneroit dans mon ame ;
De quoi me ſerviroit ce vain amuſement,
Seigneur, doit-on aimer lorſqu'on n'a plus d'amant ?

SIGISMOND.

De ce fatal diſcours que faut-il que je penſe ?
Me ſoupçonneriez-vous... Mon eſprit en balance,
Ne ſçauroit...

POLIXENE.

Non, Seigneur, je ne vous connois plus,
Je n'ai jamais aimé l'Eſclave de Varus.

SIGISMOND.

Juſte Ciel ! votre cœur me peut-il méconnoître ?

POLIXENE.

Vous m'y forcez, Seigneur, quand vous ſouffrez un Maître.
Oüi, lorſque je vous vois, en vain je veux chercher
Ce Prince qui m'aimoit & qui m'étoit ſi cher.
L'amour m'aſſure en vain que vous êtes le même ;
Ah ! j'en vois malgré lui la difference extrême.
Je trouve encor en vous cet air grand, glorieux,
Cette grace, ces traits, qui charmerent mes yeux ;
Mais je n'y trouve plus cette ardeur heroïque
Qui ſoûtenoit jadis la fierté Germanique,

Ce courage élevé ; cette noble grandeur ,
Et tant d'autres vertus qui charmerent mon cœur.

SIGISMOND.

Ah ! vous deviez me rendre un peu plus de justice.
Sans avoir attendu que je vous éclaircisse
De tout. . .

POLIXENE.

Helas ! Seigneur , pendant ce vain discours ,
De mon frere peut-être on va trancher les jours ,
Peut-être la fureur d'un Rival qui l'abhorre. . .

SIGISMOND.

Calmez votre douleur , ne craignez rien encore ,
Madame , & permettez que je vous fasse voir
Si d'un fidele Amant j'ai rempli le devoir ;
Si je balance enfin entre vous & mon Pere :
Mais j'en laisse le soin au Prince votre frere ,
Il parlera , Madame , & vous convaincra mieux.

SCENE III.

ARMINIUS, SIGISMOND, POLIXENE, SUNNON, BARSINE.

POLIXENE.

CIel , que vois-je ? est-ce vous ? en croirai-je mes yeux ,
Seigneur ? & quel secours , quelle main pitoyable
Finit en vous sauvant le tourment qui m'accable ?
A qui dois-je mon frere , & qui me l'a rendu ?

ARMINIUS.

Vous m'en voyez moi-même étonné , confondu.
Gardé près de ces lieux , tout plein de mes disgraces ,

De mes fiers ennemis rappellant les menaces,
Préparé par avance aux cruautez du ſort,
J'attendois à toute heure une ſanglante mort ;
Lorſque Sunnon entrant, j'ai lû ſur ſon viſage
De quelque grand deſſein l'infaillible préſage :
Hâtons-nous, m'a-t'il dit, Seigneur, & ſuivez-moi,
Du ſalut de vos jours fiez-vous à ma foi.
Je le ſuis. Nous trouvons une route ſecrete,
Qui juſques dans ces lieux guide notre retraite ;
De la nuit qui ſurvient l'heureuſe obſcurité
A ſi bien ſecondé notre temerité,
Que je vous vois, enfin ; le reſte je l'ignore...

SIGISMOND.

J'ai tout osé pour vous, Seigneur, je dois encore
Remettre entre vos mains l'inſtrument glorieux

Il prend l'épée d'Arminius des mains de Sunnon, & la lui rend.

Des exploits tant de fois achevez à nos yeux.
Ce n'eſt pas tout. Du Camp ſortez en diligence,
Prenez en lui, Seigneur, une entiere aſſurance,
Il eſt inſtruit de l'ordre, & connu des Soldats ;
Allez, ne craignez rien, & bien-tôt ſur ſes pas
Vous gagnerez les bois, & joindrez votre Armée.

ARMINIUS.

De quel zele pour moi votre ame eſt enflâmée !
Puis-je jamais payer des ſoins ſi genereux ?

POLIXENE.

Le Ciel en ce moment a rempli tous mes vœux,
Prince, puiſque c'eſt vous qui me rendez mon frere.

SIGISMOND.

Partez, Seigneur, fuyez l'implacable colere
De Segeſte aveuglé des Romains furieux....

SUNNON.

Il n'eſt pas tems encor de ſortir de ces lieux ;
Les Soldats dans le Camp errans à l'avanture,

Rendent en cet inſtant votre fuite moins ſeure?
Attendons, qu'oubli nt leurs penibles travaux,
Dans les bras du ſommeil ils cherchent le repos,
Et que la nuit, Seigneur, un peu plus avancée...

SIGISMOND.

Oüi, par votre conſeil je change de penſée;
Et je vais avec ſoin obſerver le moment
Où vous pourrez, Seigneur, vous ſauver ſeurement.
Moi-même dans ces lieux je viendrai vous reprendre.
(*à Polixene*) Vous, auprés de mon Pere, il eſt tems de vous rendre,
Madame, par vos pleurs vous ſçaurez l'abuſer.

POLIXENE.

J'y cours; vous, pour leur fuite, allez tout diſpoſer.
Adieu, Seigneur; le Ciel ſecondant mon envie,
Puiſſe-t'il par nos ſoins aſſurer votre vie.

SCENE IV.

ARMINIUS, SUNNON.

ARMINIUS.

VOus, qui pour mon ſalut travaillez avec eux,
Qui plaignez le deſtin d'un Prince malheureux;
Ami, de qui le zele à ma perte s'oppoſe,
J'admire vos bontez, & j'en cherche la cauſe.
Quel charme à me ſervir vous a rendu ſi prompt?

SUNNON.

Devois-je moins, Seigneur, au Prince Sigiſmond?
C'eſt lui qui relevant ma naiſſance commune,
Juſqu'au rang que je tiens a porté ma fortune;

Qui pour vous aſſurer mes ſoins, & mon ſecours,
M'a juré que ſon ſort s'attachoit à vos jours.
Déja mon cœur pour vous craignoit un coup funeſte,
J'étois preſque ébranlé, le Prince a fait le reſte;
Et quels que ſoient les noms qu'on me peut impoſer,
Vos vertus, vos exploits me ſçauront excuſer.
Suivez, Seigneur, ſuivez l'ardeur qui vous anime,
Dans le ſang des Romains courez laver mon crime;
Des Peuples aſſervis courez briſer les fers,
Vangez-les des mépris, des maux qu'ils ont ſoufferts;
Forcez tous les Germains enfin, de reconnoître
Que ſi Sunnon pour vous devient perfide & traître,
Sa trahiſon ſauvant ſon pays abbatu,
Mérite leur eſtime, & le nom de vertu.

ARMINIUS.

Oüi, laiſſez-moi le ſoin d'une juſte vengeance.

SUNNON.

Mais, Seigneur, ſi le Ciel trahit notre eſperance?
Que ſert de vous flatter? Je vois de toutes parts
Mille perils divers s'offrir à mes regards;
La fuite de ce Camp paroît ſi difficile...

ARMINIUS.

N'importe, je mourrai ſatisfait & tranquile,
Si je puis expirer les armes à la main,
Et ſi mes derniers coups verſent du ſang Romain.

SCENE V.

ARMINIUS, ISMENIE, SUNNON.

ISMENIE.

Vous êtes libre enfin, Seigneur, & Polixene
M'apprenant votre sort vient d'adoucir ma peine.
Dieux ! de quels traits mon cœur s'est-il senti percer ?
Non, nul autre que moi ne sçauroit le penser.
A peine je respire, abattuë, interdite...
Mais grace au Ciel, je voi tout prêt pour votre fuite,
Vous vivrez... Mais helas ! plus d'Hymen, plus d'espoir ;
Pour jamais aujourd'hui je cesse de vous voir,
Et le sort à nos vœux devenu trop contraire...

ARMINIUS.

Non, non, je fléchirai le sort & votre Pére,
Je vais, puisqu'il le faut, m'éloigner de vos yeux,
Mais bientôt en vainqueur je reverrai ces lieux ;
La justice, l'amour, mon cœur, tout m'en assure,
Le sang de mon Rival lavera mon injure :
Varus & les Romains dans ce Camp égorgez,
Serviront de victime à mes feux outragez ;
Mon bras...

ISMENIE.

Où vous emporte une aveugle colére ?
Voulez-vous dans leur chûte envelopper mon Pere ?
Quel est votre dessein ? Ah Ciel ! pretendez-vous
Dans un Camp qu'il défend venir porter vos coups ?

Vous verrai-je au combat animez l'un & l'autre,
Peut-être de sa main, peut-être de la vôtre ....
Je fremis. C'est assez que nous l'osions trahir,
Voulez-vous me forcer encore à vous haïr ?
Epargnez-le, Seigneur, & respectez sa vie.

ARMINIUS.

Le soin de son salut fait ma plus chere envie.
Quels que soient les affronts qu'il m'a fait aujourd'hui,
S'il se trouve au combat, je veillerai sur lui :
Moins jaloux mille fois d'emporter la victoire
Que de sauver ses jours au dépens de ma gloire.

ISMENIE.

Non, Seigneur, tous vos soins ne me rassurent pas ;
Pourrez-vous retenir la fureur des soldats ?
Je défens....

ARMINIUS.

Revoquez une loi si barbare,
Ou redoutez les maux que Rome nous prépare ;
Souffrez....

ISMENIE.

Non, c'en est fait, je n'y puis consentir,
N'en parlons plus.

ARMINIUS.

Et moi, je ne veux plus partir.
Je rentre dans les fers de votre injuste Pere,
J'abandonne ma tête à toute sa colere ;
Ce Prince, les Romains alterés de mon sang,
De la derniere goute épuiseront mon flanc,
Vous le sçavez ; déja ma perte est resoluë,
Et du coup qui m'attend vous n'êtes point émûë ?
Ingrate, vous craignez pour un Pere inhumain
D'un combat éloigné le peril incertain,
Et vous ne craignez point pour un Amant fidele
Les horreurs d'une mort & prochaine & cruelle.
Triste effet de mes soins ! je suis prêt à perir,

Et vous me deffendez de m'oſer ſecourir !
Mais que dis-je, grands Dieux ! quel eſpoir eſt le vôtre ?
Voulez-vous vous jetter entre les bras d'un autre ?
Vous donner à Varus ? & que de ſon bonheur
Pour vous plaire je ſois tranquille ſpectateur ?
Non, non, n'eſperez pas que mon obéïſſance
Juſques à cet effort porte ma complaiſance ;
Votre fauſſe pitié m'éloigne de ces lieux,
Et moi je veux du moins ne mourir qu'à vos yeux,
J'y cours.

ISMENIE.

Quelle fureur, quelle affreuſe menace !
Arrêtez... Tout mon ſang dans mes veines ſe glace.
Amitié, ſang, amour, je cede à votre effort,
Vous déchirez mon cœur ; qui ſera le plus fort ?
Qui... Je ſens que l'amour plus fort que la nature,
Du ſang qui le combat ſurmonte le murmure,
Je me rens, & je laiſſe agir votre valeur.
Entre mon Pere & vous j'ai partagé mon cœur :
Mais un juſte tranſport le fait pancher, l'entraîne
Du côté de celui dont la perte eſt prochaine ;
Et quand je prens parti, Seigneur, entre vous deux,
C'eſt pour le plus à plaindre & le plus malheureux.



SCENE VI.

ARMINIUS, SIGISNOND, ISMENIE, SUNNON.

ARMINIUS.

AH! Madame......

SIGISMOND.

Seigneur, fuyez en diligence.
La nuit dant tout le camp fait regner le silence.
Allons, marchez Sunnon, & ne differons pas.

ARMINIUS.

Adieu, Madame.

ISMENIE.

Allez, Seigneur, hâtez vos pas,
Revenez, triomphez, mais sauvez-moi mon pere.

SCENE VII.

ISMENIE *seule.*

IL part, que fera-t'il ? que faut-il que j'espere ?
Triomphant des Romains & d'un rival vainqueur,
Reviendra-t'il encor plus digne de mon cœur ?
Le verrai-je couvert d'une nouvelle gloire,
Brillant de cet éclat que donne la victoire,
Plein d'amour, à mes pieds, venir prendre mes loix ?
Mais si je l'avois vû pour la derniere fois ?

Si du Ciel irrité la colere obstinée
Par la fin de ces jours marquoit cette journée ?
Helas ! s'il perissoit en combattant pour moi ?
Que d'horreurs ! tout ici redouble mon effroi.
Peut-être sa victoire également funeste,
En épargnant Varus fera tomber Segeste.
Non, non, rassurons-nous. Mon Amant aujour-d'hui
N'en veut qu'à son Rival, & ne cherche que lui,
Il en triomphera sans accabler mon Peré.
Pardonne ce souhait à tes desirs contraire,
Segeste ; je t'honore, & les devoirs du sang
Dans mon cœur agité tiennent le premier rang :
Mais je fremis des nœuds où ton choix me destine,
Et l'Etat menacé d'une entiere ruine
Fait revolter mon cœur contre un joug odieux.
Segeste avec Varus, quelle union, grands Dieux!
Vous qui les unissez, & qui voyez ma peine,
Separez ces objets & d'amour & de haine ;
Que je puisse aimer l'un avec fidelité,
Et voir immoler l'autre avec tranquilité.
Mais on vient, c'est Barsine ; helas ! que me veut-elle ?

SCENE VIII.

ISMENIE, BARSINE.

BARSINE.

MAdame, ç'en est fait, la fortune cruelle
Retient Arminius dans ce Camp odieux.

ISMENIE.

O ciel ! qn'entens-je ?

BARSINE.

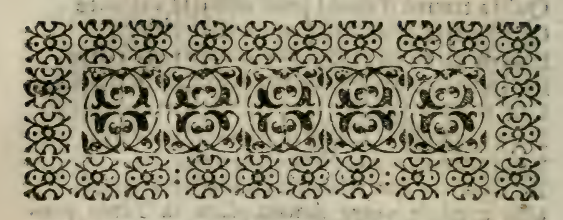
A peine il sortoit de ces lieux,
Qu'il

Qu'il a trouvé d'abord pour obstacle à sa fuite
Que Varus fait du camp une exacte visite ;
Il va de garde en garde, il court de tous côtez ;
Par son ordre en cent lieux des soldats sont postez,
Qui prêts à signaler leur zele & leur courage,
Deffendent de ce Camp le plus étroit passage.
Sigismond éperdu, Sunnon épouvanté,
Ne sçachant que resoudre en cette extremité,
Ont conduit votre Amant dans la Tente prochaine :
Mais enfin desormais leur entreprise est vaine.
J'ai vû leur desespoir, ils ne se flattent plus
De pouvoir hors du Camp conduire Arminius,
La fuite cette nuit leur paroît impossible.

ISMENIE.

Ainsi de ce Heros la perte est infaillible.
A peine un seul instant, un peu d'espoir me luit,
Que ma crainte redouble au moment qui le suit.
Me faudra-t'il toujours trembler pour ce que j'aime ?
Grands Dieux ! ah ! que plûtôt je perisse moi-même,
Ne menagons plus rien : l'amour au desespoir
Se fait de ses transports un souverain devoir.
Allons trouver ce Prince, allons ; dans mes allarmes ;
Dans les pleurs que je verse il trouvera des charmes,
Et je sentirai moins mes mortelles douleurs,
Si je puis partager son sort & ses malheurs.

Fin du troisiéme Acte.

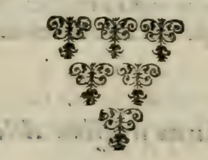


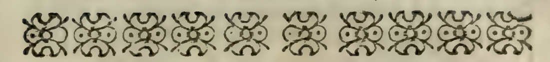
ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VARUS *seul.*

JE ne sçai que resoudre, & comment me conduire;
Des ordres de Cesar j'aurois voulu m'instruire.
Tullus que dès long-tems j'ai depêché vers lui,
De Rome auprès de moi doit se rendre aujourd'hui,
Qu'un moment paroît long à mon impatience!
Mais on vient, & je crois.... Oüi, c'est lui qui s'avance.





SCENE II.

VARUS, TULLUS.

VARUS.

EH bien, Tullus, eh bien ; qu'eſt-ce qu'on me
preſcrit ?
Qu'ai-je à faire ?

TULLUS *lui preſentant une Lettre.*

Seigneur, l'Empereur vous écrit ;
Des ordres de Ceſar inſtruiſez-vous vous même,
Liſez, & connoiſſez ſa volonté ſuprême.

VARUS *lit.*

Je ſuis content des ſoins que vous prenez
Pour ranger les Germains ſous mon obéiſſance ;
Continuez Varus, & vous reſſouvenez
Que ce qu'on fait pour moi n'eſt pas ſans recompenſe.
Je n'ai qu'un ordre à vous donner ;
Qu'Arminius par vous ſoit pourſuivi ſans ceſſe ;
Employez pour le perdre & la force & l'adreſſe,
Je vous deffens de l'épargner.
O Ciel !

TULLUS.

Qu'a donc pour vous cet ordre de funeſte ?
Plaignez-vous l'ennemi que l'Empereur deteſte ?

VARUS.

Je fonde ſur ſa mort le bonheur de mes jours,
Et je n'oſe des ſiens faire trancher le cours.
Arminius eſt cher à l'objet que j'adore,
J'en ſuis haï, faut-il que je me charge encore
De l'invincible horreur que la mort d'un Amant
Lui donneroit pour moi juſqu'au dernier mo-
ment ?
De quel front oſerois-je aborder Iſmenie,

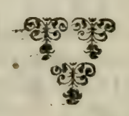
Du ſang d'Arminius ma main encor rougie ?
Teint d'un ſang ſi cheri voudroit-elle épouſer
Celui qu'innocent même elle oſe refuſer ?
Ah ! ſans trahir Auguſte & la cauſe publique,
Accordons ma tendreſſe avec ma politique ;
En aſſurant ici les loix de l'Empereur,
Aſſurons, s'il ſe peut, le repos de mon cœur ;
Que par la main d'un autre Arminius periſſe,
Qu'Iſmenie en pleurant ce ſanglant ſacrifice,
Ne me reproche point la ſource de ſes pleurs,
Et porte ſon courroux & ſa vangeance ailleurs.

TULLUS.

Eh ! qui l'immolera, ſi vous lui faites grace ?
Qui punira, Seigneur, ſa criminelle audace ?

VARUS.

Segeſte avec plaiſir prendra ce triſte emploi,
Arminius lui fait plus d'ombrage qu'à moi :
Ce jeune Chef par-tout ſuivi de la victoire,
Des exploits de Segeſte a ſurpaſſé la gloire ;
Les peuples, les ſoldats charmez de ſa valeur,
L'ont honoré du nom de leur liberateur ;
Tous couroient le chercher d'une ardeur empreſſée,
Et Segeſte déchû de ſa grandeur paſſée
S'eſt rangé parmi nous pour s'épargner l'ennui
De le voir plus illuſtre & plus aimé que lui.
Mais le voici.



SCENE III.

VARUS, SEGESTE, TULLUS, SINORIX.

SEGESTE.

Seigneur, sur de justes allarmes
Tout le camp se prépare, & chacun prend les armes,
On vient de m'avertir que sur la fin du jour
Nos ennemis sortoient des forêts d'alentour,
Qu'ils s'avançoient vers nous: ils ont appris peut-être
Les extrêmes perils, la prison de leur maître:
Ils craignent en ces lienx de voir trancher ses jours,
Et pleins d'amour pour lui volent à son secours.
Je ne le cele point, Arminius me gêne,
Que pouvons-nous résoudre?

VARUS *à Sinorix.*

Allez, qu'on me l'amene
Vous Tullus, vers nos Chefs précipitez vos pas,
Que chacun au combat dispose ses soldats,
Je vous suivrai de près. Si l'ennemi s'avance,
Vous reviendrez de tout m'instruire en diligence.

SCENE IV.

VARUS, SEGESTE.

SEGESTE.

QU'avez-vous resolu, Seigneur ? vous flattez-vous
De vaincre Arminius, de l'attacher à nous ?

VARUS.

Je ne sçai, mais je vais du moins lui faire entendre
Le destin qu'en ces lieux sa fierté doit attendre ;
Je vais lui presenter les supplices tout prêts.
Peut-être qu'à ses yeux paroissant de plus près,
Leur funeste appareil malgré toute sa haine,
Donnera quelque crainte à son ame hautaine.

SEGESTE.

Ah ! ne l'esperez pas. Ce farouche ennemi
A mépriser la mort n'est que trop affermi,
Vous-même l'avez vû dans la guerre passée...

VARUS.

Seigneur, les tems divers font changer de pensée ;
Le plus grand cœur s'effraye aux aprêts du trépas :
Tel l'a bravé cent fois au milieu des combats,
Et vû d'un front serain la mort presque infaillible,
Qui n'a jamais connu tout ce qu'elle a d'horrible.
Un esprit enflâmé d'une noble chaleur,
Poussé par la vangeance ou flatté par l'honneur,
Occupé des moyens d'emporter la victoire,
Ne laisse alors les yeux ouverts que pour la gloire,
Et fait que le guerrier jaloux de l'acquerir
Vole après les dangers & s'expose à mourir ;

Mais ce même guerrier dans un état tranquille,
Menacé d'une mort à sa gloire inutile,
D'une mort odieuse, & qu'il ne cherche pas,
N'est plus tel qu'il étoit au milieu des combats :
Il fait voir sa foiblesse, il frémit, il murmure ;
L'esprit moins prévenu laisse agir la nature,
Et le trépas alors lui devient un objet
Plus redoutable encor qu'il ne l'est en effet.

SEGESTE.

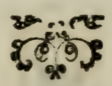
Non, non, Arminius à tout ce qu'on prépare
Opposera, Seigneur, sa constance barbare.
Mais s'il ne se rend point, cessez de ménager
Un ennemi toujours prompt à vous outrager ;
Et repoussant d'un coup tous ceux qu'il nous apprête,
A ses troupes, Seigneur, faites porter sa tête.
Alors tout fléchira; rien ne peut résister.
Qu'attendez-vous ? faut-il encore consulter ?

VARUS.

Non, ne differons plus une vangeance juste,
Allons, executons les volontez d'Auguste,
Hâtons-nous d'immoler un Rival odieux,
Et laissons l'avenir entre les mains des Dieux.

SEGESTE.

Prononcez donc, Seigneur, l'Arrêt de son supplice,
De son sang à Cesar offrez le sacrifice,
Commandez. Un seul mot... Mais sçachons...



SCENE V.

VARUS, SEGESTE, SINORIX.

SINORIX.

Ah, Seigneur!

SEGESTE.

Eh bien? Arminius...?

SINORIX.

Apprenez un malheur
Dont je fremis encore, & qui va vous surprendre,
Sunnon vous a trahi.

SEGESTE.

Dieux!

VARUS.

Que viens-je d'entendre?

SINORIX.

On ne le trouve plus. Dans l'ombre de la nuit
Avec Arminius il s'est coulé sans bruit.
Tous ceux qu'il commandoit, interdits & timides,
Abusez par ses soins, ignorent...

SEGESTE

Les perfides!
Tous m'ont manqué de foi, je vai les punir tous,
A peine tout leur sang suffit à mon courroux,
Mille morts...

SCENE VI.

VARUS, SEGESTE, SIGISMOND, SINORIX.

SIGISMOND.

NOn, Seigneur, connoiſſez le coupable,
Ne portez point ailleurs ce courroux redoutable,
Dans le ſang innocent ne trempez point vos mains,
Perdez-moi, j'ai tout fait, j'ai trompé vos deſſeins,
J'ai fait partir Sunnon, je l'ai preſſé. . . .

SEGESTE.

Toi, traître?
Tu trahis les Romains, & ton Pere, & ton Maître?
Tu ſers un ennemi par nos ſoins abbatu?
Qui te le fait ſervir contre nous?

SIGISMOND.

Sa vertu,
Sa valeur, ſes exploits qu'en tous lieux on renomme,
L'amour de ma Patrie, & ma haine pour Rome,
Le ſoin de votre honneur, mon amitié pour lui,
Tout m'a ſollicité de lui ſervir d'appui.
Eh, quoi? pouvois-je voir ce Prince magnanime,
Des Romains, de Varus, devenir la victime,
Et vos mains ſe foüiller de ſon ſang précieux,
Conſacré par les loix, par ſon rang, par les Dieux?
Pouvois-je voir, Seigneur, la triſte Germanie
Perdre ſon deffenſeur contre la tyrannie;

Et Polixene en proye à ses vives douleurs,
Me demander son frere, & m'accabler de pleurs ?
J'ai rempli mon devoir, Seigneur, faites le vôtre,
Je sauve une victime, & vous en livre une autre.
Si par ce que j'ai fait vous êtes outragé,
Il ne tient plus qu'à vous d'être bien-tôt vangé;
Versez, versez du sang : mais changez de victime,
Répandez tout le mien sans scrupule & sans crime,
Si j'avois craint la peine, & l'horreur du trépas,
Du Prince Arminius j'aurois suivi les pas :
Mais je n'ai pas voulu que vos coups redoutables
Tombassent sur des cœurs qui ne sont point coupables.
Au gré de votre haine ordonnez de mon sort,
Je ne m'en plaindrai pas : trop heureux si ma mort
D'un reproche honteux sauvant votre memoire,
Aux dépens de ma vie assure votre gloire.

SEGESTE.

Oüi, lâche, tu mourras, puisque tu me trahis.

VARUS.

Ingrat, quelle fureur agite vos esprits ?
Où puisez-vous l'excès de cette haine injuste,
Vous, de tant de bienfaits honoré par Auguste,
Comblé par le Senat de graces & d'honneurs ?

SIGISMOND.

Ne me reprochez point vos indignes faveurs.
Lorsqu'à m'en accabler votre Senat s'applique,
Dans ses fausses bontez je voi sa politique;
Et ces fiers ennemis devenus complaisans,
Me font, plus que leurs coups, redouter leurs presens.
Eh ! qu'ai-je affaire, ô Dieux ! de la grandeur Romaine ?
Que me sert-elle, helas ! si je perds Polixene ?
Oüi, Cesar, si par toi je m'en voyois priver,
Quand sa perte à ton rang me devroit élever,
Dans mon cœur indigné de cette recompense

La haine tiendroit lieu de la reconnoiſſance.
Eh quoi ! tous tes preſens, ta liberalité,
Me pourroient-ils jamais payer ma liberté ?
J'aurois des fers dorez ; mais je ſerois eſclave.
Je ne puis rien ſouffrir qui me gêne, ou me brave,
Et ne connois pour maître en terre, & dans les Cieux,
Que la vertu, l'honneur, la juſtice & les Dieux.

VARUS.

Pourquoi veniez-vous donc, ame ingrate & perfide,
Suivre depuis deux mois notre Aigle qui vous guide ?
Quel charme, quel deſſein vous conduit parmi nous ?

SIGISMOND.

Le glorieux deſir de m'inſtruire avec vous,
D'apprendre de plus près ce grand Art de la guerre
Qui vous a fait dompter preſque toute la terre ;
D'en joindre la pratique à ce que nous ſçavons,
Et de vous vaincre un jour par vos propres leçons.

VARUS.

Juſte Ciel ! puis-je encor retenir ma colere ?
Sçaurois-je aſſez punir ce diſcours temeraire ?
Rendez graces au ſang dont vous êtes ſorti.

SEGESTE.

Il n'eſt plus de mon ſang s'il quitte mon parti.
Fait Citoyen Romain, j'en ai pris les maximes :
Mon fils n'eſt plus mon fils, traître, couvert de crimes.
Brutus & Manlius m'ont tracé le chemin ;
Je le ſuivrai, Seigneur, & de ma propre main,
Immolant ſans pitié ce fils lâche & rebelle,
Je ſçaurai me couvrir d'une gloire immortelle,
Vanger l'honneur de Rome à mes yeux profané,

Et meriter le nom que vous m'avez donné.

VARUS.

Quoi! Seigneur...

SEGESTE.

Puniſſons ma coupable famille.
Dans ce fatal moment je hais juſqu'à ma fille;
Sans doute elle eſt complice, & du moins, de ſes vœux
Elle a favoriſé ſon Amant malheureux.
Je veux que l'Univers étonné du ſupplice...

SCENE VII.

VARUS, SEGESTE, SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, SINORIX, BARSINE.

POLIXENE.

ARrête, Pere aveugle, & voi ton injuſtice,
Epargne tes Enfans, & de ton fier courroux,
Sur Polixene ſeule épuiſe tous les coups.
L'amour dans Sigiſmond a vaincu la nature;
Et ſi tu veux punir l'auteur de ton injure,
C'eſt moi: voi dans mes yeux le ſouverain pouvoir
Par qui ton fils forcé s'oppoſe à ton eſpoir.
Ne delibere plus, me voilà toute prête,
Je m'offre à ta fureur. Mais qu'eſt-ce qui t'arrête?
A me donner la mort faut-il t'encourager?
N'oſes-tu te baigner dans un ſang étranger,
Toi qui voulois verſer celui de ta famille?
Ou peut-être crains-tu de punir une fille?
Mais ceſſe d'épargner la ſœur d'Arminius,

Segeste, souviens-t'en ; toi, penses-y, Varus ;
J'ai mêmes sentimens, même cœur que mon frere,
Je ferai contre vous plus qu'il n'a voulu faire :
Si je ne puis verser du sang dans les combats,
Je puis par mes discours animer les soldats,
Et suivant les transports de l'ardeur qui m'entraîne,
Contre Rome en tous lieux faire éclater ma haine,
L'inspirer à cent Rois abusez ou soûmis,
Et vous faire par tout de nouveaux ennemis.

SIGISMOND.

Helas ! que faites vous ? eh voulez-vous, Madame,
Ebranler mon courage, intimider mon ame ?
Je m'offrois à la mort sans trouble, sans douleur,
Ah ! venez-vous... ?

POLIXENE.

Je viens partager ton malheur.
Puisqu'un saint nœud n'a pû lier nos destinées,
Que par la mort au moins elles soient enchaînées,
Que tu ne vives pas un instant après moi,
Que je ne pousse pas un soûpir après toi.

VARUS.

Quel discours ! quel dessein ! enfin, que puis-je faire ?
Faut-il... ?



SCENE VII.

VARUS, SEGESTE, SIGISMOND, POLIXENE, SINORIX, TULLUS.

TULLUS.

Votre présence est au camp necessaire,
On entend dans les airs mille cris confondus
Qui poussent jusqu'ici le nom d'Arminius.
Il vient fondre sur nous & malgré la nuit sombre,
De ses troupes, Seigneur, on découvre le nombre :
Nos Chefs & nos soldats au combat préparez
N'attendent que l'emploi que vous leur donnerez ;
Tous à l'envi....

VARUS.

Marchons ; venez punir l'audace
De ce jeune orguëilleux qui court à sa disgrace.

SEGESTE.

Je vous suis. Sinorix, gardez ce criminel,
Ce rebelle chargé du courroux paternel.
Me punissent les Dieux que ma fureur atteste,
Si je l'épargne après sa trahison funeste.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, GARDES.

SIGISMOND.

Ne sçaurons-nous jamais quel sera notre sort ?
Cet état incertain est pire que la mort.
Helas ! chacun de nous, tremblant pour ce qu'il aime,
A peine en ce moment se souvient de lui-même.
De ce fatal combat que je crains le succès :
J'y vois de toutes parts de sinistres effets :
Ou mon Pere expirant, ou mon ami sans vie,
Et peut-être sa mort de la vôtre suivie.
Quel supplice, grands Dieux ! où me vois-je réduit ?

ISMENIE.

O courroux ! ô rigueur du Ciel qui nous poursuit !
Que de soupirs perdus ! que d'inutiles plaintes !
Toujours des soins nouveaux & de nouvelles craintes :
Est-ce-là le bonheur que j'avois attendu ?
Mais Barsine revient.

SCENE II.

SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, BARSINE.

ISMENIE.

PArle, n'as-tu rien vû ?
Ne nous déguise rien.

BARSINE.

Je ne puis vous apprendre
Que ce qu'un bruit confus vient de me faire entendre.
J'étois près de ces lieux où j'ai de toutes parts
Promené vainement mes curieux regards ;
Je n'ai pû rien connoître, & ma timide vûë
Dans mille objets affreux s'est d'abord confonduë.
Les clameurs des soldats mourans, ou renversez,
Les cris des combatans, les plaintes des blessez,
Le carnage, le sang, l'horreur, le bruit des armes,
Ont étonné mon cœur, & fait couler mes larmes ;
Je n'ai pû soutenir ce spectacle sanglant ;
J'ai frémi, j'ai couru vers ces lieux en tremblant ;
Où des soldats Romains la joye & le langage
M'ont apris que Varus avoit tout l'avantage ;
Et que l'injuste sort secondant ses desseins
Se déclaroit, Madame, en faveur des Romains.

POLIXENE.

Ne nous flattons donc plus, notre perte est certaine,
Votre Pere & Varus vont assouvir leur haine.

SIGISMOND.

Helas, Madame !

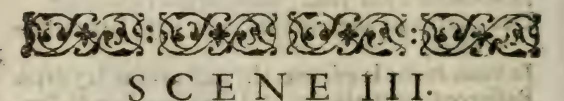
POLIXENE.

Eh quoi ! Prince vous soupirez ?
Juste Ciel ! est-ce ainsi que vous me rassurez ?
Pensez-vous que frappé du peril qui nous presse,
Mon cœur en ce moment soit exempt de foiblesse ?
Je la cache à vos yeux, pour ne pas redoubler
Des tourmens assez grands pour vous faire trembler ;
Je vous cache la mienne, ah ! cachez-moi la vôtre,
Rassurons-nous plûtôt, aidons-nous l'un & l'autre.
Je sens qu'il est cruel d'être privé du jour,
Lorsqu'on fait son bonheur d'un mutuel amour :
Toutefois dans la mort que le Ciel nous envoye,
Nos cœurs doivent trouver quelque sujet de joye:
Nous mourrons satisfait ; vous de moi, moi de vous ;
Nous n'avons ni soupçons, ni mouvemens jaloux,
Cher Prince, notre sort est plus doux qu'il ne semble,
Nous mourrons l'un pour l'autre, & nous mourrons ensemble.

ISMENIE.

Oüi, dans votre malheur vous êtes trop heureux,
Un semblable destin attire tous mes vœux :
Mais moi, de mon Amant absente, séparée,
Des maux que vous souffrez comme vous déchirée,
Je ne sçaurois, helas ! pour flatter mon ennui,
Le voir, ni lui parler, ni mourir avec lui.
Et quoyque chez les morts je m'apprête à le suivre,
J'aurai le déplaisir d'avoir pû lui survivre.
O Dieux ! en cet instant peut-être que Varus

Perce d'un trait fatal le cœur d'Arminius.
Peut-être de soldats une troupe barbare
Foule sa tête auguste, ou du corps la sépare,
Et portant sur un Dard ce tresor précieux,
En fait à tout le Camp un trophée odieux.
Juste Ciel! quel objet! Mais j'apperçois mon Pere,
Et je vois dans ses yeux éclater sa colere ;
C'en est fait, n'attendons qu'un trepas rigoureux.



SCENE III.

SEGESTE, SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, BARSINE, SINORIX, GARDES.

SEGESTE.

Traîtres, les Dieux cruels ont exaucé vos vœux.
Du sang de mes Soldats & des Troupes Romaines
Le fier Arminius vient de couvrir nos plaines :
Mais de ce grand succez vous ne joüirez pas ;
Et loin que son triomphe ait pour lui des appas,
Lui-même il pleurera, du moins j'ose le croire,
L'avantage fatal de sa triste victoire,
Puisqu'il perd aujourd'hui, pour nous avoir défaits,
Le plaisir & l'espoir de vous revoir jamais.
Varus encor suivi des restes de l'Armée,
Soûtient d'Arminius la valeur enflâmée ;
Il l'arrête, & je viens pour vous enlever tous
Aux vœux d'un ennemi qui ne cherche que vous.
Venez, venez à Rome, où Varus vous envoye,
Je vais vous y mener, & je sens quelque joye
A penser que le Chef de nos heureux Vainqueurs

Honorera bientôt ma fuite de ſes pleurs.
Gardes, qu'on les conduiſe, allons, c'eſt trop attendre,
Marchons.

SCENE IV.

SEGESTE, SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, BARSINE, SINORIX, TULLUS, GARDES.

TULLUS.

Il n'eſt plus tems, & ſongez à vous rendre,
Seigneur, tous mes Soldats ſont diſperſez, ou morts,
Arminius me ſuit, tout cede à ſes efforts,
Et Varus animé d'un genereux courage
Vient de mêler ſon ſang au reſte du carnage.

SEGESTE.

Il eſt mort !

TULLUS.

Oüi, Seigneur, en Heros, en Romain,
Et bravant l'injuſtice, & les coups du deſtin ;
Après avoir trois fois, par des faits incroyables,
Soûtenu des Germains les aſſauts redoutables,
De ruiſſeaux de leur ſang inondé les ſillons,
Et preſque renversé leurs épais bataillons,
Il voit de toutes parts ſes troupes fugitives,
Et ne peut raſſembler ſes Legions craintives ;
Alors demeuré ſeul, encore il ſe deffend,
Et fait ſentir la crainte aux Vainqueurs qu'il attend :

Ils n'osent l'aborder, sa fierté les étonne ;
Toutefois à grands flots leur troupe l'environne ;
Et honteux de se voir par lui seul arrêtez,
Lui poussent à l'envi cent coups précipitez ;
Son sang coule aussitôt, il le voit, & rappelle
De sa force épuisée une force nouvelle :
C'est assez, a-t'il dit ; ah ! ne permettons pas
Que mes jours soient tranchez par d'indignes Soldats ;
Sur-tout, épargnons-nous la rage & l'infamie
De devoir au Vainqueur le reste de ma vie.
Il se frappe à ces mots ; mortellement blessé
Sur un monceau de corps il tombe renversé ;
Et ce coup à jamais consacrant sa memoire,
Dans sa défaite même il se couvre de gloire.

SEGESTE.

Ah ! Varus ; que je plains, que j'admire ton sort !
Je brûle de te suivre, & d'imiter ta mort ;
Je jure ainsi que toi de fuir l'ignominie
De tenir du Vainqueur une importune vie.
Mais, avant qu'achever le dessein que je prens ;
Faisons un sacrifice à tes manes errans :
Que ces perfides cœurs que le destin me livre,
Dans la nuit du tombeau soient forcez de te suivre ;
Que sans égard enfin du sexe ni du rang,
De tous trois à mes yeux on répande le sang ;
Que j'y mêle le mien ; qu'Arminius ne trouve
Que les sanglans effets des fureurs que j'éprouve ;
Qu'il ne rencontre ici, pour fruit de ses Exploits,
Que son ami, sa sœur, sa Maîtresse aux abois ;
Et pour vanger les maux où son bonheur m'expose,
Qu'il plaigne mon trepas par les horreurs qu'il cause.
Frappez Gardes... Mais Dieux ! le voici ce Vainqueur.
Ah ! que mon bras du moins seconde ma fureur.

Que je meure...

SIGISMOND.

Ah, Seigneur ! quel dessein ? quelle envie ?

ISMENIE.

Arrêtez...

SEGESTE.

Quoi, cruels, vous menagez ma vie ?
Vous m'osez desarmer ; & vous voulez enfin
Qu'Arminius soit seul maître de mon destin ?

SCENE V.

SEGESTE, ARMINIUS, SIGISMOND, ISMENIE, POLIXENE, BARSINE, SINORIX, GARDES.

SEGESTE.

EH bien, Arminius, par un revers funeste,
La Fortune en tes mains met le sort de Segeste !
Tu sçais de quelle ardeur j'ai poursuivi tes jours ;
Tu me vois maintenant sans espoir, sans secours ;
Vange-toi sans scrupule, & prens une victime
Dont la perte est utile, & la mort legitime.
Frappe ; perce ce cœur qui n'attend que tes coups.

ARMINIUS.

Cessez de m'animer, & d'aigrir mon courroux.
Vos derniers attentats, vos cruelles injures
Ont laissé dans mon cœur d'assez vives blessures,
Pour me porter sans peine à vous donner la mort ;
Et je ne doute point, si la rigueur du sort
Vous eût par ma défaite abandonné ma vie,
Que déja vos fureurs ne me l'eussent ravie.
Que n'avez-vous point fait aujourd'hui contre moi ?

Ce n'étoit pas assez de me manquer de foi ?
Sans égard pour les droits que ma naissance donne,
Vous avez attenté jusques sur ma personne ;
Et de vos fers honteux osant charger mes mains,
Fait de mon esclavage un triomphe aux Romains.
L'Univers étonné du bruit de mon offense,
Ne le sera pas moins d'apprendre ma vengeance.
D'un mot je puis vous perdre, & je suis offensé ;
N'y pensons plus, Seigneur, oublions le passé,
C'est moi qui vous en prie. Enfin de ma victoire
Je ne veux d'autre prix, je ne veux d'autre gloire
Que le charmant espoir d'être de vos amis,
Et le parfait bonheur de me voir votre fils.
Craignez moins de Cesar la puissance funeste,
Combattons seulement, je vous répons du reste,
En vain vous avez crû que fidele aux Romains
La victoire par-tout seconde leurs desseins ;
Que contre leurs efforts rien ne nous peut deffendre ;
Pour les vaincre il suffit de l'oser entreprendre,
Vous venez de les voir expirer sous mes coups,
Et ces Romains enfin sont hommes comme nous.
Mais dussions-nous perir, Seigneur, pour la patrie,
Mourons libres du moins, s'il faut perdre la vie :
Un malheur éclatant est toujours glorieux ;
Soûtenons notre gloire, & laissons faire aux Dieux.

SEGESTE.

Vaincu, desesperé, que pourrois-je répondre !
Prince, tous vos discours ne font que me confondre,
Je ne m'attendois pas à ces soins genereux,
Et si vous vous vangiez serois-je plus heureux ;
Joüissez à loisir des fruits de la victoire,
Mais ne me forcez point d'en voir toute la gloire.

Quand vous me découvrez vos nobles ſentimens,
Ma honte & ma douleur croiſſent à tous momens.
Epargnez ma foibleſſe, & loin de votre vûë
Laiſſez-moi devorer le chagrin qui me tuë.

ARMINIUS.

Suivez-le, Sinorix, & veillez ſur ſes jours.
Madame.....

ISMENIE.

Non, Seigneur, je vole à ſon ſecours,
Permettez.....



SCENE DERNIERE.

ARMINIUS, POLIXENE, ISMENIE, SIGISNOND, BARSINE.

ARMINIUS.

Je vous suis, venez, allons, Madame,
Remettre par nos soins le calme dans son ame.
Malgré son desespoir, malgré tout son courroux,
Le tems & nos respects le fléchiront pour nous.
Je m'étois engagé de vanger mon outrage,
De m'ouvrir jusqu'à vous un glorieux passage;
Varus est mort, enfin les Romains sont défaits,
Graces aux Dieux, l'effet répond à mes souhaits.
De mes liberateurs reconnoissons le zele,
Et consacrons à Rome une haine immortelle.

FIN.

ANDRONIC,

TRAGEDIE.



ACTEURS.

COLOJEAN PALEOLOGUE, Empereur de Grece.

IRENE, Fille de l'Empereur de Trebisonde, femme de l'Empereur.

ANDRONIC, Fils de l'Empereur.

LEON, MARCENE, } Ministres d'Etat.

LEONCE, Envoyé des Bulgares auprés de l'Empereur.

EUDOXE, Gouvernante d'Irene.

NARCE'E, Confidente d'Irene.

MARTIAN, Confident d'Andronic.

ASPAR, GELAS, } Officiers des Gardes de l'Empereur.

CRISPE, Officier de l'Empereur.

GARDES.

La Scene est à Constantinople, autrefois Bisance, dans le Palais de l'Empereur.


ANDRONIC.
TRAGEDIE.



ANDRONIC,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

****

SCENE PREMIERE.

MARCENE, CRISPE.

MARCENE.

Quoi, malgré nos chagrins & notre longue haine,
Leon, dis-tu, demande à parler à Marcene?
A moi? Me dis-tu vrai? Puis-je le croire ainsi?

CRISPE.

Oüi, Seigneur, & bientôt il doit se rendre ici.

MARCENE.

Est-il quelque intérêt assez fort sur son ame,

Pour contraindre un moment le courroux qui l'enflâme ?
Après que si long-tems soigneux à m'offenser,
Et dans tous mes desseins prompt à me traverser,
Il a tenté cent fois d'usurper ma puissance,
Et l'emploi glorieux que j'exerce à Bisance ?
Pour moi, je l'avoüerai, dans ma haine affermi,
Je ne regarde en lui qu'un mortel ennemi;
Et ma faveur sans cesse à la sienne contraire,
Me vange assez des maux qu'il a voulu me faire.
Je l'attendrai pourtant; & pour être éclairci
Des sentimens secrets d'un homme....

CRISPE.

Le voici.

SCENE II.

MARCENE, LEON, CRISPE.

LEON.

Que l'on nous laisse seuls. Seigneur, puis-je prétendre

Crispe se retire & l'on continuë.

Qu'avec tranquillité vous daignerez m'entendre;
Et que de vos soupçons interrompant le cours,
Vous pourrez sans contrainte écouter mes discours ?

MARCENE.

Je ne puis vous celer ma surprise secrette:
Mais dans quelque embarras où ce discours me jette,
Parlez, ne craignez rien, en vous ouvrant à moi;
Je le jure, Seigneur, fiez-vous à ma foi.

LEON.

Il suffit, ce serment a dissipé ma crainte,

Et je vais m'expliquer ſans détour & ſans feinte.
Depuis plus de vingt ans, vous le ſçavez, Seigneur,
Nous conduiſons tous deux l'eſprit de l'Empereur :
Il partage entre nous ſon cœur & ſa puiſſance,
Et nous dictons toujours les ordres qu'il diſpenſe.
Du rang que vous tenez, confus, deſeſperé,
Pour vous en dépoüiller j'ai cent fois conſpiré ;
Et vous que contre moi pouſſoit la même envie,
Vous avez attaqué ma faveur & ma vie :
Je ne craignois que vous, vous ne craigniez que moi,
Et puiſqu'il faut ici parler de bonne foi,
C'étoit avec raiſon que jaloux l'un de l'autre,
Vous craigniez mon pouvoir, que je craignois le vôtre,
Puiſque chacun de nous eſtimant ſon Rival,
Trembloit qu'à ſa fortune il ne devint fatal :
Perſuadez tous deux, en voulant nous détruire,
Qu'un de nous ſuffiſoit pour gouverner l'Empire.
Souvent nos démêlez étant prêts de finir,
L'Empereur a pris ſoin de les entretenir :
Nos chagrins l'ont ſervi bien mieux que notre zele ;
Chacun de nous étoit un Miniſtre fidelle,
Dont les yeux attachez ſur un ſeul ennemi,
Toujours dans ſon devoir le tenoit affermi ;
Ainſi, tant qu'ont duré nos haines mutuelles,
L'Empereur a joüi du fruit de nos querelles,
Il faut les terminer, le jour en eſt venu.
L'Etat de cette Cour, Seigneur, vous eſt connu :
Depuis près de deux mois qu'en épouſant Irene,
L'Empereur s'eſt lié d'une nouvelle chaîne,
Qu'enlevant la Princeſſe à ſon fils malheureux,
D'une foi tant jurée il a rompu les nœuds ;
Andronic tout entier ſe livre à la colere ;

Et ſi dans ſes tranſports il épargne ſon Pere,
S'il le reſpecte encore, ah ! croyez que ſur nous
Il en fera tomber les plus funeſtes coups :
Il impute à nos ſoins ſa triſte deſtinée,
Il croit que pour réſoudre un ſecond hymenée
Enfin pour en former les injuſtes liens,
L'Empereur a ſuivi vos conſeils & les miens.
Nos perils ſont égaux, nos craintes ſont communes,
Seigneur, aſſocions nos cœurs & nos fortunes,
Et pour nous maintenir, hâtons-nous de dreſſer
Un rempart qu'Andronic ne puiſſe renverſer.

MARCENE.

Je ne ſçai ſi je puis avec quelque aſſurance,
Seigneur, de vos diſcours bannir la défiance :
Mais perſonne en ces lieux ne peut nous écouter,
Nous ſommes ſeuls; enfin, qu'aurois-je à redouter?
Quand vous m'accuſeriez, votre ſeul témoignage
Ne peut contre ma foi donner le moindre ombrage,
Je connois là-deſſus l'eſprit de l'Empereur ;
Je vais donc vous répondre, & vous ouvrir mon cœur.
Seigneur, de vos avis je voi trop l'importance,
Le Prince eſt plus à craindre encore qu'on ne penſe ;
Il regnera, comment nous pourrons-nous ſauver?
Pour moi, qui fus chargé du ſoin de l'élever,
Je me ſuis fait long-tems une penible étude
De percer les raiſons de ſon inquiétude.
Vous ſçavez que toujours ſolitaire, inquiet,
Farouche, il a paru ne vivre qu'à regret :
Grace à mes ſoins, j'ai lû juſqu'au fond de ſon ame,
J'ai vû ſon deſeſpoir ; l'ambition l'enflâme ;
Au deſir de regner ſans ceſſe abandonné,
Tout lui déplait ici, n'étant point couronné :

Quelque ſoin qu'on ait pris d'abaiſſer ſon courage,
De dompter ſon orguëil dans un long eſclavage,
On l'a vû chaque jour, loin de s'humilier,
Se roidir contre nous, & devenir plus fier :
Trop inſtruit de ſes droits, trop plein de ſa naiſſance,
Il ne ſçauroit ſouffrir la moindre dépendance :
Mais ſur-tout j'ai connu que ſon cœur eſt épris
D'un invincible horreur contre les favoris :
Il voit notre pouvoir dans la Cour de ſon Pere,
Seigneur, comme un larcin que nous oſons lui faire ;
Et ſi de l'Empereur il ſouhaite la mort,
C'eſt plus pour nous punir, que pour changer de ſort.
Voilà quel eſt le Prince, & je puis dire encore,
Qu'il eſt cher à la Cour, que le Peuple l'adore :
Dès l'enfance affectant une fauſſe pitié,
Il s'eſt de tout l'Empire attiré l'amitié :
Vous voyez qu'il ſoutient les rebelles Bulgares :
Chaque jour l'Envoyé de ces peuples Barbares
L'entretient, le conſulte ; & près de l'Empereur,
Andronic l'a flatté de toute ſa faveur :
Ah ! rendons pour la paix leur projet inutile,
Que ſerions-nous tous deux dans un Etat tranquille ?
L'Empereur libre alors de craintes & de ſoins,
Etant plus abſolu, nous écouteroit moins,
En vain de ſa tendreſſe il nous donne des marques,
Il eſt, n'en doutez point, comme tous les Monarques,
Qui d'une égale ardeur cheriſſent nos pareils,
Et des plus grands bienfaits achetent leur conſeils,
Tandis que le deſordre, ou le deſtin contraire

Rendent à leur grandeur ce secours necessaire :
Mais après le danger, à l'abri du malheur,
Leur ardente amitié perd toute sa chaleur :
Nous devenons suspects en cessant d'être utiles,
Nos services passez sont de foibles aziles,
On ne veut plus nous voir avec les mêmes yeux,
Ce qu'on loüoit jadis est un crime odieux,
Et l'exil, la prison, que dis-je? une mort prompte
Chez la posterité fait passer notre honte :
D'autant plus malheureux, qu'accablez de douleurs,
Tout le monde irrité nous refuse des pleurs ;
Qu'au milieu des fureurs que sur nous on déploye,
Nos maux font le sujet de la publique joye ;
Que le Peuple triomphe, & loin de s'attendrir,
Se plaint qu'on nous fait grace en nous faisant mourir.

LEON.

Oüi, Seigneur, prévenons le retour ordinaire,
Qui du sort indigné nous montre la colere ;
Occupons l'Empereur, ne le laissons jamais
Gouter le plein bonheur d'une profonde paix :
Ainsi maîtres de tout, nous n'aurons plus de maître,
Et le fier Andronic .... mais je le voi paroître ;
L'Envoyé l'accompagne, & Martian aussi.



SCENE III.

ANDRONIC, MARCENE, LEON, LEONCE, MARTIAN.

ANDRONIC *à Leonce.*

JE vais leur en parler, ils ſont tous deux ici.
Leonce, vous verrez avec combien de zele
Des peuples opprimez je défens la querelle.
Vous dont les ſeuls avis & la pleine faveur
Au gré de vos deſirs font agir l'Empereur,
Portez-le à la clemence, & faites qu'il ſe rende,
Qu'il accorde la Paix que Leonce demande,
Et ceſſe d'accabler du ſort le plus cruel
Un Peuple malheureux, & non pas criminel.
Preſſez, n'épargnez rien ; ſecondez mon envie,
Qu'on me laiſſe partir, que j'aille en Bulgarie ;
Des Peuples ébranlez j'aſſurerai la foi,
J'en réponds, ſi l'on veut s'en repoſer ſur moi.
Songez que vos conſeils ont causé ma miſere ;
Que ſi j'obtiens par vous cet aveu de mon Pere,
En faveur de vos ſoins je puis tout oublier ;
Que je m'abaiſſe enfin juſqu'à vous en prier.

MARCENE.

Ah ! Seigneur....

ANDRONIC.

C'eſt aſſez. Il me reſte à vous dire
Que je dois être un jour le maître de l'Empire.
Laiſſez-moi.

SCENE IV.

ANDRONIC, LEONCE, MARTIAN.

LEONCE.

Sur l'eſpoir d'obtenir votre appui,
Seigneur, nous nous flattons....

ANDRONIC.

Eh! que puis-je aujourd'hui?
Helas! plus malheureux encor que vous ne l'êtes,
Rien ne peut réparer les pertes que j'ai faites;
Et vous pouvez un jour dans une douce paix,
Perdre le ſouvenir des maux qu'on vous a faits.
L'Empereur doit ici vous voir & vous entendre,
Il l'a promis, il vient, je vais tout entreprendre:
Trop heureux ſi mes ſoins donnent à vos Etats
Ce repos ſouhaité dont je ne joüis pas!



SCENE V.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, LEONCE, MARTIAN, Gardes.

ANDRONIC.

SEigneur, Leonce encor vous demande audiance,
Et vous avez daigné m'aſſurer. . . .

L'EMPEREUR.

Qu'il s'avance.

LEONCE.

Permettrez-vous, Seigneur, qu'embraſſant vos genoux,
J'oſe vous ſuplier d'écouter. . . .

L'EMPEREUR.

Levez-vous.

LEONCE.

Fais ſi bien, juſte Ciel, que ma plainte le touche!
Tout un peuple, Seigneur, vous parle par ma bouche;
Un peuple qui toujours à vos ordres ſoumis,
Fut le plus fort rempart contre vos ennemis,
Et de qui la valeur juſtement renommée
Se fit craindre cent fois à l'Europe allarmée,
Quand votre illuſtre Pere achevant ſes Exploits,
Se vit & la terreur & l'arbitre des Rois.
Vous le ſçavez, Seigneur, ce peuple magnanime
Fut toujours honoré de ſa plus tendre eſtime;
Et ce digne Heros, pour ſes fameux combats
Choiſiſſoit parmi nous ſes Chefs & ſes Soldats.
Cet heureux tems n'eſt plus; ces Guerriers intrepides

Sont en proye aux fureurs des Gouverneurs avides ;
Sous des fers odieux leur cœur est abattu,
La rigueur de leur sort accable leur vertu ;
Tout se plaint, tout gemit dans nos tristes Provinces,
Les Chefs & les Soldats, & le Peuple, & les Princes.
Chaque jour sans scrupule on viole nos droits,
Et l'on compte pour rien la Justice & les Loix.
En vain nos ennemis à nos Peuples soutiennent
Que c'est de votre part que leurs ordres nous viennent,
Non, vous n'approuvez point leurs sanglants attentats,
Je dirai plus, Seigneur, vous ne les sçavez pas.
Ah, si pour un moment vous pouviez voir vous-même
Pour quels coups on se sert de votre nom suprême ;
Que ce saint nom ne sert qu'à nous tyranniser,
Qu'à mieux lier le joug qu'on nous veut imposer ;
Alors de vos Sujets moins Empereur que Pere,
Vous ne songeriez plus qu'à finir leur misere,
Et qu'à punir bientôt avec séverité
Ces indignes abus de votre autorité.
Enfin, si l'on a vû nos peuples en furie
S'armer pour maintenir les droits de la Patrie,
Seigneur, nos Gouverneurs sont les plus criminels,
Ils nous ont trop appris à devenir cruels.
Pour vous nous conservons la foi la plus constante ;
Faut-il vous en donner quelque preuve éclatante ?
Faut-il pour soûtenir l'honneur de votre rang,
Prodiguer tous nos biens, verser tout notre sang ?
Faut-il, nous exposant aux horreurs de la guerre,

Suivre vos étendarts jusqu'au bout de la terre ?
Vous nous verrez, contens au milieu des deserts,
Braver, pour vous servir, tous les perils offerts,
Et meriter de vous, en cherchant à vous plaire,
Les bontez dont jadis nous combla votre Pere :
Mais s'il faut chaque jour par de nouveaux Tyrans
Voir piller nos maisons, massacrer nos parens,
Et les trésors tirez du sein de nos Provinces,
Rendre ces inhumains plus puissans que nos Princes ;
Je l'avoüerai, Seigneur, nos Peuples irritez
S'emporteront toujours contre leurs cruautez.
C'est à vous de juger en Prince legitime,
S'il faut ou nous absoudre ou punir notre crime.
Si vous nous condamnez ; pleins de respect pour vous,
Seigneur, sans murmurer, nous souffrirons vos coups ;
Mais du moins rejettez les avis sanguinaires
Des perfides auteurs de toutes nos miseres ;
Prononcez par vous-même, & ne consultez pas
Des cœurs interessez à troubler vos Etats.

L'EMPEREUR.

Ainsi vous esperez, avec cet artifice,
Dérober votre tête au plus juste supplice.
Que dis-je ? vous voulez me prescrire des loix ?
Que pour regner enfin j'emprunte votre voix ?
C'est à vous d'obéïr, sans vouloir vous défendre,
Aux ordres qu'en mon nom on vous a fait entendre ;
Et si je n'écoutois que mes ressentimens,
Je ne vous répondrois que par des châtimens :
Mais je veux bien encor suspendre ma colere ;
Je verrai s'il faut être indulgent ou sévere :
Allez, je suis instruit de vos prétentions,
Et vous sçaurez bientôt mes résolutions.

SCENE VI.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, MARTIAN, Gardes.

L'EMPEREUR.

EH bien, parlerez-vous encore pour ces rebelles,
Prince ?

ANDRONIC.

Vous n'avez point de ſujets plus fidelles ;
Et malgré vos bontez pour leurs perſecuteurs,
Seigneur, vous frémirez d'apprendre leurs malheurs.
L'Empereur, mon ayeul, dont les vives lumieres
Egaloient le grand cœur & les vertus guerrieres,
Admira leur valeur, s'applaudit de leur foi.

L'EMPEREUR.

Son exemple aujourd'hui ne conclut rien pour moi.

ANDRONIC.

Eh bien, puiſque votre ame encor trop irritée
Refuſe à leurs ſoupirs la grace meritée,
Confiez-moi leur ſort. Il faut que mes travaux
Des Bulgares trahis aſſurent le repos ;
Il faut que j'aille....

L'EMPEREUR.

Vous ?

ANDRONIC.

Permettez que je parte,
De ces lieux pour un tems ſouffrez que je m'écarte ;
Tout m'en preſſe, Seigneur : un Peuple que je plains,
Et qui brûle de voir ſon deſtin en mes mains ;

Le desir de calmer les troubles de l'Empire,
Et bien d'autres raisons que je ne puis vous dire.

L'EMPEREUR.

Vous, sortir de Bisance, & quitter cette Cour?

ANDRONIC.

Oüi, j'exige de vous cette marque d'amour.
Me refuserez-vous une premiere grace?
Seigneur, si le succès répond à mon audace,
Vous connoîtrez bientôt, par cet illustre emploi,
Ce que l'Empire un jour doit attendre de moi.

L'EMPEREUR.

Je ne sçai que juger d'un discours qui m'étonne.
A quel bisarre soin votre esprit s'abandonne?
Pourquoi quitter des lieux où tout vous est soumis,
Pour courir vous jetter parmi nos ennemis?
Vous êtes dans Bisance où ma Cour vous adore,
Quel étrange projet! je le repete encore;
Pour des Peuples ingrats faut-il vous empresser?
Prince, consultez-vous, je vous laisse y penser.

SCENE VII.

ANDRONIC, MARTIAN.

ANDRONIC.

Le dessein en est pris, rien ne m'en peut distraire,
Hâtons, cher Martian, un départ necessaire;
Abandonnons des lieux où je ne puis rien voir
Qui ne me soit l'objet d'un mortel desespoir.

MARTIAN.

Eh quoi! vous flatez-vous que loin de cette Ville,
Que sous un autre Ciel vous serez plus tranquille?
Non, Seigneur, vos chagrins ne vous quitterons pas;

Changerez-vous de cœur en changeant de climats,
Et croyez-vous ſentir, en ſortant de Biſance,
Des tranſports moins preſſans, & moins d'indifference ?

ANDRONIC.

Non, non, d'aucun repos je n'oſe me flater,
Ç'en eſt fait, mes tourmens ne me ſçauroient quiter.
Loin de guerir des traits dont mon ame eſt bleſsée,
Je n'en puis ſeulement concevoir la pensée :
Irene eſt trop charmante, & je ſens mon amour,
Sans eſpoir, ſans deſirs, s'accroître chaque jour.
Je la vis, je l'aimai dès ſa plus tendre enfance,
Cet amour s'eſt nourri de cinq ans d'eſperance,
Ses yeux ſont plus puiſſans qu'ils ne l'étoient alors,
Et je ferois contre eux d'inutiles efforts.
Mais ce feu malheureux que je ne puis éteindre,
Peut-être plus long-tems ne pourroit ſe contraindre :
Je ne puis voir mon pere avec tranquillité
Poſſeſſeur d'un treſor que j'avois merité :
Il m'a trop fait de maux, en m'enlevant Irene ;
Il s'éleve en mon cœur des ſentimens de haine,
Que toute ma vertu ne ſçauroit étouffer,
Ce n'eſt qu'en m'éloignant que j'en puis triompher.
Je ſçais tous les égards que je dois à mon Pere,
Et le Ciel m'eſt témoin combien je le révere,
Je voudrois faire plus : mais il m'a tout ôté ;
Son choix.... n'en parlons plus, je ſuis trop agité ;
Je ne me connois plus, & je me crains moi-même :
Je ſuis jeune, jaloux, j'ai perdu ce que j'aime ;
Fuyons, n'expoſons point ma tremblante vertu

Au remords éternel d'avoir mal combattu.

MARTIAN.

Que je vous plains, Seigneur ! que votre destinée
Par ce funeste amour devient infortunée !
Sans lui, toujours content, réveré, glorieux,
En naissant assuré du rang de vos ayeux,
Votre cœur eût goûté dans une paix profonde
L'heureux sort que le Ciel donne aux maîtres du monde.

ANDRONIC.

Que dis-tu ? je suis né pour être malheureux.
L'amour ne fait point seul mon destin rigoureux.
Eh quoi, pour penetrer l'excès de ma misere,
Ne te suffit-il pas de connoître mon Pere ?
L'Empereur soupçonneux, esclave de son rang,
Ne m'a jamais fait voir les tendresses du sang ;
Les plus saints mouvemens que la nature imprime,
Dans son austere cœur passeroient pour un crime ;
Et pour être né Prince, il ne m'est pas permis
D'éprouver tout l'amour d'un pere pour son fils.

MARTIAN.

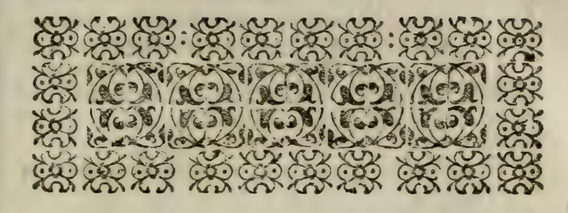
Quoi, Seigneur....

ANDRONIC.

Dans ces lieux mon courage murmure,
Et mon cœur n'est point fait pour une vie obscure.
Dès l'enfance charmé des Héros de mon sang,
Je trouve leurs vertus au-dessus de leur rang :
Sur-tout, de mon ayeul, & l'exemple & la gloire,
M'enflâme à tous momens, & remplit ma memoire.
Sur ce fameux Guerrier mon esprit attaché,
Par aucun autre objet n'en peut être arraché ;
Je regarde son sort avec un œil d'envie,
A ses jours fortunez je compare ma vie :
Rien ne s'offre à mes yeux, dans le cours de ses ans,

Que de nobles travaux, des ſuccès éclatans,
Que des murs embraſez, que des Villes ſurpriſes,
Des Peuples aſſervis, des Provinces conquiſes,
Des Rebelles punis, des Rois humiliez,
Le repos maintenu chez tous ſes Alliez;
Ou ſi jamais le ſort démentant ſon courage,
A ſes proſperitez a mêlé quelqu'outrage,
Il me paroît plus grand dans ſon adverſité;
Je le voi triompher du deſtin irrité,
Et tirant de ſa chûte une nouvelle gloire,
A force de vertu rappeller la Victoire.
Moi, toujours renfermé dans ces murs malheureux,
Occupé juſqu'ici par de frivoles jeux,
Je ne ſçai ni l'emploi ni l'ordre d'une armée,
Que par des traits confus ou par la renommée.
Ah! ce ſeul ſouvenir, plus que tous mes malheurs,
M'irrite, me dévore, & m'arrache des pleurs.
Allons, obéiſſons au tranſport qui me guide,
Et prenons vers la gloire un eſſor ſi rapide,
Que dans leur nombre un jour mes exploits confondus,
Suffiſent à remplir les jours que j'ai perdus.
Cependant cherche Eudoxe, elle connoît ma peine,
Et m'a cent fois preſsé de fuir les yeux d'Irene.
Du deſſein que j'ai pris, il la faut avertir;
Va la trouver, di-lui qu'avant que de partir
Je demande ſur-tout à voir l'Imperatrice,
Et qu'elle doit encor me rendre cet office;
Que j'oſe m'en flater; adieu, cours, hâte-toi,
J'attendrai ton retour pour diſpoſer de moi.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IRENE, EUDOXE.

IRENE.

JE ne le verrai point, non, j'y ſuis reſoluë,
M'oſez-vous conſeiller cette fatale vûë,
Eudoxe, ignorez-vous ſon deſtin & le mien ?

EUDOXE.

Pourquoi lui refuſer un moment d'entretien ?
Voulez-vous qu'irrité de votre reſiſtance,
Il ne ſe preſſe plus de ſortir de Biſance ?
Croyez-moi, gardez-vous d'aigrir ſon deſeſpoir;
Et puiſque pour jamais il renonce à vous voir,
Madame, accordez-lui la faveur qu'il demande.

IRENE.

Quels ſoupirs, quels regrets voulez-vous que j'entende ?
Vous qui me dérobant à nos heureux climats,
Dans ces funeſtes lieux conduisîtes mes pas ;
Vous de qui les conſeils, le zele & la prudence

Devroient à tous momens rassurer ma constance,
Qui peut-être succombe à mes mortels ennuis,
Voulez-vous m'exposer au peril que je suis ?

EUDOXE.

Madame, le peril est-il moins redoutable
A ne pas écouter ce Prince déplorable ?
Resolu de vous faire entendre ses adieux,
Il vous suivra peut-être à toute heure, en tous lieux,
Et voudra pour le moins devoir à la fortune,
Le plaisir de vous faire une plainte importune :
Que dis-je ? croyez-vous que plein de son amour
Il puisse se resoudre à partir de la Cour ?
On se propose en vain de quitter ce qu'on aime.
Enfin dans ce dessein confirmez-le vous-même,
Montrez-lui le danger que vous courez tous deux ;
Qu'on verroit tôt ou tard quelque éclat de ses feux ;
Que l'Empereur, suivant son penchant ordinaire,
Oublieroit les saints noms & d'époux & de pere,
Et vous perdroit tous deux sur un simple regard,
Où peut-être l'amour auroit eu peu de part.
Redoublez d'Andronic la fierté naturelle ;
Montrez-lui les chemins où la gloire l'appelle ;
Sur-tout commandez-lui de ne vous voir jamais,
Qu'il ne s'approche plus des murs de ce Palais ;
Qu'il pense à tous momens que son sort & le vôtre
Vous doit jusqu'au tombeau separer l'un de l'autre.
O Ciel ! que feriez-vous si trompant votre espoir,
Andronic en ces lieux revenu pour vous voir,
Renouvelloit un jour par sa triste presence
Le souvenir qu'auroit affoibli son absence ?
Que de nouveaux combats ! que de secrets soupirs !

Hélas ! épargnez-vous ces mortels déplaiſirs.
Si le Prince une fois vous a promis, Madame,
De ne plus traverſer le repos de votre ame,
D'aller loin de vos yeux, ſans eſpoir de retour,
Etouffer ou nourrir un malheureux amour ;
Quelque brûlant deſir, quelque ardeur qui le preſſe,
Madame, j'en répons, il tiendra ſa promeſſe.
Voyez-le, & ſans frémir de ſon deſtin cruel,
Prononcez-lui l'arrêt d'un exil éternel:

IRENE.

Lui pourrai-je impoſer une loi ſi funeſte ?
Ah ! laiſſez-le moi fuir ſans me charger du reſte ;
J'ai cauſé ſes malheurs, en cauſant ſon amour,
Le preſſerai-je encor de ſortir de la Cour,
Et d'aller eſſuyer chez un Peuple barbare,
Du deſtin ennemi le caprice bizarre ?
Que dis-je ? Penſez-vous que dans mon triſte cœur,
Ma vertu devant lui reſiſte à ma douleur ?
Au bruit de ſes ſoupirs..... à l'aſpect de ſes larmes....
Non, ce ſeul ſouvenir me donne trop d'allarmes ;
Je ne puis m'expoſer à ce triſte entretien,
C'eſt trop de mon tourment, ſans y joindre le ſien ;
C'eſt trop, pour triompher de toute ma conſtance,
Hélas ! d'avoir quitté les lieux de ma naiſſance ;
Ces lieux, où tout ſembloit prévenir mes deſirs,
Où mon cœur n'a jamais connu que les plaiſirs.
O bienheureux ſéjour ! aimable Trebiſonde !
O murs, où je vivois dans une paix profonde !
Que n'ai-je, en vous perdant, de mes funeſtes jours,
Par une prompte mort, vû terminer le cours !
Je m'éloignai de vous, en ces lieux entraînée
Par le trompeur eſpoir d'un heureux hymenée ;

Je croyois qu'Andronic à mon destin lié,
Pour jamais avec moi seroit associé;
Nos Peres l'ordonnoient; Trebisonde & Bisance
Sur cet illustre hymen fondoient leur esperance;
Je venois avec joye en celebrer les nœuds,
Le Prince étoit aimable, il étoit amoureux;
Vains projets! vains transports! esperance inutile!
J'arrive enfin; à peine entrai-je en cette Ville
Que je me vois livrée à des maux infinis,
Il me faut épouser le pere au lieu du fils:
Nos destins sont changez; un ordre de mon pere
Détruit dans un instant le bonheur que j'espere:
En victime d'Etat, contrainte d'obéïr,
Pour conserver ma gloire il fallut me trahir.

EUDOXE.

Eh! pourquoi rappellant vos disgraces passées,
Occuper votre esprit de ces tristes pensées?
Madame, faites-vous un genereux effort;
Avec moins de douleur remplissez votre sort,
Et cachez avec soin aux yeux de tout l'Empire
Les déplaisirs secrets....

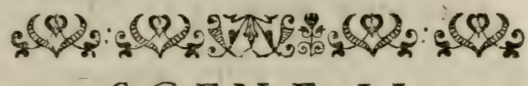
IRENE.

Ah! que m'osez-vous dire?
Qui jamais a caché ses chagrins mieux que moi,
Et mieux subi du sort l'injurieuse loi?
Cependant qui jamais eut le sort plus contraire?
Observée avec soin par une Cour austere,
Où les yeux les plus chers me semblent ennemis;
Où je n'ai rien des biens que je m'étois promis;
Où sans cesse livrée à ma douleur extrême,
Mon cœur tyrannisé combat contre lui-même;
Que vous dirai-je enfin? où ce cœur malheureux
Est souvent malgré moi moins fort que je ne veux.

EUDOXE.

Redoublez vos efforts; le tems, votre constance,

De vos profonds ennuis vaincront la violence,
Et le Prince bientôt éloigné de vos yeux,
Vous pourrez . . . .



SCENE II.

IRENE, EUDOXE, NARCE'E.

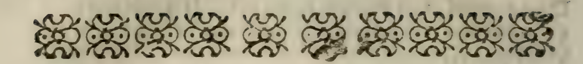
NARCE'E.

ANdronic s'avance vers ces lieux,
Il vous cherche, Madame.

IRENE.

Ah! je n'ose l'attendre;
Eudoxe, vous pouvez lui parler & l'entendre;
Voyez-le, dites-lui qu'en l'état où je suis,
Le fuir & le bannir est tout ce que je puis.





SCENE III.

IRENE, ANDRONIC, EUDOXE, NARCE'E.

ANDRONIC.

Vous me fuyez, Madame? ah Ciel! quelle injustice!
Quoi, de tous mes malheurs vous rendez-vous complice?
Helas! pour accabler un cœur infortuné,
Secondez-vous le ſort à me nuire obſtiné?

IRENE.

Que demandez-vous, Prince? & que pourrez-vous dire?
Mépriſez-vous des loix que je vous fais preſcrire?
Quel eſt votre deſſein, de venir en ces lieux
Me faire malgré moi recevoir vos adieux?
Puiſque vous êtes prêt à ſortir de Biſance,
N'en pouviez-vous ſortir avec votre innocence?
Avez-vous oublié qu'un ſerment ſolemnel
Nous impoſe à tous deux un ſilence éternel?
Qu'il n'eſt plus entre nous d'entretien legitime;
Qu'un ſeul mot, qu'un regard, qu'un ſoupir eſt un crime?
Que ſans ceſſe attentive à remplir mon devoir,
Je mets tout mon bonheur à ne vous plus revoir,
Et quels que ſoient les maux que vous avez à craindre,
Qu'il ne m'eſt pas permis ſeulement de vous plaindre?

ANDRONIC.

Qu'entens-je, juste Ciel ! de quoi m'accusez-vous ?
Madame, qu'ai-je fait digne de ce courroux ?
Viens-je vous demander, que d'un œil pitoyable
Vous donniez quelques pleurs au malheur qui m'accable ?
Viens-je vous demander que vous me permettiez,
Puisqu'il me faut mourir, d'expirer à vos pieds ?
Ah ! de votre repos plus jaloux que vous même,
J'ai soin de m'exiler, parce que je vous aime;
Pardonnez-moi ce mot pour la derniere fois,
Et songez que je pars sans attendre vos loix;
Qu'en vain à me bannir vous étiez resoluë,
Puisque déja mon cœur vous avoit prévenuë.
Depuis le jour fatal qu'arrachée à ma foi,
Madame, vous viviez pour un autre que moi,
Quoyque toujours brûlé jusques au fond de l'ame,
Vous sçavez si mes yeux ont parlé de ma flâme;
Si le moindre transport, un indiscret soupir
Vous ont fait soupçonner quelque injuste desir;
Tout a gardé, Madame, un rigoureux silence,
Mais un cœur n'est point fait pour tant de violence,
Je sçai tous les combats qu'il me faudroit livrer,
Si sous un même Ciel nous osions respirer;
Je sçais enfin, je sçais tout ce que pourroient dire
Vos ennemis, les miens, peut-être tout l'Empire.
Ils ont sçu mon amour, & doivent présumer
Que qui vous aime un jour, doit toujours vous aimer,
Peut-être oseroient-ils soupçonner l'un & l'autre.
Sauvons de leurs soupçons & ma gloire & la vôtre,
Je cherche à m'éloigner; vous, pressez l'Empereur
D'accorder à mes vœux cette unique faveur;

Heureux si par vos soins mon attente est remplie !
J'irai des revoltez appaiser la furie,
Ils me veulent pour Chef, & je ne doute pas
Que je ne sois bien-tôt maître dans leurs Etats ;
Qu'au gré de mes desirs leur valeur toujours prête,
Ils n'entreprennent tout, si je marche à leur tête.
Je viens donc vous offrir leurs armes, mon pouvoir.
Le Ciel qui me condamne à ne jamais vous voir,
Qui me fait étouffer une flâme si belle,
Ne sçauroit pour le moins s'offenser de mon zele.
S'il défend à mon cœur des sentimens trop doux,
Il permet à mon bras de combattre pour vous ;
Et si jamais ce bras vous étoit necessaire,
Ou pour aller servir l'Empereur votre pere,
Ou pour faire perir, ou chasser de ces lieux
Ceux de qui la présence y peut blesser vos yeux ;
Appellez-moi, Madame, & je pourrai tout faire,
Je ne veux que la gloire ou la mort pour salaire ;
A vous donner mon sang je borne mon bonheur,
Puisqu'il m'est défendu de vous donner mon cœur.

IRENE.

En vain vous me flattez des ces fameux services ;
Mes vœux n'aspirent point à ces grands sacrifices.
Quand vous aurez quitté ce funeste sejour,
Qu'aurois-je à craindre encor, Prince, dans cette Cour ?
Helas ! j'y verrai tout avec indifference.
M'exercer aux vertus dignes de ma naissance,
Accoûtumer mon cœur trop souvent mutiné,
A cherir un époux que le Ciel m'a donné,
Obéïr à ces loix, ne songer qu'à lui plaire,
Me sacrifier toute à mon devoir severe ;
Soulager les Sujets qui vivent sous ma loi,
Voilà jusqu'à la mort quel sera mon emploi.

J'avoüerai cependant, & je le puis sans crime,
Que vous aurez toujours ma plus parfaite estime:
Que pour vous applaudir, pour loüer vos exploits,
Je joindrai mon suffrage à la commune voix;
Que pour tous mes plaisirs le seul que j'imagine,
C'est de voir les hauts faits où le Ciel vous destine;
Et de votre grand nom cent Monarques jaloux,
Justifier le choix que j'avois fait de vous.
Après cela partez. A votre exil fidele,
Ne revenez jamais que je ne vous rappelle;
Faites-vous un bonheur sous de nouveaux climats,
Qu'aux lieux où je serois vous ne trouveriez pas.

ANDRONIC.

Est-il tems? ce bonheur dont vous flattez mon ame,
Helas! en vous perdant je l'ai perdu, Madame,
Et je n'en connois plus où je puisse aspirer;
Cette perte est un coup qu'on ne peut réparer.
Si quelque soin encore occupe mon courage,
C'est de faire rougir le destin qui m'outrage,
D'apprendre à l'Univers, par quelque illustre effort,
Qu'un cœur comme le mien mérite un autre sort;
Et payant de mon sang ma premiere victoire,
D'élever de mes maux un trophée à ma gloire.
Vous cependant, Madame, oubliez mes malheurs;
Et tandis que nourri de soupirs & de pleurs,
Mes déplorables jours vont courir à leur terme,
Regnez, &....

IRENE.

Croyez-vous ma constance si ferme?
Ce reproche cruel, plus que tous vos regrets,
Etonne mon courage, & confond mes projets.
Ah! Prince, pensez-vous qu'insensible, inhumaine,
Mes yeux sans s'émouvoir regardent votre peine?

Que pendant les horreurs d'un exil rigoureux,
Vous soyez seul à plaindre & le seul malheureux?
Mais que dis-je ? où m'entraîne une force inconnuë ?
Ah ! pourquoi veniez-vous chercher encor ma vûë ?
Partez, Prince, c'est trop prolonger vos adieux.

EUDOXE.

Ah ! Madame, je voi l'Empereur en ces lieux.

SCENE IV.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, IRENE, EUDOXE, LEON, MARCENE.

L'EMPEREUR.

Madame, quel étoit son discours & le vôtre?
Mon abord imprévû vous trouble l'un & l'autre,
Je le voi, tous vos soins ne le peuvent cacher.

IRENE.

Andronic jusqu'ici m'étoit venu chercher :
Seigneur, il a jugé mon secours necessaire
Pour obtenir de vous un aveu qu'il espere :
Il vient de me presser de vous parler pour lui,
Chaque moment qu'il perd augmente son ennui ;
Laissez un libre cours à son ardeur guerriere,
Et souffrez qu'à ses vœux j'ajoute ma priere.
Je fais ce que je puis, Prince, vous l'entendez :
Puissiez-vous obtenir ce que vous demandez !

SCENE V.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, LEON, MARCENE.

L'EMPEREUR.

QUoi, Prince, vous cedez à votre impatience?
Vous êtes resolu d'abandonner Bisance?
Vous me faites encor presser d'y consentir?

ANDRONIC.

Oüi, Seigneur, & déja je brûle de partir;
Je ne puis resister à l'ardeur qui m'entraîne.

L'EMPEREUR.

Je n'entens qu'à regret un discours qui me gêne;
Et j'aurois souhaité que ce fatale dessein,
Prince, ne fût jamais entré dans votre sein.
Je vous ai dit tantôt, moins en maître qu'en pere,
Que je n'approuvois point ce départ témeraire;
C'en étoit trop, je croi, pour vous persuader
Que vous m'offenseriez à le redemander:
Mais puisque malgré moi, puisque sans complaisance,
Vous me parlez encor d'un projet qui m'offense,
Ne vous étonnez pas de mon juste refus.

ANDRONIC.

Ah, Seigneur! voulez-vous.....

L'EMPEREUR.

Ne me repliquez plus,
Songez à m'obéir d'une ame plus soumise,
Dans un profond oubli laissons cette entreprise,
Et ne fomentez point des soupçons dangereux

Dont nous pourrions un jour nous repentir tous deux.

ANDRONIC.

Eh bien, Seigneur, je fors; mais c'eſt trop me contraindre;
Dans l'état où je ſuis, je ne ſçaurois plus feindre;
Et d'un ſi dur refus les perfides auteurs
Me pourroient bien un jour payer tous mes malheurs.

SCENE VI.

L'EMPEREUR, LEON, MARCENE.

L'EMPEREUR.

QUelle témerité, quel diſcours, quelle audace!
A mes yeux!

LEON.

Vous voyez, Seigneur, qu'il nous menace.
Ses chagrins qu'il ne peut élever juſqu'à vous,
Avec plus de fureur retomberont ſur nous.
Que dis-je? croyez-vous que ce Prince s'arrête
A faire ſur nous ſeuls éclater la tempête?
Que je prévoi de maux pour nos fils malheureux!
Qu'Andronic leur prépare un deſtin rigoureux!

MARCENE.

Je ne m'allarme point de tout ce qu'il peut faire,
Je prens peu garde au fils, s'il faut ſervir le pere,
Andronic me dût-il accabler le premier,

Seigneur, de ſes deſſeins il faut vous défier.
Son ame, d'un refus eût été moins ſurpriſe,
S'il n'eût point médité quelque grande entrepriſe.
Iroit-il donc chercher des Peuples révoltez,
S'il ne vouloit ſervir leurs infidelitez ?
Qui pourroit l'arracher du ſein de ſa patrie,
S'il ne vouloit contre elle exercer ſa furie ?
Et peut-être va-t'il, par Leonce engagé,
Deſobéïr encore, & partir ſans congé.

L'EMPEREUR.

Lui, partir ſans congé ?

MARCENE.

Seigneur, je l'apprehende.
C'eſt le ſeul Andronic que Leonce demande ;
Et pour mieux attirer ce Prince ambitieux,
Il le flatte d'un rang qu'il n'a point en ces lieux.
Les Bulgares armez contre votre puiſſance,
Seront bien-tôt remis ſous votre obéïſſance ;
Mais qu'ils vous cauſeront & de peine & d'ennui,
S'ils marchent contre vous ſous un Chef tel que lui !
S'ils peuvent deſormais braver votre colere,
En oppoſant le fils aux menaces du pere,
Et publier par tout que leurs ſoins, leur valeur,
Conſpirent au ſalut de votre ſucceſſeur !

LEON.

Hélas ! en quel excès pourra-t'il ſe répandre,
S'il ſe trouve en état d'oſer tout entreprendre !
Mécontent, & ſuivi de ces mêmes guerriers
Que tant d'heureux ſuccès rendent déja ſi fiers,
Après avoir chez eux aſſuré ſa puiſſance,
Peut-être viendra-t'il l'établir dans Biſance.
Un jeune cœur heureux dans ſes premiers forfaits,
S'abandonne ſans crainte à de plus noirs projets,
Et ne conſultant plus qu'un flateur qui le loüe,

Va jusqu'à présumer que le Ciel les avoüe ;
Il croit executer tout ce qu'il entreprend,
Il n'est plus de dessein qui lui semble trop grand ;
Rempli de confiance, il court, triomphe, immole:
Pour lui le sort se fixe, & la victoire vole ;
Il gagne des soldats & l'estime & le cœur,
Les Peuples à son nom sont glacez de terreur ;
Ainsi gardant sur tout un empire suprême,
Tout l'honore ou le suit, tout le redoute ou l'aime
Tant qu'enfin sa valeur l'élevant jusqu'aux Cieux
Il voit ses attentats devenir glorieux.

L'EMPEREUR.

Ah ! que vous m'étonnez ! Mais prévenons sa fuite,
Sans cesse de plus près éclairons sa conduite ;
Veillez sur tous ses pas, & redoublez vos soins,
Placez autour de lui de fideles témoins,
Enfin, dans ce départ tâchons de le surprendre,
Si contre ma défense il l'osoit entreprendre.
Allez.

SCENE VII.

L'EMPEREUR *seul.*

Ce n'est pas tout. Dans ce fatal moment
Je sens mon cœur troublé d'un autre mouvement.
Ah ! qu'Andronic encore & m'allarme & me gêne !
Pourquoi dans ses desseins fait-il entrer Irene ?
Quel interêt prend-elle au destin de mon fils ?

Que dis-je ? ils ſe parloient quand je les ai ſurpris.
J'ai remarqué leur trouble en me voyant paroître,
O Ciel ! quelle terreur ! Je me trompe peut-être.
Chaſſons cette penſée, épargnons à nos yeux
Tout ce qu'a de cruel cet objet odieux.
Mais plûtôt pénétrons cette étrange avanture ;
L'Amour dans tous les cœurs étouffe la nature.
Ne nous aſſurons point ſur les devoirs d'un fils :
Quand l'amour eſt extrême, il ſe croit tout permis.
Andronic, je le ſçais, aima l'Imperatrice ;
Et bien qu'à ſes deſirs mon hymen la raviſſe,
Ce feu dont il brûloit peut n'être pas éteint,
Et peut-être qu'Irene & l'écoute & le plaint.
Ah ! ſi je le croyois.... un châtiment ſevere ...
Allons, développons ce funeſte myſtere :
Ils ſe cachent en vain, & pour tout deviner
C'eſt aſſez que mon cœur commence à ſoupçonner.
Ne differons donc plus ; & ſi je voi le crime
Puniſſons ſans ſonger ſi j'aime la victime.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

SEigneur, que faites-vous ?

ANDRONIC.

Ah ! ne m'en parle plus,
Martian, tes discours sont ici superflus ;
Je suis trop irrité pour cesser de me plaindre.

MARTIAN.

Mais quoi, ne sçauriez-vous un moment vous contraindre ?
Moderez vos transports ; est-ce dans ce Palais
Qu'il faut faire si haut éclater vos regrets ?
Peut-être on vous observe.

ANDRONIC.

As-tu trouvé Leonce ?
Est-il prêt ? qu'a-t'il dit ? & quelle est sa réponse ?

MARTIAN.

Il se fait de vos loix un souverain devoir.
Mais il vient.

SCENE II.

ANDRONIC, LEONCE, MARTIAN.

ANDRONIC.

C'Eſt en vous que je mets mon eſpoir.
A des maux éternels la fortune me livre ;
Ami, je ſuis perdu, ſi je ne puis vous ſuivre.
L'Empereur avec vous me défend de partir,
Mais l'ardeur que je ſens ne ſe peut rallentir.
Si je puis par vos ſoins aſſurer ma retraite,
Mes ſouhaits ſont remplis, mon ame eſt ſatisfaite :
Parlez, ſortirons-nous de ces lieux ennemis ?
Ce favorable eſpoir peut-il m'être permis ?

LEONCE.

Oüi, Seigneur, tout eſt prêt, vous n'avez qu'à me ſuivre ;
Allons, que pour jamais la fuite vous délivre
Des chagrins, des perils, qui menacent vos jours ;
De nos peuples armez acceptez le ſecours,
Ils ne veulent que vous : à l'envi l'un de l'autre,
Ils donneront leur ſang pour défendre le vôtre :
Briſez un joug fatal, & que vos premiers coups
Attirent tous les yeux & tous les cœurs à vous.

ANDRONIC.

Non, ne balançons plus : par trop de violence
On a pouſſé mon cœur, & laſſé ma conſtance :
Ouvrons des yeux enfin trop long-tems abuſez,
Rendons à notre tour les maux qu'on m'a cauſez.

LEONCE.

Vangez-vous, vangez-nous; nos peuples vous attendent,
Ne leur refusez plus le bras qu'ils vous demandent,
Vous avez en vos mains le projet arrêté,
Comme un gage certain de leur fidelité;
Vous trouverez, Seigneur, des troupes toutes prêtes,
Des Soldats orguëilleux du bruit de leurs Conquêtes,
Fideles à leur Chef, patiens à souffrir,
Et toujours resolus de vaincre ou de mourir;
Courez les commander, & tentez la fortune;
Mais sur tout bannissez une crainte importune.
En livrant votre bras à ces nobles efforts,
Prenez soin de fermer votre cœur aux remords;
Ne vous souvenez plus, pendant votre entreprise,
Si l'exacte équité la blâme ou l'autorise;
Entrez dans la carriere, & sans vous arrêter,
Au degré le plus haut hâtez vous de monter:
Ces scrupuleux devoirs, & ces égards severes,
Seigneur, sont des vertus pour des hommes vulgaires:
Qui se sent un esprit prompt à s'effaroucher,
Sur les pas des Héros ne doit jamais marcher;
Les hommes destinez à gouverner la Terre,
A traîner avec eux la terreur & la guerre,
Loin de porter un cœur de remords combattu,
Par la seule grandeur mesurent la vertu.

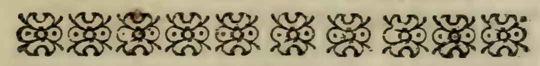
ANDRONIC.

Mais pour ma fuite, ami, quel parti dois-je prendre?

LEONCE.

Martian est instruit, & je cours vous attendre:
D'abord que l'Empereur congediant sa Cour,
Se sera retiré pour attendre le jour;

Martian sur mes pas soigneux de vous conduire,
Assurera la fuite où votre cœur aspire ;
J'ai dans tous les chemins par où vous passerez,
De fideles amis, & des cœurs assurez,
Qui tous brûlans pour vous d'une amitié parfaite,
Fourniront les moyens d'une prompte retraite ;
Hâtez-vous donc, Seigneur ; moi sans plus differer,
A remplir vos desirs je vais tout préparer.



SCENE III.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

C'En est donc fait, Seigneur, & malgré ma priere,
Vous suivez les transports d'une aveugle colere ?
Il n'est rien désormais qui vous puisse arrêter ?
Dans quels affreux perils vous courez-vous jetter !
Ignorez-vous l'abîme où ce départ vous mene ?
J'en frémis, vous cherchez votre perte certaine ;
Non, l'Empereur en vous ne verra plus son fils,
Et vous êtes perdu si vous êtes surpris ;
Ne calmerez-vous point cette ardeur indiscrete ?

ANDRONIC.

Ah ! cruel, oses-tu condamner ma retraite ?
Laisse, laisse-moi fuir ; est-il quelque séjour
Plus à craindre pour moi que cette affreuse Cour ?
Je sçai dans mon projet quels malheurs je m'aprête ?
Qu'à m'éloigner sans ordre il y va de ma tête,
Qu'aujourd'hui découvert, je perirai demain,

Que mon ſang, que l'Etat me défendront en vain:
Mais mon deſtin le veut, il faut que j'obéiſſe;
Eh que voudrois-tu donc, Martian, que je fiſſe?
Peux-tu bien concevoir dans ces triſtes momens
La rigueur de mon ſort, mes craintes, mes tourmens?
On me prive à jamais de tout ce que j'adore;
Je vois dans la ſplendeur deux hommes que j'abhorre,
Dont l'injuſte pouvoir à me nuire obſtiné,
Me rend preſque odieux le ſang dont je ſuis né.
Malgré tant de raiſons, malgré tant de contrainte,
Laiſſai-je un ſeul moment échaper quelque plainte?
J'étouffe mes ſoupirs, j'étouffe mes regrets,
Je ne punis que moi des maux que l'on m'a faits:
Et nourriſſant mon cœur de ma mélancolie,
D'un malheur éternel j'empoiſonne ma vie:
Enfin laſſé de voir des objets ſi cruels,
Pour m'épargner des coups, ou des vœux criminels
Moins ſoigneux de mes jours que de mon innocence,
Je demande par grace à partir de Biſance,
Et d'aller exercer mon courage & mon bras
A ſoumettre, à calmer de rebelles Etats;
On me refuſe encor l'emploi que je demande,
On ſoupçonne ma foi, je voi qu'on m'apprehende,
On m'impute à forfait le ſoin de m'éloigner,
On me croit devoré de l'ardeur de regner,
Et tout prêt de tenter par un orguëil extrême,
Ce que je n'ai pas fait en perdant ce que j'aime:
Sur ces fauſſes raiſons on me retient ici,
Je voi contre mes pleurs qu'un pere eſt endurci,
Je voi mes ennemis triompher de ma peine,
On me lie à mes maux d'une plus forte chaîne,

On veut me voir souffrir, & mes persecuteurs
Ne seroient pas contens si je souffrois ailleurs.

MARTIAN.

Mais, Seigneur....

ANDRONIC.

Je ne puis t'écouter davantage,
Je me livre aux transports de ma secrette rage;
Plus de conseils, il faut m'éloigner, ou périr,
Dans le champ qui m'attend je brûle de courir.
C'est nourrir trop long-tems une douleur timide,
Je veux que desormais la colere me guide;
Pour faire hautement repentir l'Empereur
D'avoir traité son fils avec tant de rigueur.
Mais déja dans ces lieux regne un profond silence,
Cours, hâte-toi, réponds à mon impatience;
Observe le moment où nous pourrons partir,
Et quand il sera tems reviens m'en avertir.

SCENE IV.

ANDRONIC *seul.*

ENfin, dans un instant, ma fortune cruelle
Va prendre par ma fuite une face nouvelle,
Si le Ciel favorable aux vœux que je lui fais,
Approuve ma retraite, & soutient mes projets.
O vous, dont si long-tems j'ai cheri la presence,
Lieux à mes vœux si doux, sacrez murs de Bisance,
Palais de mes ayeux où je reçus le jour,
Je me prive à jamais de votre heureux séjour,
Je fuis; mais en partant mon amour vous confie
Un tresor à mes yeux bien plus cher que ma vie;
Heureux dans votre sein de pouvoir l'enfermer!
Je l'aime, je l'adore, & ne l'ose nommer.
Pour lui plaire, à l'envi redoublez tous vos charmes,
Voyez couler ses jours sans trouble, sans allarmes,
Et le Ciel sur moi seul épuisant ses rigueurs,
Puissiez-vous n'être plus les témoins de ses pleurs.
Enfin....



SCENE V.

ANDRONIC, MARTIAN.

MARTIAN.

Venez, Seigneur, l'heure nous favoriſe.
Partez....

ANDRONIC.

Allons. O Ciel, conduis notre entrepriſe !
Puiſſions-nous ſans témoins abandonner ces lieux!
Mais on vient, l'Empereur ſe preſente à mes yeux,
Serois-je découvert!



SCENE VI.

L'EMPEREUR, LEON, MARCENE, ANDRONIC, MARTIAN, ASPAR, CRISPE, GELAS, Gardes.

L'EMPEREUR.

Gardes, qu'on les saisisse.

ANDRONIC.

Ah! du moins par ma mort prévenons sa justice.

Il se veut tuer, on le desarme.

L'EMPEREUR.

Mais Prince, songez-vous qu'un dessein si cruel
Vous peut faire à mes yeux passer pour criminel?
On ne s'immole point quand on n'a rien à craindre.

ANDRONIC.

Puisque vous sçavez tout, qu'est-il besoin de feindre?
Si l'on n'eût pris le soin de vous en avertir,
M'auroit-on arrêté quand je croyois partir?
Oüi, je suis criminel, vous connoissez mon crime,
Je voulois à vos coups dérober la victime,
Satisfaire à la fois mon cœur & vos soupçons,
Vous épargner le soin de chercher des raisons
Pour condamner un fils que vous croyez perfide,
Et sauver à vos mains l'horreur d'un parricide.

L'EMPEREUR.

L'orgueil d'un criminel peut-il aller plus loin ;
Qu'on l'ôte de mes yeux, qu'on le garde avec soin,
Et qu'on fasse expirer au milieu des suplices
Leonce & Martian ses malheureux complices.
Vous Leon, hâtez-vous, & sans perdre un moment,
Suivez le Prince, allez chercher exactement
Tout ce qui peut servir à nous prouver son crime,
Et rendre contre lui ma fureur légitime.

SCENE VII.

L'EMPEREUR, MARCENE, Gardes.

MARCENE.

VOus l'avez vû, Seigneur ; sans nous, sans nos avis,
Le perfide Leonce emmenoit votre fils ;
Ils s'éloignoient tous deux, & ce Palais tranquile
Sembloit leur assurer une fuite facile ;
Mais, Seigneur, un des miens les suivant de plus près,
A connu leur dessein, & vû tous leurs apprêts ;
Il m'a tout dit, nos soins ont prévenu leur fuite,
Et de leurs attentats la déplorable suite ;
Par-là, n'en doutez point, des peuples revoltez
Les projets sont trahis, les transports arrêtez ;
Enfin ne craignez plus les efforts de leurs armes.

SCENE VIII.

L'EMPEREUR, IRENE, EUDOXE, NARCE'E, MARCENE, Gardes.

IRENE.

QU'ai-je entendu, Seigneur ? quel bruit, quelles allarmes,
Quel danger imprévû ? quel dessein odieux
Trouble votre repos, vous attire en ces lieux ?
Tremblante pour vos jours, inquiete, éperduë,
Je vous cherche, je cours, rien ne s'offre à ma vûë,
Que des pleurs, des soupirs, que des yeux consternez,
Des Soldats interdits, des Gardes étonnez.
Qui cause dans la Cour ce changement terrible ?

L'EMPEREUR.

Madame, à mes perils vous êtes trop sensible,
Je les ai détournez, ne craignez rien pour moi,
Je puis punir un fils qui me manque de foi.

IRENE.

Quoi, Seigneur : . . .

L'EMPEREUR.

Andronic méprisant ma colere,
Couroit insolemment s'armer contre son pere ;
Et malgré ma défense abandonnant ces lieux,
Suivre des revoltez les transports furieux.
Mais le Ciel qui toujours me conduit & me guide,
A trompé les desseins de ce Prince perfide,

Et par ce juste soin qu'il répand sur les Rois,
Soumis un fils rebelle à la rigueur des loix ;
Il est en mon pouvoir, & ce Prince coupable
Doit servir aux mutins d'exemple mémorable.

IRENE.

Ah ! pouvez-vous former ce funeste dessein,
Seigneur, & seriez-vous à ce point inhumain ?

L'EMPEREUR.

Madame.....

IRENE.

A cet excès pousser votre colere ?
Quelle horreur !... pardonnez à mon discours sincere :
Je crains pour vous, Seigneur, l'infaillible retour
Des mouvemens du sang, des transports de l'amour,
Qui blessant votre cœur de mortelles atteintes,
Pour ce fils immolé vous couteroit des plaintes :
Je crains pour vous la honte & les noms malheureux
Dont pourroit vous charger ce sacrifice affreux.
Ces exemples fameux d'une austere justice
Entraînent après eux un éternel supplice ;
La haine se répand sur celui qui punit,
L'Amour & la pitié sur celui qui périt,
Et qui peut sur son fils porter sa main cruelle
Semble peu mériter qu'il demeure fidelle.
Peut-être j'en dis trop : mais mon zele, Seigneur,
Ne tend qu'à prévenir un repentir vengeur,
Qu'à vous sauver enfin d'une indigne memoire.

L'EMPEREUR.

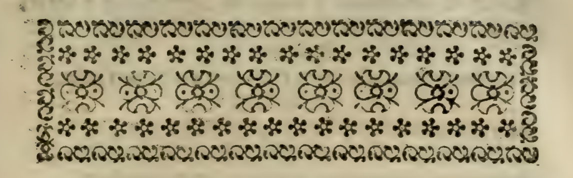
Madame, c'est assez, j'aurai soin de ma gloire,
Je voi ce que prétend le zele officieux
Qui vient en ce moment d'éclater à mes yeux ?
Je connois votre cœur, je sçai tout ce qu'il pense :
Allons, ne doutez point de ma reconnoissance.

SCENE IX.

MARCENE *seul.*

Enfin le Prince est prés de périr aujourd'hui,
Aigrirons-nous encor l'Empereur contre lui ?
Ou faut-il que nos soins s'opposent à sa perte ?
Ah ! prenons sans effroi l'occasion offerte,
Il nous a menacez, il nous perdroit un jour,
N'attendons point du sort ce funeste retour.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LEON, ASPAR.

LEON.

OUi, c'eſt vous que je cherche, & je viens vous inſtruire
D'un ordre neceſſaire au ſalut de l'Empire,
L'Empereur à vous ſeul daigne le confier.

ASPAR.

Je ſuis prêt pour lui plaire à tout ſacrifier,
Commandez.

LEON.

L'Empereur a déja vû la Lettre
Qu'entre les mains du Prince on a voulu remettre.
Vous ſçavez que celui qui l'avoit entrepris,
S'approchoit de ces lieux quand nous l'avons ſurpris :
Cependant l'Empereur veut que ſon fils la voye,
Il vous donne ce ſoin, Aſpar, il vous l'envoye ;

Faites-la rendre au Prince, & trompez-le si bien,
Que de cet artifice il ne soupçonne rien.

ASPAR.

Seigneur, reposez-vous sur la foi de mon zele.

LEON.

Mais sur-tout employez un ministre fidele,
Instruisez-le avec soin quand vous le choisirez,
Souvenez vous enfin que vous en répondrez.
Adieu.

SCENE II.

ASPAR *seul.*

NE craignez rien, je vous ferai connoitre
Qu'Aspar, quand il choisit, ne choisit point un traître.
Mais je vois Andronic, il porte ici ses pas.



SCENE III.

ANDRONIC, ASPAR, Gardes.

ANDRONIC.

QU'on me laiſſe un moment, qu'on ne me trouble pas.
Deſſeins mal concertez, malheureuſe vangeance.
Dont mon cœur abuſé gouta trop l'eſperance,
Douces illuſions de mes eſprits charmez,
Projets évanouis auſſi-tôt que formez,
Ne m'entretenez plus de vos vaines chimeres,
Et laiſſez-moi ſans vous contempler mes miſeres.
O Ciel ! dans quel état me trouvai-je reduit ?
Chacun dans mon malheur me trahit ou me fuit.
Sans amis, ſans ſecours, dans ce moment funeſte,
A quoi dois-je m'attendre, & quel eſpoir me reſte ?
Leonce & Martian que déja l'Empereur
Vient de ſacrifier à ſa prompte fureur ;
De moment en moment ma garde redoublée ;
Le noir preſſentiment dont mon ame eſt troublée ;
Mille triſtes objets me font imaginer
Où ces commencemens doivent ſe terminer.
Oüi, je n'en doute plus, on a juré ma perte,
Puiſque de mes deſſeins la trame eſt la découverte,
Je ſuis trahi, je meurs, & la rigueur du ſort
Dans les ombres du crime envelope ma mort.
Qu'au gré de ſes tranſports l'Empereur m'en puniſſe,
Mais auſſi, qu'il ſe juge, & ſe faſſe juſtice ;

Qu'il songe à nos destins, & lequel de nous deux
Est le plus criminel ou le plus malheureux.
Emporté par le feu d'un imprudent courage
Je forme un vain projet, je me livre à ma rage,
Je me rends à l'espoir dont on me vient flatter,
Voilà tous les forfaits qu'on me peut imputer.
Mon pere.... mais que dis-je? il refuse de l'être,
A quelle marque enfin puis-je le reconnoître?
Il m'ôte ma Maîtresse, & l'Empire, & le jour,
Voilà tous les presens que m'a fait son amour.
Ne nous efforçons point d'émouvoir sa tendresse,
Rien ne desarmeroit sa fureur vengeresse;
Et quand par mes efforts je pourrois l'attendrir,
Mes jours ne valent pas qu'il m'en coute un soûpir.
Mais que veut-on de moi?

SCENE VI.

ANDRONIC, GELAS.

GELAS.

SEigneur, c'est une Lettre
Qu'en secret dans vos mains j'ai promis de remettre.

ANDRONIC.

N'avez-vous rien à dire? & ne puis-je sçavoir....

GELAS.

Non, Seigneur, je vous quitte, & j'ai fait mon devoir.

SCENE V.

ANDRONIC *seul.*

EST-il quelque remede au malheur qui m'accable ?
Le Ciel me jette-t'il un regard favorable ?
Qui peut être touché de mon sort inhumain ?
Lisons. Je ne sçaurois reconnoître la main.
Mais sur ces traits à peine ai-je porté la vûë,
Que d'un trouble soudain mon ame s'est émûë.
Je ne sçais quel présage & quels secrets combats
Me causent des transports que je ne sentois pas.

(*Il lit.*)

Par un dernier effort appaisez votre Pere ;
Ne menagez plus rien, Prince, pour vous sauver ;
Assurez une vie à l'Etat necessaire
Et songez qu'en mourant .... Je ne puis achever.

(*Après avoir lû.*)

O bonté sans exemple ! Adorable Princesse !
Quoi, pour mes jours encor votre cœur s'interesse ?
Oüi, je n'en doute plus, mon cœur est éclairci,
Et vous seule avez droit de me parler ainsi.
Je connois votre voix, il me semble l'entendre.
A ce dernier effort aurois-je osé m'attendre ?
Abandonné de tous. . . Ah ! Prince trop heureux,
Par où merites-tu des soins si genereux ?
Non, ne nous plaignons plus de la rigueur d'un pere ;

Quels bienfaits me vaudroient autant que sa colere ?
Irene, de vos vœux je me fais une loi,
Vous voulez que je vive & c'est assez pour moi.
A vos moindres desirs je suis prêt à me rendre :
Mais helas ! l'Empereur voudra-t'il bien m'entendre ?
N'importe; pour vous plaire il faut tout hazarder;
Ma fierté, ma fureur à l'amour doit ceder.
Resous-toi donc, mon cœur, à cette violence,
Surmonte ton orgueïl, quoyque sans esperance.
Princesse, recevez ce gage de ma foi,
Comme le plus pressant d'un homme tel que moi,
Mais aprés cet effort; craignez d'en faire d'autres:
Pour conserver mes jours n'exposez point les vôtres,
Ne tentez plus pour moi de dangereux secours,
Et laissez à mon sort son déplorable cours.
Hola, Gardes, quelqu'un.



SCENE VI.

ANDRONIC, ASPAR.

ASPAR.

SEigneur, que faut-il faire ?

ANDRONIC.

Sçachez si je pourrois entretenir mon pere ;
Si suspendant le cours de son ressentiment,
Il daigneroit encor m'écouter un moment ?

SCENE VII.

ANDRONIC *seul.*

QUe vai-je faire, ô Ciel ! quelle triste entre-vûë !
Que dire à l'Empereur ? quelle honte à sa vûë ?
Je vais donc lâchement implorer la bonté
D'un pere qui me traite avec indignité ?
Qui ne me fit jamais ni caresse, ni grace,
Qui me hait dans le cœur, dont la froideur me glace ;
Qui fermant toute entrée à l'amour paternel,
Ne voit plus dans son fils qu'un sujet criminel ?
Pourrai-je seulement soutenir sa presence ?
Il ne me repondra qu'avec un froid silence ;
Son front ne m'offrira qu'un severe dédain,

J'aurai le déplaiſir de m'abaiſſer en vain :
Eſt-il quelque malheur, eſt-il quelque ſupplice
Plus douloureux pour moi qu'un ſi dur ſacrifice ?
O rigoureuſe loi d'un aſcendant vainqueur !
Quels terribles aſſauts tu livres à mon cœur !

SCENE VIII.

ANDRONIC, ASPAR.

ASPAR.

PReparez-vous, Seigneur, votre Pere s'approche.

ANDRONIC.

Dites plutôt mon Roi. Quel combat ! quel reproche !
Je ſens plus que jamais mon cœur ſe revolter.

SCENE IX.

L'EMPEREUR, ANDRONIC, ASPAR.

L'EMPEREUR.

QU'on nous laiſſe. A mes pieds viendra-t'il ſe jetter ?

ANDRONIC.

Par où commencerai-je, & qu'eſt-ce que j'eſpere?

L'EMPEREUR.

Je sens à son aspect redoubler ma colere.

ANDRONIC.

Allons, obéïssons & ne balançons plus.
Vous me voyez, Seigneur, interdit & confus....

L'EMPEREUR.

Qu'attendez-vous de moi, Prince? quelle esperance
Vous a fait en ces lieux souhaiter ma presence?

ANDRONIC.

Ah! loin de m'accabler, Seigneur, rassurez-moi,
Mes esprits sont saisis & de trouble & d'effroi.
Mon courage abattu succombe à ma tristesse.

L'EMPEREUR.

Un cœur comme le vôtre a-t'il tant de foiblesse?

ANDRONIC.

Souvenez-vous, Seigneur, que je suis votre fils.

L'EMPEREUR.

Et le plus dangereux de tous mes ennemis.

ANDRONIC.

Le croyez-vous, Seigneur? Ah Ciel! qu'osez-vous dire?

L'EMPEREUR.

Ce qu'un juste courroux & la raison m'inspire.

ANDRONIC.

Que je suis malheureux!

L'EMPEREUR.

Bien moins que criminel.

ANDRONIC.

Ne quitterez-vous point ce sentiment cruel?
Serez-vous pour un fils inflexible & severe?

L'EMPEREUR.

Avez-vous donc été plus tendre pour un pere?

ANDRONIC.

Eh quoi, ç'en est donc fait? Il ne m'est plus permis,
Seigneur, de me donner le nom de votre fils?

Et cependant, helas ! dans ce moment funeste,
Ce nom de tous mes biens est le seul qui me reste.
Oüi, Seigneur, je n'oppose à ce juste courroux,
Que ce sang, que ces traits que j'ai reçus de vous.
J'ose dans votre cœur, avec cette défense,
Me promettre toujours un reste d'innocence.

L'EMPEREUR.

C'est-là ce qui vous rend plus coupable à mes yeux,
Vous joignez à ce nom des noms trop odieux,
Ingrat, & sans fremir je ne puis reconnoître
Mon sang dans un rebelle, & mon fils dans un traître.

ANDRONIC.

Seigneur....

L'EMPEREUR.

Ce ne sont plus maintenant des soupçons,
Nous avons découvert toutes vos trahisons.
Allez, Prince, marchez où l'honneur vous convie,
Soulevez contre moi toute la Bulgarie,
Dans ces nobles emplois signalez votre bras;
D'autres crimes encore....

ANDRONIC.

Ah ! ne le croyez pas;
Ne me reprochez point un crime imaginaire.

L'EMPEREUR.

Quoi, se rendre le chef d'un peuple temeraire,
Traiter secretement avec des revoltez,
Sont-ce-là dites-moi, des crimes inventez ?
Que ne puis-je douter de ton ingratitude !
S'il m'en restoit encor la moindre incertitude,
Bientôt en ta faveur je sçaurois m'abuser,
Et je te deffendrois au lieu de t'accuser.
Mais de ta propre main j'ai vû le seing parjure,
Et mes yeux dans mon cœur font taire la nature.
A quoi tendoient enfin ces perfides Traitez,
Ces aziles offerts, ces secours acceptez,

Ces sermens mutuels, cette coupable ligue,
Qu'au Trône où dès long-tems un pere te fatigue ?
Repons-moi, si tu peux ? As-tu quelques raisons ?
Ou plûtôt, sont-ce là toutes tes trahisons ?
Parle. Ton embarras suffit pour te confondre.

ANDRONIC.

Non, Seigneur, je ne puis ou n'ose vous répondre.
Je suis moins criminel que je ne le parais,
Et vous ne sçavez pas encor tous mes secrets.

L'EMPEREUR.

Quoi ?

ANDRONIC.

De vos favoris la farouche conduite
Pourroit justifier le dessein de ma fuite :
Sous le joug importun de leurs severes loix,
Les cœurs les plus soumis murmurent quelquefois
Et l'on doit imputer dans un jeune courage
De tels égaremens aux foiblesses de l'âge :
Mais je ne veux devoir ma défense qu'à vous :
Souffrez que je me jette encore à vos genoux :
Votre ame en ma faveur n'est-elle point émüë ?
Quoi, loin de m'écouter, vous détournez la vûë?
Votre cœur se refuse aux tendres mouvememens
Qui devroient le saisir dans ces tristes momens ?
Regardez-moi, Seigneur, avec des yeux de pere:
Mais helás! je ne fais qu'aigrir votre colere.

L'EMPEREUR.

Prince, n'avez-vous rien à me dire de plus ?

ANDRONIC.

Non; D'en avoir tant dit je suis même confus.
Ah! ce n'est point l'horreur du coup qui me menace,
Qui m'a fait mandier une honteuse grace;
Et mon cœur en effet n'attendoit pas de vous,
Après tant de rigueurs, un traitement plus doux;
Je sçai trop que pour moi vous êtes insensible,
Et la mort à mes yeux n'offre rien de terrible.

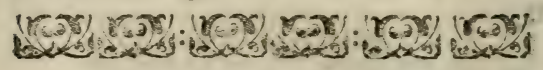
Si l'on ne m'eût contraint à cet indigne effort....

L'EMPEREUR.

C'est assez, je t'entens.

ANDRONIC.

Ordonnez de mon sort,
Hâtez le coup fatal d'une lente justice;
La vie est desormais mon plus cruel supplice,
Et je mourrois bientôt de honte & de regret
De m'être à vos genoux abaissé sans effet.



SCENE X.

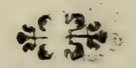
L'EMPEREUR *seul.*

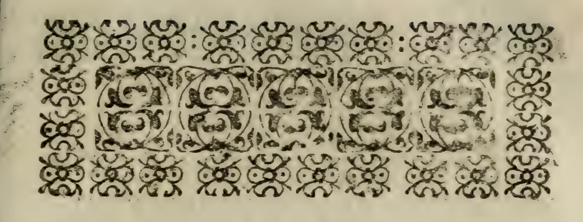
O Ciel! jusqu'où l'emporte une aveugle insolence?
C'est trop en sa faveur me faire violence.
Si l'on ne m'eût contraint à cet indigne effort,
Dit-il.... Ah! ce mot seul décide de sa mort.
Je suis trop éclarci, l'Imperatrice l'aime:
Non, non, ce ne peut être une autre qu'elle même;
Irene a fait tracer cet odieux écrit,
Qui d'un trouble fatal a rempli mon esprit.
Tremblante pour ses jours, à tous mes vœux contraire,
Elle a tout hazardé pour ce fils temeraire:
Je n'en puis plus douter, le traître s'est trahi:
A d'autres loix enfin auroit-il obéi?
Et n'eût été l'espoir de plaire à ce qu'il aime,
Se fût-il jamais fait cet effort sur lui-même?
De quel air l'insolent s'est-il humilié?
Il excitoit ma haine au lieu de ma pitié:
J'ai vû jusqu'à mes pieds ce superbe courage,
De ses respects forcez desavoüer l'hommage;
Il n'a pu soutenir un repentir trompeur,

Et sa bouche a trahi la fierté de son cœur.
Dans quel tems ? au moment que malgré ma colere
Le traître me faisoit sentir que j'étois pere ;
Que toute ma fureur m'alloit abandonner ;
Que sçai-je ? quand mon cœur eût pû lui pardonner,
Que cette lettre entre eux marque d'intelligence !
Vous n'abuserez plus de mon trop d'indulgence,
Traîtres. Mais par quel charme ont-ils pû m'éblouïr ?
Comment ont-ils osé songer à me trahir ?
Moi, qui par tant de soins & de perseverance,
De penetrer les cœurs possede la science ?
Qui par l'art que j'employe à cacher mes projets,
Connois tous les chemins, tous les détours secrets ;
Qui par ma politique & mon adresse à feindre,
Force tous mes Voisins, tous les Rois à me craindre ?
Dans mon propre Palais, au milieu de ma Cour,
Je me vois le joüet d'un temeraire amour :
Deux perfides, sans art & sans experience,
Aveuglant ma raison, & trompant ma prudence,
Démentent, par des feux mortels à mon honneur,
Tout ce que l'Univers publie en ma faveur.
Helas ! ils m'abusoient sans peine & sans étude,
Je n'avois de leur part aucune inquietude,
Mon cœur de noirs soupçons n'étoit point combattu,
Et dormoit sur la foi de leur fausse vertu.
O malheureux époux ! ô déplorable pere !
Où dois-tu t'arrêter ? où porter colere ?
Leur juste châtiment ne peut être trop prompt,
Dans leur perfide sang étouffons cet affront :
Mais sur-tout menageons leur mort vaec prudence ;

Par des chemins divers achevons ma vangeance ;
Prévenons pour ma gloire un dangereux éclat,
Condamnons Andronic en criminel d'Etat ;
Par un effort secret perdons l'Imperatrice,
Et cachons à la fois son crime & son supplice.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANDRONIC *seul.*

SErai-je encor long-tems dans cet état cruel ?
Pourquoi laisse-t'on vivre un Prince criminel ?
Cette lenteur funeste, & cette incertitude
M'ont déja fait souffrir un supplice trop rude ;
Chaque instant qu'on ajoûte à mes jours malheureux,
Ne sert qu'à redoubler l'horreur que j'ai pour eux.
Viendra-t'on ? L'Empereur après notre entrevûë,
Peut-il laisser encor ma perte suspenduë ?
Si par mes attentats il se croit outragé,
Ma honte & mon dépit ne l'ont que trop vangé.
Que je souffre ! Je cede à mon impatience.
Ciel, qui vois mes combats, redouble ma constance,
Je ne puis resister à tout ce que je sens :
Mais enfin voici l'ordre & la mort que j'attens,

SCENE II.

ANDRONIC, ASPAR, GELAS, CRISPE.

ASPAR.

SEigneur....

ANDRONIC.

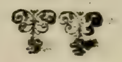
Je vous entens, on veut que je perisse,
Allons donc.

ASPAR.

Vous pouvez choisir votre supplice;
L'Empereur le permet.

ANDRONIC.

Sa bonté me surprend,
Je le croyois moins tendre, & mon crime trop grand.
Je n'abuserai point enfin de cette grace,
Et le coup de bien près va suivre la menace:
Qu'on me prepare un bain; quand il faudra partir,
Vous me trouverez prêt, revenez m'avertir.



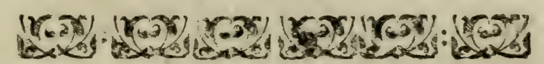
SCENE III.

ANDRONIC, ASPAR, GELAS.

ANDRONIC.

MAis helas ! quel transport, q..l mouvement me presse ?
Que l'on me donne un siege. * Il suffit, qu'on me laisse.
Sortez-donc ; à mes yeux n'offrez point vos douleurs :
Que servent à mes maux les soûpirs & les pleurs ?

* *Crispe lui donne un siége.*



SCENE IV.

ANDRONIC *seul.*

IL est tems de s'armer d'une noble constance.
Où se termine, helas ! toute mon esperance ?
Sorti du plus beau sang qu'adore l'Univers,
Maître dès le berceau de cent Peuples divers,
Quand je croi m'affranchir de l'affreux esclavage
Dont le joug si long-tems fit gemir mon courage ;
Quand les biens, les honneurs, la gloire, les plaisirs
Devoient s'offrir en foule à mes premiers desirs,
Je meurs, & dans le cours de mes jeunes années,
Je voi d'un coup fatal trancher mes destinées.
Mais quoi, toujours en proye à la rigueur du sort,
Je ne puis de mes maux sortir que par la mort ;

Il eſt à mon repos un ſi puiſſant obſtacle,
Qu'en ma faveur le Ciel ne peut faire un miracle;
Et tant que je vivrois, brûlé des mêmes feux,
Je ſerois criminel, ou ſerois malheureux:
Furieux ſans effet, Amant ſans eſperance,
Contraint dans mon amour, contraint dans ma vangeance,
Penetré de tendreſſe, agité de courroux,
Sans oſer ſignaler ni mes vœux, ni mes coups;
Ah! le Ciel me devoit être un peu moins contraire,
Laiſſer libre du moins ma flâme, ou ma colere,
M'offrir un cœur pour qui tout le mien pût brûler,
Ou le ſang d'un Rival que je puſſe immoler.
Enfin dans ces combats je ne ſçaurois plus vivre,
Et je doi rendre grace au coup qui m'en délivre.
Oüi, je ſuis reſolu Mais que deviendrez-vous,
Irene? De mon Pere évitez le courroux.
Ma mort vous coûtera de dangereuſes larmes,
L'Empereur en prendra de terribles allarmes;
Et que ſçai-je? Peut-être en ce moment fatal,
Il me condamne moins en Pere qu'en Rival.
Ah! penſer accablant où mon cœur s'abandonne!
Que peril pour Irene, ô Ciel, s'il la ſoupçonne!
Princeſſe, que je crains que ſes terribles coups,
Après m'avoir frappé, ne s'étendent ſur vous!
Voilà ce qui m'étonne, & non pas le ſupplice;
Mais je touche au moment du fatal ſacrifice.
Ciel! je t'offre ma mort, appaiſe ta rigueur,
Puiſſes-tu loin de moi porter ton bras vangeur!
Contre un barbare époux protege l'innocence,
Ne te laſſe jamais d'embraſſer ſa défence.

SCENE V.

ANDRONIC, ASPAR, GELAS.

ANDRONIC.

POurquoi me montrez-vous un visage interdit ?
Avez-vous fait, Aspar, ce que je vous ai dit ?

ASPAR.

Oüi, Seigneur, tout est prêt, je fremis de le dire.

ANDRONIC.

Tout est prêt ? allons donc.

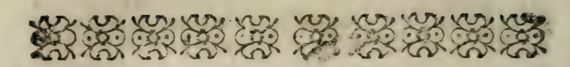
ASPAR.

O vertu que j'admire !
Gelas, menez le Prince.

SCENE VI.

ASPAR *seul.*

AH ! dans son triste sort,
Je lui cache des maux plus cruels que sa mort.
Sinistre évenement ! exemple redoutable !
O perte pour l'Empire à jamais déplorable !
De quels coups après toi sommes-nous menacez ?



SCENE VII.

IRENE, NARCE'E, ASPAR.

IRENE.

NOn, je ne puis me rendre à tes ſoins empreſſez,
Je veux voir Andronic en ce monent funeſte,
Narcée, & lui donner tout le tems qui me reſte.
Que fait le Prince, Aſpar? l'apprendrai-je à mon tour?

ASPAR.

Madame....

IRENE.

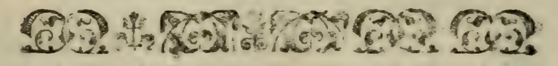
Expliquez-vous, parlez-moi ſans détour.

ASPAR.

Auprès de l'Empereur un ordre exprès m'attire,
Vous ſçaurez tout.

IRENE.

Allez, prenez ſoin de lui dire
Que je ſuis en ces lieux, enfin que je l'attens,
Prête à lui reveler des ſecrets importans.



SCENE VIII.

IRENE, NARCE'E.

NARCE'E.

MAis que pretendez-vous, & qu'eſt-ce que vous faites?

Madame, ſongez-vous à l'état où vous êtes ?
Helas ! que je vous plains ! Mon cœur ſaiſi d'ef-
froi
Regarde votre ſort. . . .

SCENE IX.

IRENE, EUDOXE. NARCE'E.

EUDOXE.

Ciel ! qu'eſt-ce que je voi ?
Quel eſt votre deſſein ? vous m'avez donc trom-
pée ?
Quoi, Madame, à mes bras n'êtes-vous échapée,
Que pour courir ici par d'indignes douleurs,
Montrer que vous avez merité vos malheurs ?
Quel ſuccès de mes ſoins ! Ah ! l'aurois-je pû
croire
Que vous euſſiez ſi mal ménagé votre gloire ?
Que dira l'avenir, tout l'Empire, un Epoux ?

IRENE.

O Ciel ! pour ces conſeils quel tems choiſiſſez-
vous ?
Helas ! en ma faveur ſoyez plus indulgente,
Je vai mourir, Eudoxe, & mourir innocente :
Vous m'avez vû toujours ſi ſoumiſe à vos loix,
Qu'il doit m'être permis d'y manquer une fois ;
Calmez votre courroux, étouffez vos reproches,
Je commence à ſentir les fatales approches,
Voilà le prompt effet du breuvage mortel
Qui conſomme l'horreur de mon deſtin cruel.
Vos yeux en ſont témoins, avec quelle induſtrie

Les traîtres ont voulu me cacher leur furie :
Mais tous leurs ſoins n'ont pû m'abuſer un moment,
Et ma main & ma bouche ont pris avidement
Le vaſe criminel & la liqueur funeſte
Qui de mes triſtes jours va conſommer le reſte.

EUDOXE.

Ah ! quittez ce deſſein, & cherchez du ſecours.

IRENE.

Voulez-vous de mes maux éterniſer le cours ?
Non, non, qu'à l'Empereur je ſerve de victime,
Il croit ſon fils & moi noircis du même crime :
Ah ! courons le chercher, il eſt près de ces lieux,
Venez mêler vos pleurs à nos triſtes adieux :
Que les derniers regards de ce Prince fidelle,
Lui faſſent voir l'excès de ma douleur mortelle ;
Qu'avant que d'expirer il apprenne aujourd'hui
Qu'Irene un ſeul moment ne vit pas après lui ;
Que d'un joug importun mon ame dégagée,
Se montre toute entiere à la ſienne affligée ;
Qu'au même inſtant la mort briſant les mêmes nœuds,
Nos eſprits en ſortant ſe rencontrent tous deux ;
Que renduë à celui pour qui ſeul j'étois née,
J'accompliſſe à la fin toute ma deſtinée.

SCENE X.

IRENE, EUDOXE, NARCE'E, GELAS.

GELAS.

MAdame où courez-vous, & qu'allez-vous chercher ?
Ah ! plutôt de ces lieux il faut vous arracher,

Evitez un objet qui déchire mon ame,

IRENE.

Andronic est donc mort ?

GELAS.

Il ne vit plus, Madame,
Je viens en ce moment de le voir expirer
Dans le bain que lui-même avoit fait preparer.

IRENE.

Soûtenez-moi : Je cede après ce coup funeste :
Et vous, du sort du Prince apprenez-moi le reste.

GELAS.

Sans se plaindre un moment de son sort inhumain,
Il nous suit. Sans fremir il entre dans le bain,
Offre ses bras lui-même, en fait couper les veines,
Montre un cœur insensible au milieu de ses peines,
Et des flots de son sang qui coule à gros ruisseaux
Bientôt du bain fatal il voit rougir les eaux.
Cependant il pâlit, & ses yeux s'obscurcissent,
De moment en moment ses esprits s'affoiblissent,
Son ame avec son sang trop prompt à s'écouler,
Court au terme fatal . . . .

IRENE.

Je me sens accabler,
Donnez un peu de tems à mon ame abattuë,
C'est assez : achevez un discours qui me tuë.

GELAS.

Il leve au Ciel les yeux pour la derniere fois,
Et prononce ces mots d'une mourante voix :
O mort ! des malheureux unique & sur azile,
Je verrois ton approche avec un œil tranquile.
Si du courroux vangeur dont je subis la loy,
La rigueur aujourd'hui ne tomboit que sur moi ;
Je crains . . . En cet instant son ame s'est émûë ;
Il promene par tout une inquiete vûë :
Pere cruel, dit-il, *d'un fils infortuné,*
Je te rends tout le sang que tu m'avois donné,
N'en cherche point ailleurs pour assouvir ta rage ;

Alors de la parole il perd presque l'usage,
Il ne garde plus d'ordre en ses discours confus,
Ce ne sont que des mots toujours interrompus,
Son esprit se confond, le trouble s'en empare,
En de vagues projets il s'emporte, il s'égare;
Il adresse sa voix à vous, à l'Empereur,
Paroît tantôt tranquille, & tantôt en fureur;
Enfin son sang s'épuise, & sa force succombe,
Sa tête sur son sein panche, chancele, tombe
Il meurt, & tout son corps sanglant, pâle, glacé,
Ne nous en offre plus qu'un portrait effacé:
Pour moi, le cœur percé de cette affreuse image
De ses persecuteurs je déteste la rage,
Et craignant qu'on me fasse un crime de mes pleurs,
Je vais en d'autres lieux renfermer mes douleurs.

SCENE XI.

IRENE, EUDOXE, NARCE'E.

IRENE.

C'En est fait, à ses yeux la lumiere est ravie,
Eclatez mes soupirs, sa mort vous justifie.

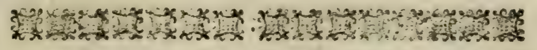
EUDOXE.

Quoi donc?...

IRENE.

Regrets, transports jusqu'ici retenus,
Paroissez, il est tems, je ne vous contrains plus.
Il est mort! Ciel quel sang a-t'on osé répandre?
Reçois du moins les pleurs que je donne à ta cendre,
Cher Prince, vois Irene au bruit de ton malheur,
Ne ménager plus rien, expirer de douleur.

Mais, helas ! du poiſon l'atteinte ſe redouble,
Je ſens croitre à la fois ma foibleſſe & mon trouble,
Et le mortel venin par un injuſte effort,
Ravit à ma douleur la gloire de ma mort.
Non, non, je me trompois ; ils agiſſent enſemble,
Tous deux en même tems .... L'Empereur vient, je tremble,
Ma peine à ſon aſpect vient de ſe redoubler.



SCENE DERNIERE.

L'EMPEREUR, IRENE, EUDOXE, NARCE'E.

IRENE.

SEigneur, avant ma mort j'ai voulu vous parler,
Andronic eſt puni, je meurs empoiſonnée ;
Vous l'avez ſoupçonné, vous m'avez ſoupçonnée,
Une Lettre aujourd'hui tombée en votre main,
A ſans doute achevé notre ſort inhumain.
Elle venoit de moi : je pourrois vous le taire,
Puiſque les traits étoient d'une main étrangere :
Sans honte je l'avouë : Eh ! pourquoi le caher ?
C'eſt le ſeul attentat qu'on me peut reprocher,
J'en atteſte le Ciel, ce Ciel dont la puiſſance,
Au poids de nos vertus punit ou recompenſe :
Ni votre fils, ni moi, juſqu'au dernier ſoupir,
N'avons jamais formé de criminel deſir :
Il partoit pour me fuir. A mon devoir fidelle
Mon cœur lui preſcrivoit une abſence éternelle:

C'est dans ce même tems qu'un sacrifice affreux,
A vos tristes soupçons nous immole tous deux.
Ce jour à nos neveux va fournir une histoire;
Un exemple d'horreur qu'ils auront peine à croire;
Je ne vous dis plus rien. J'ai consommé mon sort,
Je passe sans regret dans les bras de la mort,
Puisqu'elle rompt les nœuds de l'hymen qui nous lie.
Eudoxe, ménageons cet instant de ma vie,
Otez-moi de ces lieux, & que je puisse au moins
N'avoir en expirant que vos yeux pour témoins.

L'EMPEREUR.

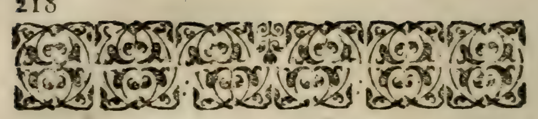
Qu'entens-je? quel effroi, quelle pitié soudaine
S'empare de mon cœur, m'épouvante & me gêne?
Etoient-ils innocens ou coupables tous deux,
Je ne sçais : mais helas! que je suis malheureux!

FIN.

ALCIBIADE,

ALCIBIADE,

TRAGEDIE.



ACTEURS.

ARTAXERCE, Roy de Perſe.

PALMIS, Fille d'Artaxerce.

ARTEMISE, Princeſſe du Sang des Rois de Perſe.

PHARNABAZE, Satrape, Favori d'Artaxerce.

ALCIBIADE, Athenien, banni de ſa partie.

AMESTRIS, Goúvernante de Palmis.

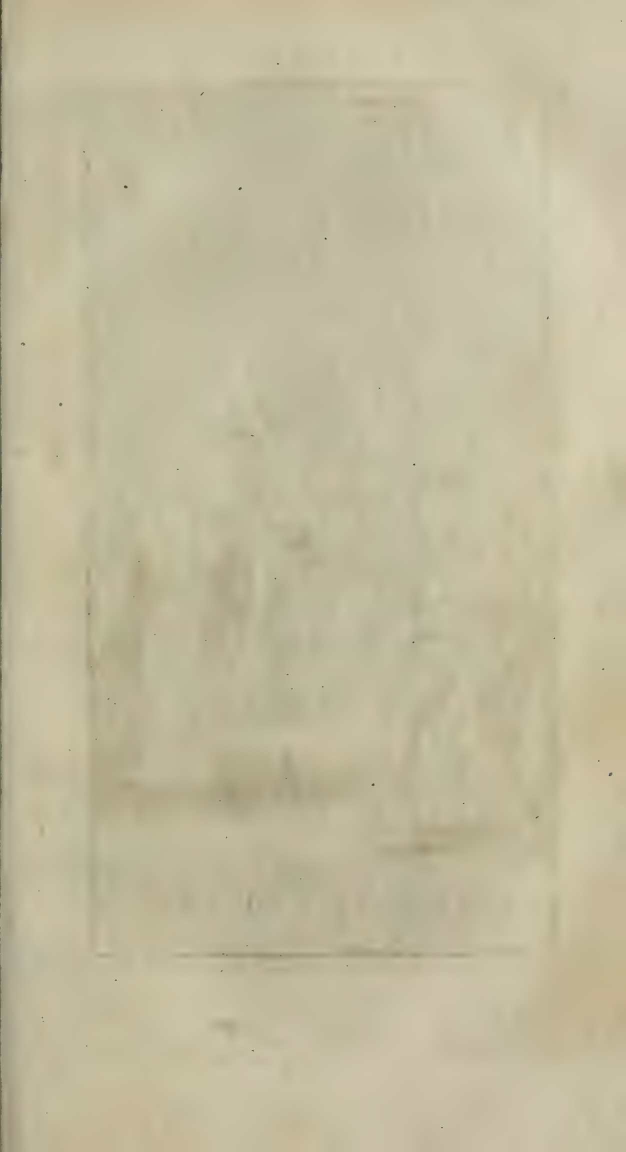
BARSINE, confidente d'Artemiſe.

AMINTAS, Athenien, Confident d'Alcibiade.

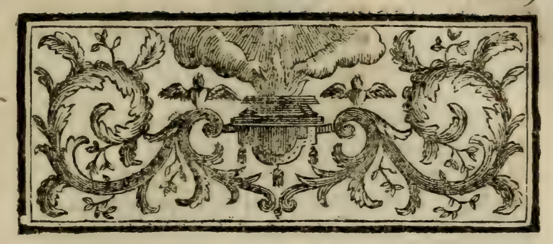
MEMNON, Officier de l'Armée d'Artaxerce.

GARDES.

La Scene eſt à Sardis, Capitale de la Lydie.




I. Audran sculp
ALCIBIADE. TRAGEDIE.



ALCIBIADE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHARNABAZE, MEMNON.

PHARNABAZE.

VENEZ Memnon, venez; dans mon impatience,
J'osois vous soupçonner d'un peu de negligence.

MEMNON.

Eh. pouvois-je prévoir que votre prompt réveil,
Seigneur, devanceroit le retour du Soleil ?
Que sans être lassé d'une course rapide,

Pharnabaze fidelle à l'ardeur qui le guide,
Arrivant à Sardis après mille travaux,
Refuseroit d'y prendre un moment de repos?

PHARNABAZE.

Helas! depuis le jour où le grand Artaxerce
Daigna me confier le destin de la Perse,
Attaché sans relâche à ce penible emploi,
J'ai vû que le repos n'étoit plus fait pour moi.

MEMNON.

Quoi, Seigneur ...?

PHARNABAZE.

Dans l'éclat où je passe ma vie,
Je redoute à la fois l'imposture & l'envie;
Leurs traits également m'attaquent chaque jour,
Et ma fortune en craint un funeste retour.
Ainsi pour les forcer l'un & l'autre à se taire,
J'observe tous mes pas avec un œil severe:
Je crains à tous momens qu'un trop vaste pouvoir
Me porte quelque jour à trahir mon devoir,
Ou que persuadé qu'on ne peut me detruire,
Je néglige les soins que je dois à l'Empire.
Quelle que soit pour nous la tendresse des Rois,
Un moment leur suffit pour faire un autre choix:
En vain nous pretendons, pas d'assidus services,
D'un Monarque inquiet arrêter les caprices;
Un seul mot contre nous à propos avancé,
Un seul de nos projets par le sort renversé,
Détruit dans un instant toute la confiance
Que nous donnoient trente ans de peine & de prudence;
Et souvent pour remplir les emplois les plus grands,
On y place après nous d'indignes concurrens,
Qui pour toute vertu ne possedent peut-être
Que l'art de sçavoir feindre & de flater leur Maître.

Mille exemples connus de ces fameux revers
Sur ce peril pressant tiennent mes yeux ouverts,
Et me font redoubler le zele qui m'anime :
Mais du bonheur public je deviens la victime ;
Et mon cœur accablé des efforts que je fais,
Donne à tous un repos qu'il ne goute jamais.

MEMNON.

Eh ! pourquoi vous gêner d'une crainte importune ?
Seigneur, tant de vertu soutient votre fortune
Que personne n'osant y prétendre après vous ;
Ce rang que vous tenez ne fait point de jaloux.
Alcibiade seul pouvoit mieux qu'aucun autre
Egaler dans l'Etat sa puissance à la vôtre,
Et partager du Roi l'estime & la faveur ;
Mais l'éclat de ce rang n'a point flaté son cœur ;
Et ce Heros cherchant un sejour plus tranquille,
Dans les murs de Sardis a choisi son azile,
Où depuis plus d'un an son sort enseveli
Demeureroit peut-être en un profond oubli,
Si l'Univers entier occupé de sa gloire,
Pouvoit un seul moment en perdre la memoire.

PHARNABAZE.

Ah ! que n'est-il encor engagé près du Roi !
Que ne partage-t'il son cœur & mon emploi !
Ce fut pas mes avis que proscrit dans la Grece,
Fuyant d'un peuple ingrat la fureur vangeresse,
Il vint vers Artaxerce, & sçut trouver en lui
Un Maître genereux, un salutaire appui.
Bien que ce Grec lui seul auteur de nos allarmes
Eût long-tems arrêté les progrès de nos armes,
Affoibli notre empire, & dans mille combats
Embrasé nos Vaisseaux, immolé nos soldats ;
Cependant peu de jours après son arrivée,
Je vis au plus haut rang sa fortune élevée ;
Je vis même le Roi se confier à lui,
Artemise à la Cour devenir son appui,

Et Palmis lui marquant une bonté ſincere,
Applaudir aux bienfaits dont le combloit ſon pere.
D'abord voyant tomber cet honneur infini
Sur un Chef étranger qu'Athenes a banni,
J'en ſentis, je l'avouë, une ſecrete peine;
Mais bien-tôt ſa vertu triompha de ma haine;
Il m'aima, je l'aimai; chacun avec ardeur
De l'Etat par ſes ſoins ſoutenoit la grandeur;
Quand on vit de la Cour partir Alcibiade,
On veut le retenir, rien ne le perſuade;
D'une étroite amitié j'atteſte en vain les nœuds,
En vain le Roi s'empreſſe à prevenir ſes vœux;
Ni ſes nouveaux bienfaits, ni les ſoins des Princeſſes,
Ni d'une Cour en pleurs les preſſantes careſſes
Ne purent avec nous l'arrêter un moment,
Il s'impoſa lui-même un dur banniſſement.
Vous qui depuis un mois le voyez à toute heure,
Dites-moi, que fait-il dans ſa triſte demeure?
Quels ſont ſes ſentimens? que penſe-t'il?

MEMNON.

Seigneur,
Puis-je vous informer de l'état de ſon cœur?
Tous mes efforts n'ont pu le découvrir encore.
Je ne vous dirai point quel chagrin le devore;
Mais les dehors trompeurs de ſa tranquillité
Nous cachent mille ſoins dont il eſt agité.
Ce mépris de la Cour, cet exil volontaire
Fut trop precipité pour être ſans myſtere.
Il n'en faut point douter, Alcibiade feint,
Dans tous nos entretiens il m'a paru contraint,
Et dans les ſentimens qu'il étale ſans ceſſe,
Son cœur a moins de part, Seigneur, que ſon adreſſe.

PHARNABAZE.

Mais ſes yeux & ſon cœur ne ſont-ils point troublez

De l'aspect des soldats en ces lieux assemblez ?

MEMNON.

Vous l'apprendrez, Seigneur, & dans votre entrevüe
Il vous découvrira son ame toute nuë,
Son secret avec vous ne peut long-tems durer.

PHARNABAZE.

Puisse-je le contraindre à me le declarer ?
Mais allons voir l'Armée, il est tems d'y parоître,
Et de la disposer à recevoir son Maître ;
Pour la derniere fois annonçons aux soldats,
Qu'il arrive aujourd'hui pour conduire leurs pas,
Pour verser dans leur sein l'ardeur qui le devore
Et chercher desormais au delà du Bosphore,
Confondant avec eux & son rang & son sort,
L'honneur de la victoire, ou celui de la mort.

MEMNON.

Du bruit de votre nom l'Armée est prevenuë,
Seigneur, & chaque jour attend votre venuë.

PHARNABAZE.

Courons donc vers le Camp. Mais il faut m'arrêter,
Alcibiade vient, je le dois écouter.

SCENE II.

ALCIBIADE, PHARNABAZE, AMINTAS, MEMNON.

ALCIBIADE.

GRace aux bontez du Ciel, je puis enfin vous rendre,

Seigneur, tous les devoirs que vous pouvez attendre
D'un cœur reconnoissant, d'un ami genereux,
Persecuté du sort, & toutefois heureux,
Si le tems, & les Grecs dont je suis la victime,
N'ont point détruit pour moi votre premiere estime.

PHARNABAZE.

Le croiriez-vous, Seigneur, que les Grecs, ou le tems
Eussent changé pour vous mes justes sentimens ?
C'est moi qui vous dois tout : sans cesse ma memoire
Me rappelle ce jour pour vous si plein de gloire,
Où m'arrachant au fer des Grecs victorieux,
Vous previntes la mort presentée à mes yeux.
Votre amitié toujours m'est également chere :
Mais pour moi votre cœur est-il encor sincere ?
Quand je vous vois ici soigneux de vous cacher,
Vous montrant à regret à qui vient vous chercher,
Et me celant encore avec un soin extrême
Vos maux que je voudrois sentir comme vous-même :
Car ne pretendez plus par de foibles raisons,
Satisfaire mon cœur, & calmer mes soupçons :
Un Heros tel que vous, nourri dans les allarmes,
Dans les soins de la paix, dans la gloire des armes ;
Qui reglant des Etats confiez en ses mains,
Pouvoit encor suffire à de nouveaux desseins ;
Dont l'ame à la grandeur dès l'enfance enchaînée,
Par de moindres objets ne peut être bornée ?
Un cœur que l'Univers eût eu peine à remplir,
Dans un desert affreux peut-il s'ensevelir ?
Abandonner un Roi qui l'estime, qui l'aime ?

Si quelque coup du sort ne l'arrache à lui-même,
Ou si quelque autre soin plus fort que ses desirs,
A de grands interêts n'immolle ses plaisirs;
Au nom d'une amitié si rare & si parfaite,
Quel chagrin dans ces lieux cause votre retraite?
Qui vous rend insensible aux faveurs d'un grand Roi?
Parlez, Seigneur, parlez, fiez-vous à ma foi.

ALCIBIADE.

Pouvez-vous l'ignorer? la fureur de la Grece,
La colere d'Agis qui me poursuit sans cesse,
Du peuple Athenien l'injuste cruauté,
Enfin tous mes malheurs n'ont que trop éclaté.
Mais pourquoi rappeller la douloureuse histoire
Des maux dont Artaxerce efface la memoire;
Ce genereux Monarque à mes soupirs rendu,
M'a beaucoup plus donné que je n'avois perdu:
Par son heureux secours j'ai pû braver l'envie,
Rétablir ma fortune, & conserver ma vie,
C'en est assez pour moi. Si j'ai quitté la Cour,
Dans le cœur des humains chaque chose a son tour:
Tantôt l'ambition y regne en souveraine,
Et dans un autre tems trop de grandeur le gêne,
Selon que le destin reglant nos passions,
Par un secret pouvoir conduit nos actions.
Je l'éprouve, Seigneur; & mon ame changée,
De ses premiers desirs se trouve dégagée;
Loin de l'éclat pompeux que j'ai tant recherché,
Je ne demande plus qu'un azile caché;
J'y joüis d'un repos qu'aucun soin ne traverse,
Les Dieux me l'ont donné par la main d'Artaxerce:
Puissent ces mêmes Dieux prevenant ses souhaits,
Au succès attendu conduire ses projets,
Au comble du bonheur porter ses destinées,
Et prolonger ses jours au prix de mes années!

PHARNABAZE.

Je le voi bien, Seigneur, je deviens indiſcret :
Je ne vous preſſe plus, gardez votre ſecret :
Mais ne m'abuſez point par une indigne feinte.

ALCIBIADE.

Eh bien, Seigneur, s'il faut m'expliquer ſans contrainte,
J'ai crû que je devois être éloigné du Roi,
Tandis que dans la Grece il va porter l'effroi :
Peut-être le ſuccès trompant ſon eſperance,
Artaxerce eût ſur moi fixé ſa défiance,
Et crû que j'aurois pû, par des avis ſecrets,
Pour ſauver mon païs trahir ſes interêts :
Voilà quelle penſée à m'éloigner m'engage.

PHARNABAZE.

Eh ! ſur quoi fondez-vous un ſi triſte preſage ?
Vous offenſez le Roi, vous connoiſſez ſon cœur ;
Magnanime, conſtant.

ALCIBIADE.

Je le connois, Seigneur :
Il a mille vertus dignes du Diadême ;
Mais avec ces vertus, je le ſçais de vous-même,
Superbe, ſoupçonneux, & prompt à s'irriter,
Dans ſes premiers tranſports rien ne peut l'arrêter.
Enfin pour confirmer ma conduite paſſée,
Themiſtocle eſt toujours preſent à ma penſée :
Ce Grec perſecuté vint chercher un appui
Dans les mêmes climats où je ſuis aujourd'hui,
Xerxés en ſa faveur prodigua ſa puiſſance,
L'honora de ſes ſoins & de ſa confiance :
Mais Dieux ! qu'il paya cher ces honneurs éclatans,
Pour les avoir voulu conſerver trop long-tems ;
Les Courtiſans de Perſe ardens à ſa ruïne,
Rappellerent ſi haut l'affront de Salamine,
Que Xerxés animé par leur cris éternels,

Prit insensiblement leurs sentimens cruels ;
Et l'on vit les effets de leur jalouse envie
Contraindre Themistocle à terminer sa vie.
Son sort, Seigneur, sembloit m'annoncer mon destin ;
Je ne crains point la mort ; mais s'il faut qu'à la fin
Aux yeux de l'Univers je m'immolle moi-même,
Je veux pouvoir gouter cette douceur extrême,
Que mon trepas alors soit au moins imputé
A ma vertu plutôt qu'à la necessité.

PHARNABAZE.

Artaxerce, Seigneur, domptera ce caprice,
Et vous deviez lui rendre un peu plus de justice.
Il vient, vous le verrez : mon zele & mon devoir
Me pressent à l'envi de l'aller recevoir.

ALCIBIADE.

Je vous suivrai, Seigneur, j'allois pour vous le dire
Vous chercher....

PHARNABAZE.

C'est assez, Seigneur, je me retire ;
On m'attend dans le Camp, soiez prêt à partir,
Memnon dans un moment viendra vous avertir.

SCENE III.

ALCIBIADE, AMINTAS.

AMINTAS.

APrès un tel aveu, nous vous verrons reprendre
Le rang dont vos soupçons vous avoient fait descendre ;

Artaxerce, Seigneur, entendra vos discours,
Et d'un scrupule vain arrêtera le cours ;
Allez, & qu'une fois encor la Grece admire
Le pouvoir d'un proscrit dans cet auguste Empire ;
Qu'à son tour votre Nom la force de trembler.

ALCIBIADE.

Enfin voici le jour qui me doit accabler,
Où malgré mes efforts, ma fuite & mon adresse,
L'Univers apprendra ma derniere foiblesse.

AMINTAS.

Que dites-vous, Seigneur ?

ALCIBIADE.

Le Roi vient, Amintas ;
Artemise, Palmis, accompagnent ses pas.
J'avois fui de la Cour, leur approche m'étonne ;
A de nouveaux transports mon ame s'abandonne ;
Tu connois mon penchant, tu vois couler mes pleurs,
Et l'état où je suis t'apprend tous mes malheurs.

AMINTAS.

Je vous entends, Seigneur, j'en penetre la cause ;
Faut-il que de vos jours encor l'amour dispose ;
Après tant de perils avec peine évitez,
Osez-vous vous lier au joug dont vous sortez ?
Ne vous souvient-il plus, quelle suite cruelle
D'embarras, de remords, de contrainte mortelle,
Quel funeste poison a versé sur vos jours
De vos attachemens le déplorable cours ?
Pardonnez-moi, Seigneur, je ne sçaurois me taire,
Et je vous trahirois, si j'étois moins sincere :
De vos travaux l'amour vous a ravi le fruit,
Et de votre nom même a prophané le bruit.
Quel Guerrier couronné des mains de la Victoire,

Porta jamais si loin sa valeur & sa gloire ?
Quel Heros avec vous auroit-on comparé,
Si votre cœur jamais ne se fût égaré,
Et n'eût fait voir souvent, par un mélange injuste,
Des foiblesses d'amour dans une vie auguste ?
Ah, Seigneur ! rappellez ce fatal souvenir.

ALCIBIADE.

Helas ! qu'est-il besoin de m'en entretenir ?
Mon penchant à l'amour, je l'avouërai sans peine,
Fut de tous mes malheurs la cause trop certaine :
Mais bien qu'il m'ait causé des chagrins, des soupirs,
Je n'ai pu refuser mon ame à ses plaisirs :
Car, enfin, Amintas, quoi qu'on en puisse dire
Il n'est rien de semblable à ce qu'il nous inspire.
Où trouve-t'on ailleurs cette vive douceur
Capable d'enlever & de calmer un cœur ?
Ah ! lorsque penetré d'un amour veritable,
Et gemissant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ses yeux timides ou distraits,
Que mes soins de son cœur avoient troublé la paix ;
Que par l'aveu secret d'une ardeur mutuelle
La mienne a pris encore une force nouvelle ;
Dans ces tendres instants j'ai toujours éprouvé
Qu'un mortel peut sentir un bonheur achevé.

AMINTAS.

Ah ! quel indigne aveu, Seigneur, osez-vous faire ?

ALCIBIADE.

Je le fais Amintas, sans honte & sans mystere,
Ah ! si j'ai succombé dans mes premiers transports,
Toute la Grece a vû les fruits de mes remords.
J'aurois lieu de rougir, si sans aucun scrupule
J'abandonnois mon cœur aux ardeurs dont il brûle ;

Si toujours aveuglé par l'amour des plaisirs,
Leurs appas eussent seuls attiré mes desirs :
Mais sur moi ma raison a pris assez d'empire
Pour m'arracher cent fois au penchant qui m'attire.
Toi-même tu m'as vû confus de mes erreurs,
Changeant de lâches feux en de nobles fureurs,
Pour effacer des traits honteux à ma memoire,
D'un pas plus assuré courir après la gloire.
Enfin si de ma vie on observe le cours,
On y pourra compter quelques-uns de mes jours
Passez dans le repos, perdus dans la mollesse :
Mais pour un de ces jours marquez par ma foiblesse,
On y verra des ans l'un à l'autre enchaînez,
Par mille exploits fameux justement couronnez.
Tu vois que sans chercher d'excuse à mes caprices,
J'avouë également mes vertus & mes vices ;
Je te découvre ici mes sentimens secrets,
Mais sçache qu'un grand cœur ne se cache jamais,
Et veut, sans se parer d'un indigne artifice,
Qu'à son nom l'Univers puisse rendre justice.

AMINTAS.

Par tant d'illustres faits votre nom consacré,
Seigneur, dans l'avenir doit être reveré ;
Nos neveux. . . .

ALCIBIADE.

Est-il tems de tenir ce langage
Quand mon dernier malheur accable mon courage ?
Par tes sages conseils aide à le ranimer ;
Et modere l'ardeur qui me va consumer.
Je reverrai Palmis : quelle approche terrible !
Et brûlant à ses yeux, paroîtrai-je insensible ?
Pourrai-je encor garder ce silence obstiné,
Où par un juste effort je m'étois condamné ?

En te nommant Palmis, sans te dire autre chose,
Je t'apprens tous les maux où le destin m'expose.
Persecuté, proscrit, fugitif en ces lieux,
Vers elle j'ai porté mes vœux audacieux.
En vain mille beautez dans la Perse adorées
Contre ma liberté paroissoient conjurées;
En vain leurs doux regards & leur accueil flatteur
Près d'elles m'annonçoient un facile bonheur :
En vain par mille soins la Princesse Artemise
Sembloit sur mon repos former quelque entreprise,
Et m'accorder l'honneur de vivre sous ses loix;
Honneur que son orgueil refuse à tant de Rois,
Elle qui par le sang unie aux Rois de Perse,
S'est acquis l'amitié, l'estime d'Artaxerce,
Que l'on voit chaque jour par de nouveaux bienfaits
Assurer sa fortune, & combler ses souhaits :
Je fus aveugle à tout; mon ame trop blessée,
De la seule Palmis occupa ma pensée,
Lui consacra mes vœux, & ferma pour jamais
Et mes yeux & mon cœur pour les autres objets.
Et que peut-on aimer, justes Dieux! auprès d'elle?
Ses beautez, ses vertus n'ont rien d'une mortelle,
Le Ciel en la formant épuisa ses faveurs,
Et sa presence embrase ou trouble tous les cœurs.
Un mélange confus de loüanges secrettes,
De cris d'étonnement, de plaintes inquietes,
De soupirs étouffez, d'inutiles souhaits,
Lui marquent chaque jour l'effet de ses attraits.
Si-tôt quelle paroît, tout s'empresse autour d'elle;
Aux suprêmes grandeurs sa fortune l'appelle:
Que de justes raisons d'enfler sa vanité!
Cependant de son cœur la modeste fierté
Semble de ses appas ignorer la puissance,
Et joüit sans orgueil des droits de sa naissance.

AMINTAS.

En vain vous m'étalez les charmes de Palmis,
Seigneur, tout l'Univers en celebre le prix :
Mais de les adorer il falloit vous défendre ;
D'un amour si fatal que pouvez-vous attendre ?

ALCIBIADE.

Le sort le plus cruel, mille tourmens affreux,
Et que sçai-je ? peut-être un trepas rigoureux :
Car enfin malgré moi quelque éclat de ma flâme
Découvrira ma feinte, & l'état de mon ame :
Artaxerce indigné de l'orgueil de mon choix,
Lui le moins indulgent & le plus fier des Rois,
Trop jaloux du respect qu'on doit à sa famille,
D'un temeraire amour voudra vanger sa fille ;
S'immolera ma vie, ou pour mieux me punir,
De la Perse avec honte il me fera bannir ;
Je le voi, je perdrai par cette ardeur funeste
L'azile le plus sûr, & le seul qui me reste :
Telle est ma destinée ; un autre amour jadis
Me fit chasser de Sparte & de la Cour d'Agis.
De mes feux pour Palmis j'avois prévu la suite ;
Mes terreurs, de la Cour avoient hâté ma fuite ;
Je cours vers ces lieux : mais j'ai beau m'y cacher,
Jusques dans ces deserts Palmis vient me chercher ;
Contre elle desormais quel parti dois-je prendre ?
Je ne puis fuir plus loin, & je n'ose l'attendre.
Ciel ! de cet embarras ne pourrai-je sortir ?

SCENE IV.

ALCIBIADE, MEMNON, AMINTAS.

MEMNON.

PHarnabaze, Seigneur, vous attend pour partir.

ALCIBIADE.

Allons donc, suspendons une crainte importune
Et remettons aux Dieux le soin de ma fortune.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALCIBIADE, AMINTAS.

AMINTAS.

OU courez-vous, Seigneur? quoi, fuyez-vous le Roi?

ALCIBIADE.

Je ne sçais où j'en suis, Amintas, laisse-moi;
Je fuis tous les objets dans ma douleur extrême,
Et je voudrois pouvoir me cacher à moi-même.
Dieux! j'ai revû Palmis; mon amour redoublé,
Par ma foible raison ne peut être reglé.
Je ne voi plus le rang où le Ciel la fit naître,
Je ne me souviens plus qu'Artaxerce est mon Maître;
Que mon honneur, mes jours, sont soûmis à ses loix,
Je ne me souviens plus de ce que je lui dois:
Je songe seulement à mon sort déplorable,
Je songe à m'affranchir d'un fardeau qui m'accable,
A rompre ce silence indigne d'un grand cœur.

AMINTAS.

Juste Ciel! quel dessein! contraignez-vous, Seigneur.

De ce fatal ſecret vous ſçavez l'importance,
Souffrez plûtôt encore en gradant le ſilence,
Que de vous expoſer à des malheurs plus grands.

ALCIBIADE.

Qu'eſt-il de plus affreux que les maux que je ſens ?
J'éprouve en ce moment tout ce qu'a de funeſte
Pour accabler un cœur la colere celeſte ;
Moi qu'un ſort favorable avoit accoûtumé
Aux tranſports les plus doux, au plaiſir d'être aimé ;
Quel changement grands Dieux ! quels efforts pour mon ame !
J'aime plus que jamais, & tout plein de ma flâme,
Je contrains mes deſirs, je devore mes pleurs ;
Ah ! peut-il m'arriver de plus cruels malheurs !
Ç'en eſt trop, finiſſons & mon trouble & mes craintes,
Courons chercher Palmis, qu'elle entende mes plaintes ;
Je ne balance plus ; l'Amour au deſeſpoir,
N'écoute ni conſeil, ni raiſon, ni devoir.
Eh, qu'elle eſt la beauté qu'un tendre amour offenſe ?
Quel cœur n'en conçoit point quelque reconnoiſſance ?
Allons, redoutons moins un temeraire aveu,
Il peut m'être permis de me flater un peu.
Que dis-je, malheureux ! que penſai-je ? où m'entraîne
L'effor impetueux de mon audace vaine ?
Ah ! mon cœur, que tu vas payer cher ta fierté !
Toujours bien loin de toi tes vœux t'ont emporté ;
Enflé de tes ſuccès, & du bruit de ta gloire,
Tu ne t'eſt plus connu, tes lauriers t'ont fait croire
Qu'après avoir ſouvent humilié des Rois,
L'Univers n'avoit rien au deſſus de ton choix.

La Grece t'a nourri dans cette erreur fatale ;
Mais dans la Perse, à moins d'une naissance égale ;
Pour la fille du Roi tu ne peux soûpirer,
Apprens que ce defaut ne se peut reparer :
C'est une loi reçuë : ô Ciel, qu'elle est injuste !
Quoi, dépend-il de nous d'être d'un sang auguste ?
Enfin est-il des prix qu'on puisse souhaiter
Que la seule vertu ne doive meriter ?

AMINTAS.

Dans la Grece, Seigneur, la vertu toute nuë
Par son merite seul est assez soutenuë,
Et sans parer son nom de titres fastueux,
On est grand parmi nous quand on est vertueux :
Mais ici nos decrets, nos mœurs & nos maximes
Perdent toute leur force, & passent pour des crimes ;
Une crainte servile est le premier devoir
Qu'imprime dans les cœurs un absolu pouvoir :
Tout tremble, tout fléchit sous la grandeur suprême :
Heureux dans ces climats qui porte un Diadême,
Ou qui peut se vanter d'être sorti d'un sang
Qui le peut quelque jour élever à ce rang.
Cessez donc de poursuivre un projet inutile,
Ne perdez point en vain votre dernier azile ;
Ces Rois qui d'Artaxerce accompagnent les pas,
Qui lui font un tribut d'armes & de soldats ;
Les Princes ses voisins, & ceux de sa famille
Ont des yeux comme vous, & brûlent pour sa fille ;
Sans doute quelqu'un d'eux s'est déja declaré,
Et du cœur de Palmis s'est peut être emparé ;
Votre amour fait lui seul les maux qui vous arrivent :
Cessez.... mais le Roi vient, les Princesses le suivent.

SCENE II.

ARTAXERCE, PALMIS, ARTEMISE, ALCIBIADE, PHARNABAZE, MEMNON, AMINTAS, AMESTRIS, BARSINE, Gardes.

ARTAXERCE.

ENfin, graces aux Dieux, nous sommes dans Sardis,
Ma fille, mille soins occupent mes esprits;
Souffrez que de ces soins la suite necessaire
Pour quelque tems ici vous cache votre pere;
Allez vous reposer dans votre appartement,
Je veux entretenir Artemise un moment,
L'instruire d'un secret où son cœur s'interesse.

ARTEMISE.

Moi, Seigneur?

ARTAXERCE.

Oüi, Madame; & vous, que l'on nous laisse.

SCENE III.

ARTAXERCE, ARTEMISE.

ARTAXERCE.

VOici le jour fatal que j'ai tant souhaité,
Madame, où ce dessein si long-tems concerté
D'emporter sur la Grece une entiere victoire,
Doit marquer à jamais ou ma honte ou ma gloire.

Mes ſoldats ſont tout prêts, & les vents & les
eaux
Semblent pour me conduire attendre mes vaiſ-
ſeaux ;
Un mouvement ſecret vers la Grece m'appelle,
Mais parmi tous les ſoins que ce jour renouvelle,
Alcibiade ſeul fait mon plus grand ennui ;
Près de moi dans ma Cour vous fûtes ſon appui ;
C'eſt par cette raiſon que j'ai voulu, Madame,
Vous confier ſon ſort, & vous ouvrir mon ame.

ARTEMISE.

Eh quoi ! n'avez-vous pas aſſuré ſon deſtin ?
Par vous de ſes malheurs n'a-t'il pas vû la fin ?
C'eſt vous qui dans ces lieux reparant ſa miſere....

ARTAXERCE.

Je n'ai rien fait alors que ce que j'ai dû faire ;
La Perſe joüiſſoit d'une profonde paix,
Mais la guerre aujourd'hui change tous mes pro-
jets.
Sera-t'il dans ces murs l'eſpion de la Grece ?
Lorſqu'elle ſentira ma fureur vangereſſe,
Que j'irai l'attaquer ; laiſſerai-je à Sardis
Un Grec pour lui donner mille ſecrets avis ?
Ne nous aſſurons point ſur le ſanglant outrage
Dont les Atheniens ont payé ſon courage.
Nous voyons tous les cœurs que la Grece a nour-
ris,
Du ſoin de ſa grandeur ſi vivement épris,
Que bannis de ſon ſein, accablez d'injuſtices,
Ils lui font chaque jour de nouveaux ſacrifices :
Trop heureux de pouvoir par tout leur ſang verſé
Servir un ſeul moment leur païs menacé.

ARTEMISE.

Ah ! Seigneur, à ce Grec vous faites trop d'injure,
Contre ces ſentimens ſa vertu vous raſſure ;
Sa fuite de la Cour, & l'éclat de ſon nom
Les mettent à couvert de ce honteux ſoupçon.

Les Grecs ne l'ont-il pas chassé de sa patrie ?
Il conserve contre eux une juste furie :
Mais qu'il aille avec vous, vous ne craindrez plus rien,
Seigneur, & sa valeur le justifiera bien.

ARTAXERCE.

Ah ! s'il faut avec moi le mener dans la Grece,
Ne sentira-t'il point encor quelque tendresse,
A l'aspect de ces lieux de sa gloire témoins,
Qui furent si long-tems l'objet de tous ses soins ?
Insensible, & fidelle à nos mortelles haines,
Vera-t'il d'un œil sec tomber les murs d'Athenes,
Et refusera-t'il son bras victorieux,
A la Grece mouranre, & mourante à ses yeux ?
Ah ! sans trop l'accuser d'une humeur inconstante,
La haine cederoit à la pitié presente ;
Ainsi soit qu'il demeure, ou qu'il vienne avec moi,
Il me gêne par tout, par tout je crains sa foi.
Ce n'est pas tout. Des Grecs la pompeuse Ambassade
N'est que pour demander la mort d'Alcibiade.

ARTEMISE.

La mort d'Alcibiade ! Ah ! pouvez-vous, Seigneur,
Souffrir qu'on vous propose un projet plein d'horreur !
Ce Heros, sur la foi de ce fameux azile,
A crû pouvoir compter sur un destin tranquille,
Et que par vos bontez, plus heureux desormais
Il joüiroit ici d'une éternelle paix :
Quoi ? la mort par vos mains lui seroit donc offerte ?

ARTAXERCE.

Non, je n'ai point, Madame, encor conclu sa perte ;
Et puisque de son sort je confere avec vous,
Croyez que je lui garde un traitement plus doux.

J'estime sa valeur ; sa gloire me fut chere,
Il a mille vertus que mon ame revere ;
J'ai conservé sa vie, & veux même aujourd'hui
Si le sort y consent, faire encor plus pour lui :
Mais, il faut que l'Etat, que la raison conspire
Avec l'heureux penchant qui vers ce Grec m'attire,
Et que la Politique approuvant sa grandeur,
Me mette en liberté d'augmenter sa faveur.
Si ces Ambassadeurs que la Grece m'envoye,
Obtiennent qu'en leurs mains je remette leur proye,
La Grece cede Ephese, & demande la paix :
Mais si par un refus je confonds leurs projets,
Ils n'épargneront rien dans l'ardeur qui les presse,
Pour calmer ses chagrins & l'attirer en Grece.
Un homme tel que lui n'est pas à dédaigner,
Il faut absolument le perdre ou le gagner.
Vous-même concevez, par la pressante envie
Que marquent tous les Grecs de s'immoler sa vie,
Par les soins dont leur haine achete son trépas,
Combien ils craignent tous les efforts de son bras.

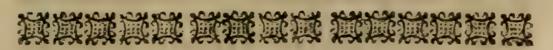
ARTEMISE.

Aux horreurs de son sort dérobez donc sa tête,
Avec lui de la Grece achevez la conquête.
Contre tant d'ennemis sur de votre secours
Ne l'engagez-vous pas à vous servir toujours ?
Ira-t'il, vous devant & l'honneur & la vie,
De ses persecuteurs tenter encor l'envie ;
Et se deshonorant par un retour ingrat,
De tant d'exploits fameux diminuer l'éclat ?
Oui, si vous l'engagez à la reconnoissance,
Seigneur, je vous répons de son obéïssance.

ARTAXERCE.

Faites donc plus, Madame, & puisque dans ma Cour
Vous m'assurez pour lui d'un éternel sejour,

Rendez-lui pour jamais ce ſejour neceſſaire,
En redoublant des Grecs la haine & la colere,
Et joignez de ſi près Alcibiade à moi,
Qu'ils ne puiſſent jamais ſe fier à ſa foi.
Pour lui vous avez pris une ſi forte eſtime,
A conſerver ſes jours tant d'ardeur vous anime :
Ah ! s'il faut ſans détour m'expliquer avec vous,
Je ſerois ſûr de lui, s'il étoit votre époux.
Je ne vous preſcris point encor cet hymenée,
Il pourroit ſeul pourtant fixer ſa deſtinée,
Faire taire les Grecs, venger tous ſes malheurs,
Aſſurer ſa fortune, & finir mes frayeurs.
Sur-tout ne croyez point qu'ici ma politique
Immole votre ſort à la grandeur publique ;
En vous faiſant pour nous cet effort glorieux,
Vous ne deſcendez point du rang de vos ayeux :
Vous verrez votre époux ſi cheri d'Artaxerce,
Qu'il ſera le premier après moi dans la Perſe,
Et que toute ma Cour tombant à vos genoux,
Partagera ſes ſoins & ſon zele entre nous.
Adieu, je ne veux point preſſer votre réponſe,
Conſultez à loiſir ce que je vous annonce;
Je vous verrai dans peu, ſongez qu'en votre main
De ce fameux proſcrit vous tenez le deſtin.



SCENE IV.

ARTEMISE *ſeul.*

Quel trouble me ſaiſit, & me rend ſi timide?
Aux tendreſſes d'un Roi je demeure ſtupide !
Il m'aſſure un hymen où je n'oſois penſer,
Et ma bouche n'a pas un mot à prononcer !
Inevitable effet d'une joye imprévûë !

Transſports impetueux dont mon ame eſt émûë,
Eſpoir flateur, je cede à vos efforts puiſſans.

SCENE V.

ARTEMISE, BARSINE.

ARTEMISE.

AH! Barſine, prens part au plaiſir que je ſens,
Artaxerce s'apprête à couronner ma flâme,
A remplir ſes deſirs il exhorte mon ame,
Et me demande enfin comme un effort heureux,
De ſouffrir qu'il m'uniſſe à l'objet de mes vœux.

BARSINE.

Quoi, Madame, le Roi vous propoſe lui-même...

ARTEMISE.

Oüi, Barſine, le Roi me donne à ce que j'aime.
Cet amour ſi long-tems dans mon cœur retenu,
Nourri de tant de pleurs, à toi ſeule connu,
Que l'orgueil de mon ſang regardoit comme un crime,
Peut paroître ſans honte, & devient legitime:
Ou plutôt, il arrive au comble de ſes vœux,
Au moment qu'il n'attend qu'un ſuccès malheureux;
Et pour croître la joye où mon cœur s'abandonne,
Barſine, mon bonheur n'eſt connu de perſonne,



SCENE VI.

PALMIS, ARTEMISE, AMESTRIS, BARSINE.

PALMIS.

Je vous cherche, Madame ; un desir curieux
Précipite mes pas, & m'amene en ces lieux
Sans offenser leRoi, me pourrrez vous apprendre
Les desseins, les secrets qu'il vous a fait entendre?
Madame, osez-vous les fier à ma foi ?

ARTEMISE.

Madame, ces secrets ne regardent que moi.
Sans blesser mon devoir je puis vous en instruire :
Cependant je rougis....

PALMIS.

Qu'a-t'il donc pu vous dire ?

ARTEMISE.

Le Roi d'Alcibiade a reglé le destin,
Il veut que dès ce jour je lui donne la main :
Je ne vous cele point que mon cœur le prefere
Au plus illustre choix qu'Artaxerce eût pu faire;
Et j'ose me flater qu'une tendre amitié
Vous fait de mon bonheur ressentir la moitié.
Madame, pardonnez, je vous laisse avec peine.
Mais je veux que du Camp Pharnabaze revienne;
Je vous quitte un moment pour le faire avertir.

SCENE VII.

PALMIS, AMESTRIS.

PALMIS.

Non, non, à ſon bonheur je ne puis conſentir;

AMESTRIS.

Ciel!

PALMIS.

Je ne prétens point vous cacher ma ſurpriſe,
Ni mes chagrins ſecrets ſur l'hymen d'Artemiſe:
Dès mes plus jeunes ans ſoumiſe à vos avis,
Je ne me repent point de les avoir ſuivis;
Mais je ſens qu'aujourd'hui toute votre ſageſſe
Aura peine à calmer la douleur qui me preſſe.

AMESTRIS.

Madame, au nom des Dieux, finiſſez ce diſcours,
Gardez-vous à jamais d'en reprendre le cours,
Et ne m'affligez point par une confidence
Indigne de mes ſoins & de votre naiſſance.

PALMIS.

Cependant, c'eſt vous ſeule, ô ma chere Ameſtris,
Qui pouvez redonner le calme à mes eſprits,
Et par ces mêmes ſoins à qui ma douleur cede,
Suſpendre ou ſoulager l'ennui qui me poſſede.

AMESTRIS.

C'en eſt donc fait, grands Dieux! votre eſprit confondu,
D'un poiſon dangereux ne s'eſt point défendu:
Inſenſible au bonheur que goûte un cœur tranquile,
Aveugle aux longs tourmens d'une flâme inutile,
Pour un vil Etranger la Fille d'un grand Roi
Brûle d'un feu ſecret ſans honte & ſans effroi,

PALMIS.

Je ne ſçai ſi l'on doit donner le nom de flâme
Aux mouvemens confus qui déchirent mon ame :
Mais je ne puis ſouffrir les traits injurieux
Dont vous oſez noicir un Heros glorieux.
Pouvez-vous ignorer la gloire de ſa vie ?
Ah ! ce vil Etranger, digne objet de l'envie,
Ce Banni, ce Proſcrit que vous me reprochez,
Du monde entier ſur lui tient les yeux attachez.
C'eſt lui dont la valeur tant de fois couronnée,
Ranima la vertu de la Grece étonnée ;
Qui forçant la fortune à ſeconder ſon bras,
Vainquit autant de fois qu'il donna de combats ;
C'eſt lui dont les regards, & dont le front auguſte
Font naître une tendreſſe auſſi prompte que juſte ;
Et s'il faut encor plus pour le combler d'honneur,
Lui ſeul a pu troubler le repos de mon cœur.

AMESTRIS.

Et depuis quand ce cœur s'eſt-il rendu ſenſible,
Lui qui dans ſes devoirs paroiſſoit inflexible,
Qui les rempliſſoit tous ſans trouble & ſans regret ?

PALMIS.

Pouvez-vous ignorer ce funeſte ſecret ?
Je ne vous celai point ma premiere ſurpriſe,
Je la ſens reveiller par l'eſpoir d'Artemiſe,
Il me trouble, il me gêne, il déchire mon cœur,
Et ſes heureux tranſports irritent ma douleur.

AMESTRIS.

Ah ! que me dites-vous ? Quoi, votre ame agitée,
Par tant d'égards preſſans ne peut être arrêtée ?
D'Artemiſe en ſecret vous condamnez l'eſpoir ?
Et quel projet contre elle oſez-vous concevoir ?
Quoi, vous flateriez-vous qu'un honteux hymenée....

PALMIS.

Je n'ai point oublié le rang où je ſuis née ;

Je sçai combien du sang l'imperieuse loi
A mis de difference entre Artemise & moi ;
Qu'Alcibiade enfin peut s'unir avec elle ;
Qu'à l'hymen d'un grand Roi ma naissance m'appelle ;
Je le sçai : mais ces loix & ces pompeux discours,
Contre un charme puissant sont d'un foible secours.
Lorsqu'on trouve un Heros d'un merite suprême,
Qu'il fait en sa faveur parler la vertu même,
Qu'il paroît seul aimable, & seul digne de vous,
Dans ces occasions que le penchant est doux !
Qu'un cœur en cet état qui se fait violence,
Pleure souvent l'honneur d'une illustre naissance !

AMESTRIS.

Madame, c'en est trop, redoublez vos efforts,
Etouffez ou calmez ces indignes transports,
Je crains pour votre gloire, & que sur votre vie...

PALMIS.

Non, j'ose défier tous les traits de l'envie.
Plus par ces mouvemens mon cœur est combattu,
Et plus vous connoîtrez ce que peut ma vertu.
Quand même ce Guerrier n'eût cherché qu'à me plaire,
Il eût reçu de moi des mépris pour salaire.
Cependant, & telle est l'injustice d'un cœur
Dont l'amour en secret s'est rendu le vainqueur ;
Je ne sçaurois souffrir qu'une autre ait l'avantage
D'arrêter dans ses fers ce superbe courage.
Mais c'est trop prolonger d'inutiles discours,
Observons avec soin leur sort & leurs amours.
Puisque je perds ce cœur à qui ma fierté cede,
Dieux puissans, empêchez qu'une autre le possede.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARTEMISE, PHARNABAZE, BARSINE.

ARTEMISE.

OUi, du plus grand peril votre ami menacé,
Ignore, comme vous, tout ce qui s'est passé.
La Grece s'humilie, & par son ambassade
Nous demande aujourd'hui la mort d'Alcibiade.
Artaxerce rempli des soins de sa grandeur,
De ce Grec malheureux honore la valeur,
Estime sa vertu; mais craignant pour la Grece
Quelque jour dans son cœur un retour de tendresse,
Sans pouvoir démêler si ses vrais interêts
Demandoient qu'à ce prix il conclût cette paix,
Sur-tout ne croyant point sa perte legitime;
Mais des plus noirs soupçons malgré lui la victime
Il m'a fait voir les soins qui troubloient son repos,
Et m'a fait mille fois trembler pour ce Heros.

PHARNABAZE.

Ah ! que m'apprenez-vous ? Ciel !

ARTEMISE.

Ecoutez le reste.
Il est enfin sorti de ce trouble funeste,
L'amour d'Alcibiade a repris le dessus,
Et la Grece bientôt entendra ses refus.
Aux horreurs de son sort, aux rigueurs de l'envie,
Il dérobe à jamais une si belle vie ;
Mais il veut l'attacher au destin des Persans
Par des droits si sacrez, par des nœuds si puissans,
Qu'assurez desormais, & contens l'un de l'autre,
Le bonheur de ses jours soit fondé sur le nôtre ;
Enfin pour s'assurer de lui, le croirez-vous ?

PHARNABAZE.

Quoi ? Madame.

ARTEMISE.

En ce jour il en fait mon époux.
Il ne m'a point pourtant prescrit cet hymenée,
Et même ma réponse encor n'est pas donnée :
C'est vous que j'ai choisi pour la porter au Roi,
Vous serez plus tranquile & plus libre que moi :
Dites-lui que mon ame à ses loix est soumise,
Et qu'il peut à son gré disposer d'Artemise.

PHARNABAZE.

Qu'Alcibiade ici trouve un sort glorieux !
Il l'ignore, Madame ; ah ! souffrez qu'en ces lieux
Pharnabaze l'amene, & qu'il puisse l'instruire ....

ARTEMISE.

On vient, parlez au Roi ; Seigneur, je me retire.

SCENE II.

ARTAXERCE, PHARNABAZE, MEMNON.

ARTAXERCE.

ARtemiſe m'évite, & s'éloigne d'ici.

PHARNABAZE.

De ſes deſſeins par moi vous ſerez éclairci ;
A vos ordres, Seigneur, elle eſt prête à ſe rendre.

ARTAXERCE.

Qu'on cherche Alcibiade, il faut lui faire entendre
Quels bienfaits, quels honneurs, l'attendent en ces lieux.
J'ai caché mes ſoupçons & ſon ſort à vos yeux,
Pharnabaze, j'ai craint votre amitié fidelle,
Et je n'ai pas voulu commettre votre zele
Avec les interêts d'un ami tel que lui ;
Mais enfin ſes malheurs finiront aujourd'hui ;
J'eſpere que charmé du prix dont je l'honore,
Il ſera le premier à paſſer le Boſphore,
Et qu'au bruit de ſon nom, tous les Grecs étonnez
Livreront aux Perſans leurs Ports abandonnez.
Mais cependant parlez, vous avez vû l'Armée ;
A remplir mes deſirs paroît-elle animée ?

PHARNABAZE.

Inſtruite de l'approche & des vœux de ſon Roi,
Elle n'épargne rien pour lui prouver ſa foi.
Déja chaque ſoldat s'applaudit & s'empreſſe
De redoubler encor ſa force & ſon adreſſe ;

On voit au gré des vents voler les étendarts,
Le fer étincellant brille de toutes parts ;
Sans attendre des Chefs l'ordre ni la menace,
Chacun cherche son rang, le démêle, & s'y place ;
Parmi tant de guerriers nez sous tant de climats,
Il n'est soupçons jaloux, trahisons, ni debats :
Opposez dans leurs mœurs, ils semblent ne plus l'être,
Pour répondre encor mieux à l'espoir de leur Maître :
Enflammez & remplis de pareils mouvemens,
Ils ont mêmes desirs & mêmes sentimens,
Et d'instant en instant chacun d'eux renouvelle
Le serment de voler où son Prince l'appelle.

ARTAXERCE.

Vous versez dans mon cœur les plaisirs les plus doux,
J'irai dans un moment; mais on vient, laissez-nous.

SCENE III.

ARTAXERCE, ALCIBIADE.

ARTAXERCE.

APprochez, il est tems de finir l'un & l'autre
Les importuns soupçons de mon cœur & du vôtre ;
Oublions les raisons qui vous firent quitter
Des lieux où tout sembloit vous devoir arrêter ;
Je ne m'attendois pas de vous voir disparoître
Dans un tems..... mais enfin vous en êtiez le maître,
Par votre éloignement vous n'aurez rien perdu,
Reprenez près de moi le rang qui vous est dû.

ALCIBIADE.

Ah ! puis-je .... ?

ARTAXERCE.

Pour répondre à ma faveur nouvelle,
Il ne faut que vos soins, vos conseils, votre zele;
Enfin j'en ai besoin encor plus que jamais,
Et pour les obtenir j'y joins vos interêts :
Vous sçavez qu'en ces lieux une nombreuse armée
Sous moi depuis long-tems à vaincre accoûtumée,
Attend l'ordre fatal qui doit la faire agir,
Et ne sçait de quel sang ses traits doivent rougir ;
C'est du sang de la Grece. Oüi, c'est votre patrie,
Qui doit de cette armée éprouver la furie ;
Les Grecs vous ont banni, nous sommes outragez,
Mais j'ose me flater que nous seront vangez.

ALCIBIADE.

Rien ne peut resister à l'effort de vos armes, [mes
Toute l'Europe en tremble ; & la Grece en allar-
Croit déja.....

ARTAXERCE.

Finissez un discours trop flateur,
Et ne présumez pas que plein de ma grandeur,
Ebloüi de l'éclat de cet Empire immense
Dont cent peuples divers composent la puissance,
Je pense sans peril dompter des ennemis
Que tant d'illustres Rois n'ont jamais vû soûmis :
Ainsi sans me flatter avec toute la terre,
Parlez ; comment faut-il conduire cette guerre ?
Quel succès croyez vous que j'en doive esperer ?
En quels lieux, en quel tems, par où faut-il entrer?

ALCIBIADE.

Puisque vous l'ordonnez, & que sans vous dé-
plaire,
Puissant Roi, desormais je ne puis plus me taire,
Je parlerai du moins avec la liberté
D'un Grec qui ne doit point cacher la verité.
Vous allez attaquer des peuples indomtables,

Sur leurs propres foyers plus qu'ailleurs redoutables,
Qui ne comptent pour rien les caprices du sort,
Toujours certains de vaincre ou de braver la mort;
Des peuples élevez dès leur plus tendre enfance
Dans l'amour du travail & de l'obéïssance;
Qui pour braver la honte & le joug étranger,
Chercheront à l'envi la gloire & le danger:
Tout votre or ne sçauroit y faire un infidele;
Nez tous pour la patrie, & pleins du même zele,
Vous les verrez unis & jaloux de leurs droits,
Défendre constamment leurs pays & leurs loix:
Sur tout ne croyez pas, pour vous faire un passage,
Choisir quelqu'endroit foible, en prendre l'avantage;
Les Grecs sur leur valeur fondant tout leur espoir,
De l'assiette des lieux n'osent se prévaloir,
Tout est égal pour eux. Quand le peril commence,
Ils volent vers l'endroit où l'ennemi s'avance,
De leur seule vertu jusqu'au bout soûtenus,
Toujours fiers, toujours prêts, & jamais prévenus.
Ce n'est pas tout encore. Ah! si dans ces contrées
Par de si vastes mers des vôtres separées,
Affoibli de soldats, & privé de secours,
Quelque revers troubloit le bonheur de vos jours,
Soûtiendriez-vous des Grecs la valeur triomphante?
Vous en avez, Seigneur, une preuve éclatante;
Ils ont terni l'éclat de cet Empire heureux,
Darius & Xerxés ont-ils rien pû contre eux?
L'un vit à Marathon éclater sa foiblesse,
Les seuls Atheniens y vangerent la Grece;
Xerxés qui le suivit, dépeupla ses Etats,
Il fit gemir les mers du poids de ses soldats,
Des monts les plus affreux il perça les barrieres,
Et son immense Camp épuisa les rivieres.

Que produisit enfin l'amas prodigieux
D'hommes & de vaisseaux qu'il tira de ces lieux ?
Trois cens Grecs assemblez au pas de Termopiles;
Rendirent en un jour ses efforts inutiles,
Et les Atheniens aimerent mieux cent fois
Abandonner leurs murs, que d'attendre ses loix.
J'ignore le succès que le Ciel vous destine ;
Mais, Seigneur, regardez Platée & Salamine.

ARTAXERCE.

Je ne m'attendois pas à ce libre discours ;
Cependant sans chagrin j'en ai permis le cours.
Vous honorez les Grecs d'une trop haute estime,
De ma juste colere ils seront la victime ;
Non que je les méprise, & veüille me cacher,
Que la pure vertu chez eux se doit chercher ;
Mais s'il est chez ces Grecs des brigues & des haines,
Et des peuples jaloux & de Sparte & d'Athenes ;
Ces Peuples m'ouvriront leurs chemins & leurs ports,
Ils viendront avec joye appuyer mes efforts,
Pour détruire l'orgueil de ces Villes trop fieres,
Et les faire sous moi succomber les premieres.
D'ailleurs quels Chefs ont-ils qui puissent m'arêter ?
Si jamais à Xerxés on les vit resister,
Ils avoient Themistocle, ils avoient Miltiade :
Plus que tous ces guerriers j'ai craint Alcibiade ;
Mais il est parmi nous, & ces peuples ingrats
Ont engagé son cœur à me prêter son bras.
Oüi, j'attens de vous seul cette illustre conquête.
Ah ! lorsque mes soldats vous verront à leur tête,
Que n'oseront-ils point sous un Chef tel que vous ?
Vangez donc votre exil en servant mon courroux.

ALCIBIADE.

Moi, Seigneur ?

ARTAXERCE.

Oüi vous-même, il est tems que la Grece
Ressente par vos mains ma fureur vangeresse.
N'allez point m'opposer, par un subtil détour,
Que ce pays ingrat vous a donné le jour,
Qu'il est toujours honteux d'accabler sa patrie;
Enfin souvenez-vous qu'Artaxerce vous prie,
Ou plûtôt qu'il commande, & c'est assez pour vous:
Mais pour vous engager par des moyens plus doux,
Avant que de tenter cette grande entreprise,
Je vous offre le cœur & la main d'Artemise,
Le flambeau de l'hymen pour vous doit s'allumer,
J'ai fait ce choix, son cœur l'a daigné confirmer,
Epousez-là. Voyez quel honneur vous prépare
Malgré les Grecs jaloux une faveur si rare;
Hâtez-vous d'y répondre, allez sur nos Autels
Pour témoins de vos feux prenant les immortels;
Jurer en même tems la perte de la Grece,
Confondre des sermens de haine & de tendresse;
Et sans vous arrêter à de communs succès,
Portez votre valeur plus loin que mes souhaits.

ALCIBIADE.

Mais quoi, la politique & la saine prudence
Peuvent-elles souffrir qu'un Grec....

ARTAXERCE.

Oüi, ma vangeance
Ne peut être remise en de meilleures mains
Qu'en celles d'un Guerrier, que mille affreux dedains,
Mille sanglans affronts ont chassé de la Grece;
Mais je voi dans vos yeux des marques de tristesse;
Vous recevez mes dons avec tant de froideur....

ALCIBIADE.

Ah! que ne pouvez-vous lire au fond de mon cœur?

ARTAXERCE.

Vous ne répondez rien ? quel trouble !

ALCIBIADE.

Mon silence,
Seigneur, vous dit assez tout ce que mon cœur pense.
De vos dons les plus chers vous voulez m'accabler ;
Mais mon ambition ne sçauroit m'aveugler.
Accepter vos presens, c'est me charger d'un crime,
La Princesse Artemise en seroit la victime,
Si je pouvois souffrir qu'un hymen odieux
Liât mon sort funeste à ses jours glorieux.
Nommez quelqu'un des Rois dont les vœux la demandent,
Ne lui dérobez point les honneurs qui l'attendent ;
Et ne la forcez pas par une austere loi,
D'immoler sa grandeur aux desirs de son Roi.
Ce seroit trop, Seigneur ; je dois encor vous dire,
Que pour la dignité de cet auguste Empire,
Ce sont des Chefs Persans, qui traversant les mers,
Doivent perdre les Grecs, ou les charger de fers :
Choisissant pour les vaincre une main étrangere,
Vous honorez la Grece, & la rendez plus fiere,
Voulez-vous qu'on publie un jour dans l'avenir,
Qu'il vous falut un Grec, Seigneur, pour la punir
Et qu'elle auroit joüi d'une gloire immortelle
Si l'un de ses enfans n'eût conspiré contre elle ?

ARTAXERCE.

Foibles déguisemens, impuissantes raisons !
Je sens plus que jamais renaître mes soupçons,
Je sçais ce qu'il faut croire, & toute votre adresse
Ne sçauroit me cacher votre amour pour la Grece.

ALCIBIADE.

Eh bien, Seigneur, eh bien, je ne le cele pas,

J'aurois peine contre elle à vous offrir mon bras;
Pouvez-vous condamner un amour legitime,
Qu'un instinct noble & saint dans tous nos cœurs imprime ?

ARTAXERCE.

Mais vous souvenez-vous qu'abandonné, proscrit,
Enfin c'est par moi seul qu'Alcibiade vit ?

ALCIBIADE.

Oüi, je ne dois qu'à vous le jour que l'on me laisse,
Ce souvenir m'occupe & m'anime sans cesse,
Et j'atteste les Dieux, que mes vœux les plus doux
Seroient que tout mon sang fût répandu pour vous ;
Mais, Seigneur, voulez-vous ?

ARTAXERCE.

Je ne veux rien, perfide ;
Je connois ta pensée, & le soin qui te guide,
C'en est fait. Indigné de tes lâches refus,
A proteger tes jours rien ne m'engage plus :
Apprens donc que les Grecs me demandent ta tête ;
Qu'elle leur tiendra lieu d'une illustre conquête ;
Que leurs Ambassadeurs arrivent sur mes pas,
Prêts à tout m'accorder pour hâter ton trépas ;
Aux yeux de l'Univers tu seras leur victime.
Je pourrois dans leurs mains te remettre sans crime :
Cependant fuis leurs coups, sauve-toi, malheureux,
Cours loin de mes Etats te cacher si tu peux :
Mais graces au Destin, tu vois toute la terre
Attachée à te faire une mortelle guerre ;
Entouré d'ennemis & de persecuteurs,
Si tu sors de mes mains, tu tombes dans les leurs;
Le Ciel même ne peut t'affranchir de l'orage ;
Ingrat, dans ce moment rappelle ton courage,

Ton cœur en a besoin, ne t'en prens point à moi,
Et n'impute ta honte & ta perte qu'à toi.

SCENE IV.

ALCIBIADE *seul.*

QU'a-t'il dit? qu'ai-je fait? & quelle est ma disgrace?
Justes Dieux! quels perils, quel destin me menace?
Helas! qui l'auroit crû qu'après tous mes malheurs
La Grece encor sur moi déployât ses fureurs?
Où fuir? De tous côtez la fuite est inutile,
Et pour moi desormais je vois au lieu d'azile
Par tout des ennemis, par tout des envieux:
Ah! puisqu'il faut perir, perissons en ces lieux.
Je ne tenterai point une retraite vaine,
Déja mes tristes jours m'ont coûté trop de peine,
Mes indignes terreurs n'ont fait que trop de bruit,
Offrons-nous d'un œil ferme à la mort qui me fuit.
Je n'avois point prévû qu'un châtiment severe
Dût suivre le refus qne mon cœur vient de faire:
Je me flattois toujours qu'il me seroit permis
De vivre ici caché, d'y penser à Palmis:
Cette foible douceur par le sort m'est ravie.
Avec quel soin funeste il termine ma vie!
En me donnant la mort, sa barbare fureur
La presente à mes yeux dans toute son horreur.
Je perds le jour, banni des lieux de ma naissance,
Suspect à tous les Grecs, ingrat en apparence;
Je meurs pour mon païs qui poursuit mon trépas,
Et je meurs pour Palmis qui ne le sçaura pas.

SCENE V.

ALCIBIADE, PHARNABAZE.

PHARNABAZE.

Qu'avez-vous fait, Seigneur? quel est votre caprice?
De la rage des Grecs vous rendez-vous complice?
Pourquoi par des refus offensez-vous le Roi?
Il vient de me parler, j'en tremble encor d'effroi,
Ses yeux ne m'ont jamais marqué tant de colere:
Dieux! à quoi pensiez-vous?

ALCIBIADE.

Eh, que pouvois-je faire?
Je ne m'attendois pas à recevoir la mort:
Mais quand j'aurois prévû la rigueur de mon sort,
Esclave malheureux d'une injuste puissance,
Aurois-je sur la Grece exercé ma vengeance,
Et conduisant les coups qui lui sont destinez,
Moi-même ravagé ses climats fortunez?
Voilà ce que j'ai craint, ce que ma prévoyance
Fit l'objet d'une sage & juste défiance;
Voilà ce qui m'avoit banni de votre Cour:
Et lorsque par vos soins avancé chaque jour,
Accablé de faveur, je vis toute la Perse
Applaudir aux bontez du prodigue Artaxerce,
Je prévis que pour prix de ses rares bienfaits,
On voudroit m'engager à d'injustes projets;
Que contre ma patrie irritant mes caprices,
On prétendroit de moi de criminels services;
Non, on ne dira point dans la posterité,
Que la Grece par moi perdit sa liberté.

PHARNABAZE.

Mais falloit-il, Seigneur, pour cette ingrate Grece

Accabler de mépris une illuſtre Princeſſe ?
Ah ! vous deviez, Seigneur, un peu mieux ménager . . . .

ALCIBIADE.

Quoi, Pharnabaze encor conſpire à m'affliger ?
Seigneur, depuis long-tems vous devez me connoître,
J'ai fait ce que j'ai pû, le Ciel le ſçait. Peut-être
Si je vous découvrois mes déplaiſirs ſecrets,
Je vous verrois mêler vos pleurs à mes regrets.
Mais allez, laiſſez-moi. Votre pitié m'accable,
C'eſt trop s'intereſſer au ſort d'un miſerable ;
Chargé de tant de haine & du courroux du Roi,
C'eſt faire mal ſa Cour que de parler pour moi.
Adieu ; que pour jamais ce moment nous ſepare,
Je vais attendre ſeul la mort qu'on me prépare.

PHARNABAZE.

Ne l'abandonnons point dans ce mortel ennui,
Et s'il ſe peut, ſauvons ce Heros malgré lui.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PALMIS, ARTEMISE, AMESTRIS, BARSINE.

ARTEMISE.

Madame, ç'en est fait, qu'il vive ou qu'il perisse,
Que de son sang aux Grecs on fasse un sacrifice,
Je ne m'informe plus de l'état de son sort,
Je verrai d'un même œil ou sa vie, ou sa mort.

PALMIS.

Je vois malgré vos soins, qu'en secret agitée,
Vous sentez les transports d'une Amante irritée;
L'indifference enfin que vous me faites voir,
Est l'infaillible effet d'un mortel desespoir;
Que dis-je, de vos yeux le trouble vous accuse.

ARTEMISE.

Hé bien, Madame, il faut que je vous desabuse.
Pour rétablir ma gloire, & finir votre erreur,
Des Ambassadeurs Grecs j'appuirai la fureur:
Ils arrivent, le Roi s'apprête à les entendre.
Je vais lui faire voir le parti qu'il doit prendre;
Je vais le disposer à servir leurs desseins.

A livrer la victime à leurs barbares mains,
A voir perir l'ingrat que j'ai ſauvé moi-même;
Madame, après cela croirez-vous que je l'aime?

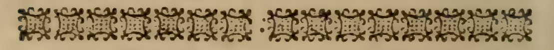
PALMIS.

Vous ne l'aimez donc plus? mais vous l'avez aimé,
Ce penchant par vos ſoins nous fut trop confirmé,
Pourrez-vous ſans fremir vous faire une victime
D'un cœur qui vous parut digne de votre eſtime?
Pour moi, vous le ſçavez, inſenſible à l'amour,
Mon cœur eſt libre encor: mais s'il aimoit un jour,
Quelque injuſte que fût l'auteur de mes allarmes,
Je ſens que contre lui je n'aurois que des larmes;
Quand il me haïroit, je l'aimerois toujours;
Dans ſes moindres perils ardente à ſon ſecours,
J'y veillerois ſans ceſſe, & ma plus forte envie
Seroit de le ſauver aux dépens de ma vie.
Ah! quand vers quelque objet on a porté ſes vœux,
Eſt-il rien de plus bas que d'éteindre ſes feux?
Mais qu'il eſt peu d'amours longues & violentes!
Sur tout que l'on voit peu de ces femmes conſtantes,
Qui juſques au tombeau fidelles à leurs choix,
N'ont aimé, n'ont brûlé, ne l'ont dit qu'une fois.
Madame, écartez-vous de la route commune,
D'Alcibiade enfin détournez l'infortune;
Ne vous aſſurez point ſur un dépit trompeur,
Et craignez un retour mortel à votre cœur.

ARTEMISE.

Non, non, je ne crains point ce retour de tendreſſe,
Des infideles cœurs cruelle vangereſſe.
Lorſqu'à ce Grec enfin j'ai conſervé le jour,
La pitié dans mon cœur a plus fait que l'amour.
Du bruit de ſa vertu mon ame fut ſeduite,

De ses persecuteurs j'arrêtai la poursuite,
Je fus d'un malheureux l'inébranlable appui,
Je prodiguai mes soins. J'ai fait plus aujourd'hui;
Pour arracher l'ingrat aux fureurs de la Grece,
J'ai presque de mon sang oublié la noblesse,
Je n'ai pas dédaigné de l'unir à mon sort,
Le Roi l'a sçu, c'étoit un assez grand effort:
Mais après son refus à lui seul trop funeste,
La seul indifference est tout ce qui me reste;
De ses perils mon cœur ne sent aucun effroi,
Et croit que la colere est indigne de moi.
Pour vous convaincre mieux de tout ce que je pense,
Je voudrois que soigneux d'expier son offense,
Prodigue de soupirs, de pleurs & de sermens,
Il vînt me consacrer ses vœux, tous ses momens,
Je voudrois qu'inspiré par l'amour le plus tendre....
Mais il vient, que veut-il? quel parti dois-je prendre?
Daignez nous écouter, & par cet entretien,
Madame, connoissez & son cœur & le mien.



SCENE II.

PALMIS, ARTEMISE, ALCIBIADE, PHARNABAZE, AMESTRIS, BARSINE.

ALCIBIADE.

Que vois-je, juste Ciel! que faut-il que je fasse?
Où m'avez-vous conduit?

PHARNABAZE.

Obtenez votre grace,

N'épargnez ni ſoupirs, ni prieres, ni pleurs,
Il ne tiendra qu'à vous de finir vos malheurs.

SCENE III.

PALMIS, ARTEMISE, ALCIBIADE, AMESTRIS, BARSINE.

ALCIBIADE.

Il fuit, dans quel état cette fuite me laiſſe!
Parlons, puiſqu'il le faut, ſurmontons ma foibleſſe.
Madame, vous voyez qu'interdit, étonné,
Je ſçai que votre cœur m'a déja condamné;
Que brûlant contre moi d'une vive colere,
A peine tout mon ſang vous pourroit ſatisfaire:
Mais ſi pour un moment votre eſprit adouci,
Sur tout ce que j'ai fait vouloit être éclairci;
S'il pouvoit ſans chagrin conſentir à m'entendre,
Peut-être par mes ſoins....

ARTEMISE.

Je ne veux rien apprendre;
J'aurois trop de regret, ſi ma lâche bonté
Un ſeul moment encor vous avoit écouté,
Pour un indigne cœur ce ſeroit trop de gloire,
De vos égaremens j'ai perdu la memoire,
Et j'aime mieux cent fois ne m'en plus ſouvenir,
Que de me voir enfin forcée à les punir.
Vous ne verrez en moi ni fureur ni foibleſſe;
Mais cependant ſongez au peril qui vous preſſe.
Les Ambaſſadeurs Grecs dans ce même moment
Pourſuivent votre mort avec empreſſement,
Tout ſeconde aujourd'hui leur cruelle entrepriſe,
Et vous avez perdu le ſecours d'Artemiſe.
Adieu.

SCENE IV.

PALMIS, ALCIBIADE, AMESTRIS.

ALCIBIADE.

Quelle fierté ! j'ai du la pressentir ;
Mais Palmis suit ses pas, & je la vois sortir.
Avec la même horreur vous me voyez, Madame ?
Juste Ciel ! n'est-il plus de pitié dans votre ame.
Ne verrai-je personne en ces momens affreux
Prendre quelque interêt au sort d'un malheureux?

PALMIS.

Que me demandez-vous ? que pouvez-vous attendre
D'une foible pitié qui ne peut vous défendre ?
Artemise & le Roi brûlent d'un fier courroux,
Contre eux, vous le sçavez, je ne puis rien pour vous.

ALCIBIADE.

Non, vous ne pouvez rien contre elle & contre un pere,
Moi-même je ne puis condamner leur colere ;
Elle est juste, Madame, & bien-tôt l'Univers
Apprenant quels honneurs ici m'étoient offerts,
Qu'il n'a tenu qu'à moi d'en joüir & de vivre,
Approuvera la mort où ce refus me livre :
Mais aussi l'Univers instruit de mon secret,
Honoreroit mon sort d'un éternel regret,
S'il sçavoit qu'insensible aux soupirs d'Artemise,
D'une plus noble ardeur mon ame étoit éprise ;
Qu'un objet que les Dieux ont formé de leurs mains,

Pour

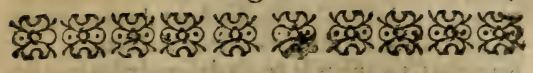
Pour attirer lui ſeul tous les vœux des humains,
Qui confond d'un regard la raiſon, la prudence,
Que tant d'infortunez aiment ſans eſperance,
Me contraint de mourir pour ſes divins appas :
Madame, en cet état ne me plaignez-vous pas ?
Vous détournez vos yeux, je commence à comprendre,
Que vous feignez encor de ne me plus entendre ;
D'un criminel amour votre cœur irrité,
Cherche à pouvoir douter de ma temerité :
Non, non, n'en doutez point, j'oſe le dire encore,
Alcibiade meurt parce qu'il vous adore,
Et de ſes ennemis ne craint point le courroux,
Puiſqu'au moins vous ſçavez qu'il s'immole pour vous.
Je prévoi quelle horreur va fondre ſur ma tête,
Je voi qu'à m'accabler votre bouche s'apprête ;
Mais attendez, Madame, & pour quelques momens
Daignez ſuſpendre encor vos premiers ſentimens.
Portez du moins vos yeux ſur toute ma conduite.
Forcé de vous aimer, je m'impoſai la fuite,
Je m'éloignai du Roi, j'abandonnai la Cour,
Trop content pour tout bien d'emporter mon amour :
Vous venez, je vous voi, je ne puis plus me taire.
De mon bizarre ſort j'explique le myſtere ;
Mais je ne parle, helas ! par un dernier effort,
Que dans le même inſtant où je cours à la mort,
Où je n'ai plus d'eſpoir, où rien ne peut défendre
Ce ſang infortuné que les Grecs vont répandre ;
Je vous le ſacrifie avec la même ardeur,
Dont les autres Amans recherchent leur bonheur ;
Mon cœur en vous aimant n'eut jamais d'autre envie,
Et ſe plaint de n'avoir à donner qu'une vie.

PALMIS.

Je ne puis rassurer mon esprit confondu.
Quel discours ? quelle audace ? ai-je bien entendu ?
Un banni de la Grece à mes yeux se declare,
Il ne se souvient plus du rang qui nous separe ;
Et sans aucun égard trahissant ma bonté,
Abuse lâchement de ma credulité.
Comment prétendez-vous expier cette offence ?
Une autre avec éclat marqueroit sa vengeance ;
Mais un juste mépris vous en punira mieux,
C'est une peine dûë aux cœurs audacieux :
Il me suffit des maux où le destin vous livre,
Sans que je prenne encor le soin de vous poursuivre.
Allez donc, étouffez des soupirs indiscrets,
Et sur tout à mes yeux ne vous montrez jamais.

ALCIBIADE.

Non, j'atteste des Dieux la grandeur souveraine,
Que vous ne verrez plus cet objet qui vous gêne ;
Il faut vous le cacher, je vais prendre ce soin.
Dieux cruels ! mon malheur ne peut aller plus loin.
Je ne vous parle plus de ma funeste flâme,
C'en est fait ; cependant souvenez-vous, Madame,
Que si dans mes ayeux je ne vois point de Rois,
J'ai fait connoître au moins mon nom par mes exploits :
Que si pour vous aimer il faut une couronne,
Ce n'est pas la vertu, c'est le sort qui la donne :
Qu'enfin s'il n'a pas mis un sceptre dans ma main,
Je ne dois pas rougir des fautes du Destin.
Je vous laisse, il est tems de remplir votre attente.
Jamais ma passion ne fut si violente :
Mais malgré tout l'amour dont mon cœur est épris,
Je sens qu'il n'est point fait pour souffrir des mépris.



SCENE V.

PALMIS, AMESTRIS.

AMESTRIS.

J'Admire cet effort, il me charme, Madame;
Achevez, triomphez d'une honteuse flâme.
Mais quoi, vous soupirez; faut-il vous attendrir?

PALMIS.

Alcibiade, helas! me quitte, & va mourir.
O gloire de mon sang! ô devoir trop barbare!
Que de maux, que de pleurs ta rigueur me prépare!
Qu'il m'en coûtera cher d'avoir crû ma fierté!
Mais n'ai-je pas trop loin poussé la cruauté?
Injuste que je suis! ma bouche desespere
Un cœur que l'amour-même a choisi pour me plaire.
Quand le mien s'applaudit & triomphe en secret,
Je feins de m'offenser de l'aveu qu'on me fait:
Quand toute ma raison ne me défend qu'à peine,
La peur de me trahir me rend plus inhumaine.
C'est à vos seuls conseils, trop barbare Amestris,
Qu'Alcibiade doit un si funeste prix.
Sans vos cruels avis, loin de vôtre presence,
J'aurois eu moins de force & moins de violence.
Avez-vous remarqué, lorsque je lui parlois,
Quel desespoir....Mais quoi, si je le rappellois;
Si par des mots plus doux je lui faisois comprendre....

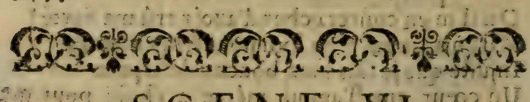
AMESTRIS.

Madame.....

PALMIS.

Laissez-moi, je ne veux rien entendre.

Ne vous opposez plus au penchant de mon cœur,
Je veux de ce Heros prévenir le malheur.
Rompons, rompons le cours de son destin funeste,
Qu'il vive, c'est assez, que m'importe du reste ?
Sauvons-le, s'il se peut ; qu'il apprenne du moins
Par mes tristes soupirs, par mes plus tendres soins,
Qu'en le desesperant je m'immole moi-même ;
Qu'enfin s'il meurt pour moi, s'il m'adore, je l'aime.
Pensez-vous qu'un amour que soutient la vertu,
Avec tant de rigueur doive être combattu ?
Qu'un tendre mouvement inspiré par l'estime,
Puisse être avec raison regardé comme un crime ?
Ah ! loin qu'un tel amour ait rien de criminel,
Qu'il seroit glorieux s'il étoit éternel !
Si...



SCENE VI.

PALMIS, AMESTRIS, PHARNABAZE.

PHARNABAZE.

Daignez pardonner à l'ardeur qui m'enflâme,
Je cherche Alcibiade, il est sorti, Madame,
Quel chemin a-t'il pris ? il étoit en ces lieux.

PALMIS.

Je ne sçai ; mais quel trouble éclate dans vos yeux ?
Pourquoi le cherchez-vous ? enfin de quelle crainte,
De quel fremissement votre ame est-elle atteinte?

PHARNABAZE.

Madame, il va perir. Dans ce moment le Roi
Aux Ambaſſadeurs Grecs vient de donner ſa foi,
Il vient de leur livrer le ſang qu'ils lui demandent;
Prêtes à le verſer leurs mains déja l'attendent:
Ces cruels ennemis par tout vont le chercher,
Et contre leur fureur rien ne peut le cacher:
Juſques dans ce Palais, ſans attentat, ſans crime,
Par l'ordre d'Artaxerce ils prendront leur victime;
Madame, c'en eſt fait.

PALMIS.

Ah! courons le trouver;
Suivez-moi, Pharnabaze, il faut . . .

PHARNABAZE.

Quoi?

PALMIS.

Le ſauver.

PHARNABAZE.

Vous, le ſauver, Madame? ô Ciel!

PALMIS.

C'eſt trop attendre,
Craignez-vous avec moi d'oſer trop entreprendre?
L'abandonnerez-vous à ces Grecs furieux?

PHARNABAZE.

Moi, Madame! ah! plûtôt que j'expire à vos yeux.

PALMIS.

Finiſſons les perils d'un cœur ſi magnanime.
Regarde qui voudra mon deſſein comme un crime,
Si je puis arracher ce Heros du trépas,
De mon empreſſement je ne rougirai pas.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALCIBIADE *seul.*

NE pourrai-je assouvir la fureur qui m'entraîne ?
Je cours de tous côtez, & ma recherche est vaine :
Où sont-ils les cruels contre moi conjurez,
Ces Grecs, ces traîtres Grecs de mon sang altérez ?
On dit que dans ces lieux leur troupe divisée
A me donner la mort est enfin disposée ;
Que d'une ardeur égale on les voit me chercher :
Qu'ils viennent, mon dessein n'est pas de me cacher,
Mon desespoir répond à leur impatience.
Les traîtres pourront-ils soûtenir ma presence ?
Et sera-t'il quelqu'un parmi ces inhumains,
Qui ne tienne la vie ou l'honneur de mes mains ;
Que mon bras n'ait tiré du milieu du carnage,
Ou sauvé des horreurs d'un funeste esclavage ?
Quels dégrez, quels chemins m'ont conduit à la mort ?
Justes Dieux ! de quels traits marquâtes-vous mon sort ?

Quelle diverſité de bonheur, d'infortune;
De pleine confiance, ou de crainte importune?
Tantôt comble d'honneur & par tout adoré,
Tantôt chargé de honte, & par tout abhorré;
Jadis de tous les Grecs le Démon tutelaire,
Aujourd'hui triſte objet de toute leur colere.
Mais que dis-je, haï, mépriſé de Palmis,
Dont j'ai craint les dédains plus que mes ennemis;
Qui croira que du Ciel l'Arrêt irrevocable
Ait fait pour un ſeul homme un ſort ſi peu ſemblable?
Mais que veut Amintas?

SCENE II.

ALCIBIADE, AMINTAS.

AMINTAS.

Je vous trouve en ces lieux,
Je vous revois enfin, j'en rend graces aux Dieux;
Nous vous cherchions, Seigneur, avec un ſoin extrême,
Pharnabaze me ſuit, & Palmis elle-même.

ALCIBIADE.

Palmis! qu'entens-je? ah Ciel!

AMINTAS.

Seigneur, dans un moment
Vos yeux ſeront témoins de ſon empreſſement;
Mais la voici.

SCENE III.

ALCIBIADE, PALMIS, PHARNABAZE, AMESTRIS, AMINTAS.

PALMIS.

JE viens assurer votre vie,
Je viens vous dérober aux fureurs de l'envie.
Cet ami genereux s'interesse pour vous,
Jusqu'à braver du Roi l'inflexible courroux.
Ne vous informez point quel mouvement m'inspire :
Adieu, fuïez, Palmis n'a plus rien à vous dire.

ALCIBIADE.

Moi fuïr? ah! je ne puis pour de malheureux jours
D'une fuite honteuse emprunter le secours ;
Laissez-moi près de vous malgré le sort contraire
M'applaudir du bonheur de vous voir sans colere.
Quel transport impréyû succede à mon effroi ?
Je puis vous voir sans crime ; ah ! ç'en est trop pour moi.

PALMIS.

Obéïssez, craignez de m'irriter encore.

ALCIBIADE.

Cet ordre m'est sacré, Madame, je l'adore ;
Mais ne me pressez plus, c'est un secours trop vain ;
Qui pourroit de ma fuite assurer le chemin ?

PHARNABAZE.

Moi, Seigneur, je le puis ; du moins pour cet outrage,
Quels que soient mes perils, j'ai tout mis en usage,

Déja sur le Pactole un vaisseau préparé,
Vous offre sur les eaux un chemin assuré ;
Confiez votre vie au vent qui vous appelle,
Montrez-vous chaque jour à quelque mer nouvelle :
Sans chercher un azile auprès d'un autre Roi,
Que les Grecs forceroient de vous manquer de foi ;
Cachez-lui votre sort, nos soins dans votre absence
Agiront près du Roi, prendront votre défence,
Et peut-être qu'un jour vous reverrez ces lieux
Triomphant & chargé de noms plus glorieux.
Vous sçavez vers le Port une secrete issûë
Dont la route à vos Grecs n'est pas encor connuë,
Je vais vous devancer : vous suivi d'Amintas,
Secondez mon projet, & marchez sur mes pas :
Ne vous étonnez point si l'on vient vous surprendre,
Vous me verrez bien-tôt voler pour vous défendre.

SCENE IV.

PALMIS, ALCIBIADE, AMESTRIS, AMINTAS.

ALCIBIADE.

ARrêtez ; il me laisse. Ami trop genereux,
Pourquoi vous chargez-vous du sort d'un malheureux ?
Madame, permettez que je désobéïsse ;
Voulez-vous que pour moi Pharnabaze perisse,

Ou du moins qu'il s'expose à tomber de son rang?
Ah ! puis-je plûtôt voir couler tout mon sang ?
Aussi-bien pensez-vous que je puisse survivre
A l'absence mortelle où la fuite me livre ?
A souffrir le trépas mon cœur s'est préparé ;
Mais , Madame , ce coeur triste , desesperé ,
Ne peut porter ailleurs le feu qui le dévore ,
Ne vous souvient-il plus que ce cœur vous adore?
Que sans cesse vers vous tous mes vœux emportez....

PALMIS.

Finissez ce discours. On vous attend : partez ,
Contraignez un amour qu'il faut que je déteste ,
Et qui ne peut avoir qu'une suite funeste ,
Ma gloire m'en prescrit l'indispensable loi ,
Artaxerce est mon pere , & vous n'êtes pas Roi :
Ce vous doit être assez dans ce moment terrible,
De voir qu'à vos perils je me montre sensible ;
Je vous dirai bien plus, pour flater vos douleurs ,
L'état où je vous voi me coûtera des pleurs ,
Et malgré les efforts de mon ame offensée ,
J'en garderai long-tems la funeste pensée.

ALCIBIADE.

Madame....

PALMIS.

Rassurez mes esprits allarmez ,
Ne me repliquez point , fuïez si vous m'aimez.

ALCIBIADE.

Hélas !

SCENE VI.

PALMIS, AMESTRIS.

PALMIS.

Ciel ! prens-en ſoin ! où me vois-je réduite ?
Je ne puis partager les perils de ſa fuite ,
Cruel devoir ! je ſuis tes ordres abſolus.
Magnanime Héros , je ne te verrai plus ;
Tu cours au gré du ſort , des flots & de Neptune,
Traîner l'affreux débris d'une illuſtre fortune ,
Les vents vont pour jamais t'emporter loin de moi ,
Je te jure du moins de ne penſer qu'à toi.
Fatigué de la Cour du plus grand Roi du monde,
Mon cœur impatient va te ſuivre ſur l'onde,
Mes soûpirs enflâmez après toi vont voler
Juſqu'à l'heureux inſtant où prompte à m'accabler
Une mort favorable à mes deſirs offerte
Arrêtera les pleurs que je donne à ta perte.

SCENE V.

PALMIS, ARTEMISE, AMESTRIS, BARSINE.

ARTEMISE *à Barſine.*

Je la voi, penetrons les ſecrets de ſon cœur.
Puis-je vous demander quelle injuſte douleur,
Quel tranſport imprévû , quelles vives allarmes,

Madame, de vos yeux ont fait couler des larmes?
Fille du plus puiſſant, du plus juſte des Rois,
Cent Monarques jaloux attendent votre choix;
Unique & digne objet de l'amour d'un tel pere,
Une ſuperbe Cour vous ſert & vous revere;
Quand tout conſpire enſemble à vos vœux les plus doux,
Eſt-il quelque chagrin qui paſſe juſqu'à vous?

PALMIS.

Madame, je n'ai point de ſujet de triſteſſe.

ARTEMISE.

Pourquoi me cachez-vous la douleur qui vous preſſe?
Juſques à ce moment vous ne me celiez rien,
Et l'amitié joignoit votre ſort & le mien,
Aujourd'hui de vos pleurs vous faites un myſtere,
Je ne vous preſſe plus, c'eſt à moi de me taire;
Mais, Madame, ſouffrez que j'oſe m'informer
D'un proſcrit dont le ſort peut encor m'allarmer.
Tantôt quand je l'ai fui vous êtes demeurée,
Comment vous êtes-vous d'avec lui ſeparée?
Quels étoient ſes diſcours? A-t'il juſtifié
Les criminels refus qui l'ont ſacrifié?
On dit même qu'ici vous venez de l'entendre;
Vous vous troublez: voilà ce que je veux apprendre,
Et ſans chercher encor de nouvelles raiſons,
Ce trouble où je vous vois éclaircit mes ſoupçons.
De l'orgueil de mon ſang reprenons les maximes,
D'un perfide Etranger puniſſons tous les crimes:
Ç'en eſt un que ſa mort ne ſçauroit reparer,
D'avoir pû ſans amour me faire ſoûpirer.
Que me ſert qu'à la Grece Artaxerce le livre?
C'eſt pour mes interêts qu'il doit ceſſer de vivre.
Vous, Madame, craignez l'impatient courroux
D'un pere juſtement irrité contre vous.

PALMIS.

Moi, Madame !

ARTEMISE.

Courons. O Ciel ! que vais-je faire ?
Quoi donc, en un moment à moi-même contraire,
Je vais perdre un Heros que j'ai tant protegé,
De tant d'autres malheurs par le sort affligé ?
Par un motif honteux je deviens inhumaine,
Et jusques sur Palmis je veux porter ma haine ?
S'ils n'ont pû resister au penchant de leur cœur,
Quel crime ont-ils commis digne de ma fureur ?
Et quoiqu'un fol amour encor me persuade,
M'étoit-il plus permis d'aimer Alcibiade ?
Ouvre les yeux enfin, foible Artemise, voi
Quel opprobre à jamais va rejaillir sur toi.
Hier encore tes jours couloient dans l'innocence,
Ton cœur ne connoissoit ni courroux ni vengeance,
Tu n'aurois pû former, sans tressaillir d'horreur,
Un seul de ces projets qu'enfante ta fureur ;
Regarde où te conduit l'ardeur d'être vangée,
Malheureuse, & combien un jour seul t'a changée.
Madame, pardonnez à mon égarement ;
Ma honte, ma douleur suffit pour mon tourment.
Et toi perfide amour qu'à jamais je deteste,
Terrible passion, penchant vraiment funeste,
Ne faut-il qu'un moment à ton cruel poison,
Pour bannir la vertu, pour troubler la raison ?
Laisse-moi, je reprens l'empire de mon ame :
Si j'ai pû m'égarer par une indigne flâme,
Je montrerai bien-tôt par des soins éclatans,
Que du moins mon erreur n'a pas duré long-tems.

SCENE VII.

ARTAXERCE, PALMIS, ARTEMISE, AMESTRIS, BARSINE.

ARTAXERCE *à Artemise.*

J'Ai prononcé, Madame, & vous ferez vangée,
A punir un ingrat ma gloire eſt engagée;
Ma pitié deſormais ne ſçauroit l'épargner,
Sans rompre le Traité que viens de ſigner;
Ce jour éclairera cette mort legitime,
Les Grecs impatiens pourſuivent leur victime,
Et dans ces mêmes lieux témoins de ſes mépris,
Cet infidele cœur en recevra le prix.
Son adreſſe ne peut le cacher à leur vûë;
Ici de tous côtez leur troupe eſt répanduë,
Il n'eſt point de paſſage, il n'eſt point de détour,
Que leurs yeux irritez n'obſervent tour à tour.
Jamais contre un Tyran des peuples en furie
N'ont montré tant de haine & tant de barbarie,
Que contre ce proſcrit, autrefois leur appui,
Ces mortels ennemis en font voir aujourd hui.
Mais quoi, vous fremiſſez, craignez-vous de
m'entendre?

ARTEMISE.

Au prix de tout mon ſang je voudrois le défendre.
Oüi, Seigneur, revoquez un ordre trop cruel,
Sauvez Alcibiade, il n'eſt point criminel;
Vous apprendrez un jour toute ſa deſtinée,
Elle eſt, n'en doutez point, aſſez infortunée,
Pour meriter de vous un reſte de pitié:
Au nom de mes ayeux & de votre amitié,

Hâtez-vous, & des Grecs prévenez la vangeance.

ARTAXERCE.

O Ciel ! de ce discours que faut-il que je pense ?
J'ai crû voir dans vos yeux les plus vives fureurs,
Cependant je n'y vois que les plus tendres pleurs.
Un banni de la Grece ose braver la Perse,
Il méprise les dons, l'amitié d'Artaxerce,
Il refuse la main que vous lui presentez,
Et pour ses jours encor vous vous inquietez ?
Quel mouvement secret, quelle force invincible,
A tant d'affronts reçus peut vous rendre insensible ?
Avez-vous oublié l'orgueïl de votre sang,
Et tous les fiers devoirs qu'exige votre rang ?
Mais quoi, tous mes efforts, tant de raisons pressantes,
Contre un lâche ennemi deviennent impuissantes ?



SCENE VIII.

ARTAXERCE, PALMIS, ARTEMISE, AMESTRIS, BARSINE, MEMNON.

MEMNON.

SEigneur, Alcibiade attend près de ces lieux,
Il demande à vous voir.

ARTAXERCE.

Qu'entens-je, justes Dieux !
Qu'il entre. Que mon ame est ici combatuë !
Puis-je.... Mais quel objet se presente à ma vuë ?

SCENE IX.

ARTAXERCE, ALCIBIADE, PALMIS, ARTEMISE, PHARNABAZE, AMESTRIS, BARSINE, MEMNON.

ALCIBIADE.

Laissez-moi, Pharnabaze, en vain vous me priez,
Je veux voir Artaxerce, & mourir à ses pieds.
Ah! Seigneur, vous voyez au gré de votre envie,
Qu'une sanglante mort va terminer ma vie.
Je fuyois de ces lieux, les Grecs l'ont remarqué,
Et pleins de leur fureur d'abord m'ont attaqué;
Tous mes efforts n'ont pû m'assurer le passage,
Le fidele Amintas, victime de leur rage,
Est mort en combattant. Par tout envelopé,
Et dans ce même instant d'un trait mortel frapé,
Je tombois dans leurs mains sans le bras secourable
D'un ami trop soigneux des jours d'un miserable.
Pharnabaze, Seigneur, près de nous arrivé,
Avec quelques soldats de leurs mains m'a sauvé:
Daignez lui pardonner sa genereuse audace,
Je viens à vos genoux vous demander sa grace;
Ne la refusez pas à mes soûpirs mourans,
Et jugez de mon cœur par ce soin que je prens.
Madame, c'est à vous qu'en mourant je m'adresse.
Voyez quel est le prix qu'a reçu ma tendresse,
D'un amour sans espoir le tyrannique effort
A plus fait contre moi que les Grecs ni le sort.

ARTAXERCE.

Ah! que m'apprenez-vous?

ALCIBIADE.

Je parlai. Sa colere
Fut le prix malheureux d'un amour temeraire.
Si je n'ai pû prétendre à recevoir sa foi,
Quels biens possedez-vous qui soient dignes de moi ?
Et que peut pour un Grec le plus grand Roi du monde,
Quand sur la liberté notre bonheur se fonde ?
Je meurs enfin. La mort m'épargne la douleur
De ne pouvoir pour vous exercer ma valeur,
De voir laGrece un jour ou troublée ou soumise,
Et sur tout d'être ingrat aux bontez d'Artemise.

(*Pharnabaze le soutient.*)

C'en est fait, je succombe, & mon sort est trop beau,
La gloire m'a suivi jusques dans le tombeau.
Je triomphe, & pour moi le trépas a des charmes,
Puisque je vois vos yeux me donner quelques larmes,
Et m'honorer enfin d'une noble pitié.

(*à Pharnabaze.*)

Vous, pour dernier effet d'une illustre amitié,
Otez-moi de ces lieux pour sauver ma constance,
Elle craint ces objets, & cede à leur presence ;
Pour remplir mon destin sans en être abattu,
Je sens que j'ai besoin de toute ma vertu.

ARTEMISE.

Quels malheurs, justes Dieux !

PALMIS.

Fortune impitoyable !
Il expire.

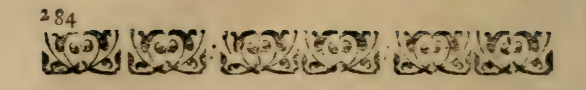
ARTAXERCE.

Je voi que ce coup vous accable !
Mais loin de condamner de si justes douleurs,
Je suis prêt avec vous de répandre des pleurs.

FIN.

PHOCION

TRAGEDIE.



ACTEURS.

PHOCION, General des Atheniens.

AGNONIDE, autre General d'Athenes.

CHRISIS, Fille de Phocion.

ALCINOUS, Fils d'Agnonide, Amant de Chrisis.

DIONE, Confidente de Chrisis.

LICAS, Gouverneur d'Alcinoüs.

CLITUS, Capitaine Athenien.

ARCAS, autre Capitaine Athenien.

GARDES.

La Scene est à Athenes, dans le Palais de la Republique.




PHOCION.
TRAGEDIE.



PHOCION,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CHRISIS, DIONE, LICAS.

CHRISIS.



EH bien, Licas, eh bien, puis-je voir Agnonide ?
L'avez-vous informé du dessein qui me guide ?
Sçait-il que pour mon Pere une juste terreur
Accable mes esprits, & déchire mon cœur ?
Et qu'un ordre cruel m'empêchant de le suivre ;
Au comble des horreurs son absence me livre ?

LICAS.

Madame, par mes soins Agnonide est instruit

De l'état déplorable où le ſort vous réduit ;
Votre douleur le touche,& prêt à vous entendre,
Il viendra dans ces lieux où vous pouvez l'attendre.

SCENE II.

CHRISIS, DIONE.

CHRISIS.

QUel accueïl, quel diſcours, quel changement, grands Dieux !
Puis-je me méconnoître? & ſuis-je dans ces lieux,
Où mon Pere en ſes mains tenant le ſort d'Athenes,
Signala l'équité de ſes loix ſouveraines ?
Sont-ce ces mêmes murs & ce même Palais,
Où l'heureux Phocion méditoit ſes projets ;
Qui marquant chaque jour ſon zele & ſa ſageſſe,
Firent l'étonnement & l'honneur de la Grece ?

DIONE.

Madame....

CHRISIS.

Tu le vois, mille objets menaçans,
Confirment à l'envi les chagrins que je ſens ;
Ces indignes enfans de notre Republique,
Que mon Pere toujours éloigna de l'Attique,
Amas preſque infini d'eſclaves, d'étrangers,
Ne m'expoſent-il pas à de nouveaux dangers ?
Ces gardes qui jadis s'ouvrant à mon paſſage,
Me rendoient en tremblant un legitime hommage,
Aujourd'hui ne m'offrant que des yeux ennemis,
Après de longs efforts m'ont à peine permis

De venir jusqu'ici faire parler mes larmes,
Pour fléchir un Tyran ; trop impuissantes armes.

DIONE.

C'est ce Tyran lui seul dont les lâches projets
Ont troublé de vos jours le bonheur & la paix ;
Jaloux de Phocion, sa parricide envie,
Attaque également & sa gloire & sa vie :
Il poursuit un Héros jusqu'ici tant vanté,
Un Héros que la guerre a toujours respecté,
Un Héros, . . .

CHRISIS.

Ah! finis cet éloge inutile,
Reserve ces discours pour un tems plus tranquile,
Et loin de retracer sa gloire & ses vertus,
Songe que ce Héros peut-être ne vit plus ;
Que Cassander aigri par les Tyrans d'Athenes,
Ou le livre à la mort, ou le charge de chaînes.
Ingrats Atheniens, pourrez-vous le souffrir ?
Ah! marchez sur ses pas, & pour le secourir
Dans les murs de Pellé hâtez-vous de répandre
Votre sang, que son bras sçut tant de fois défendre ;
Et toi barbare auteur de nos communs malheurs,
Toi dont l'ambition fait couler tous nos pleurs,
Agnonide, prévient les maux de ta patrie,
En sa faveur du moins calme ta barbarie ;
Souviens-toi que ce Chef dont tu proscris les jours,
Contre tout l'Univers nous défendit toujours,
Qu'Athenes va tomber, si ta haine l'opprime,
Et vanger en tombant cette grande victime.

DIONE.

Et qui peut se flater que ce tyran plus doux,
Reconnoîtra son crime, & suspendra ses coups ?
Madame, à ce retour je voi peu d'apparence ;
Esclave de son rang, & fier de sa puissance,
Nous le verrons plûtôt par de nouveaux forfaits

Avancer chaque jour ſes infâmes projets.
Mais tandis que ſa haine injuſte & ſanguinaire,
Détruit la Republique, & pourſuit votre pere,
Son fils, du moins, ſon fils, le jeune Alcinoüs,
Vous force en même-tems d'admirer ſes vertus,
Je ne puis oublier avec quelle aſſurance,
Du fidelle Licas trompant la vigilance,
Il ſuivit Phocion, & courut partager
De ſon ſort incertain la gloire & le danger,
Pouvez-vous, ...

CHRISIS.

Sa vertu digne d'être eſtimée,
Par ce noble deſſein me fut trop confirmée ;
Il vint dans le moment que mes premiers malheurs
Livroient mon ame en proye aux plus vives douleurs ;
Madame, me dit-il, la fortune contraire
Au plus grand des perils expoſe votre pere,
C'eſt le mien qui le livre aux mains de Caſſander,
Dont la haine barbare oſe le demander ;
Je ne viens point ici par un lâche artifice,
De cet ordre funeſte excuſer l'injuſtice ;
Non, je viens en mêlant mes pleurs à vos ſoupirs,
Du moins par quelque eſpoir flater vos déplaiſirs.
Je pars malgré la loi du peuple de mon pere,
Je me dérobe aux ſoins d'un Gouverneur ſevere :
On pourſuit Phocion, je vole à ſon ſecours ;
Au deſtin qui l'attend j'expoſerai mes jours,
Trop heureux ſi mon ſang verſé pour ſa querelle
Le rend à votre amour, & vous prouve mon zele !
Tels furent ſes diſcours, & ſes derniers adieux,
Et dans le même inſtant s'éloignant de mes yeux,
Il me fit concevoir une foible eſperance,
Et partit aſſuré de ma reconnoiſſance.

DIONE.

DIONE.

Mais, Madame, est-ce assez, & ne croyez-vous pas,
Qu'adorateur secret de vos divins appas,
Quand pour vos interêts il court tout entreprendre,
Il se propose un prix qu'il a droit de prétendre?

CHRISIS.

Dione, que dis-tu?

DIONE.

Que son amour pour vous
Mérite en sa faveur des sentimens plus doux.

CHRISIS.

Hélas! crois-tu qu'il m'aime?

DIONE.

En doutez-vous encore?
Ses yeux n'ont-ils pas dit que son cœur vous adore?
Ses regards, ses soûpirs au défaut de sa voix,
Du feu qui le consume ont parlé mille fois;
Vous l'avez vû vous-même, avoüez-le Madame.

CHRISIS.

Faut-il te faire voir jusqu'au fond de mon ame?
J'ai crû m'appercevoir dans tous nos entretiens,
Que ses timides yeux trembloient devant les miens;
Que son esprit confus & sa bouche incertaine
Tandis qu'il me parloit ne s'exprimoit qu'à peine.
J'ai même, le voyant interdit, inquiet,
Senti, je l'avoüerai, quelque trouble secret:
Dione, je ne puis t'en dire davantage,
J'ignore des amans les soins & le langage,
Sur ce que j'ai crû voir je n'ose m'arrêter,
Quoyqu'il en soit enfin j'en veux toujours douter;
Eloignons ces objets de ma triste pensée,
Grands Dieux! preservez-moi d'une ardeur insensée;

Mon cœur d'assez de maux est troublé chaque jour,
Sans qu'il éprouve encor les tourmens de l'amour.

DIONE.

Pourquoi vous formez-vous de si tristes allarmes ?

CHRISIS.

Non, ces plaisirs parfaits, ces doux transports, ces charmes,
Que l'amour fait sentir aux cœurs qu'il a choisis,
Ne sont point destinez à celui de Chrisis ;
Le sort me persecute avec trop de constance,
Pour permettre.... Mais Dieux ! notre ennemi s'avance.

SCENE III.

CHRISIS, AGNONIDE, DIONE, CLITUS.

CHRISIS.

ENfin pour vous parler j'obtiens quelques momens,
Vos Gardes sont touchez de mes gemissemens,
Ils ne m'opposent plus de funestes barrieres :
Mais aucun ne m'apprend le destin de mon pere.
Que fait-il, ou plûtôt par quelle injuste loi
Soumettez-vous sa vie aux caprices d'un Roi,
Dont le rang odieux & l'orgueil tyrannique
N'eurent jamais de droit sur cette Republique ?
Quel crime a donc commis ce Chef infortuné ?
De quelles trahisons l'avez-vous soupçonné ?
A-t'il sacrifié par de secretes haines
Aux faveurs des Tyrans la liberté d'Athenes ?
Comptez, examinez les jours de ce Heros,
Vous n'y découvrirez que de nobles travaux ;

Qu'une vertu ſans ceſſe à nos yeux confirmée,
Et dont la pureté paſſe la renommée.

AGNONIDE.

Madame, je le vois, votre aveugle douleur,
Du ſort de Phocion m'impute le malheur;
J'oublirai toutefois cette cruelle injure,
En faveur des tranſports qu'inſpire la nature.
Il ne faut qu'un moment pour vous deſabuſer,
Et détruire l'erreur qui vous fait m'accuſer.
Madame, ai-je trahi la ſevere juſtice?
Ai-je ſeul ordonné que Phocion periſſe?
Tout le Peuple en fureur a conſpiré ſa mort,
Et nommé Caſſander arbitre de ſon ſort;
Vous ſçavez que ce Roi ſucceſſeur d'Alexandre,
Contre la Republique alloit tout entreprendre.
Deux fois loin de ces murs Nicanor repouſſé,
Et du Port de Pirée avec honte chaſſé,
De ce Roi contre nous allume la colere,
Il impute ſa fuite aux ſoins de votre Pere:
Athenes toutefois l'accuſe hautement
D'avoir pour ſa défenſe agi trop lentement;
Ainſi livré tout ſeul à la haine commune,
Ai-je pû l'arracher à ſa triſte infortune?
Ai-je dû le ſauver & prévenir vos pleurs,
Pour faire ſur l'Etat tomber tous ſes malheurs?
Non, Madame, & mon fils Alcinoüs lui-même,
Ce fils qui m'eſt ſi cher par ſa vertu ſuprême,
Par mon ordre à mes yeux periroit aujourd'hui,
S'il falloit prononcer entre Athenes & lui.

CHRISIS.

Puiſſent les Dieux vangeurs me prendre pour victime,
Si j'oſe condamner cette noble maxime;
J'en connois la juſtice, & Phocion cent fois
M'en fit dans ſes leçons la plus ſainte des loix;
Si ſa mort à l'Etat eût été neceſſaire,
Vous deviez quelque tems la laiſſer volontaire,

Et voir si son grand cœur lâchement démenti,
Auroit pû balancer à prendre son parti.
Ah! que dans cet état sa victoire derniere
Eût dignement fini son illustre carriere!
Dans les murs de Pellé nous l'eussions vû voler,
Heureux pour son païs de pouvoir s'immoler.
Et moi de sa vertu cherissant la memoire,
Consolant ma douleur par l'excès de sa gloire,
Voyant son nom par tout à jamais reveré,
En pleurant son trépas je l'aurois admiré.
Mais que sans l'avertir du coup qu'on lui prépare,
On le livre avec joye aux mains d'un Roi barbare!
Car je ne compte plus parmi nos Nations
Tout ces Chefs separez par leurs divisions,
CesGrecs qui trop long-tems éloignez de la Grece
Ont succé des Persans la haine & la molesse,
Ces Grecs qui sous un Roi le plus grand des Héros,
Jusqu'au bout de la terre ont porté leurs travaux,
Mais qui l'ayant perdu nous ont trop fait connoître
Que toute leur grandeur étoit dûë à leur maître;
Indignes du haut rang où sa main les a mis,
Et de donner des loix à ceux qu'il a soûmis:
Sur tout ce Cassander, ce monstre dont l'envie
De ce vainqueur du monde a terminé la vie;
Et qui par le poison....

AGNONIDE.

Ah! Madame, arrêtez,
N'outragez plus ce Prince, & du moins respectez
De son nom, de son rang l'auguste caractere.

CHRISIS.

Eh quoi! s'il le profane, est-ce à moi de m'en taire?

AGNONIDE.

Oüi, l'on doit ces égards au sacré nom du Roi.

CHRISIS.

Ce nom dans un tyran n'eſt plus ſacré pour moi.

AGNONIDE.

Appellez-vous tyran un Prince légitime ?

CHRISIS.

J'appelle un Roi tyran quand il aime le crime.

AGNONIDE.

Et quel crime, Madame, a commis Caſſander ?

CHRISIS.

Celui qui le ſoûtient peut-il les demander ?

AGNONIDE.

Si nous ſommes tous deux tels que vous l'oſez dire,
Vous flatez-vous encor que Phocion reſpire ?

CHRISIS.

De vos fureurs les Dieux ont pû le preſerver.

AGNONIDE.

Si les Dieux l'ont voulu, leur bras l'a pû ſauver;
Mais rarement les Dieux prodiguent leurs miracles.

CHRISIS.

Leur moindre volonté ne trouve point d'obſtacles.

AGNONIDE.

Nous apprendrons bien-tôt qui de nous s'eſt trompé.

CHRISIS.

Helas! je cede au coup dont mon cœur eſt frappé.
Ma fierté ne peut plus ſoûtenir la penſée
Du parricide affreux dont je ſuis menacée.
Pourſui, tyran, pourſui tes barbares deſirs,
De l'excès de nos maux fais tes plus doux plaiſirs.
Je voi quelle raiſon t'intereſſe à défendre,
Contre tout l'Univers, l'aſſaſſin d'Alexandre.
Les jours de Phocion détruiſoient tes projets,
Ils vont être le prix de ta ſervile paix.
Peut-être à mes ſoûpirs le Ciel encor propice,

Malgré tes soins cruels confondra l'injustice ;
S'il me refuse enfin le secours de son bras ;
Le secours des mortels ne me manquera pas.
Je ne m'explique point ; mais si mon pere expire,
Il ne mourra pas seul ; & j'ose te prédire,
Qu'après l'avoir conduit aux horreurs de son sort,
Peut-être autant que moi tu pleureras sa mort.
Adieu.

SCENE IV.

AGNONIDE, CLITUS.

AGNONIDE.

Que me dit-elle, & qu'elle est son attente?
Mais non, je ne crains point sa menace impuissante,
Et la foudre aujourd'hui dût-elle m'accabler,
Dans un si beau chemin je ne puis reculer.
Il est tems de cueillir l'heureux fruit de mes peines ;
Accablons, cher Clitus, la liberté d'Athenes,
Hâtons-nous d'accomplir mes glorieux projets,
Faisons-nous dans ces murs un trône & des sujets ;
Et renversant les loix de cette Republique,
Rappellons la splendeur des premiers Rois d'Attique.

CLITUS.

Mais, Seigneur, songez-vous ....

AGNONIDE.

J'ai tout examiné.

Je sçai que mon projet peut être condamné ;
Que ces timides cœurs dont la prudente adresse,
Sous le nom de vertu déguise sa foiblesse,
Qui n'osant s'occuper de soins ambitieux,
Redoutent les perils cent fois plus que les Dieux.
Ces cœurs, dis-je, ennemis de mes desseins sublimes,
Leur donneront les noms qu'on donne aux plus grands crimes :
Mais aussi que diront ceux dont la noble ardeur
Entraîne tous les vœux vers la seule grandeur ;
Qui loin de contracter de basse servitude,
Du soin de commander font toute leur étude,
Et ne pouvant souffrir de maître ni d'égal,
Gardent l'ambition jusqu'au terme fatal ?
Ces superbes mortels me prenant pour exemple,
Dans le fond de leur cœur m'éleveront un temple,
Et soit que le destin me favorise ou non,
Parmi les noms fameux ils compteront mon nom.
Je t'avoüerai pourtant, quelque espoir qui m'anime,
Que j'eus quelque terreur en commençant le crime ;
D'un violent remords mon cœur fut combattu,
Lorsque de Phocion j'attaquai la vertu :
Mais voulant sur mon front placer le diadême,
Il falloit ou le perdre, ou me perdre moi-même.
Pour m'éloigner du rang que je me suis promis,
Je le crains plus lui seul que tous mes ennemis.

CLITUS.

Chargé d'ans & de soins dont le nombre l'accable,
Un seul homme, Seigneur, est-il si redoutable ?
Et se peut-il enfin....

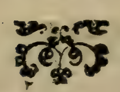
AGNONIDE.

Eh ! ne conçois-tu pas

Qu'un homme tel que lui fait le ſort des Etats ?
Quoyque mille raiſons à ſa perte m'attachent,
Je lui dois un aveu que ſes vertus m'arrachent :
C'eſt un de ces mortels que le Ciel quelquefois
Fait naître pour défendre ou retablir les Loix ;
Un de ces cœurs choiſis, de ces heureux genies,
Où les Dieux font briller leurs faveurs infinies,
Que de leur feu divin ils ont ſoin d'éclairer,
Et qu'un ennemi même eſt contraint d'admirer.
CLITUS.
Eh ! faut-il donc, Seigneur, attenter à ſa vie ?
AGNONIDE.
Triſte effet, cher Clitus, des fureurs de l'envie !
Avec moins de vertus Phocion ſans ſecours,
Tranquille dans ces murs eût vû couler ſes jours,
Et paſſé ſans peril les plus longues années
Qu'à ſon obſcur deſtin la Parque auroit données.
Mais loin de rappeller les preſſantes raiſons
Qui le font immoler à mes juſtes ſoupçons,
Etouffons les remords que me cauſe ſa perte,
En ſongeant quelle gloire à mon fils eſt offerte :
Car, Clitus, c'eſt pour lui cent fois plus que pour moi,
Que j'aſpire à ranger ce peuple ſous ma loi ;
C'eſt l'amour de ce fils digne d'une couronne,
Qui raſſure mon cœur quand le crime l'étonne,
Qui ſur tous mes perils me fait fermer les yeux,
Et braver le courroux des hommes & des Dieux.
CLITUS.
Mais, Seigneur, votre fils par ſa fuite imprévuë...
AGNONIDE.
Ah ! ne m'en parle plus, ce ſouvenir me tuë ;
Finiſſons un diſcours qui me glace d'effroi.
J'ignore quel deſſein peut l'éloigner de moi ;
Il a ſurpris Licas, il m'a ſurpris moi-même,
Et le ſort ſecondant ſon fatal ſtratagême,
Je n'ai pû découvrir le chemin qu'il a pris,

En vain jusqu'à ce jour mes soins l'ont entrepris ;
Mais mon cœur affligé reprend quelque esperance,
L'ingrat ne peut long-tems tromper la diligence
Des fideles amis qui vont de Cour en Cour
Le chercher, l'avertir, & presser son retour.
Allons donc pour lui seul consommer mon ouvrage,
Des cœurs que j'ai gagnez ranimer le courage,
Sur les plus obstinez faire un dernier effort
Par l'espoir du salaire, ou la peur de la mort,
Et m'instruire sur tout, si selon mon envie
Dans Pellé Phocion a vû trancher sa vie.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AGNONIDE, CLITUS.

AGNONIDE.

Approche, vien, Clitus, mes chagrins sont passez,
Je voi mes vœux secrets par le Ciel exaucez;
Dieux! avec quels transports mon cœur s'ouvre à la joie!

CLITUS.

Eh, quel est le bonheur que le Ciel vous envoie?

AGNONIDE.

Je viens de recevoir un billet de mon fils.

CLITUS.

Ah! se peut-il....

AGNONIDE.

Licas en mes mains l'a remis.

CLITUS.

Sçavez-vous sous quel Ciel Alcinoüs respire?

AGNONIDE.

Nous l'ignorons encore, on n'a pû m'en instruire;
Ce n'est que par les soins d'un esclave inconnu

Que cet heureux écrit jusqu'à nous est venu.
Mais mon fils vit enfin, & bien-tôt sa presence
Doit remplir en ces lieux ma plus chere esperance;
Vous me l'avez sauvée, grands Dieux, ç'en est assez.
Ecoute cependant ces mots qu'il m'a tracez.

(*Il lit.*)

Ne me regardez point comme un enfant rebelle,
Seigneur, un soin pressant loin d'Athenes m'appelle,
La gloire l'autorise, excusez un dessein,
Que l'Univers entier voudroit combattre en vain:
Si contre moi ma fuite arme votre colere,
Bien-tôt par mon retour j'irai vous satisfaire,
Et chercher, sans vouloir forcer vos sentimens,
La peine de mon crime, ou vos embrassemens.

(*Il continuë.*)

Tu vois par son respect, tu vois par sa promesse,
Que son empressement répond à ma tendresse:
Cependant croiras-tu qu'en ce même moment
Je rends graces aux Dieux de son éloignement?
Autant que son départ m'a fait sentir d'allarmes,
Autant son prompt retour peut me coûter de larmes.
N'en doute point, je crains qu'un destin malheureux
Ne le ramene ici plûtôt que je ne veux.

CLITUS.

D'un pareil sentiment je cherche en vain la cause.

AGNONIDE.

Clitus, dans le dessein que mon cœur se propose,
Prêt d'opprimer l'Attique, & de donner des loix
A des peuples nourris dans la haine des Rois;
Avant que d'exercer un pouvoir legitime,
Il faudra l'assurer par plus d'une victime,
Et porter la rigueur jusqu'à la cruauté,
Contre les ennemis de mon autorité;

Proſcrire, ſans égard ni de vertu ni d'âge,
Des Citoyens trop fiers pour ſouffrir l'eſclavage,
Dont le bras à toute heure armé pour me punir,
Si je ne les perdois, pourroit me prévenir :
Dans ce tumulte affreux qu'exciteront mes armes,
Dans ces proſcriptions, ces combats, ces allarmes;
Mon fils pourroit tomber, & je perdrois en lui
Le bonheur de mes jours, mon eſpoir, mon appui.
Je ne veux point enfin que le ſceptre d'Athenes
Le rende comme moi l'objet de tant de haines :
Chargé ſeul des forfaits qu'il me coûte à gagner,
A ce fils innocent je les dois épargner,
Et le faire paſſer dans ſes mains vertueuſes,
Tel que jadis, ſortant de ſes courſes fameuſes,
L'invincible Theſée arrivé dans ces lieux,
Le reçut de ſon pere à la face des Dieux.

CLITUS.

J'admire pour ce fils vos ſoins & vos tendreſſes.
Mais Caſſander, Seigneur, tiendra-t'il ſes promeſſes?
Etes-vous aſſuré d'obtenir ſon ſecours ?
Enfin de Phocion tranchera-t'il les jours?
Je crains que la pitié malgré vous ne l'arrête.

AGNONIDE.

Non, ſon appui m'eſt ſûr, & ma victime eſt prête.
Mais quand il manqueroit à ce qu'il m'a promis,
A d'autres défenſeurs mon deſtin eſt remis.
Demetrius, Cratere, Antigonus, Eumene,
Hazarderont pour moi leur grandeur ſouveraine;
Conſtans à ſoûtenir mes droits & mon deſſein,
Ils paroîtront bien-tôt les armes à la main,
Et porteront ici cette ſanglante guerre,
Dont leur bras fait rougir la moitié de la terre.
Pour Phocion, ſes jours ne ſçauroient m'échaper;

Si Caſſander l'épargne, & craint de le frapper,
J'eſpere que le peuple armé contre ſa vie,
Viendra me demander qu'elle lui ſoit ravie.
J'excite contre lui ſes fureurs chaque jour,
Je lui rendrai fatal l'inſtant de ſon retour.
Pour aigrir contre lui ce peuple impitoyable,
Je le fais ſouvenir de ce jour déplorable,
Où Nicanor fut prêt de nous aſſujettir,
Tandis que Phocion, loin de nous avertir,
Condamnant nos ſoupçons contre ce temeraire,
De ſes trompeurs ſermens vantoit la foi ſincere?
Et lui donnant le tems d'avancer ſes projets,
Craignoit en l'attaquant de violer la paix.
Voilà par quels chemins je prépare ſa perte;
Et ſi j'en puis ſaiſir l'occaſion offerte,
Quel comble à mon bonheur de le voir expirer
Dans cette même place, où prompt à l'honorer,
Nos Citoyens jadis par des cris de victoire,
Celebroient à l'envi ſes vertus & ſa gloire!
Mais ſa fille paroît. Je crains de lui parler,
De nouveaux déplaiſirs je n'oſe l'accabler:
Laiſſons-la de ſes maux accuſer la Fortune,
Sortons, & prévenons une plainte importune.

SCENE II.

CHRISIS, DIONE.

CHRISIS.

ARrêtez. Il me fuit, & ne m'écoute pas,
Je ne ſçai quel deſſein precipite ſes pas.
Quel trouble me ſaiſit? que faut-il que je penſe
De ce ſoin qu'il a pris d'éviter ma preſence?
Juſte Ciel! de mon pere a-t'il appris le ſort,

Et ne s'éloigne-t'il que pour cacher sa mort ?
Dione, ç'en est fait, leur rage est assouvie.

DIONE.

Non, Madame, l'amour vous répond de sa vie,
Fiez-vous à ses soins ; ne vous souvient-il plus
Du départ, des sermens du jeune Alcinoüs ?
Sa valeur vous promet un succès moins contraire.

CHRISIS.

Ah Dieux ! sur quelle foi me dis-tu que j'espere ?
Alcinoüs peut-il en de barbares lieux
S'opposer aux desseins d'un Roi victorieux,
Et renverser les loix de son pouvoir suprême,
Qu'en hazardant ses jours, & se perdant lui-même ?
Helas, il a peri, sans sauver Phocion ;
Et pour redoublement à mon affliction,
Athenes par leur mort est à jamais privée
De toute la vertu qu'elle avoit conservée.

DIONE.

Mais songez....

CHRISIS.

Mon destin ne peut être adouci.

DIONE.

Alcinoüs....

CHRISIS.

Eh bien !

DIONE.

Madame, le voici.

SCENE III.

ALCINOUS, CHRISIS, DIONE.

CHRISIS.

De quel étonnement, grands Dieux, suis-je frappée ?

Est-ce vous que je vois ? ne suis-je point trompée ?
Ah, Seigneur ! dissipez le trouble de mon cœur ;
Venez-vous augmenter ou finir mon malheur ?
Découvrez-moi mon sort, reverrai-je mon pere ?
A-t'il d'un Roi barbare évité la colere ?
Puis-je enfin me flatter de son heureux retour ?

ALCINOUS.

Madame, en doutez-vous, puisque je vois le jour ?
Croyez-vous que soigneux de garantir ma tête,
J'aurai vû sur lui seul éclater la tempête,
Et son sang à mes yeux lâchement répandu,
Sans que parmi ses flots le mien fût confondu ?
Non, Madame ; jaloux de défendre sa vie,
Sa perte de la mienne auroit été suivie ;
Et du moins vous contant son déplorable sort,
On vous auroit conté l'histoire de ma mort.
Mais grace à sa vertu, grace aux Dieux tutelaires,
Mes soins pour le sauver n'étoient pas necessaires.
Et la fin de ce jour va l'offrir à vos yeux
Vangé des noirs desseins de tous ses envieux.

CHRISIS.

Ce changement soudain, cette joye imprévûë
Jette un trouble nouveau dans mon ame éperduë,
Et ma foible raison ; mes esprits languissans
Ne sçauroient resister au plaisir que je sens.
Quoi, vos soins genereux n'ont point trouvé d'obstacle ?
Mais ne me cachez plus par quel heureux miracle
Mon pere m'est rendu, qui me l'a conservé ?

ALCINOUS.

Je vous l'ai déja dit ; sa vertu l'a sauvé.
Sa fierté, sa sagesse & l'éclat de sa vie
Ont desarmé le bras qu'avoit armé l'envie ;
Vous devez à lui-même un si parfait Heros,
Et lui seul s'est donné la vie & le repos.

O Ciel! que ne peut point sur le cœur le moins juste
L'intrepide regard, & la presence auguste
D'un mortel, dont les jours ménagez par les Dieux,
Sont pleins de nobles soins & de faits glorieux ?
Madame, Cassander enflâmé de colere,
Au milieu de sa cour fit traîner votre pere.
Le supplice étoit prêt. De barbares soldats
Attendoient le signal marqué pour son trépas.
Devant ce tribunal Phocion se presente,
Et loin de faire entendre une voix suppliante,
Tel que dans les perils se montrent les Heros,
A ce Prince superbe il adresse ces mots :
Cassander, je ne sçai quelle fureur t'anime,
Par quel droit prétens-tu me choisir pour victime ?
Mon païs par mes soins s'est long-tems défendu,
J'ai reculé sa chute autant que je l'ai dû ;
Loin de me repentir de ce fameux ouvrage,
Que n'ai-je pour sa gloire encor fait davantage ?
Que n'ai-je pû ranger la Grece sous ses loix,
Et détruire l'orgueil & l'empire des Rois !
Voilà mes sentimens, je ne veux plus les taire,
Et ne m'attache point à calmer ta colere.
Verse pour me punir, si je t'ose offenser,
Ce reste de mon sang que l'âge alloit glacer :
Mais songe pour le moins, quand tu vas le répandre,
Qu'il fut jadis sacré pour le grand Alexandre :
Que ce Roi, qui du monde a conquis la moitié,
Après m'avoir connu, m'offrit son amitié,
Et m'en fit confirmer les premiers témoignages
Par d'honorables soins & de précieux gages.
Je ne te dis plus rien ; frappe, perce ce cœur
Rempli pour ses devoirs de la plus vive ardeur ;
Et donne à l'Univers, par ce noir sacrifice,

Un exemple éclatant d'horreur & d'injuſtice,
Tandis que par les miens trahi, perſecuté,
J'en donne un de conſtance & de fidelité.

CHRISIS.

O force plus qu'humaine! ô merveilleux courage!

ALCINOUS.

Caſſander étonné d'entendre ce langage,
De mouvemens divers en ſecret combattu,
Eſt forcé malgré lui d'admirer ſa vertu:
Va, lui dit-il, reçoi le jour que je te laiſſe,
Sois toujours l'ornement & l'honneur de la Grece:
Plus penetré d'eſtime encore que de pitié,
Je me fais un bonheur d'avoir ton amitié,
Ne la refuſe pas, c'eſt un Roi qui te prie;
Et libre, va revoir & ſervir ta patrie.

CHRISIS.

Ainſi de mes ennuis le cours eſt terminé.

ALCINOUS.

Et moi plus que jamais à ſouffrir condamné;
Je fremis des malheurs que le ſort me preſente;
Votre infortune ceſſe, & la mienne s'augmente:
Trop digne d'exciter votre compaſſion,
Je ſuis plus malheureux que n'étoit Phocion.

CHRISIS.

Vous, Seigneur? quel malheur peut troubler votre vie?

ALCINOUS.

Helas, Madame, helas! faut-il que je le die?
Cet aveu dangereux, loin de me ſoulager,
Dans un gouffre nouveau peut encor me plonger.
Toutefois dût ma peine en devenir plus rude,
Elle me plaira mieux que mon incertitude.
Mais quoi, près d'expliquer le malheur de mon ſort,
Mon courage abattu ſuccombe à cet effort;

Je commence un discours, qu'après je desavouë,
Et ma langue interdite à regret se dénouë.
C'est vous en dire assez : mes esprits éperdus,
Mes regards incertains, mes soupirs confondus,
Ce long saisissement, ma surprise soudaine,
Cette source de pleurs que je retiens à peine,
Et la crainte surtout d'aigrir votre courroux ;
Tout ne vous dit-il pas que j'expire pour vous ?

CHRISIS.

Ah, Seigneur !

ALCINOUS.

Cet aveu ne doit point vous surprendre,
Madame, & dès long-tems vous deviez vous attendre
A voir un jour enfin éclater cette ardeur,
Que jusqu'à ce moment j'ai caché dans mon cœur ;
Mais que déja cent fois vous auriez dû connoître,
Si vous songiez aux feux que vos beaux yeux font naître.
J'ai vû le premier jour, sans vouloir me flatter,
Quelles difficultez j'avois à surmonter :
Mais mon ardeur s'irrite encor par ces obstacles ;
L'amour en ma faveur me promet des miracles :
Si je ne trouve pas, par un dernier malheur,
L'obstacle le plus grand au fond de votre cœur.
Surtout je ne veux point que la reconnoissance
Vous force malgré vous à quelque complaisance ;
Si ma flâme vous gêne ou ne vous touche pas,
Prononcez sans remords l'arrêt de mon trépas :
J'ai servi Phocion par égard pour lui-même,
Et ne l'ai point servi parce que je vous aime ;
Ce seroit me traiter avec indignité,
Qu'imputer à l'amour ma generosité.
J'aimai de Phocion la vertu consommée ;
Dans un autre que lui je l'aurois estimée,
Et pour un inconnu lâchement opprimé,

Avec la même ardeur mon bras se fût armé.
Vous ne me devez rien ; n'écoutez donc, Madame,
Que les seuls mouvemens que vous dicte votre ame ;
Parlez, parlez sans crainte, & ne voyez en moi
Que mon cœur, mon respect, mon amour & ma foi.

CHRISIS.

Helas !

ALCINOUS.

Achevez.

CHRISIS.

Ciel !

ALCINOUS.

Ah ! c'est trop vous contraindre ;
Quel seroit mon bonheur, si vous pouviez me plaindre !
Montrez-moi par pitié vos sentimens secrets.

CHRISIS.

Pour chercher Phocion je sors de ce Palais,
Je suis les mouvemens que le devoir m'inspire.

ALCINOUS.

Eh quoi ! vous me laissez sans me vouloir rien dire ?
Vous refusez un mot à mon empressement ?

CHRISIS.

Devez-vous demander d'autre éclaircissement ?
Voyez-vous dans mes yeux ni mépris ni colere ?
Faut-il de ma pitié de marque plus sincere
Que ce triste soupir qui vient de m'échaper,
Et le cœur d'un Amant s'y devoit-il tromper ?

SCENE IV.

ALCINOUS, CHRISIS, LICAS. DIONE.

LICAS.

MAdame, Phocion arrive dans Athenes.

CHRISIS.

O moment fortuné qui termine mes peines !
Raiſon, devoir, amour, precipitez mes pas.
Adieu, Seigneur.

ALCINOUS.

Je vais....

CHRISIS.

Non, ne me ſuivez pas.
Demeurez.

ALCINOUS.

J'obeïs après votre défenſe;
Mais que je vais ſouffrir de mon obeïſſance !

SCENE V.

ALCINOUS, LICAS.

LICAS.

QUe vois-je ? quel adieu ? quel diſcours ? ah ! Seigneur,
Vos regards, vos tranſports ont trahi votre cœur.
Vous aimez. Juſte Ciel ! que dira votre pere ?

ALCINOUS.

Ah Dieux ! lui voudras-tu reveler ce myſtere ?

Qu'il l'ignore à jamais. Eh quoi, mon cher Licas,
Pourrois-tu me trahir ?

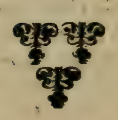
LICAS.

Non, ne le craignez pas.
Dans les ſoins que de moi demandoit votre enfance,
Vous avez trop ſouvent ſenti ma complaiſance,
Et c'eſt encor l'effet de la même amitié,
Qui m'inſpire pour vous une juſte pitié :
Mais prévoyez, Seigneur, quelle ſuite funeſte
Votre amour....

ALCINOUS.

C'eſt aſſez, épargnez-moi le reſte ;
Dans cet heureux inſtant je ne veux rien prévoir,
Qui puiſſe traverſer ma joie & mon eſpoir.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHOCION, CHRISIS, DIONE.

PHOCION.

ENfin nous ſommes ſeuls. Embraſſez-moi, ma fille ;
Le Ciel me fait revoir ces murs & ma famille,
Seuls objets où mon cœur porta toujours ſes vœux.
Et que malgré mes ſoins le ſort rend malheureux.
Je ne le cele point ; à cette chere vûë,
D'un tranſport ſi charmant mon ame s'eſt émuë,
Qu'il a pû balancer pendant quelques momens
De mes profonds ennuis les cruels mouvemens.
Pour vous, ce tendre amour & ce reſpect ſincere
Que vous avez toujours ſenti pour votre Pere,
Vous ont fait, je le ſçai, partager mes malheurs ;
Nos barbares tyrans ont joüi de vos pleurs,
Contre eux votre douleur n'avoit point d'autres armes.

CHRISIS.

Pourquoi rappellez-vous ces mortelles allarmes ?
N'y ſongeons plus, Seigneur ; vous vivez, je vous voi,

Quelle gloire pour vous,& quel plaisir pour moi,
De pouvoir embrasser un Pere que j'adore !
Juste Ciel ! qu'il m'est doux de vous revoir encore
Tranquille, & respecté chez les Atheniens !

PHOCION.

Ah ! que tu connois mal quels sont nos Citoyens.
Des Peuples inconstans l'ame basse & commune
Regle leurs sentimens au gré de la fortune ;
Et tel qu'ils adoroient dans la prosperité,
Devient leur ennemi par son adversité :
Ils avancent sa perte, injuste ou legitime,
Et joignent leur secours au destin qui l'opprime.
Je viens de l'éprouver. Tout le Peuple autrefois
Voloit pour applaudir à mes moindres exploits,
Quand suivi de captifs gemissans sous nos chaînes,
Triomphant, j'approchois des sacrez murs d'Athenes ;
Et je voi qu'aujourd'hui ce Peuple furieux
Ne souffre qu'à regret mon retour en ces lieux,
Et d'un Tyran barbare, aimant les injustices,
La haine est le seul prix qu'il donne à mes services.

CHRISIS.

Eh ! laissez-le, Seigneur, ce Peuple criminel,
Il merite de vous un mépris éternel ;
Ne vous permetrez plus la moindre inquietude
Pour des cœurs sans justice, & pleins d'ingratitude,
A leur propre conduite abandonnez leur sort ;
Et bien-tôt l'infortune, ou les fers, ou la mort
Vangeront vos bontez trop mal recompensées :
Portez, portez ailleurs vos vœux & vos pensées,
A l'heureuse Chrisis donnez tous vos momens,
Inspirez à son cœur vos nobles sentimens ;
Que vos soins desormais soient pour votre famille ;

Que vivant avec vous....

PHOCION.

Que dites-vous, ma fille ?
Nos ſoins nos plus preſſans, notre premier amour,
Sont dûs aux lieux ſacrez où nous venons au jour.
Athenes plus que tout m'eſt précieuſe & chere,
J'en étois citoyen avant que d'être pere ;
Son ſalut me tient lieu de tous les autres biens,
Et vos droits ſur mon cœur ſont moins forts que les ſiens :
Mais puiſque de ma foi l'ingrate ſe défie,
Et mépriſe ces ſoins que je lui ſacrifie,
Sans trahir mon devoir je puis les donner tous
Au penchant naturel qui m'entraîne vers vous.
Oüi, ma fille, mes vœux & mon bonheur ſuprême
Se bornent à joüir de vous & de moi-même ;
Votre vertu me charme, approchez. Juſtes Dieux!
Conſervez cherement ce treſor précieux,
Et juſques à l'inſtant qui doit finir ma vie,
Sauvez notre amitié des fureurs de l'envie.

CHRISIS.

Ah, quel bonheur, grands Dieux ! que mon ſort eſt charmant !
Mais, Ciel ! Cleon vous cherche avec empreſſement.

SCENE II.

PHOCION, CHRISIS, CLEON, DIONE.

CLEON.

JE n'ai pû découvrir les deſſeins d'Agnonide,
Mais, Seigneur, je crains tout de cette ame perfide ;

Il assemble avec soin les Chefs & les Soldats,
Tout le Peuple en tumulte accompagne ses pas ;
Il triomphe, & j'ai vû briller sur son visage
Du plaisir de son cœur l'assuré témoignage :
Ces funestes apprêts peuvent vous menacer.

PHOCION.

Ce seroit trop, Cleon, je ne le puis penser :
Mais quand mes ennemis en voudroient à ma vie,
Est-ce un malheur pour moi qu'elle me soit ravie?
Et dois-je par la fuite en prolonger le cours ?
Non, grands Dieux ! pour le peu qu'il me reste de jours,
Je ne veux point survivre à la chûte d'Athenes,
Et voir loin du peril ses miseres prochaines.

CHRISIS.

Quel étrange dessein, Seigneur! quittez ces lieux,
Eloignez-vous.

PHOCION.

Cachez cette crainte à mes yeux,
Ma fille ; cet avis devroit moins vous surprendre :
Quel que soit mon destin, je dois ici l'attendre.

CHRISIS.

Rendez-vous à mes soins, songez à vous, Seigneur,
Quoi, mes pleurs ne sçauroient émouvoir votre cœur ?

PHOCION.

Non, & ces lâches pleurs font honte à ma famille,
Mes yeux n'osent en vous reconnoître ma fille ;
J'en rougis. Si j'avois formé quelque attentat
Contraire à mon devoir, ou funeste à l'Etat,
Voyant mon nom chargé d'une indigne memoire,
Vous devriez pleurer la perte de ma gloire,
Et voir avec douleur votre Pere privé
D'un honneur si long-tems par son sang conservé :
Mais puisque, grace au Ciel, la plus injuste envie
Ne peut donner d'atteinte à l'éclat de ma vie,

Ne pleurez pas pour moi, pleurez d'autres malheurs
Plus cruels que mon ſort, plus dignes de vos pleurs;
Pleurez la liberté, ſurtout pleurez le crime
Des lâches ennemis dont je ſuis la victime.

CHRISIS.

Malgré mes déplaiſirs je l'avouërai, Seigneur,
Vos genereux diſcours flattent encor mon cœur.
J'admire la vertu que vous faites paroître,
Et je rends grace aux Dieux de ce qu'ils m'ont fait naître
D'un Heros dont la gloire eſt égale à la leur,
Et dont la fermeté paſſe encor la valeur.

SCENE III.

PHOCION, ALCINOUS, CHRISIS, CLEON, DIONE.

ALCINOUS.

SEigneur, ma raiſon cede au coup qu'on vous prépare,
Je fremis au ſeul bruit d'un projet ſi barbare:
Le peuple à haute voix demande votre mort.

CHRISIS.

Juſte Ciel!

ALCINOUS.

Prévenez leur criminel effort;
A leurs perfides coups dérobez votre tête;
Fuyez, Seigneur, fuyez, évitez la tempête:
Vous me voyez ici prêt à guider vos pas,
Je viens pour vous offrir le ſecours de mon bras;
Au nom de tous les Dieux, Seigneur, je vous convie

De vous rendre à mes vœux, d'assurer votre vie ;
Mais ne differez point. Secondez mes transports,
Seigneur : si vous joignez vos soins à mes efforts,
J'ose attester des Dieux la majesté suprême,
Qu'Athenes, que la Grece, & Cassander lui-même,
Contre vos jours sacrez conspireroient en vain ;
Je jure....

PHOCION.

Je conçois quel est votre dessein ;
Je sçai, pour dérober ma tête à cet orage,
A combien de perils l'amitié vous engage,
Je le juge aisément par tous vos soins passez ;
Mais il n'en est plus tems, Seigneur, ç'en est assez.

ALCINOUS.

Ah ! que me dites-vous ? quelle funeste envie
Vous fait abandonner le soin de votre vie ?
Suivez-moi....

PHOCION.

Moderez cette boüillante ardeur,
Et du moins un moment écoutez-moi, Seigneur.
Ne vous opposez point au peuple qui m'opprime,
Laissez-le sans obstacle immoler sa victime ;
Abandonnez ma vie, il veut me la ravir,
Et conservez la vôtre encor pour le servir.
Vous êtes dans un âge, où par d'heureuses peines
Vous pouvez rétablir la puissance d'Athenes ;
C'est là l'unique gloire où vous devez penser,
C'est là que vos vertus se doivent exercer.
Pour moi qui gemissant sous le poids des années,
Ne dois plus esperer de belles destinées ;
Qui cedant aux efforts que je voudrois tenter,
Ne me sens plus de bras pour les executer ;
Loin d'aller à genoux mandier des azyles,
Je méprise mes jours, puisqu'ils sont inutiles.

ALCINOUS.

O Ciel !

PHOCION.

Je voi Clitus, & je n'ignore pas
Quel funeste dessein conduit ici ses pas.

SCENE IV.

PHOCION, ALCINOUS, CHRISIS, CLITUS, DIONE, Gardes.

CLITUS.

Seigneur, je suis chargé d'un ordre....

ALCINOUS.

Temeraire....

PHOCION.

Arrêtez. Où vous porte un aveugle colere?

ALCINOUS.

Laissez-moi....

PHOCION.

L'immoler, ce seroit me trahir;
Aux decrets de l'Etat j'ai juré d'obéïr,
Je me suis fait toujours de cette obéïssance
Un austere devoir, dont rien ne me dispense,
J'en ai préscrit au Peuple une severe loi:
Pourrois-je, sans rougir, la violer pour moi?
Je n'examine point, au moment qu'on m'accable,
Si je suis en effet innocent ou coupable,
Si celui qui m'opprime observe l'équité,
Je songe seulement à son autorité;
Puisqu'il la tient du Peuple, elle est juste & suprême,
Je la respecte en lui comme dans Solon même;
J'obéïs sans murmure, & s'il faut me vanger,
Je ne voi que les Dieux qui s'en doivent charger.

CHRISIS.

Ah, Ciel!

PHOCION.

Ne craignez rien, je vous ſuivrai ſans peine,
Clitus, j'aſſouvirai la fureur inhumaine
De ces Peuples ingrats qui demandent ma mort.
Seigneur, ne tentez plus de criminel effort
Pour prolonger des jours dont le cours m'importune;
D'Athenes, s'il ſe peut, relevez la fortune;
Verſez tout votre ſang pour maintenir ſes droits,
Et pour la garantir de l'empire des Rois.
Vous, ma fille, armez-vous d'un genereux courage,
Laſſez par vos vertus le ſort qui nous outrage.
Si je meurs aujourd'hui, n'accuſez point les Dieux,
Cachez-vous aux regards d'un Peuple furieux,
De vos triſtes foyers faites votre retraite,
Ne montrez de ma mort qu'une douleur diſcrete,
Rappellez les conſeils que je vous ai donnez,
Et voyez les malheurs qui vous ſont deſtinez
Du même œil dont je vois ceux où le Ciel me livre;
Surtout, ſi vous m'aimez, gardez-vous de me ſuivre.
Adieu.

SCENE V.

CHRISIS, ALCINOUS, DIONE.

ALCINOUS.

QUel cœur, grands Dieux, dans cette extremité
Porta jamais ſi loin ſon intrepidité?

Je l'envie & le plains, je le pleure & l'admire.

CHRISIS.

Et moi, Seigneur, & moi je ne puis vous rien dire;
Vous ſçavez mes malheurs, vous les connoiſſez tous,
Et je dois ſeulement embraſſer vos genoux.

ALCINOUS.

Ah, Madame!

CHRISIS.

Seigneur, ſoulagez ma miſere,
Je meurs, j'ai tout perdu quand j'ai perdu mon Pere;
Rendez-le-moi, vous ſeul pouvez nous ſecourir.

ALCINOUS.

Pour vous le rendre, helas! ne faut-il que mourir?
J'y volerai, Madame, & vous ſerez ſervie.
J'exige ſeulement pour le prix de ma vie,
Que votre cœur ſepare en ces momens affreux,
D'un pere criminel un fils trop malheureux,
Et qu'au moins ſi je meurs où mon amour m'entraîne,
Mourant je ne ſois point l'objet de votre haine.

CHRISIS.

Que me demandez-vous? Allez, Seigneur, allez,
Mes yeux par mes malheurs ne ſont point aveuglez,
Ils ne confondent point l'innocence & le crime,
L'un a toute ma haine, & l'autre mon eſtime.

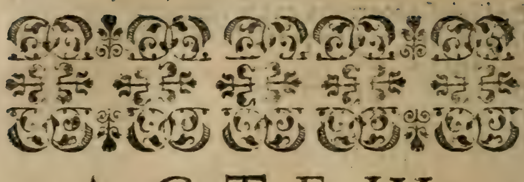
ALCINOUS.

Après un tel aveu, trop content de mon ſort,
Je cours pour Phocion faire un dernier effort;
Je vai trouver mon Pere, & pour toucher ſon ame,
Lui peindre avec tranſport tout l'excès de ma flâme;
Madame, j'aime trop pour ne pas triompher

De l'injuſte courroux que je veux étouffer.
Je ſuis cher à mon pere ; & mon reſpect , mes
larmes
De ſes cruelles mains feront tomber les armes :
Ou contre ſa fureur par l'amour affermi ,
Ne le regardant plus qu'en mortel ennemi ,
Mon cœur deſeſperé trouvera tout facile ;
Phocion par mes ſoins ſera libre & tranquile ,
Mon bras le ſauvera du Peuple & de ſes Loix ,
Ou je vous dis adieu pour la derniere fois.

Fin du troiſiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGNONIDE, CLITUS.

AGNONIDE.

J'Ay peine, je l'avouë, à te croire sincere;
Mes vœux sont traversez par un fils téme-
raire ?

CLITUS.

N'en doutez point, Seigneur; enflâmez de cour-
roux,
Ce fils impetueux s'est armé contre nous.

AGNONIDE.

De cet emportement qui peut être la cause ?
Quel est donc le dessein que l'ingrat se propose ?
Mais pourquoi l'accuser ? un penchant genereux
Le pressoit de servir Phocion malheureux;
Il ignore le prix que sa mort lui destine,
Et ne soupçonne point que c'est sur la ruïne
De ce Chef redouté qu'il a voulu sauver,
Que je fonde le Trône où je dois l'élever.
Ah ! quand je l'instruirai de la gloire immortelle,
Des suprêmes honneurs où sa perte l'appelle,
Je le verrai superbe, & plus ardent que moi,
Dévorer la Couronne, & l'heureux sort d'un Roi,
Renoncer au vain nom d'une vertu sterile,

Pour joüir avec moi d'un crime plus utile :
Quoyqu'il en soit enfin, je réponds de mon fils.

CLITUS.

Ç'en est donc fait ; vos soins vont recevoir leur prix.

AGNONIDE.

Je n'en sçaurois douter, mon triomphe s'avance,
Le succès de mes voeux passe mon esperance :
Tout le peuple assemblé condamnant Phocion,
Vient d'ouvrir la barriere à mon ambition ;
Voici le jour fatal de ce grand sacrifice,
Je dois lui prononcer l'Arrêt de son suplice ;
Va, ma garde t'attend pour le conduire ici.



SCENE II.

AGNONIDE *seul.*

JUsques à ce moment mes soins ont réüssi.
Fortune, à mes desseins sois encor favorable.
Ton retour ordinaire, & presque inévitable,
Par moi-même, à mon tour, doit-il être éprouvé?
Et si près du succès l'aurois-tu reservé ?
Ah ! si tu dois tromper mes soins & ma prudence,
Attens à me montrer ta fatale inconstance,
Que ce peuple superbe aïant reçû mes loix,
Puisse placer mon nom parmi ceux de ses Rois,
Et qu'au moins un seul jour joüissant de ma gloire,
Par ce titre éclatant j'assure ma memoire.
Mais Phocion paroît ; déclarons-lui son sort,
Commençons, il est tems, mon bonheur par sa mort.
Sortez donc de mon cœur, devoir, pitié, tendresse.
Je ne vous connois plus que pour une foiblesse,

Je renonce aux conseils que vous pouvez donner,
Et je me livre à ceux qui me vont couronner.

SCENE III.

AGNONIDE, PHOCION, CLITUS, GARDES.

PHOCION.

ARbitres de mon sort, Dieux ! que votre puissance
Avec facilité confond notre prudence !
Qui l'eût crû qu'on verroit par un fatal retour
Phocion dans ces lieux accusé quelque jour ;
Traîné honteusement par un peuple perfide,
Et pour comble d'horreur, jugé par Agnonide ?

AGNONIDE.

Ce mépris offençant, ces transports de courroux,
Démentent le grand nom d'un homme tel que vous :
Mais loin de prolonger un discours inutile,
Songez que desormais vous n'avez plus d'azile :
Que je viens en ces lieux maître de votre sort....

PHOCION.

Ç'en est donc fait ; ce jour est celui de ma mort :
Car ne presume pas qu'une telle menace,
Que ta fureur, me porte à te demander grace,
Ma vertu rougiroit de ces indignes soins,
Et ne veux que mon cœur & les Dieux pour témoins.
Ce n'est pas que je cherche à voir finir ma vie ;
Et de quelque malheur qu'elle soit poursuivie,
J'attens, ferme & constant à remplir mon destin
Le moment que le Ciel a marqué pour sa fin :

Mais pour me dérober au peril qui me presse,
Je ne sçaurois descendre à la moindre foiblesse ;
Un homme tel que moi, loin de s'humilier,
Conte ce qu'il a fait pour se justifier.
Ose toi-même ici rappeller mon histoire,
Elle ne t'offrira que des jours pleins de gloire :
Chaque instant est marqué par un exploit fameux,
Mais que dis-je ? où m'emporte un mouvement honteux ?
Est-ce à moi de conter la gloire de ma vie ?
D'en retracer le cours quand Athenes l'oublie ?
J'en rougis : Je suis prêt à me desavoüer ;
Prononce, j'aime mieux mourir que me loüer.

AGNONIDE.

Et ne comptez-vous point parmi vos faits augustes,
Pour un traître Ennemi vos foiblesses injustes ?
Pouvez-vous excuser vos soins pour Nicanor ?
Dans le Port de Pirée on le verroit encor ;
Que dis je ? sous le joug Athenes opprimée
Serviroit de retraite à sa barbare armée,
Si malgré vos avis le Peuple furieux
Ne l'eût surpris, défait, & chassé de ces lieux.

PHOCION.

Il est vrai ; prévenu de la plus forte estime,
Je n'ai pû soupçonner Nicanor d'un tel crime,
Mais punit-on jamais avec severité
L'excès de confiance & de fidelité ?
Cet ennemi funeste a senti ma colere.
Quand je l'ai défendu, je le croïois sincere :
Trompé par ses sermens, & garant de sa foi,
Je voulois que le Peuple en jugeât comme moi,
Et j'aimois mieux tomber sous ses perfides armes,
Que d'immoler sa vie à de vaines allarmes.

AGNONIDE.

On vous eût applaudi si son noir attentat
N'eût menacé que vous, & non pas tout l'Etat :

Mais puiſque vos conſeils & votre negligence
Laiſſoient nos murs, nos biens, & nos jours ſans défence,
Le peuple juſtement irrité contre vous,
Aux plus ſanglans effets a porté ſon courroux.
Ses tribus ont reglé ce que je vous annonce,
Decret trop rigoureux qu'à regret je prononce ;
On veut que de vos jours le cours ſoit terminé
Par le honteux ſupplice aux traîtres deſtiné,
Allez l'attendre.

PHOCION.

O Ciel !

AGNONIDE

Mais la haine publique
Refuſe à votre cendre un tombeau dans l'Attique ;
Cette terre ne peut le garder dans ſon ſein.

PHOCION.

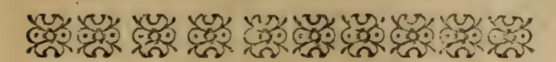
Dieux ! avez-vous permis cet horrible deſſein ?
Que dira l'Univers inſtruit de ma fortune ?
Livré, quoyqu'innocent, à la haine commune,
Je meurs, & mon pays ſauvé par mes exploits,
Pour qui l'on vit mon ſang répandu tant de fois,
Refuſe après ma mort de recevoir ma cendre :
Enfin, par une loi qu'on ne pourra comprendre,
Il faut loin des honneurs que je m'étois promis,
Que je cherche un tombeau parmi mes ennemis !

SCENE IV.

AGNONIDE ſeul.

JE ne le cele point ; quand ma haine l'accable,
J'admire malgré moi ce cœur inébranlable,
Qui toujours préparé contre les coups du ſort,
Me fait preſque envier la gloire de ſa mort :
Mais loin que ſa vertu m'inſpire la clemence,
Ce qu'elle a de plus noble & m'irrite & m'offence ;

Et c'est enfin pour lui le plus grand des forfaits,
D'avoir pû me contraindre à l'aveu que je fais.



SCENE V.

AGNONIDE, ALCINOUS.

ALCINOUS.

AH, Seigneur ! qu'a-t'on fait, qu'ose-t'on entreprendre ?
Phocion dans les fers ! quel sort doit-il attendre ?
Quoi, Cassander en vain a respecté ses jours,
Puisqu'un peuple barbare en veut trancher le cours ?
Et vous-même, Seigneur, précipitez sa chûte ?

AGNONIDE.

J'accable un malheureux que le Ciel persecute.

ALCINOUS.

Ah ! loin de l'accabler, protegez sa vertu.

AGNONIDE.

Aveugle Alcinoüs, que me demandes-tu ?
Apprens que c'est moi seul qui l'entraîne au supplice,
Que je joins contre lui l'audace à l'artifice ;
Mais que c'est pour toi seul, fils ingrat, qu'il perit.

ALCINOUS.

Pour moi, grands Dieux ! quel trouble agite mon esprit ?

AGNONIDE.

Oüi pour toi, fils ingrat, je le repete encore :
Tu ne peux ignorer que ton Pere t'adore ;
Ce tyrannique amour étouffant mon devoir,
Jusqu'au Trône a porté mes vœux & mon espoir :
Appliqué sans relâche à te soûmettre Athenes,

J'immole le seul Chef qui peut tromper mes pei-
nes,
Tu recueïlliras seul tout le fruit de sa mort ;
Malheureux, est-ce toi qui dois plaindre son sort ?

ALCINOUS.

Quoi, vous avez conduit cette injuste entreprise?
Chaque mot, chaque instant ajoûte à ma surprise.
Hélas ! que n'avez-vous grands Dieux, dans mon
berceau
De mes funestes jours consumé le flambeau,
Quand vous avez prévû qu'une plus longue vie
D'un semblable attentat devoit être suivie !

AGNONIDE.

Ciel ! de quels sentimens ton cœur est prévenu ?

ALCINOUS.

Je le voi bien, ce cœur ne vous est pas connu.
Hélas ! y pensez-vous ? Quel funeste heritage
Prétendez-vous, Seigneur, me laisser en partage?
Tyran de ma patrie ? est-il quelque grandeur,
Dont ce titre odieux n'efface la splendeur ?
Du Trône & de ses soins mon cœur se sent capa-
ble, [pable :
Mais l'ardeur d'y monter ne me rend point cou-
Sans violer des droits dans Athenes sacrez,
Je voudrois par mon sang m'en tracer les dégrez ;
Du peuple en ma faveur réünir les suffrages,
Et mériter de lui les plus justes hommages :
Ou plûtôt, sans changer les Loix de nos ayeux,
Je voudrois imiter leurs Exploits glorieux,
Posseder leurs vertus si dignes de nos Temples,
Et sans aller plus loin chercher d'autres exemples,
Jaloux de ce Héros que l'on veut immoler,
Pour mourir comme lui, je voudrois l'égaler.

AGNONIDE.

Quel discours !

ALCINOUS.

Dans un fils peut-être il vous offence ;

Mais c'eſt le fruit des ſoins donnez à mon enfance :
J'oſe vous rappeller ce reſpect pour les Loix,
Que vos ſages conſeils m'ont préſcrit autrefois ;
Et je dois reconnoître en ſauvant votre gloire,
L'amour qui de votre ame en bannit la memoire.
Triomphez donc, Seigneur, de votre ambition,
Accordez à mes vœux les jours de Phocion.
Permettez....

AGNONIDE.

Laiſſe-moi pourſuivre mon ouvrage :
Vainement voudrois-tu me preſſer davantage ;
Tu n'auras point de part à ces coups inhumains,
Qui mettront aujourd'hui le ſceptre dans tes mains :
Du trône à mes perils je vais t'ouvrir la route,
Sui-la ſans t'informer des crimes qu'il me coute.

ALCINOUS.

Seigneur, abandonnez cet horrible deſſein,
Ou vous m'allez plonger un poignard dans le ſein.
Si votre cœur pour moi devenu moins ſevere,
Peut encore s'ouvrir aux tendreſſes d'un Pere,
Du triſte Alcinoüs ſçachez tous les ſecrets,
Et concevez par là, Seigneur, à quels regrets
La mort de Phocion....

AGNONIDE.

Que pourras-tu m'apprendre ?
Quel aveu, quels ſecrets....

ALCINOUS.

Que je vais vous ſurprendre !
Je n'oſe qu'en tremblant lever les yeux ſur vous,
Vous allez m'accabler de tout votre courroux :
Mais duſſai-je à jamais meriter votre haine....

AGNONIDE.

Parle, c'eſt trop tenir mon eſprit à la gêne.

ALCINOUS.

Vous voyez à vos pieds dans ce malheureux fils,
Un Amant enchanté des beautez de Chriſis.

AGNONIDE.

O Ciel!

ALCINOUS.

Je ne veux point, Seigneur, pour ma défence,
Des aſtres ſur les cœurs rappeller la puiſſance;
D'un aſcendant ſecret l'effort imperieux
A tiré ſon pouvoir de l'éclat de ſes yeux:
Dès long-tems je l'adore, & je ſens que mon ame
Ne peut juſqu'au tombeau brûler d'une autre flâme;
C'eſt de ce tendre amour le genereux tranſport,
Qui m'a de Phocion fait partager le ſort,
Et qui chez Caſſander m'a preſſé de le ſuivre,
Reſolu, s'il mouroit, de ne lui point ſurvivre.
Les Dieux ont relevé ce Heros abattu,
Son malheur m'a fait voir juſqu'où va ſa vertu.
Je brûlois du deſir d'entrer dans ſa famille,
J'ai peint en arrivant ma tendreſſe à ſa fille;
J'ai crû voir dans ſes yeux quelque retour pour moi,
Quand vos ordres cruels les ont remplis d'effroi:
Pour ſon Pere enchaîné de nouvelles allarmes,
Avec plus d'abondance ont fait couler ſes larmes;
A l'excès de ſes maux prête de ſuccomber,
J'ai vû preſque à mes pieds cette Beauté tomber.
Jugez en ce moment de ma triſteſſe extrême.
Cet affligeant objet vous eût touché vous-même.
Si dans ce jour fatal Phocion doit perir,
D'un ſi ſenſible coup on la verra mourir;
Je ne vous dirai point qu'une douleur mortelle
Me fera dans l'inſtant expirer avec elle,
On pourroit imputer à de vains mouvemens,
Un diſcours ſi commun aux vulgaires Amans;
N'en faites point d'épreuve à votre fils funeſte;
Seigneur, ſi pour ce fils quelque bonté vous reſte,
Ce n'eſt point à regner que je mets mon bonheur,
Chriſis & ma vertu ſuffiſent à mon cœur.

AGNONIDE.

Levez-vous.

ALCINOUS.

Se peut-il, Seigneur, que ma priere
Ait enfin obtenu la grace de mon Pere ?

AGNONIDE.

Que j'expire plûtôt. Tes soins & ton amour
M'animent encor plus à lui ravir le jour ;
Sa mort me va vanger de ta perfide flâme,
Un fils qui m'a trahit ne peut rien sur mon ame :
Cesse donc de tenter des efforts superflus.
Va.

ALCINOUS.

Mon Pere. . . .

AGNONIDE.

Obéïs, je ne t'écoute plus.

ALCINOUS.

Et moi j'oserai tout, puisqu'on me desespere.
Mais non, je garde encor du respect pour mon Pere ;
Il cesse de m'aimer, & je voi que son cœur
Sans trouble & sans combat acheve mon malheur ;
Mais ce jour finira mon sort & mon suplice ;
Et puisque Phocion meurt par votre injustice,
Dans mon sang innocent vous me verrez laver
La honte que je souffre à ne le point sauver.

AGNONIDE.

Meurs. Tes jours ne sont plus précieux à ton Pere ;
Mais tu caches en vain ta fureur téméraire :
Au travers du respect que tu veux affecter,
Je vois ta perfidie & ta haine éclater.
Mais de tes vains projets je préviendrai la suite,
Et je sçai le moyen de regler ta conduite.
Hola, Gardes à moi. Répondez-m'en, Licas,
Dans cet appartement ne l'abandonnez pas.

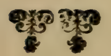
SCENE VI.

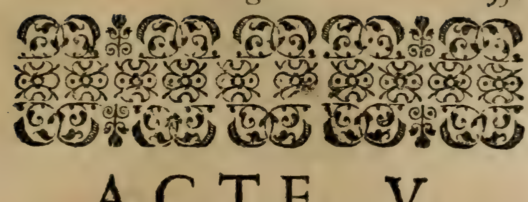
ALCINOUS, LICAS, GARDES.

ALCINOUS.

CIel ! que vois-je ? Ah ! rends-moi la liberté ravie,
Pere injuſte & cruel, ou m'arrache la vie.
L'eſpoir ſeul de la mort m'eſt offert aujourd'hui,
Si mes Gardes ne ſont moins barbares que lui.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALCINOUS *seul.*

ARCAS ne revient point. Ciel! quelle impatience
De mes maux chaque inſtant aigrit la violence?
Il vient.

SCENE II.

ALCINOUS, ARCAS.

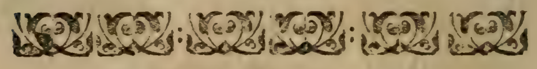
ALCINOUS.

LIcas tient-il tout ce qu'il a promis?
A-t'il à me ſervir préparé mes amis?
Pour ſauver Phocion ſont-ils prêts à me ſuivre?
Dans le trouble où je ſuis je ne ſçaurois plus vivre.

ARCAS.

Oüi, Seigneur, ils ſont prêts à ſeconder vos vœux,
Ils brûlent comme vous d'un courroux genereux;

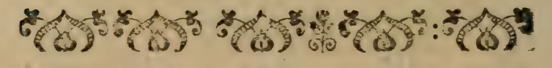
Licas a tout conduit ; sa prudence & son zele,
Ont bientôt assemblé cette troupe fidele ;
Dès le premier signal ils sont prêts à partir :
Je vous laisse, & dans peu je viens vous avertir.



SCENE III.

ALCINOUS *seul.*

HElas ! quelle infortune à la mienne est égale ?
Ordre injuste & cruel, contrainte trop fatale !
Déplorable Chrisis, peut-être en ces momens
Ton cœur soupçonne-t'il la foi de mes fermens,
O Ciel ! de mon dessein seconde la justice,
Empéche par mes soins que Phocion perisse,
Differe de sa mort les apprêts inhumains,
Et fais que je l'arrache à de barbares mains.
Sa vertu t'interesse à prendre sa défence ;
A soutenir un bras armé pour l'innocence.
Que mon sort seroit doux, si je pouvois, grands Dieux !
Rendre un pere à Chrisis ; & mourant à ses yeux,
Imprimer dans son cœur la mémoire éternelle
D'un Amant immolé pour la gloire & pour elle !



SCENE IV.

ALCINOUS, ARCAS.

ARCAS.

VEnez, Seigneur, venez, voici l'heureux moment
Où vous pourrez sortir de cet appartement ;
Ne perdons point de tems, le poison se prépare.

ALCINOUS.

Mourons, ou prévenons cet attentat barbare.

ARCAS.

Fuyez, Seigneur, fuyez, votre Pere paroît.

SCENE V.

AGNONIDE, CLITUS, ARCAS.

AGNONIDE *à Arcas.*

Faites venir mon fils.

SCENE VI.

AGNONIDE, CLITUS.

AGNONIDE.

Clitus, ç'en eſt donc fait?

CLITUS.

Oüi, Seigneur; Phocion, ſans changer de viſage,
Vient de prendre à mes yeux le funeſte breuvage.
Mais avant que l'effet de ce mortelle poiſon
Ait glacé ſes eſprits & troublé ſa raiſon,
Il demande à vous voir.

AGNONIDE.

Ah! qu'a-t'il à me dire?

CLITUS.

Je l'ignore, lui ſeul pourra vous en inſtruire:
Puis-je voir, a-t'il dit, Agnonide un moment?
Qu'il n'apprehende rien de mon reſſentiment.

AGNONIDE.

Qu'il vienne; accordons-lui cette derniere grace,
Je l'attendrai.

SCENE VII.

AGNONIDE *seul.*

L'Effet répond à mon audace,
Achevons, assurons le Sceptre dans mes mains,
Fermons, fermons mon cœur à des scrupules vains.
Quelque soit le projet où mon cœur s'abandonne,
Je le crois innocent quand le Ciel le couronne :
Je ne crains point pour moi la honte des Tyrans,
Je me place au contraire au rang des Conquerans
Qui font dans les Etats ces changemens celebres
Qui de la nuit des tems perceront les ténebres.
Je couronne mon front pour couronner le tien,
Mon fils ; mais qu'avec toi mon dernier entretien
D'un chagrin devorant empoisonne ma joie !
L'amitié, l'interêt veut que je le revoye,
Ce fils qui me trahit, on va me l'amener ;
A seconder mes vœux puissai-je l'entraîner ?
Vainement contre lui j'excite ma colere,
Je me sens pour l'ingrat les entrailles d'un pere.
Peut-être que flatant son amoureuse ardeur,
Par le don de Chrisis je gagnerai son cœur :
Après la mort du pere il peut aimer la fille,
Je consens que l'hymen l'unisse à ma famille ;
Qu'il l'épouse, qu'il regne, & que le même jour
Satisfasse à la fois & la gloire & l'amour :
Aussi-bien quels honneurs pourroient m'offrir des charmes,
Si je voyois mon fils les payer de ses larmes ?
Mais Clitus revient seul, que dois-je soupçonner?

SCENE VIII.

AGNONIDE, CLITUS.

CLITUS.

Seigneur, qu'en ce moment je vai vous étonner?

AGNONIDE.

Comment?

CLITUS.

D'Alcinoüs je vous apprens la fuite,
Tous ſes Gardes gagnez marchent ſous ſa condui-
Le perfide Licas cedant à la pitié, [te;
Ou vaincu par les ſoins d'une tendre amitié,
Seconde ſes deſſeins & ſoûtient ſon audace;
Je viens de les trouver dans la prochaine place,
Les armes à la main, la fureur dans les yeux,
Ils faiſoient éclater des cris ſéditieux;
Par l'exemple du Chef cette troupe animée,
Plaignoit de Phocion l'innocence opprimée;
Et juroit à l'envi de courir à la mort,
Ou de changer bien-tôt ſon déplorable ſort.

AGNONIDE.

Dieux! qu'eſt-ce que j'entens? qu'elle étrange
nouvelle!
O témeraire fils! O Licas infidele!
Mais je vais te punir. Cher Clitus, ſui mes pas,
Allons lui oppoſer mes fideles Soldats,
Et répandons le ſang, dans ma fureur extrême,
Des mutins, de Licas, & de mon fils lui-même.

SCENE IX.

PHOCION, CLEON.

PHOCION.

AGnonide me fuit, & n'ose m'acccrder
Le dernier entretien que j'ai fait demander.
Que le sort d'un Tyran, justes Dieux! est à plaindre!
Sans armes, & mourant, je le force à me craindre.
Que le poison est lent, qui doit finir mon sort!
Dieux! que n'avancez-vous le moment de ma mort?
Quoi? tu me dis rien?

CLEON.

Eh! que puis-je vous dire?
Mes yeux versent des pleurs, Seigneur; mon cœur soûpire,
Tous mes sens sont saisis du plus mortel effroi;
Ah, Seigneur! quels discours attendez-vous de moi?
Hélas!

PHOCION.

Ma destinée est celle de Socrate.
Immolé comme lui par ma patrie ingrate;
Que dis-je? c'est le sort des Generaux fameux
Que les Atheniens ont vû naître chez eux.
Mais, Dieux! je vois ma fille.

SCENE X.

SCENE X.

PHOCION, CHRISIS, CLEON, DIONE.

CHRISIS.

Ah ! que votre presence
De mes vives douleurs suspend la violence !
A l'aspect, de mes pleurs les plus cruels Soldats
N'ont osé m'outrager, ni retenir mes pas.

PHOCION.

O Ciel !

CHRISIS.

Votre ennemi n'ose achever son crime,
Il n'ose encor porter la main sur sa victime ;
Vous ne répondez point, & je vois dans vos yeux....

PHOCION.

Préparez-vous ma fille, à nos derniers adieux.

CHRISIS.

Je vous perds donc, Seigneur ? Au desespoir livrée,
D'avec vous pour jamais je serai séparée ?
Non, de mes jours mes mains éteindront le flambeau,
Et Chrisis vous suivra jusques dans le tombeau.

PHOCION.

Gardez-vous d'accomplir ce dessein témeraire ;
Songez qu'après ma mort vous m'êtes necessaire.
L'implacable fureur de nos cruels tyrans
Refuse le repos à mes mânes errans ;
Je n'ai point en ces lieux de bûcher à prétendre ;
Ma fille, c'est à vous de recueillir ma cendre.
Sans pompe, sans éclat, portez loin de ces lieux
Les restes condamnez d'un Pere glorieux ;

Mon Urne entre vos mains, gemiſſante, éplorée,
Celebrez mes malheurs de contrée en contrée,
Et ne vous arrêtez que ſur les bords heureux,
Où la terre plus douce, & propice à vos vœux,
Vous preſſant d'achever mes triſtes funerailles,
A ma cendre proſcrite ouvrira ſes entrailles.

CHRISIS.

Quoi, vous me deſtinez à ce funeſte emploi!
Hélas!

PHOCION.

Je vous preſcris encore une autre loi.
N'entreprenez jamais de me vanger d'Athenes;
Que mon tombeau finiſſe & renferme vos haines:
Puiſſe le Ciel pour elle appaiſer ſon courroux.
Il me reſte, ma fille, à diſpoſer de vous;
Alcinoüs vous aime, & ſa vertu m'eſt chere.
Tous ſes vœux, tous ſes ſoins ne tendent qu'à vous plaire:
Si ſon cœur eſt pour vous fidele après ma mort,
Joignez par un ſaint nœud tous vos jours à ſon ſort.
Je n'avois ſouhaité de voir ici ſon Pere,
Que pour en obtenir un aveu neceſſaire;
Peut-être à mes deſirs ſe ſeroit-il rendu:
Mais le perfide, hélas! ne m'a point attendu.
Ne vous ſouvenez plus que ſa fureur m'opprime,
S'il eſt traître & cruel, le fils eſt magnanime;
Et voulant en mourant vous choiſir un époux,
Je ne trouve que lui qui ſoit digne de vous.

CHRISIS.

Lui, Seigneur? ah! plûtôt que la foudre m'accable!
Je ne vous cele point qu'il me parut aimable,
Qu'avec plaiſir tantôt mon cœur eût obéï
Mais il m'eſt odieux puiſqu'il vous a trahi.
De mille faux ſermens ſa tendreſſe eſt ſuivie;
Il devoit ou perir, ou vous ſauver la vie,

Il me l'avoit promis ; & cependant, hélas !
Le perfide se cache, & ne vous défend pas ;
Il perd toute sa gloire, & montre sa foiblesse.

SCENE DERNIERE.

PHOCION, CHRISIS, ALCINOUS, DIONE, CLEON, LICAS.

ALCINOUS.

AUx dépens de ses jours il vous tient sa promesse,
Cet amant malheureux accusé sans raison.
Venez, Seigneur, sortez d'une indigne prison,
Que votre liberté soit mon dernier ouvrage.
Mais, Dieux ! je voi la mort peinte sur son visage ?
Ne seroit-il plus tems, Madame ?

PHOCION.

Non, Seigneur.

ALCINOUS.

Ah ! ç'en est trop. Ce coup accable enfin mon cœur :
En vain par tout mon sang je vous ouvre un azile.
Je meurs, & mon trépas vous devient inutile.

PHOCION.

Hélas ! que votre sort est terrible pour moi !
Qu'avez-vous entrepris ? pourquoi, Seigneur, pourquoi
Immoler votre vie au salut de la mienne ?
Nos Tyrans n'auront plus de frein qui les retienne ;
Vous seul pouviez encor resister à leurs coups,
Mais la foi, la vertu, tout expire avec vous.

CHRISIS.

Destin cruel, prens moi pour derniere victime.

Un Pere que j'adore, un Amant que j'eſtime !
Dieux ; qui voyez mon cœur dans ce deſordre affreux,
Vous ſçavez qui de nous eſt le plus malheureux.

PHOCION.

Ç'en eſt fait, tout mon ſang ſe glace dans mes veines,
Grande divinité protectrice d'Athenes,
Minervē, daigne encor ſoûtenir ſa grandeur ;
Ecoute, & pénetrant juſqu'au fond de mon cœur,
Sois témoin que malgré ſa pourſuite cruelle,
Le dernier de mes vœux t'eſt adreſſé pour elle.

ALCINOUS.

Digne effort d'une Heros qu'Athenes a proſcrit ;
Un ſoin bien different occupe mon eſprit.
O toi qui fut toujours l'arbitre de ma vie ;
Je n'implore que toi, ſeconde mon envie ;
Amour, offre à l'objet pour qui je vais mourir,
Ma derniere penſée & mon dernier ſoûpir.

PHOCION.

Adieu, ma fille.

ALCINOUS.

Hélas !

CHRISIS.

O fortune contraire !
J'oſe aprés de tels coups défier ta colere.

FIN.

ADRIEN,

TRAGEDIE

Tirée de l'Hiſtoire de l'Egliſe.

ACTEURS.

DIOCLETIEN, Empereur.

VALERIE, Fille de Diocletien.

ADRIEN, Patricien, Favori de l'Empereur, & General de ses Armées.

JULIE, Dame Romaine, Confidente de Valerie.

SEBASTE, Capitaine des Gardes de l'Empereur.

MARCELLIN, Lieutenant des Gardes de l'Empereur.

SERGESTE, autre Lieutenant des Gardes de l'Empereur.

GARDES.

La Scene est à Rome, dans le Palais de l'Empereur.





ADRIEN. TRAGEDIE.



ADRIEN,

TRAGEDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALERIE, JULIE.

VALERIE.

Vous vous cachez, Madame, & vous fuyez mes ſoins ;
Mes yeux ſont-ils ici de prophanes témoins ?
Troublent-ils la douceur de votre ſolitude ?
Parlez ; c'eſt à Julie un ſupplice trop rude
D'adorer Valerie, & de voir chaque jour,
Que fuyant les plaiſirs d'une ſuperbe Cour,
Elle vient en ces lieux enſevelir ſes charmes,

Payer à ſes chagrins un tribut de ſes larmes :
Chagrins d'autant plus vifs, que toujours renfermez ....

VALERIE.

Hélas !

JULIE.

Quoi, mes reſpects tant de fois confirmez,
Quoi, mon attachement & ſi pur & ſi tendre,
N'obtiendront point de vous ce que j'oſe prétendre ?

VALERIE.

Laiſſe, laiſſe, Julie, & ne demande plus
L'aveu de ces chagrins dans mon cœur retenus ;
Qu'il les devore ſeul.

JULIE.

Quels malheurs les font naître !
Et pourquoi craignez-vous de les faire paroître ?
Plus j'en cherche la cauſe, & moins je l'entrevoi,
Des deſtins votre rang ſemble braver la loi.
Fille d'un Empereur que l'Univers revere,
Seul objet de l'amour de cet auguſte Pere ;
Digne prix des lauriers que le fier Adrien
Moiſſonne à pleines mains pour Diocletien,
Seure que dès long-tems ce Vainqueur vous adore,
Aux douleurs votre ſein peut-il s'ouvrir encore ?

VALERIE.

Eh, quel eſt le mortel parfaitement heureux ?

JULIE.

J'entens. Un tendre amour tyranniſe vos vœux.
L'abſence d'Adrien faiſoit couler vos larmes :
Mais ce jour vous promet la fin de vos allarmes :
Rome attend dans ſes murs ce Guerrier redouté,
Triomphant du Perſan juſqu'alors indompté.

VALERIE.

Par ſon retour ici ceſſerai-je de craindre ?

JULIE.

Eh, quel eſt donc le mal qui vous force à vous plaindre ?
Madame, au nom des Dieux, confiez à ma foi
Les ſecretes raiſons du trouble où je vous voi.
Vous n'apprehendez pas que mon cœur vous trahiſſe ?

VALERIE.

A ta fidelité je rends plus de juſtice.
Va, tu m'applaudiras de n'avoir point parlé.
Croi que par mon ſecret à tes yeux revelé,
Je pourrois te charger de toute ma diſgrace,
Et porter dans ton ſein le coup qui me menace.

JULIE.

Et voilà ce qu'attend ma jalouſe amitié.
Ne m'accablez donc plus d'une fauſſe pitié.
Je voi ces vains égards comme un indigne outrage.
Enfin de votre ſort ſouffrez-moi le partage.
Je vous ſuis dévoüée, & mon ſang vous eſt dû :
Heureuſe quand pour vous il ſera répandu.

VALERIE.

Tu le veux ; c'en eſt fait, je cede à ta priere.
Puiſſe le Ciel ſur toi répandre ſa lumiere !
Puiſſe-t'il, t'animant d'une ſainte fureur,
T'inſpirer le deſſein de braver l'Empereur !
Puiſſe enfin dans ce jour mon amitié fidelle,
Pour faire ton bonheur, te rendre criminelle ?

JULIE.

De quel ſaiſiſſement je me ſens friſſonner !

VALERIE.

Ecoute ; il n'eſt pas tems encor de t'étonner.
Attens à me montrer ce trouble inévitable,
Que ma bouche ait trahi mon ſecret redoutable.
Apprens donc, que ce peuple ennemi de vos Dieux,
Que l'enfer conjuré perſecute en tous lieux,

Ce Peuple dont le nom embrase de colere
Le cœur de mon Amant, & le cœur de mon Pere;
Ce Peuple dont je voi par de si cheres mains
Renverser la fortune, & trancher les destins;
Ces Chrêtiens en un mot, accablez de misere....

JULIE.

O Dieux!

VALERIE.

Ces Chrêtiens sont mes amis & mes freres.

JULIE.

Se peut-il....

VALERIE.

Je ne sçai, dans le trouble où je suis,
Ni vaincre mes terreurs, ni calmer mes ennuis.
Tout m'afflige. Je crains; & d'importuns présages
Remplissent mon esprit des plus sombres images.

JULIE.

Les Chrêtiens vous sont chers? Le croirai-je?

VALERIE.

Mon cœur
Gémit de leur tristesse, & sent tout leur malheur.
Je connois leur vrai Dieu, je le sers, & j'abhorre
Tous ses frivoles Dieux que l'ignorance adore.

JULIE.

Par quel funeste sort, hélas! dans quels momens
Avez-vous des Chrêtiens succé les sentimens?

VALERIE.

Dans la nuit de l'erreur par mon Pere nourrie,
Contre ce Peuple saint j'approuvois sa furie.
Tranquille j'entendois les tourmens rigoureux
Destinez par nos loix à ces cœurs malheureux;
Quand voyant la vertu de ces tristes victimes,
Je voulus pénetrer leur culte & leurs maximes.
Sans doute leur Dieu seul, auteur de ce dessein,
Se plut à le verser dans mon prophane sein.
Je cherchai quelque tems un Ministre fidele
Dont l'ardeur secondât mon audace nouvelle.

Sur Sebaſte à la fin mon choix fut arrêté.

JULIE.

Sebaſte !

VALERIE.

Et par ſes ſoins tout fut executé.

JULIE.

Quoi, malgré les faveurs dont ſon Maître l'accable,
Il connoît, il ſoutient ce Peuple déteſtable ?
A-t'il ſi peu d'égard aux loix de l'Empereur ?

VALERIE.

Ah ! ſon cœur tout Chrétien les voit avec horreur.
Je ſçavois ſes projets, ſa foi m'étoit connuë :
Cependant contre moi ſon ame prévenuë,
Craignant pour ſes amis de nouveaux déplaiſirs,
Reculoit chaque jour l'effet de mes deſirs.
Enfin il ſe rendit à ma perſeverance ;
Et confeſſant tout haut ſa ſecrete croyance :
Venez, dit-il, venez contenter vos ſouhaits,
Venez voir des Chrétiens l'innocence & la paix,
Suivez-moi : mais tremblez à l'approche terrible
Des Myſteres profonds de l'Egliſe viſible,
Que ſon Chef, prêt pour nous à ſe ſacrifier,
Sur la Pierre immuable eut ſoin d'édifier.
Et me guidant alors dans la nuit la plus ſombre,
Il conduiſit mes pas, à la faveur de l'ombre,
En des lieux inconnus, où fier de ſon appui,
Tout ce Peuple proſcrit s'aſſembloit avec lui.
J'entrai. Ciel ! quels objets s'offrirent à ma vuë !
Tout mon ſang s'alluma d'une ardeur imprévuë.
Je les vis ces Chrétiens, rempliſſant tour à tour
Les devoirs inſpirez par le celeſte amour.
Aucun ne ſe plaignoit de ſa propre miſere,
Et ne s'intereſſoit qu'aux malheurs de ſon frere.
L'un, par de ſaints diſcours, préparoit à la mort
Un ami dont les maux alloient finir le ſort.

Un autre, pour couvrir un vieillard vénerable,
S'exposoit aux rigueurs de l'air impitoyable.
Les peres au martyre encourageoient leurs fils,
Prêts à voir leur trépas sans en être attendris.
Des corps déja mourans, & couverts de blessures,
Se sentoient soulagez par les mains les plus pures.
Des Vierges à l'envi, par ces actes pieux,
Prudentes, s'assuroient l'heritage des Cieux;
Et repetant des chants inventez par les Anges,
De l'Eternel sans cesse entonnoient les loüanges.
Enfin dans ce sejour obscur, mais fortuné,
Ce Peuple devant Dieu fut long-temps prosterné,
Et tâchant par ses pleurs d'arrêter son tonnerre,
Le prioit d'oublier les crimes de la terre,
D'assurer de mon Pere & les jours & le rang,
Et de lui pardonner en faveur de leur sang.

JULIE.

Ah! que m'apprenez-vous?

VALERIE.

Le jour venoit à peine,
Quand, pour se dérober à sa clarté prochaine,
Par l'ordre de leur Chef l'un de l'autre écartez,
Je les vis à l'instant partir de tous côtez,
Satisfaits, & remplis de la tranquille joye
Que la Grace du Ciel sur les ames déploye.
Pleine de ces objets, j'arrivai dans ces lieux.
Je n'eus plus ni respect, ni foi pour tous vos Dieux.
Je brûlai de la soif de cette eau salutaire
Qui repare la mort de notre premier Pere.
A Sebaste aussi-tôt j'osai la demander;
Son zele fraternel me la fit accorder.
Sa grace triomphante éclaira la nature,
La sainte verité dévoila l'imposture:
Je pleurai mon erreur, je detestai l'encens
Que j'avois fait brûler pour les Dieux impuissans.
Aux loix du Dieu vivant pour jamais asservie,

Je lui donnai mon cœur, mes desirs & ma vie.

JULIE.

Je ne puis le celer, un si grand changement
Fait ceder mes esprits à mon étonnement.
C'est peu d'abandonner nos Dieux & votre Pere :
Je le voi, votre Amant commence à vous dé-
plaire,
Vous ne ressentez plus ces tendres mouvemens
Qui venoient à vos yeux l'offrir à tous momens,
Qui vous faisoient pour lui souhaiter la victoire,
Et gemir des perils que lui coûte sa gloire.
De contraires pensers votre cœur prévenu
N'aspire....

VALERIE.

Que ce cœur, helas ! t'est peu connu !
De ce culte nouveau la constance & le zele
N'étouffent point en moi la tendresse fidele
Qu'à ce jeune Vainqueur je promis tant de fois ;
Il se rend chaque jour plus digne de mon choix ;
Il m'est toujours plus cher, & toute mon envie
Se borne à lui donner la Foi que j'ai suivie,
A le faire joüir des plus solides biens,
A l'attacher à moi par de si forts liens,
Que du sort ennemi les disgraces communes
Ne puissent un instant separer nos fortunes,
Et que même la mort nous assurant la paix,
D'un amour tout divin nous unisse à jamais.

JULIE.

Comment....

VALERIE.

L'Empereur vient. Que cette confidence
Se perde dans la nuit d'un éternel silence.



SCENE II.

DIOCLETIEN, VALERIE, JULIE, MARCELLIN, SERGESTE, Gardes.

DIOCLETIEN.

Ma Fille, Marcellin arrivé dans ces lieux,
Vient de me confirmer les ſuccès glorieux
Qu'avoit juſqu'en ces murs porté la Renommée :
Les Perſans fugitifs, ſans ſecours, ſans armée,
Aux pieds de leur Vainqueur oubliant leur fierté,
Ont trouvé leur ſalut dans ſa ſeule bonté.
Après avoir pour moi reçu leur humble hommage,
Il vient chercher ici le prix de ſon courage.
C'eſt vous, c'eſt votre Hymen qui doit de ce Heros
Remplir l'ambition, & payer les travaux.
Avant que le Soleil précipité dans l'onde,
Faſſe briller ſes feux aux yeux d'un autre monde,
Cet illuſtre Guerrier paroîtra devant vous,
Brûlant d'être honoré du nom de votre Epoux.
Ces lauriers immortels qui couronnent ſa tête,
Sont ſteriles pour lui ſans une autre conquête ;
Il l'eſpere, ma Fille ; & croit voir en ce jour,
Après tant de ſoupirs, triompher ſon amour.

VALERIE.

Je cede ſans contrainte à cet amour ſincere.
Mon choix ſuivit de près les ordres de mon Pere :
Rien ne peut deſormais arrêter ce Vainqueur,
S'il ne lui reſte plus à vaincre que mon cœur.

DIOCLETIEN.

Puiſque de ſon retour l'heureux moment s'avance,
Signalons à la fois mon zele & ma puiſſance ;
Et reglant les apprêts d'un Hymen glorieux,
Hâtons-nous d'accomplir un vœu fait à nos Dieux,
Lorſqu'Adrien partit, je m'en ſouviens ſans ceſſe,
Il exigea de moi cette ſainte promeſſe :
Nous jurâmes tous deux aux pieds des Immortels,
D'offrir, au lieu d'encens, du ſang ſur leurs Autels,
De livrer aux Chrétiens une éternelle guerre,
D'en abolir la race, & d'en purger la terre.
Tel fut ce grand ſerment; & d'un commun accord,
Le jour de votre hymen fut marqué pour leur mort.
Il nous luit ; & les Dieux vont recevoir l'offrande
Que de nos cœurs ſoumis leur juſtice demande.

VALERIE.

Eh, pourrez-vous compter parmi vos jours heureux,
Ce jour, le dernier jour d'un Peuple ſi nombreux;
Où Rome confondant la joye & la triſteſſe,
Mêlant des cris d'horreur à des chants d'allegreſſe,
Voyant de mon hymen conſacrer les liens,
Verra ſous le couteau tomber ſes citoyens ?
Ah, Seigneur ! reculez ce tragique ſpectacle.

DIOCLETIEN.

Princeſſe, à ce deſſein n'oppoſez plus d'obſtacle.
Preſſez, preſſez plûtôt & mon bras & mon cœur.
Redoublez les tranſports d'une ſainte rigueur.
Irritez, s'il ſe peut, mes fureurs legitimes.
C'eſt aſſez immolé de muettes victimes.
Pour attirer ſur nous l'œil propice des Cieux,
Le ſang des animaux eſt trop peu precieux,

Allons, ſacrifions une race inſenſée,
Que de tout l'Univers elle ſoit effacée.
Courons ; & qu'il ne reſte aux ſiecles à venir,
De ce culte odieux qu'un honteux ſouvenir.
Que je le hai ce Peuple : & que je porte envie
A la tranquilité qui regne dans leur vie !
Leur conſtance ſur tout à remplir leur devoir,
Fait rougir mon orguëil de mon peu de pouvoir.
Perdons tout, ſans égard ni de ſexe, ni d'âge.
C'eſt à vous Marcellin, de commencer l'ouvrage.
Cherchez tout ce que Rome enferme de Chré-
tiens.
Qu'ils gemiſſent courbez ſous le poids des liens.
Que leur trépas s'apprête, & qu'enfin leur ſupplice
Pour l'hymen d'Adrien ſerve de ſacrifice.
Ne perdez point de tems. Vos ſoins, & votre foi
Recevront leur ſalaire & des Dieux, & de moi.

SCENE III.

VALERIE, JULIE.

VALERIE.

AH, ſoleil ! hâte-toi d'achever ta carriere,
A mon funeſte hymen refuſe ta lumiere,
Si le moment choiſi pour en former les nœuds,
Doit terminer le ſort de tant de malheureux.
Execrable journée, en vain trop attenduë !
Helas ! de mon bonheur l'eſperance eſt perduë.
Je ne m'en flatte plus ; & loin d'en murmurer,
C'eſt un crime à mon cœur, d'oſer le deſirer.
Dure neceſſité ! Douloureuſe contrainte !
Grand Dieu ! pardonne-moi cette legere plainte.
Réduite à ſurmonter mes plus chers ſentimens,

Puis-je à mon choix regler mes premiers mouvemens ?
Et qu'elle eſt la vertu ſi parfaite & ſi pure,
Qui ſans émotion étouffe la Nature ?
Et toi, cruel ſujet de tous mes deplaiſirs ;
Tyran de ma penſée, objet de mes ſoupirs ;
Toi vers qui m'a tendreſſe à toute heure portée,
Sans un effort mortel ne peut être arrêtée ;
Vainqueur charmant, faut-il, pour troubler mon repos,
Qu'une aveugle fureur terniſſe tes travaux ?
Que tandis que ta gloire en tous lieux confirmée,
Occupe dignement toute la renommée ;
Ton bras rougi du ſang d'inſolens ennemis,
Verſe celui d'un Peuple innocent & ſoumis ?

JULIE.

Mais Madame....

SCENE IV.

VALERIE, SEBASTE, JULIE.

VALERIE.

Ah, Sebaſte ! un ſacrilege zele
Inſpire à l'Empereur une fureur mortelle.
Les Chrétiens, ç'en eſt fait vont tomber ſous ſes coups.

SEBASTE.

Madame, je le ſçai ; j'en fremis comme vous.
De cet ordre inhumain la nouvelle ſemée,
Par ſes executeurs vient d'être confirmée ;
Et j'ai couru d'abord vous chercher en ces lieux.

VALERIE.

Ah ! fuyez l'Empereur ; cachez-vous à ſes yeux.

Mais quoi, ne ſçaurions-nous deſarmer ſa colere?
Vous que le Ciel cherit, & que ſa grace éclaire,
Vous qui dans votre foi dès long-tems confirmé,
Des feux de l'Eſprit ſaint devez être animé ;
Parlez, ne craignez rien ; ma Julie eſt fidele?
Elle a ſçû nos ſecrets, & je vous répond d'elle.

SEBASTE.

Eh, Madame! eſt-il tems de prendre tous ſes ſoins?
Sebaſte ne craint plus de perfides temoins ;
Et qui cours à Ceſar déclarer ſa croyance,
Peut à tout l'univers en faire confidence.

VALERIE.

Ciel! vous allez vous-même....

SEBASTE.

Oüi, je vai lui parler ;
Il ne m'eſt plus permis de rien diſſimuler.
Aſſez & trop long-tems le beſoin de ma vie
M'a forcé de contraindre une ſi juſte envie :
Mes amis à la Foi chaque jour appellez,
Me voyant auprès d'eux, ſe trouvoient conſolez.
Ces Soldats tout nouveaux dans la ſainte milice,
En pouvoient de moi ſeul apprendre l'exercice.
Je leur devois mes ſoins, mes leçons, mes ſecours,
Et pour leur interêt je prolongeois mes jours.
Mon pouvoir en ces lieux leur menagoit un Temple. [xemple :
Mais Madame, aujourd'hui je leur dois mon e-
On les cherche ; & déja la plûpart découverts
En attendant la mort languiſſent dans les fers.
Croiroient-ils ou mon zele, ou ma foi legitime,
Si je n'en devenois la premiere victime ?
Que pourroient-ils penſer de ces divines loix,
Que le Ciel ſi ſouvent leur dicta par ma voix ?
Voudroient-ils s'immoler pour leur maitre ſuprême
Si leur Chef refuſoit de s'immoler lui-même ?

J'y cours ; & je ne puis ſans infidelité
Me dérober au coup qui leur eſt preſenté.

VALERIE.

Allez donc ; à vos pas conſtamment attachée,
Je parlerai ; ma Foi ne ſera plus cachée.
Quel bonheur ! Vos raiſons ſont les mêmes pour [moi.
Marchons.

SEBASTE.

Non, non ; le Ciel vous fait une autre loi.
Ce n'eſt point vers la mort qu'il faut ſuivre ma trace,
C'eſt auprès des Chrétiens qu'il faut remplir ma place.
Ils ne mourront pas tous ; & le Maître des Cieux
Cachera ſous ſon aîle aux bourreaux furieux
Ceux qu'il voudra ſauver de leur rage perfide ;
Et ceux qui tomberont ſous le fer homicide,
Renaîtront de leur ſang ; vivront ; & leur tombeau
D'un nombre encor plus grand deviendra le berceau.
Ces enfans par ma mort auront perdu leur Pere.
Madame, c'eſt à vous de leur ſervir de Mere.
Ici votre pouvoir eſt au deſſus du mien.
Soyez le ſeul appui de tout le Nom Chrétien.
Conſervez au Seigneur un Peuple qui s'empreſſe
A le glorifier, à le prier ſans ceſſe,
Et qui ſeul, au milieu de cent peuples divers ;
Adore & craint le Bras qui ſoutient l'Univers.

VALERIE.

Non, je ne puis ; mon cœur renonce à tant de gloire.
Le trépas ſeul m'aſſure une entiere victoire.
Ç'en eſt fait ; mes deſirs y ſont tous attachez.
Pourquoi m'enviez-vous le ſort que vous cherchez ?
Penſez-vous qu'à l'aſpect du plus cruel ſupplice,
Ce cœur ferme & brûlant ou tremble ou s'attendriſſe ?
Jugez-en mieux.

SEBASTE.

Je sçai qu'un genereux transport
Vous excite à braver la plus affreuse mort :
Mais cette noble ardeur doit être retenuë.
Votre heure, croyez-moi, n'est pas encor venuë,
Obéïssez. Le Ciel s'explique par ma voix.
C'est à lui de regler votre sort à son choix.
Honoré d'un emploi dont je me sens indigne,
Je le laisse ; & ma mort en vos mains le résigne.
Vivez. Du Tout-puissant deffendez le troupeau.
Pour moi, que desormais tout appelle au tombeau,
J'y vole ; & répondant au Ciel qui m'y convie,
Je pleure les instans que j'ajoute à ma vie.
Adieu. Puisse mon sang fortifier la Foi
Des Chrétiens destinez à mourir avec moi !
Puisse le reste en vous rencontrer un asile !
Madame ; & je mourrai satisfait & tranquile.

VALERIE.

Quoi, Sebaste....

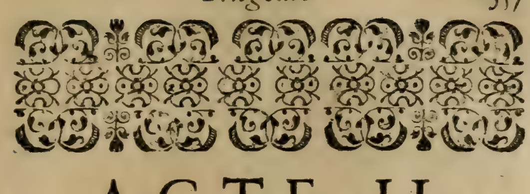
SCENE V.

VALERIE, JULIE.

VALERIE.

IL me quitte, il court se rendre heureux
O tourmens ! ô trépas, digne objet de ses vœux !
Il vous cherche, grand Dieu ! que ne puis-je le suivre !
Vivons ; puisque c'est vous qui m'ordonnez de vivre.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARCELLIN, SERGESTE.

SERGESTE.

Est-ce vous Marcellin ? Sebaste est arrêté.
De Cesar par mes soins l'ordre est executé.
Je viens sçavoir encor sa volonté suprême,
Pour courir à l'instant... Mais le voici lui-même.
Sa haine & sa colere éclatent dans ses yeux.

SCENE II.

DIOCLETIEN, MARCELLIN, SERGESTE.

DIOCLETIEN.

He bien, est-il puni, cet ennemi des Dieux ?

SERGESTE.

Non, Seigneur ; mais sa mort est déja preparée.

DIOCLETIEN.

Et pourquoi d'un moment l'avez-vous differée ?

SERGESTE.

Les Romains prévenus d'une longue amitié,
Déplorent son malheur avec tant de pitié ;
Vos gardes pour leur chef ont montré tant d'estime,
Que la douleur pourroit les porter jusqu'au crime.
J'ai craint quelque desordre, & voulu prévenir
Ces mouvemens soudains qu'on ne peut retenir,
Quand le peuple agité d'un furieux caprice,
Suit pour uniques loix l'audace & l'injustice.

DIOCLETIEN.

Dûssai-je voir mon trône aujourd'hui renversé ;
Dût être par leurs mains mon propre sein percé :
S'il est Chrêtien; la mort, mais une mort cruelle,
Délivrera ma Cour d'un sujet infidelle.
Non que ses nobles soins, & ses travaux passez,
De mon esprit jamais puissent être effacez.
Je n'ai pas oublié, que toutes ses années
Des mains de la victoire ont été couronnées ;
Qu'en mille occasions il s'étoit signalé ;
Qu'il n'est point de climats où son nom n'ait volé:
Mais je ne puis aux Dieux refuser son suplice.
Puisqu'il les meconnoît, je consens qu'il perisse.
Que dit-il ?

SERGESTE.

Insensible à tous ces changemens,
Il voit d'un œil serein les apprêts des tourmens,
Et plus fier que jamais....

DIOCLETIEN.

Allez donc, qu'il expire,
Et trouve incessamment cette mort qu'il desire.
Courez-y, Marcellin, & ne le quittez pas,
Qu'après avoir été témoin de son trepas.

SCENE III.

DIOCLETIEN, SERGESTE.

DIOCLETIEN.

Moi, je pardonnerois à cette Loi funeste,
Qui seule s'applaudit, & condamne le reste?
Qui contraignant les cœurs, réprimant les desirs,
Renverse la nature, & proscrit les plaisirs?
Qui rend ses Sectateuts heureux dans l'infortune;
Et changeant des humains la conduite commune,
De la faveur d'un Dieu leur promettant le prix,
Leur ordonne de voir la mienne avec mépris?
Non, non; que la pitié n'entre plus dans mon ame
Pour le reste odieux de cette race infâme.
Laissons, laissons contre elle agir tout mon courroux.

SCENE IV.

DIOCLETIEN, VALERIE, JULIE, SERGESTE.

VALERIE.

Seigneur, je viens tremblante embrasser vos genoux.

DIOCLETIEN.

Ma fille....

VALERIE.

Je vous parle au nom de tout l'Empire,

DIOCLETIEN.

Que me demande-t'il ? Qu'avez-vous à me dire ?
Votre trouble m'afflige ; est-il quelque interêt
Assez puissant sur vous. . . .

VALERIE.

Revoquez votre Arrêt.
Sauvez un malheureux, garantissez sa tête ?
Il en est tems encor, écartez la tempête.
Sebaste est cher au Peuple, à la Cour, aux Soldats,

DIOCLETIEN.

Que dis-tu ?

VALERIE.

Je le plains, je ne m'en cache pas.
Si vous sçaviez, Seigneur....

DIOCLETIEN.

Quoi ! quel est ce mystere !

VALERIE.

Je voudrois vous l'apprendre, & je dois vous le taire.

DIOCLETIEN.

Dieux ! que dois-je penser ?

VALERIE.

Seigneur, n'augmentez pas
D'un cœur infortuné la crainte & l'embarras.
Ne vous suffit-il pas que ma douleur paroisse ?
Ah ! c'est assez pour moi qu'un Pere la connoisse.
Conservez un sujet si fidelle autrefois ;
Changez en ma faveur la rigueur de vos loix.

DIOCLETIEN.

Qu'on l'immole, le traître, à ces loix légitimes.
Quelle sanglante mort peut expier ses crimes !
Je lui pardonnerois de m'avoir outragé :
Mais le culte des Dieux sera-t'il négligé ?

VALERIE.

Ah ! pour vous arracher cette funeste envie,
Apprenez que je suis .... Laissez durer sa vie.
Seigneur, de vos bienfaits ce sera leplus doux.

Une

Une seconde fois j'embrasse vos genoux.
Souffrez....

DIOCLETIEN.

A quel excès tu portes ton audace ?
Tu veux que d'un Chrétien je t'accorde la grace ?
Apprens qu'il n'en est point dont j'épargne le sang.
L'amitié, le devoir, la naissance, le rang
Ne me rendront jamais à moi-même infidelle.
J'en ai fait le serment, & je le renouvelle
Tous les Chrétiens mourront.

VALERIE.

Ciel !

DIOCLETIEN.

Tout l'Empire en vain
Uniroit ses efforts pour rompre mon dessein.
Et pour vous ; à jamais j'impose à votre bouche
Un silence éternel sur tout ce qui les touche.
Ma haine se redouble, & vous la connoissez.
Craignez-en les transports ; j'ordonne, obeïssez.

VALERIE.

Helas ! quelle disgrace à la mienne est égale ?

DIOCLETIEN *revenant de son emportement.*

Ma fille, rougissez d'une pitié fatale.
D'un rebel sujet laissez trancher les jours.
Mon sang m'est précieux ; je vous aime toujours :
Mais ce nom des Chrétiens, je ne sçaurois le taire,
Jusques à la fureur a porté ma colere.
J'en bannis la mémoire ; & par des soins plus doux
Je vai faire éclater ma tendresse pour vous.
L'espoir de votre Hymen, fait mon bonheur suprême :
Je n'en veux confier les apprêts qu'à moi-même,
Dans une heure au plus tard nous verrons votre Amant,
Je prétens vous unir dès ce même moment.

De mes ordres ici l'on viendra vous instruire,
Et vous n'aurez alors qu'à vous laisser conduire.

SCENE V.

VALERIE, JULIE.

VALERIE.

A Quelle épreuve, hélas ! se trouve ma vertu?
Et que mon cœur, Julie, est triste, & combattu !
Sebaste va mourir, tandis qu'il me condamne
A traîner de longs jours dans une Cour profane.
Que ma grandeur me pese ! & que mon sort pompeux
Me paroît desormais peu digne de mes vœux !
Que je fuis les honneurs où je suis attachée !
Aux regards de la Cour que ne suis-je cachée !

JULIE.

Et pourquoi, peu sensible aux soins de l'Empereur,
Cherissez-vous, Madame, une funeste erreur?
Etrange impression, que je ne puis comprendre !
Quel poison sur vos sens a donc pû se repandre ?
Tout ce qui fut l'objet de vos plus chers desirs,
Pere, Amant, Alliez, Amis, gloire, plaisirs,
A vos yeux ébloüis n'étalent plus de charmes,
Votre cœur se nourrit de soupirs & de larmes ?
Et pleine de transports que vous n'eûtes jamais,
Vous negligez les dons que les Dieux vous ont faits ?

VALERIE.

De pareils sentimens ne te surprendroient guere,
Si le Ciel t'envoyoit la grace qui m'éclaire,
Un seul de ses rayons dissipe en un moment

La plus obſcure nuit d'un long aveuglement ;
Et détruit à ſon gré, dans l'ame la moins pure,
Toutes les paſſions qu'inſpire la nature.
De ſon pouvoir divin les effets glorieux
Attachent à toute heure, & mon cœur, & mes yeux.
Je vois d'un de ſes traits une femme frappée,
Renoncer aux plaiſirs qui l'avoient occupée ;
Par des ſoins aſſidus effacer les beautez
Dont les cœurs les plus durs demeuroient enchantez ;
S'arracher aux attraits de l'amour le plus tendre,
Se vêtir d'un cilice, & ſe couvrir de cendre,
Se nourrir, au hazard, des plus ſauvages fruits,
Refuſer le ſommeil dans les plus longues nuits ;
Et donnant à ſon ſexe un exemple terrible,
Choiſir pour ſon ſejour un Roc inacceſſible.
Une autre, dont le cœur profane, inceſtueux
Se plaiſoit à brûler des plus horribles feux ;
Qui bravant du devoir la contrainte ſevere,
Ne craignoit point les noms d'infâme, & d'adultere,
A l'aſpect du Sauveur à ſes yeux preſenté,
Sent ce cœur hors de lui par la grace emporté ;
Qui pleurant de ſes vœux l'indigne idolatrie,
Gemit, & de ſes cris va remplir Samarie.
De ces exemples ſaints ne puis-je profiter ?
Ils ne me ſont offerts que pour les imiter.
Qu'à côté de Sebaſte, intrepide, on me voye
Partager ſes perils, ſa conſtance, & ſa joye.
Rien ne me retient plus.... Mais je voi Marcellin.

SCENE VI.

VALERIE, JULIE, MARCELLIN.

VALERIE.

PArlez; que fait Sebaste? & quel est son destin?

MARCELLIN.

Je cherchois l'Empereur, Madame, pour lui dire
Que nos Dieux sont vangez, & que le traître ex-[pire.

VALERIE.

Il est mort!

MARCELLIN.

Ç'en est fait; & par son sang versé,
De son impieté le crime est effacé.
Non, Madame, jamais une audace semblable
N'alluma de César le courroux redoutable.
De ses plus chers bienfaits cet ingrat accablé,
Par son auguste nom n'a point paru troublé.
Les soins de ses amis l'ont rendu plus farouche.
D'execrables discours sont sortis de sa bouche.
Il affectoit encor d'être plus criminel.
Il eût voulu souffrir un trépas plus cruel;
Et pour mieux satisfaire à sa brûlante envie,
Il auroit souhaité d'avoir plusd'une vie.

VALERIE.

O Ciel!

MARCELLIN.

Quoi donc, sa mort vous cause quelque ennui?
La pitié vous fait-elle interesser pour lui?
Non, Madame, étouffez un sentiment trop ten-dre,
Et retenez les pleurs que vous allez répandre.
Apprenez que l'Enfer, par ses enchantemens,
Du trépas de ce monstre a marqué les momens.

VALERIE.

Quel prodige !

MARCELLIN.

L'Enfer honteux de ſon ſupplice,
Vient d'armer à la fois la force, & l'artifice.
Dans l'inſtant que Sebaſte expirant, déchiré,
N'offroit plus à nos yeux qu'un corps défiguré ;
Par un charme ſoudain, dont je frémis encore,
On l'a vû plus brillant que l'Aſtre qu'on adore.
La terre a retenti de chants, & de concerts,
Dont le bruit éclatant a volé dans les airs :
Le Ciel s'eſt entr'ouvert ; & ſa voute azurée
Par des rayons de flâme a paru ſeparée.
Ce prodige étonnant a glacé nos eſprits :
Mais diſſipant l'erreur qui nous avoit ſurpris,
Nous avons des Enfers reconnu la puiſſance,
Qui d'une Secte impie embraſſe la défence.
Alors l'étonnement a fait place à l'horreur ;
Et contre les Chrétiens une juſte fureur,
Dans nos cœurs indignez a redoublé l'envie
D'attaquer à jamais leur repos, & leur vie.
Je vai trouver Céſar ; & fidelle témoin
De ce qu'ont vû mes yeux, l'informer avec ſoin.
Madame, pardonnez au zele qui m'entraîne.

SCENE VII.

VALERIE, JULIE.

VALERIE.

EClatez, ſentimens que je n'ai tûs qu'à peine,
Tant qu'a duré le cours de ce triſte récit.
Qu'a donc vû Marcellin, ô Ciel ! & qu'a-t'il dit ?
Tu viens, Dieu des Chrétiens, de marquer ta puiſſance.

Je ſçai de tes Martyrs quelle eſt la recompenſe ;
Je ſçai quelles faveurs leur prodigue ta main ;
Ils vont après leur mort revivre dans ton ſein :
Mais j'ignorois encor, qu'avant leur trépas même,
Ils connuſſent l'éclat de ta gloire ſuprême ;
Qu'en leur faveur ta face illuminât les airs,
Et que leurs yeux mourans viſſent les Cieux ouverts.
Quel cœur, après ces traits, peut encor méconnoître
Ton pouvoir infini, ſeul auteur de ſon être ?
Je veux m'unir à toi ; rien ne peut deſormais
Retarder d'un moment le vœu que je t'en fais.
Mon ſang verſé rendra cette union parfaite.
Allons donc.

JULIE.

Juſte Ciel ! quelle ardeur indiſcrete
Vient encore porter vos deſirs vers la mort ?
Sebaſte a condamné cet injuſte tranſport.
Oubliez-vous les ſoins dont il vous a chargée ?

VALERIE.

Puiſſai-je dans ce jour en être dégagée !
Eh, qu'importe ma vie au ſalut des Chrétiens ?
Leur Dieu pour les ſauver manque-t'il de moïens ?
Ce Dieu qui fait gronder, & partir le tonnerre,
Ce Dieu qui peut d'un ſouffle anéantir la terre,
Ne confondra-t'il pas, par cent coups differens,
La rage des enfers, & l'orgueïl des Tyrans ?
Ceſſe de t'oppoſer au zele qui m'enflâme ?

JULIE.

Quoi, ce grand interêt ne peut rien ſur votre ame ?
Souvenez-vous du moins qu'un Amant glorieux
Attend votre Hymenée, & vole vers ces lieux ;
Enfin ſi vous ſuivez cette barbare envie,
Le coup dont vous mourrez terminera ſa vie.

Vous n'en ſçauriez douter.

VALERIE.

Cruelle, que fais-tu ?
Hélas ! que ta menace étonne ma vertu !
Que d'un Amant ſi cher mon cœur craint la preſence !
Mes ſecrets mouvemens ont trop de violence.
Que dis-je ? chaque inſtant ajoûte à mon amour.
Ah ! puiſſe ce Vainqueùr reculer ſon retour !
Comment contre ſes ſoins pourrois-je me défendre ?
Quel ſeroient mes remparts contre un penchant ſi tendre ?
Soutiendrois-je un moment ſes regards, & ſes pleurs,
Si je frémis déja de ſes moindres douleurs ?
Non, qu'il n'arrive point ; je ſens croître ma crainte.

JULIE.

Eh, Madame, ſuivez ce penchant ſans contrainte.
Croyez-moi ; quel démon tyran de vos deſirs,
Fait taire votre amour, & mourir vos plaiſirs ?
Profitez d'un bonheur dont le ſort eſt avare.
N'oſez-vous en joüir quand il vous le prepare ?
Pourquoi vous arracher à ce que vous aimez,
Et ſéparer deux cœurs l'un pour l'autre formez ?
Deux cœurs, dont l'union fait l'eſpoir de l'Empire.

VALERIE.

Hélas !

JULIE.

Vous ſoupirez ?

VALERIE.

Il eſt vrai, je ſoupire.
La perte du bonheur dont je viens de parler,
Ne ſuffit-elle pas pour me faire trembler ?
J'y renonce. Le Ciel excuſera ſans doute

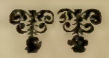
Les soupirs que je pousse, & les pleurs qu'il m'en coûte.
Hâtons-nous ; que la mort termine mes combats.
Si tu m'étois moins cher, je ne te craindrois pas,
Adrien ; de mon sort la funeste nouvelle
Portera dans ton ame une douleur mortelle,
Je le sçais : cependant s'il ne m'est plus permis
De te garder ce cœur que je t'avois promis,
De me lier à toi d'une éternelle chaîne,
Je t'épargne en mourant une plus dure peine ;
Et tu souffriras moins encor par mon trépas,
Que tu ne souffrirois, si je ne mourrois pas.

JULIE.

Dieux puissans, détruisez un projet si funeste !

VALERIE.

N'implore plus pour moi des Dieux que je déteste.
Mais c'est mal ménager des momens précieux.
Quel charme plus long-tems me retient en ces lieux ?
Que feroit d'un Amant la presence imprevûe ?
Cherchai-je à m'exposer au peril de sa vûe ?
Perdrai-je cet instant de constance, & d'ardeur,
Où la grace du Ciel triomphe dans mon cœur ?
Elle ne revient point au gré de nos caprices,
Et nous laisse souvent au bord des précipices ;
Elle fuit, je le sçai, ceux qui l'osent trahir :
Elle parle, elle agit ; hâtons-nous d'obéïr.
Allons de l'Empereur éprouver la colere.
Il ne gardera rien des sentimens d'un pere,
Le plus cruel trépas me sera reservé,
Et j'y cours.



SCENE VIII.

VALERIE, JULIE, SERGESTE.

SERGESTE.

ADrien, Madame, est arrivé.

VALERIE.

Adrien!

SERGESTE.

Rome entiere, au bruit de sa venuë,
Au devant de ses pas en foule est accouruë.
Tout le peuple est charmé de ses moindres exploits,
Et de ce Peuple immense il ne sort qu'une voix,
Qui par des cris de joye, & des chants de victoire,
Etale à ce Vainqueur tout l'éclat de sa gloire.
Il voloit vers ces lieux. Cesar n'a pas voulu;
Sur son empressement ses loix ont prevalu:
Venez, Guerrier, venez prendre votre conquête;
Suivez-moi dans le Temple où votre Hymen s'apprête,
A-t'il dit.

VALERIE.

Quelle joye a saisi tous mes sens?
Ressentit-on jamais des transports si puissans?
Qu'il s'éleve en mon ame une funeste guerre!
Ah! malgré mes efforts, que je tiens à la terre!
Que je crains le succès de mes nouveaux combats!
Malheureuse! Le Ciel a retiré son bras.

JULIE.

Venez, partez; Cesar attend qu'on vous emmene.

VALERIE.

Ma timide raison ne demêle qu'à peine
Le desordre honteux que je veux me cacher.

SCENE IX.

VALERIE, JULIE, MARCELLIN, SERGESTE.

MARCELLIN.

L'Empereur est au Temple,& je viens vous chercher.
Aux yeux de votre Amant hâtez-vous de parêtre,
Madame; tout est prêt, la victime, le Prêtre;
Aux pieds des immortels le Peuple est à genoux,
Et pour les implorer on n'attend plus que vous.

JULIE.

Allez prendre un Epoux presenté par un Pere,
Un Epoux triomphant, & digne de vous plaire.

VALERIE.

Foible cœur! de quels soins es-tu donc occupé!
Qu'un objet enchanteur t'a vivement frappé!

JULIE.

Pour vous seule on prepare une pompeuse fête.
Les momens vous sont chers.

MARCELLIN.

Courez. Qui vous arrête?

JULIE.

N'osez-vous plus fixer vos timides regards?
Ils semblent incertains errer de toutes parts.

MARCELLIN.

Que dirai-je à Cesar, de qui l'ordre suprême
Veut....

VALERIE.

Je vai lui porter ma réponse moi-même.

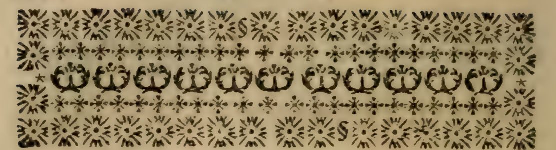
SCENE X.

JULIE *seule.*

L'Amour regne à son tour ; il triomphe à la fin,
Et selon nos desirs va regler son destin.
Cette soif de la mort fera place en son ame
A l'espoir d'être unie à l'objet de sa flâme.
En vain elle resiste, & contre son Amant
Ce zele impetueux ne tiendra qu'un moment.
Chrétiens, ouvrez les yeux, que votre fureur cesse,
Du Dieu que vous servez connoissez la foiblesse.
Elle doit hautement éclater en ce jour;
Son pouvoir va ceder à celui de l'amour.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DIOCLETIEN, VALERIE, JULIE, MARCELLIN, SERGESTE, GARDES.

DIOCLETIEN.

ENfin de votre Hymen la fête est terminée,
Ma fille; benissons cette heureuse journée,
Et qu'elle soit marquée entre les jours fameux
Dont le nom consacré passe chez nos neveux.
J'atteste Jupiter, & le Dieu qui m'éclaire,
Que mon cœur desormais n'a plus de vœux à faire.
La Victoire elle-même assure mes Etats;
D'un Guerrier invincible elle emprunte le bras,
Qui jaloux de ma gloire, & brulant pour ma fille,
Par des liens sacrez s'unit à ma famille.
Vivez tous deux; qu'Amour prenne soin de vos jours,
Que la noire discorde en respecte le cours;
Et qu'Hymen ranimant votre ardeur mutuelle,
Redonne à vos desirs une force nouvelle.
Je vous laisse, ma fille; attendez votre époux.

Mes ordres un moment l'arrêtent loin de vous.
Il consomme le sort d'une race proscrite,
Et remplit dignement la loi qu'il s'est prescrite.
Libre de son serment, & quitte envers les Dieux,
Il viendra plein d'amour vous trouver en ces lieux.
Puissai-je à mon retour voir son cœur & le vôtre
Encor plus satisfaits, plus charmez l'un de l'autre!
Regnons tous trois ensemble; & jusques à la fin
Unissons nos esprits, nos soins, notre destin.
Adieu. Dans les transports où mon ame est en proye,
Ce tendre embrassement doit vous marquer ma joye.

SCENE II.

VALERIE, JULIE.

JULIE.

MAdame, permettez que je montre à mon tour
L'interêt que j'ai pris au sort de votre amour:
Heureuse, si je puis vous le faire paroître!

VALERIE.

Où suis-je? Commençai-je encore à me connoître?

JULIE.

Ç'en est fait; vos changrins doivent s'évanoüir
A l'aspect des plaisirs dont vous allez joüir.
O Ciel! dans quel bonheur va couleur votre vie!
Le destin desormais previendra votre envie.

VALERIE.

Quel nuage confus semble voiler mes yeux?

D'ou sortons-nous? Comment me trouvai-je en
ces lieux?
Dans cet appartement Cesar m'a-t'il conduite?
Quel étoit l'appareil de sa pompeuse suite?

JULIE.

Rome s'est attachée à celebrer ce jour;
Le peuple avec éclat a secondé la Cour.
Dieux! avec quel respect l'Empire vous honore!

VALERIE.

Mon trouble malgré moi durera-t'il encore?
Non; il s'évanoüit.

JULIE.

Goûtez donc à loisir,
Du sort qui vous attend, la gloire & le plaisir.
Ouvrez toute votre ame....

VALERIE.

Enfin je voi mon crime.
D'une coupable ardeur déplorable victime,
J'ai marché vers le Temple, où ma foible raison,
De mes sens éperdus souffrant la trahison,
N'a pû rien opposer à l'empire suprême
Qu'exercent sur un cœur les yeux de ce qu'il aime.
Le mien empoisonné de ces tendres plaisirs,
S'est livré tout entier à ses premier desirs.
J'ai demeuré sans voix; ma force ma quittée,
Et dans les mouvemens dont j'étois agitée,
Devant quels Dieux, ô Ciel! j'ai flechi les
genoux?
Au pied de quels Autels ai-je pris un époux?
Quel ministre a reçu la foi que j'ai donné?
Ah, sermens odieux! sacrilege hymenée!
Que tu vas me coûter de remords rigoureux!
Je romps dès ce moment tes détestables nœuds.
Perisse ta memoire, & la fatale flâme
Qui troubloit mes esprits, & devoroit mon ame;
Quoi! le premier regard d'un profane mortel,
A ravi tous mes vœux à l'Epoux éternel?

J'ai méprisé sa voix qui m'avoit inspirée ?
J'ai trahi son esprit qui m'avoit éclairée ?
Brûlante, j'ai cherché l'ennemi de sa Loi ?
Quelle horreur ! si sa main s'appesantit sur moi.

JULIE.

Votre erreur vous aveugle, & revient vous surprendre ?

VALERIE.

Laisse-moi ; je ne puis ni te voir, ni t'entendre.
De crainte & de douleur je me sens tressaillir.
En moi-même un moment je veux me recueïllir,
Et meriter du Ciel, par de sinceres larmes,
Que contre ma foiblesse il me prête des armes.
Grace de l'Esprit saint, Souveraine des cœurs,
Descends, frappe le mien avec tes traits vainqueurs.
Etouffe avec tes feux l'ardeur qui t'a bannie,
Et fais agir en moi ta puissance infinie.
Mes vœux sont exaucez ; & ton secours revient.
Contre mes ennemis ta force me soutient.
D'un frivole bonheur esperances trompeuses,
Objets charmans & vains, illusions flateuses,
Vous n'éblouïrez plus ni mon cœur ni mes yeux.

JULIE.

Vous croyez....

VALERIE.

Ah ! c'est trop t'arrêter en ces lieux.

JULIE.

Eh puis-je vous quitter ?

VALERIE.

Eloigne-toi, te dis-je ;
Ton zele me déplaît, ton amitié m'afflige.
Epargne-moi l'ennui d'un discours superflus ;
Si mon repos t'est cher, ne me resiste plus.

SCENE III.

VALERIE *seule.*

ENfin dans un instant le Guerrier va paroître,
Que de mes vœux l'Amour fit si long-tems le maître.
Charmé de sa conquête, il viendra la chercher.
Ah ! fuyons. Mais que dis-je ? Et pourquoi me cacher ?
Attendons-le plûtôt, ce vainqueur redoutable,
Combattons par mes soins sa fureur implacable.
Je ne le connois plus, s'il poursuit un dessein
Qui d'un sang que je pleure a fait rougir sa main.
Que mes pleurs, en pitié fassent changer sa rage.
C'est à toi, Dieu puissant, qu'appartient cet ouvrage.
Toi qui brises les cœurs, & portes à ton gré,
Dans un sein criminel ton feu le plus sacré :
Dieu benin, verses-en quelque heureuse étincelle
Sur les yeux aveuglez de cette Ame infidelle.
Ton ennemi s'approche, & je vai lui parler.
Mais si t'on bras n'agit, pourrai-je l'ébranler ?
Prête à ma foible voix cette éclat du tonnerre,
Par qui le fier Saulus fut renversé par terre ;
Quand poursuivant le peuple agréable à tes yeux,
Un seul mot desarma ce Guerrier furieux,
Et lui donnant la Foi dont ton Esprit m'anime,
De ton persecuteur le rendit ta victime.
Accorde cette grace à mes brûlans soûpirs.
Adrien vient. Grand Dieu ! seconde mes desirs.

SCENE IV.

ADRIEN, VALERIE.

ADRIEN.

QUe les momens ſont longs loin de votre preſence !
Madame, que mon cœur ſentoit d'impatience !
Mais, grace aux immortels, rappellé près de vous,
Je puis flatter mes vœux du deſtin le plus doux ;
Je puis en liberté vous exprimer....

VALERIE.

Arrête.
A quel titre veux-tu que je ſois ta conquête ?
Sur quels droits fondes-tu cet eſpoir ſi charmant?

ADRIEN.

Juſtes Dieux !

VALERIE.

Tes ſoûpirs pouſſez en ce moment,
En vain s'efforceroient de reveiller ma flâme :
Contre tous leurs efforts j'ai préparé mon ame ;
Tu ferois ſans ſuccès entendre tes douleurs.

ADRIEN.

Hélas !

VALERIE.

Indifferens, mes yeux verroient tes pleurs.
Tu viens, t'applaudiſſant de l'amour qui t'anime,
Atteſter un Hymen que tu crois légitime ;
Et fier de ces liens, auguſtes parmi nous,
Tu portes dans tes yeux tout l'orguëil d'un époux !
Va ; ceſſe de penſer que l'Hymen nous uniſſe.

Ecoute ; & desormais rends-toi plus de justice.
Je ne voi plus en toi cet Amant genereux,
Ardent à soulager les peuples malheureux,
Implacable ennemi de l'horreur & du crime,
Et trop digne en effet de ma plus tendre estime.
Après tes noirs forfaits, tu n'offres à mes yeux
Qu'un lâche adulateur, qu'un tyran furieux,
Dont les mains jusqu'ici noblement triomphantes,
Du meurtre des Chrétiens sont aujourd'hui sanglantes.
Tu n'est que le bourreau de ce Peuple innocent
Que le Maître des Cieux voit d'un œil caressant ;
De ce Peuple cheri que je plains & que j'aime,
Et dont l'esprit m'éclaire & m'inspire moi-même.

ADRIEN.

Qu'avez-vous prononcé ?

VALERIE.

Ce n'est pas tout encor.
De la grace du Ciel j'ai reçu le trésor.
Aux Mysteres sacrez Sebaste m'a guidée,
Et par ses soins heureux je fus persuadée.
Si tantôt dans le Temple, interdite à tes yeux,
J'ai laissé celebrer le Prêtre de vos Dieux ;
Je ne le puis celer : ta presence trop chere ;
En troublant ma raison, m'a forcée à me taire :
Mais revenuë ici de ce trouble soudain,
Une grace plus forte a coulé dans mon sein.
L'amitié, ni l'amour n'ont rien qui me retienne;
J'immole tout à Dieu, puisque je suis Chrétienne.

ADRIEN.

Je tremble.

VALERIE.

Tu connois maintenant qui je suis,
Conçois, si tu le peux, l'excès de mes ennuis,
Au moment que je voi tes fureurs sanguinaires
Conduire le poignard dans le cœur de mes freres.

Rome entiere rougit, & nage dans le ſang
Que le fer par ton ordre a tiré de leur flanc.
Il ne reſte que moi, de cette race ſainte.
Immole-moi, barbare; acheve ſans contrainte.
Frappe, perce ce cœur digne de ton courroux.
Qui te retient?

ADRIEN.

Ah Ciel! que me propoſez-vous?

VALERIE.

Tu fremis? Ne crains pas de te charger d'un crime.
Sacrifie à tes Dieux leur derniere victime.
La fureur qui te porte à de tels attentats,
Contre un reſte d'amour enhardira ton bras.
Moi-même, s'il le faut, ſatisfaite, intrepide,
Je guiderai ta main chancelante & timide.
Je voi couler tes pleurs? Eſt-il tems de pleurer?
Hâte-toi de choiſir, c'eſt trop déliberer.
Garde juſqu'à la fin ta fatale promeſſe;
Etouffe dans mon ſang la Foi que je profeſſe:
Ou plûtôt, renonçant à ton aveugle erreur,
Des celeſtes clartez laiſſe frapper ton cœur.
Ou partage, ou punis le zele qui m'anime,
Et fai-moi ton épouſe enfin, ou ta victime.
Réponds.

ADRIEN.

Laiſſez du moins revenir mes eſprits
Du long étonnement qui les avoit ſurpris.
Croyez-vous que la voix ne me ſoit pas coupée
Par le coup imprevû dont mon ame eſt frappée?
Quel mélange confus de divers mouvemens!
Mais qui peut tout d'un coup forcer mes ſentimens?
Quelle ſecrete voix m'épouvante, & m'entraîne?
Quelle contraire ardeur à diſſipé ma haine?
Peuple ſaint, deſormais ne crains plus mon courroux.

Je suis Chrêtien, Madame, & Chrétien comme vous.

VALERIE.

Quel retour ! Ce miracle, ô ciel ! est-il possible?
Tes traits ont penetré dans ce cœur insensible ?

ADRIEN.

Oüi ; dans vos sentimens ce cœur est affermi.
Ne me regardez plus comme votre ennemi.
Rendez-moi cette foi que vous m'avez jurée.

VALERIE.

Ah ! je vous la promets d'éternelle durée.
J'en atteste ce Dieu vengeur des faux sermens,
Qui se découvre à vous dans cette heureux moment.
Puisque vous l'adorez d'un cœur ferme & sincere,
Vous êtes mon Amant, mon Epoux, & mon Frere.
C'est peu pour ma tendresse ; & tant de noms si doux
N'expriment point encor ce que je sens pour vous.
Recevez donc ma main, & donnez-moi la vôtre ;
Redoublons, s'il se peut, notre amour l'un & l'autre.
Le devoir le soutient, la pieté, l'honneur :
C'est là, cher Adrien, le suprême bonheur.
Des profanes Amans ignorant la contrainte,
Nous brûlons sans remords, sans soupçons, & sans crainte.

ADRIEN.

Quel transport, de vous voir répondre à mes soupirs !
Que cet aveu charmant calme de déplaisirs !
Votre front est tranquille, & vos yeux sans colere ;
Vous m'aimez ; je suis seur du bonheur que j'espere.

Mais tandis qu'enchanté du nom de votre époux,
Je passe de mes jours les momens les plus doux ;
De barbares soldats une troupe cruelle
Porte sur les Chrétiens une main criminelle.
Que dis-je ? par mon ordre on les cherche avec soin.
Allons, que leur malheur ne passe pas plus loin.
Desarmons les bourreaux armez pour leur supplice,
Ou faisons de leur sang un juste sacrifice.
Je ne balance plus ; & par de grands effets,
Je vai, si je le puis, reparer mes forfaits.

VALERIE.

Je ne vous quitte point.

ADRIEN.

Non, arrêtez, Madame.

VALERIE.

Puisque ma pieté s'accorde avec ma flame ;
Au nom de toutes deux, ne me refusez pas
La gloire & le plaisir d'accompagner vos pas.
Ne nous separons plus enfin, s'il est possible.

ADRIEN.

Venez donc signaler ce courage invincible.
Je ne condamne plus l'impetueuse ardeur
Dont le Dieu tout puissant embrase votre cœur.
Faisons-le triompher d'un ennemi funeste,
Et laissons-lui le soin de regler tout le reste.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JULIE *seule.*

QUel maſſacre inhumain ſe trouve à chaque pas,
Des malheureux en proye aux fureurs des ſoldats !
La mort regne en tous lieux, & ſes triſtes images
Font ſentir la terreur aux plus fermes courages.
Voici ton dernier jour, Peuple ennemi des Dieux,
Peuple, à qui l'impoſture a faſciné les yeux.
Tu meurs, & pour jamais ta Secte eſt abolie.
Ceſar paroît, ſortons.

SCENE II.

DIOCLETIEN, JULIE, SERGESTE.

DIOCLETIEN.

NOn, demeurez, Julie.
Ma fille eſt-elle encor dans ſon appartement?

JULIE.

Je l'ignore, Seigneur; j'arrive en ce moment.
Par ſon ordre tantôt je me ſuis retirée.
Je ne ſçai de quels ſoins elle étoit devorée :
Mais j'ai vû de ſon cœur le deſordre ſecret,
Et connu que ſes yeux me voyoient à regret.

DIOCLETIEN.

Non, non; dans vos ſoupçons vous vous êtes trompée.
De ſa tendreſſe ſeule elle étoit occupée;
Et ſon cœur libre alors de tous les autres ſoins,
Craignoit dans ſes tranſports les regards des témoins.
Croyez-moi. Cependant ne ſçauriez-vous m'apprendre
D'où partent tous les cris que nous venons d'entendre ?
Des ſoupirs redoublez, des lugubres clameurs,
Un bruit triſte & confus de plaintes & de pleurs,
De mon Cabinet même ont percé la retraite,
Et porté dans mon ame une crainte ſecrete.

JULIE.

De ces plaintes, Seigneur, ceſſez d'être étonné.
C'eſt la mourante voix d'un Peuple infortuné,
Qui pour fuir le ſupplice a deſerté la Ville,
Et crû dans ce Palais rencontrer un azile.

DIOCLETIEN.

Il n'en trouvera point ici contre les Dieux.
Allons plûtôt le voir expirer à mes yeux.
Mais parmi tous ces cris que pouſſe la triſteſſe,
J'ai démêlé des noms ſi chers à ma tendreſſe,
Que j'ai ſenti long-temps mes eſprits agitez
Par ces noms precieux trop ſouvent repetez.
C'eſt celui d'Adrien, c'eſt celui de ma fille.
Quel droit ont les Chrétiens de nommer ma famille ?

C'eſt joindre un nouveau crime à d'autres attentats.

JULIE.

Ils ſe flatent, Seigneur, d'éviter le trepas.
Par ces noms ſi ſacrez ils demandent leur grace.

DIOCLETIEN.

Non; periſſe à jamais cette funeſte race.
Je touche, grace aux Dieux, à l'inſtant fortuné
Où par le fer le reſte en ſera moiſſonné.
Mais ç'en eſt déja fait. Marcellin plein de zele
De leur deſtruction m'apporte la nouvelle.

SCENE III.

DIOCLETIEN, JULIE, MARCELLIN, SERGESTE.

DIOCLETIEN.

M'Annoncez-vous la fin de tout le nom Chrétien?
De ce Peuple odieux ne reſte-t'il plus rien?

MARCELLIN.

Il en reſte encor deux, Seigneur.

DIOCLETIEN.

Qu'oſez-vous dire?
N'ai-je pas commandé que le dernier expire?

MARCELLIN.

Oüi, Seigneur.

DIOCLETIEN.

Pourquoi donc trompiez-vous mon eſpoir?

MARCELLIN.

Seigneur, juſqu'à la fin j'aurois fait mon devoir.
Mais quand j'allois finir ce double ſacrifice,
J'ai penſé qu'il falloit que je vous avertiſſe.

Si vous voulez leur mort, vous n'avez qu'à parler ;
J'y vole ; je ſuis prêt à vous les immoler.

DIOCLETIEN.

Si je le veux ? comment, en doutez-vous encor ?
Ah ! je l'ai trop promis à ces Dieux que j'adore.
Courez.

MARCELLIN.

Auparavant je dois vous les nommer,
Seigneur, de leur deſtin je dois vous informer.

DIOCLETIEN.

Parlez ; qu'attendez-vous ? Je brûle de l'apprendre.
Qui ſont-ils ?

MARCELLIN.

Votre Fille....

DIOCLETIEN.

O Dieux !

MARCELLIN.

Et votre Gendre.
J'ai fremi, comme vous, au bruit de ce malheur.
J'ai prevû vos chagrins, & plaint votre douleur.
Mais s'il faut la dompter, s'il faut....

DIOCLETIEN.

Que dois-je faire ?
Quels ſeront mes projets, ſi le Ciel ne m'éclaire ?

MARCELLIN.

Sur-tout, ne croyez pas que la crainte ou l'eſpoir,
Sur ces cœurs prevenus garde quelque pouvoir.
Jamais Chrétien, pouſſé d'une ardeur criminelle,
N'oſa porter ſi loin la fureur de ſon zele.
C'eſt peu, Seigneur, c'eſt peu d'avoir à haute voix
Fait éclater par-tout le mépris de vos loix :
Ils ont autoriſé, par leurs propres exemples,
Leurs timides amis à profaner les Temples ;

Ils les ont ſecourus, ils les ont animez ;
Dans leur foi chancelante ils les ont confirmez :
Ils ont mis en uſage & la force & l'adreſſe.
La Princeſſe pleurant leur marquoit ſa tendreſſe,
Elle leur enſeignoit à braver le trepas,
Tandis que ſon époux maſſacroit vos ſoldats.

DIOCLETIEN.

Et vous l'avez permis ſans lancer votre foudre,
Dieux, qu'ils ont offenſez ?

MARCELLIN.

Il eſt tems de reſoudre
Si vous voulez punir, Seigneur, ou pardonner.

DIOCLETIEN.

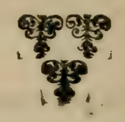
Allez, & devant moi faites-les amener.

MARCELLIN.

Qu'eſt-il beſoin, Seigneur, de tant de violence ?
Vous les verrez bien-tôt chercher votre preſence ;
Venir ſubir l'arrêt juſtement prononcé ;
Et déja dans ces lieux ils m'auroient devancé,
Si retenus ailleurs par les ſoins neceſſaires
D'élever des tombeaux à leurs malheureux freres,
Ils n'avoient raſſemblé leurs membres ſeparez,
Et recueilli leur ſang dans des vaſes ſacrez.

DIOCLETIEN.

Ah ! je ne puis trop tôt aſſurer ma vengeance,
Je les entens ; vers moi l'un & l'autre s'avance,
Sortez. Quelque fureur qui puiſſe m'agiter,
Empêchons quelque tems ſes tranſports d'éclater.



SCENE IV.

DIOCLETIEN, VALERIE, ADRIEN.

ADRIEN.

JE viens, Seigneur, je viens vous apporter ma tête.
Vous voulez qu'elle tombe; ordonnez, elle est prête.
Vous connoiſſez mon crime; & loin de le nier,
Loin de vous émouvoir, pour me juſtifier;
Grace au Dieu que je ſers, je fais toute ma gloire
D'être plus criminel que vous n'oſez le croire.

DIOCLETIEN.

Quelle audace!

ADRIEN *jettant ſon épée aux pieds de l'Empereur.*

Seigneur,, je remets dans vos mains
Ce fer toujours heureux à ſervir vos deſſeins.
Dans l'état où je ſuis, il ne m'eſt plus utile;
Et mon bras deſarmé rend ma perte facile.

DIOCLETIEN.

Ah! je fremis.

ADRIEN.

Je viens d'immoler vos ſoldats.
Peut-être encor de moi ne répondrois-je pas,
Si je les retrouvois accablant l'innocence.
Ce ſecours eſt un crime, & le Ciel s'en offence,
Je le ſçai: mais, helas! je n'ai pu retenir
Les mouvemens d'un cœur trop prompt à les punir.

DIOCLETIEN.

Criminel à mes yeux il s'applaudit encore:
Il me brave!

VALERIE.

Telle eſt l'ardeur qui nous devore.
Oüi, Seigneur, nous venons tenter votre courroux.
Briſez tous les liens qui m'attachent à vous.
Ne vous ſouvenez plus combien je vous fus chere;
Oubliez, s'il ſe peut, que vous êtes mon Pere.
Oubliez que vainqueur de tous vos ennemis,
Mon époux eſt enfin devenu votre fils.
Terminez un Hymen qui mettoit notre vie
En état de braver la fortune & l'envie.
Finiſſez nos plaiſirs à peine commencez.
Accablez de tourmens, de toutes parts preſſez,
Vous trouverez en nous la même confiance,
Les mêmes ſentimens & la même conſtance.

DIOCLETIEN.

O Ciel! quelle fureur a ſaiſi vos eſprits?
A ma tendre amitié reſerviez-vous ce prix?
Et toi, ne t'ai-je fait entrer dans ma famille,
Ingrat, que pour venir y ſeduire ma fille?
N'es-tu donc ſon époux que pour m'aſſaſſiner?

VALERIE.

Ceſſez de vous en plaindre, & de le ſoupçonner.
Apprenez tout, Seigneur. C'eſt moi qui la premiere,
De la foi qui nous guide ai reçu la lumiere.
C'eſt moi qui l'ai tiré de ſon aveuglement.

DIOCLETIEN.

Penſes-tu me tromper pour ſauver ton Amant?
Tu veux en t'accuſant le rendre moins coupable?

ADRIEN.

Non, non; elle vous fait un aveu veritable.
J'oſe le confirmer. Croyez en nos diſcours:
La pure verité les inſpire toujours.
Du Dieu que nous ſervons les ſages ordonnances
Défendent d'en changer les moindres circonſtances,

Ce Dieu, de la Princeſſe a fait parler la voix.
D'un plus foible pouvoir il ſe ſert quelquefois
Pour ramener à ſoi les cœurs qu'il illumine
Des rayons triomphans de ſa grace divine.
Si mon Epouſe enfin ne m'eût rendu Chrétien,
Je le ſerois, Seigneur, par quelqu'autre moyen,
Puiſqu'ainſi le vouloit ce Maître que j'adore.
Je le ſuis, je veux l'être; & s'il me reſte encore
Quelque trouble preſſant, quelque chagrin ſecret,
Croyez qu'il eſt cauſé par l'éternel regret
D'avoir ſacrifié tant de ſaintes victimes,
Et puni leurs vertus comme on punit les crimes.
Je fremis quand je voi qu'à mes triſtes regards
S'offrent ces flots de ſang verſez de toutes parts,
Et que pour expier l'effet de tant de haines,
Je n'en ai que le peu qui coule dans mes veines.

VALERIE.

Que je ſens mes tranſports ſe redoubler pour vous!
A de tels ſentimens je connois mon époux.
Mais quelques mouvemens que ma flâme m'imprime,
Je ne demande point grace pour votre crime.
Nous nous aimons, Seigneur; & peut-être jamais
L'amour ne penetra deux cœurs de tant de traits.
Mais, helas! qu'éloignez des Amans ordinaires,
Nous formons des deſirs à leurs deſirs contraires!
Nous ſommes animez d'un eſpoir different.
Nous ſçavons qu'un Chrétien n'eſt heureux qu'en mourant.
Je demande la mort pour moi, pour ce que j'aime,
Et mon époux, Seigneur, la demande de même.
J'embraſſe vos genoux; ne la refuſez pas:

Commandez qu'on nous livre aux mains de vos Soldats ;
Et nous vous en devrons plus de reconnoiſſance,
Que ſi vous nous faiſiez part de votre puiſſance.

DIOCLETIEN.

Effroyables malheurs, où je n'oſe penſer !
Qui ſuſpend ma vengeance, & me fait balancer :
Objets infortunez de ma fureur mortelle !
Ah ! ma pitié pour vous devient trop criminelle.
Elle combat pourtant : mais près de triompher,
L'interêt de mes Dieux ſuffit pour l'étouffer.
Ils exigent ta mort, parjure & je leur cede.

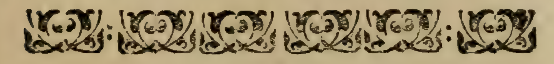
ADRIEN.

Hâtez-vous ; contentez l'ardeur qui me poſſede ;
Mais, Seigneur, permettez que vous ouvrant mon cœur,
Je vous montre du moins juſqu'où va vôtre erreur.
A ma Religion vous preferez la vôtre.
Une fois ſeulement comparez l'une à l'autre,
Seigneur, ſi vous voulez en faire un juſte choix.
La vôtre n'eut jamais que de barbares loix ;
Elle ne ſe ſoutient que par la violence :
La mienne par la Paix, & par l'Obéïſſance.
La vôtre vous preſcrit l'ordre de me punir,
Moi, que des nœuds ſacrez à vous doivent unir ;
Moi, qui dès le berceau Sujet toujours fidelle,
Par des ſoins aſſidus vous ai prouvé mon zele :
La mienne, quand je ſuis acccablé de vos coups,
Me défend de penſer à me vanger de vous.
Que dis-je ? elle m'impoſe une loi ſouveraine,
De m'offrir avec joye aux traits de votre haine ;
De ne vous point haïr, quand dès le premier jour,
Vous m'ôtez pour jamais l'objet de mon amour ;
De conſerver pour vous la foi la plus ſincere ;
De vous rendre les ſoins que je dois à mon Pere ;

De diſſiper la nuit de vos yeux aveuglez ;
Enfin, de vous aimer, lorſque vous m'immolez.

DIOCLETIEN.

Ah ! c'eſt trop écouter ſon inſolence extrême.
Chaque mot qu'il prononce eſt un nouveau blaſ-
phême.
Ne déliberons plus ; le moment eſt venu.
Forçons les ſentimens qui m'avoient retenu ;
Et faiſons éclater aux yeux de tout l'Empire,
Les effets du courroux que leur crime m'inſpire.
Oüi, vous ſerez punis, traîtres ; je le promets.
On ne ſçauroit haïr autant que je vous haïs ;
Et je vai m'appliquer à choiſir une peine
Digne de vos forfaits, & digne de ma haine.
A ne vous plus revoir accoutumez vos yeux,
Et ménagez l'inſtant de vos derniers adieux.



SCENE V.

ADRIEN, VALERIE.

ADRIEN.

MAdame, ç'en eſt fait; je connois votre Pere;
J'ai lû dans ſes regards juſqu'où va ſa cole-
re ;
Sur ma tête bientôt les effets vont tomber :
Ma conſtance étonnée eſt près de ſuccomber ;
Et mes yeux, toujours ſecs dans mes aûtres al-
larmes,
En cet affreux moment ſe rempliſſent de larmes,
Je l'avouë.

VALERIE.

Eh pourquoi me faites-vous trembler,
Quand votre exemple ſeul pourroit me conſoler ?

Quelles ſont vos terreurs? Manquez-vous de courage ?

ADRIEN.

Oüi, j'en manque, à l'aſpect du ſort que j'enviſage.
Si j'avois moins d'amour, je ſerois plus conſtant;
Ou ſi je l'étois plus, je n'aimerois pas tant.
Mon genereux deſſein accable la nature.
Des pertes que je fais mon triſte cœur murmure.
Cent mouvemens divers, comme autant d'ennemis,
Naiſſent tous à la fois du coup dont je fremis;
Puis-je aller à la mort, ſans montrer de foibleſſe ?
A peine votre époux, il faut que je vous laiſſe !
Au prix de tout mon ſang, j'ai tâché d'obtenir
Que Ceſar avec vous voulût un jour m'unir.
D'aujourd'hui ſeulement, après ſix ans d'allarmes,
Je me voi, par l'Hymen, maître de tant de charmes.
Tranquille, je pourrois en joüir deſormais....
Ah ! peut-être avant moi mortel ne vit jamais
D'un bonheur ſi parfait ſa tendreſſe ſuivie,
Et n'eut tant de raiſons de ſouhaiter la vie.

VALERIE.

Pour vous encourager, ſongez en me quittant,
Au peu que vous perdez, au prix qui vous attend.
Si vous ſouffrez la mort, quel bonheur va la ſuivre !

ADRIEN.

Eh, ſi je n'y penſois, ceſſerois-je de vivre ?
Croyez que pour ceder l'eſpoir d'un bien ſi doux,
Pour rompre nos liens, pour m'arracher à vous,
J'ai beſoin d'une Foi plus pure & plus ardente,
Que ne l'eut des Martyrs la troupe triomphante.
Car enfin ma raiſon ne ſçauroit concevoir
Que je puiſſe un moment renoncer à vous voir.

Mais que fais-je ? Eloignons cette idée agreable,
Qui peut-être à la fin ſeroit trop redoutable ;
Qui pourroit renverſer mes projets malgré moi.
Dieu que je ſers ! je meurs, & ne meurs que pour toi.
Voi donc avec bonté, Divinité ſuprême,
La douleur d'un Epoux qui perd tout ce qu'il aime.
Comment pourrois-je mieux expier mes forfaits
Que par la violence, helas ! que je me fais ?
Ah ! ſi j'oſe eſperer d'appaiſer ta Juſtice
C'eſt moins par mon trépas que par ce ſacrifice.

VALERIE.

Mourons donc ſans foibleſſe ; & ne regrettons pas
D'un Hymen fortuné les ſenſibles appas.
Renonçons avec joye à des biens periſſables,
Puiſqu'il nous eſt permis d'en trouver de durables.
Que nous ſommes heureux d'être privez du jour,
Dans les premiers tranſports d'un legitime amour !
D'emporter ſous la tombe une flâme ſi pure,
Qu'elle n'a jamais fait ni plainte, ni murmure !
Nous ſommes ſeuls peut-être entre tous les époux,
Juſqu'ici diſtinguez par un deſtin ſi doux.
Que pouvoient deſirer & mon cœur, & le vôtre,
Que de mourir, charmez & contents l'un de l'autre ?

ADRIEN.

Non, je ne me plains plus. Satisfait de mon ſort
D'un œil indifferent j'aborderai la mort.
Votre exemple rappelle & ſoutient mon envie.
Vous devrai-je toujours tout l'honneur de ma vie ?

Vous le sçavez ; l'espoir de plaire à vos beaux yeux,
Me fit seul achever tant d'exploits glorieux.
Mes victoires ne sont que les fruits de ma flâme.
J'ai sucé près de vous les vertus de votre ame.
Je vous parlois. Sortant d'un entretien si doux,
Je me trouvois plus juste, & plus digne de vous.
Et je vous perds? Pensée à mon cœur trop cruelle,
Que d'instant en instant mon amour renouvelle !
Effroyable combat ! douloureux souvenir !
Laisse-moi : voici l'heure où je te dois bannir.
Adieu, trop digne objet de ma tendresse,
Vers qui mon ame vole, & se porte sans cesse.
Devant les assassins qui vont nous déchirer,
Tranquilles, nous devons mourir sans murmurer.

SCENE VI.

VALERIE, ADRIEN, SERGESTE.

SERGESTE.

CEsar vous veut parler dans la chambre prochaine.
Madame, il vous attend.

VALERIE.

Que cet ordre me gêne !
Qu'espere-t'il ?

ADRIEN.

Et moi, quel sera mon destin ?

SERGESTE.

L'Empereur l'a commis aux soins de Marcellin.
Vous l'apprendrez bien-tôt. Madame, le tems presse,
Venez.

VALERIE.

Allons. Adieu ; ſouvenez-vous ſans ceſſe
De mon ardent amour, & de tous vos ſermens.

ADRIEN.

Adieu. Ma Foi s'aſſure & croît à tous momens.



SCENE VII.

ADRIEN *ſeul.*

NOn, je ne ſens plus rien qui s'oppoſe à l'envie
Que m'inſpire le Ciel de lui donner ma vie.
L'amour ſeul ſuſpendoit mes vœux irreſolus.
Princeſſe, ç'en eſt fait ; je ne vous verrai plus.
Je vivois pour vous ſeule ; & tout le reſte enſemble,
Tous les biens, les honneurs que la fortune aſſemble,
Ne pouvoient occuper un cœur tel que le mien.
Hors vous, de l'Univers je ne regrette rien.
Souverain Créateur de tout ce qui reſpire,
Dont la Terre & les Cieux reconnoiſſent l'empire !
Digne objet juſqu'ici de ton inimitié,
Je le ſuis maintenant de toute ta pitié.
Tremblant au ſouvenir de tes Loix legitimes,
Devant ta Majeſté je confeſſe mes crimes.
Pour ceux que je connois je t'offre mon trepas :
Mais lave-moi de ceux que je connois pas.
Je ne merite point d'obtenir cette grace,
Et deſeſpererois de voir jamais ta face,
Si tu n'établiſſois aux cœurs vraiment contrits
De cette viſion l'ineſtimable prix.

Le mien brisé des traits d'une douleur mortelle,
Gemit d'avoir vêcu si long tems infidelle.
Fondé sur ta parole, il se flate aujourd'hui,
Que tes faveurs pourront se répandre sur lui.
Tu l'as dit. Tu promets de voir d'un œil propice
Ceux qui persecutez souffrent pour la Justice.
Que tarde donc Cesar à me faire perir ?
Qu'attendent les bourreaux par qui je dois mourir ?
Que ne sont dans mon sang leurs mains déja trempées !
Que ne sont contre moi leurs fureurs occupées !
Qu'ils viennent m'accabler ; je ne puis trop souffrir.
A leurs indignitez je suis prêt de m'offrir.
Etrange changement, miracle de la grace !
Ma fierté se confond ; le remords prend sa place.
Loin de moi, vanitez, orgueïl, fortune, honneurs.
Je ne demande plus qu'opprobre, & que douleurs.
Des terrestres liens mon ame dégagée,
Et pleine pour jamais du Dieu qui l'a changée,
Dédaigne de joüir du plus illustre sort,
Et cherche avec plaisir une honteuse mort.
On vient me l'annoncer.

SCENE VIII.

ADRIEN MARCELLIN. GARDES.

MARCELLIN.

SEigneur, il faut me suivre.

ADRIEN.

Enfin, Grand Dieu, pour toi je vai cesser de vivre.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

VALERIE *seule.*

Que de tristes objets occupent mon esprit !
Quel rigoureux devoir l'Empereur me prescrit !
Il épargne ma vie ; & flatant ma tendresse,
Il cherche à m'inspirer quelque indigne foiblesse.
Que sa pitié m'afflige en prolongeant mon sort !
Qui l'a fait revenir de son premier transport ?
Quelle raison funeste a calmé sa colere,
En lui rendant pour moi les sentimens d'un Pere ?
Tandis que je suis libre en cet appartement,
Peut être mon Epoux expire en ce moment.
Quel malheur, si sa Foi pouvoit être affoiblie !
J'apprendrai son destin par les soins de Julie.
Qu'elle est lente à venir ! Mais enfin je la voi
Et je sens mes terreurs s'augmenter malgré moi.



SCENE II.

VALERIE, JULIE.

VALERIE.

As-tu vû mon Epoux ? a-t'il perdu la vie ?

JULIE.

D'un ſupplice cruel ſon audace eſt ſuivie,
Madame.

VALERIE.

Dieu puiſſant, pardonne à mes douleurs,
Et ne t'offenſe pas de voir couler mes pleurs.
Mais quelle eſt donc ſa mort ? tu crains de m'en inſtruire.
Parle.

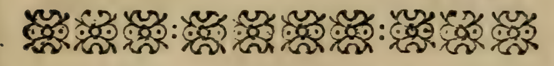
JULIE.

Par ſes Soldats Ceſar l'a fait conduire
Dans cet Antre fatal, vrai ſejour de l'horreur,
Où l'ombre de la nuit irritant leur fureur,
Des Tigres dévorans, des Lions redoutables
Sont gardez avec ſoin pour punir les coupables.
C'eſt vous en dire aſſez.

VALERIE.

Barbare châtiment !
Affreuſe ignominie ! effroyable tourment !
Mais je ne m'en plains pas. Plus ſa mort eſt honteuſe,
Plus ſa ſeconde vie en ſera glorieuſe.
Plus l'Eternel ſur lui répandra de ſplendeur.
Plus il lui fera voir ſon immenſe grandeur.
Mais qu'attendrai-je encore ? Ah ! je rougis de vivre.

Par quelque heureux effort meritons de le suivre.
D'un credule Empereur renversons les Autels ;
Faisons à tous ses Dieux des affronts solemnels.
Par l'imprévû secours d'une éclatante injure,
Dans son cœur tendre encor détruisons la nature;
Forçons-le malgré lui d'armer tout son courroux,
Et par un même sort rejoignons mon Epoux.
Que voi-je ? Je fremis. Ne suis-je point trompée?
Ou d'un fantôme vain ne suis-je point frappée ?



SCENE III.

ADRIEN, VALERIE, JULIE.

ADRIEN.

NE craignez rien, Madame, & croyez-en vos yeux.
C'est votre Epoux, c'est moi qui reviens en ces lieux,
Echappé d'une mort que j'avois crû certaine.

VALERIE.

Quel favorable sort jusqu'ici vous ramene ?
Malgré tant d'ennemis conjurez contre nous,
Je puis joüir encor d'un entretien si doux.
Mais qu'as-tu fait ? O Ciel ! que faut-il que je croye ?
Je tremble, & ma raison n'approuve point ma joye.
Malheureux, aurois-tu, par un lâche retour,
Abandonné ton Dieu pour te sauver le jour ?
S'il est ainsi ; va, cours joüir de la fortune,
Et porte loin de moi ta presence importune.

ADRIEN.

Que ce tranſport me plait ! que j'aime ce courroux !
Mais quittez votre erreur, Madame. Penſez-vous
Que je manque à la Foi que l'Eſprit ſaint m'inſpire,
Et cherche à détourner le coup qu'elle m'attire ?
Penſez-vous que frappé d'une indigne terreur,
Et prévenu du ſoin de plaire à l'Empereur,
Je vienne à ſes genoux pour obtenir ma grace,
Meriter ſes faveurs, & reprendre ma place ?
Des Tigres, des Lions vous me voyez ſauvé ;
A de plus grands tourmens le Ciel m'a reſervé.
Je viens m'y preſenter ; & vous verrez, Madame,
Qu'il n'en eſt point qui puiſſe intimider mon ame.

VALERIE.

O conſtance ! ô vertu ! Pardonnez, cher Epoux.
Vous ſçavez quels malheurs mon cœur craignoit pour vous.
Je vous ai crû rentré dans votre erreur premiere.
Par quel heureux ſecours voïez-vous la lumiere ?
Quel bras vous a tiré de cet Antre profond ?

ADRIEN.

Madame, en y penſant mon eſprit ſe confond.
Ecoutez. Vous allez reconnoître vous-même
Du Maître des humains l'aſſiſtance ſuprême.
Au bord de l'Antre affreux Marcellin m'a conduit,
D'où venoit juſqu'à nous le formidable bruit
Qu'excitoient dans les airs les hurlemens terribles
Qu'arrachoit la colere à ces monſtres horribles.
On ouvre ; & dans ce gouffre auſſi-tôt enfermé,
J'attendois le trépas ſans en être allarmé.
Que dis-je ? je ſentois une parfaite joye
De mourir de leurs coups de leur ſervir de proye.
Inutiles deſirs ! dès l'inſtant ils ont tous

Interrompu leur cris ; & perdu leur courroux ;
Vainement je m'offrois à leur rage cruelle,
Ils n'ont plus retrouvé leur fureur naturelle :
Et lorſqu'en les cherchant j'ai crû les irriter,
A l'envi l'un de l'autre ils ſembloient me flater.
Enfin pour m'obliger à differer ma perte,
De l'Antre tout à coup la porte s'eſt ouverte.
Une inviſible main, par de ſecrets efforts,
De mille fers unis a briſé les reſſorts.
Quelques rayons de jour ont frappé ma paupiere:
A travers les rochers j'ai ſuivie leur lumiere;
Et ſans perdre un moment, j'ai volé vers ces lieux
Pour vous chercher, Madame, & mourir à vos yeux :
Car je ne doute point que d'un nouveau ſupplice,
Plus ardent que jamais, Ceſar ne me puniſſe.

VALERIE.

Et contre vous encore armera-t'il ſon bras ?
A des ſignes certains ne ſe rendra-t'il pas ?
Suivra-t'il les conſeils de ſon zele farouche ?

SCENE IV.

DIOCLETIEN, VALERIE, ADRIEN, JULIE, MARCELLIN, SERGESTE, Gardes.

DIOCLETIEN.

VOtre Epoux ne vit plus. Votre douleur me touche,
Ma Fille ; je n'ai pû le ſauver. .... Mais, grands Dieux!

Quand je le croi puni, je le trouve en ces lieux?
Marcellin m'a trompé. Que diras-tu, perfide?

MARCELLIN.

Seigneur, à cet objet je demeure ſtupide.
Ma ſurpriſe eſt égale à votre étonnement.
Mais puiſſai-je éprouver le plus cruel tourment,
Si j'ai manqué pour vous ni de ſoin, ni de zele.

ADRIEN.

Ah, Seigneur! gardez-vous de le croire infidelle.
Non, jamais ſouverain ne fut mieux obéi.

DIOCLETIEN.

Seduit par tes bienfaits, quelqu'autre m'a trahi.
Quel eſt-il? Dieux puiſſans, faites-le moi connoître.
Qu'il reçoive à mes yeux le ſalaire d'un traître.
Quel plaiſir de le voir percé de mille coups!

ADRIEN.

Celui qui m'a ſauvé ne craint pas ton courroux,
Ceſar; c'eſt le vrai Dieu, qui forçant les obſtacles,
Au gré de ſes deſirs prodigue les miracles.
Des monſtres furieux reprimant la fierté,
Il vient de me tirer de cet Antre écarté,
Où je devois trouver la mort la plus cruelle.
Ainſi dans les deſerts, pour ſon Peuple fidelle,
D'un ſterile rocher, par d'inconnus canaux,
Sous la main d'un Prophete il fit couler les eaux,
Et tomber en des lieux haïs de la nature
La celeſte liqueur qui fut ſa nourriture.
Ainſi pour ſes Tribus il deſſecha les mers,
Et fit rejoindre après leurs gouffres entr'ouverts,
Pour engloutir un Roi qui bravoit ſa puiſſance.
Ainſi d'un ſoin divin protegeant l'innocence,
D'un Tyran ſanguinaire il ſauva trois Enfans:
Dans l'ardente fournaiſe on les vit triomphans,
Conſacrer à jamais ſa grace & leur victoire,
En chantant dans les feux des hymnes à ſa gloire.

Ainsi... Mais quelle bouche à jamais peut conter
Les prodiges nombreux qu'il a fait éclater ?
Le plus grand n'est-il pas d'avoir changé mon ame,
Jusqu'à la détacher de l'objet de sa flâme ?
Jusques à m'inspirer des desirs pour la mort,
Quand l'Hymen vient d'unir la Princesse à mon sort ?

VALERIE.

Contre tant de raisons qui pourra vous défendre,
Seigneur ?

DIOCLETIEN.

Ah ! sans horreur je ne puis les entendre.
La force des Enfers a conservé tes jours ;
C'est là de tes pareils l'ordinaire secours.
Mais tu vas éprouver que ses coupables charmes
N'ont point contre le fer d'assez puissantes armes.
Prenez-le, Marcellin ; & que de toutes parts
Sur son sein mes Soldats fassent pleuvoir leurs dards.

VALERIE.

Qu'osez-vous ordonner, Seigneur ?

ADRIEN.

Eh quoi, Princesse ?
Votre intrepide cœur sent-il quelque foiblesse ?
Après m'avoir vous-même inspiré de mourir,
M'enviez-vous le prix que je vais conquerir ?
Ne mêlez point de plainte à l'éclat de ma gloire ;
Voulez-vous par des pleurs profaner ma victoire ?
Et donner en spectacle à nos persecuteurs
Le trouble que leur haine a jetté dans nos cœurs ?
Adieu ; ne pensez-plus au coup qui nous separe.
Cesar, je vais chercher la mort qu'on me prepare.

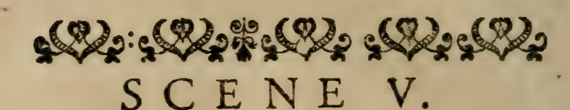
DIOCLETIEN.

Va donc.

ADRIEN.

Ecoute au moins pour la derniere fois
Les Arrêts que le Ciel te dicte par ma voix.

Je ferai le dernier de ce Peuple fidelle
Qu'osera condamner ta bouche criminelle.
Que dis je ? tu perdras le fruit de tes fureurs.
Eh, que pourront les soins des plus fiers Empereurs ?
Contre le Nom Chrétien leur rage en vain conspire ;
Ce Nom saint durera plus que leur vaste Empire.
Allons.



SCENE V.

DIOCLETIEN, VALERIE, JULIE, MARCELLIN.

VALERIE.

Je le suivrai. Vos barbares Soldats
Commenceront par moi. . . .

DIOCLETIEN.

Non, retenez ses pas.

VALERIE.

Avec lui par pitié commandez que je meure,
Seigneur, au nom du Ciel. . . .

DIOCLETIEN.

Fille ingrate, demeure.

VALERIE.

Ah ! subira-t'il seul une funeste loi ?
Et n'est-il pas cent fois moins coupable que moi?

DIOCLETIEN.

N'importe, je te vois avec même tendresse,
Et je veux pardonner ton crime à ta foiblesse.
Cruelle, par mes pleurs ne puis-je t'attendrir !

Et te faire quitter ce dessein de mourir ?
Rappelle tous les soins donnez à ton enfance :
Menage les honneurs qui suivent ta naissance :
D'un Pere infortuné previen le desespoir.
Tout mon bonheur se borne à t'aimer, à te voir ;
Cesse d'empoisonner ce bonheur où j'aspire ;
Je le prefere au droit de gouverner l'Empire.

VALERIE.

De toutes ces bontez je ne puis profiter.

DIOCLETIEN.

Non, ton peu d'amitié ne sçauroit m'irriter ;
Et toute ma fureur tombe sur un perfide.
Il voit couler son sang par le fer homicide.

VALERIE.

Helas !

DIOCLETIEN.

Sergeste vient.

SCENE DERNIERE.

DIOCLETIEN, VALERIE, JULIE, MARCELLIN, SERGESTE, Gardes.

DIOCLETIEN.

Est-il mort ?

SERGESTE.

Oüi, Seigneur,
Regardant le trépas comme un parfait bonheur.

VALERIE.

Cruauté sans exemple ! injustice inoüie !

SERGESTE.

Frappé de tous côtez, il a perdu la vie.
A l'envi vos Soldats ont ajusté leurs coups,

Et merité le prix qu'ils attendent de vous.

DIOCLETIEN.

Ils vont le recevoir. Déformais je respire.

VALERIE.

Pour moi quelles douleurs !

SERGESTE.

Il me reste à vous dire
Quels effets, quels transports son supplice a produits ;
Si vous aimez sa mort, vous pleurerez ses fruits ;
A peine de son sang la terre étoit couverte,
Que les mêmes soldats ministres de sa perte,
Detestant votre Arrêt, & quittant leur fureur,
De leur victime même ont embrassé l'erreur.
Ils ont tous souhaité la mort pour recompense.

DIOCLETIEN.

Ah ! se peut-il. . . .

VALERIE.

Grand Dieu, j'admire ta puissance.

SERGESTE.

Oüi, vos Soldats, Seigneur, dans un instant changez,
Du crime d'Adrien sont maintenant chargez.
Leur exemple a seduit les premiers de la Ville.
Ils courent à la mort avec un air tranquille.
Les vieillards languissans s'efforcent d'y marcher,
La Jeunesse à l'envi vole pour la chercher.
Le pere offre son fils, espoir de sa famille ;
Et la mere avec joye y presente sa fille.

VALERIE.

Vous le voyez, Seigneur ; vos ordres rigoureux
Rendent ce Peuple encor plus saint & plus nombreux ;
Il s'arme chaque jour d'une vertu nouvelle.

DIOCLETIEN.

Digne sujet pour moi de ma rage mortelle !
Verrai-je malgré moi triompher les Chrétiens ?

Leur Dieu ſeul ſera-t'il plus puiſſant que les miens ?
Ç'en eſt fait, je renonce à la grandeur ſuprême.
J'aurois trop à rougir portant le diadême,
Puiſqu'un Peuple odieux, en vain perſecuté,
Renverſe mes projets, & confond ma fierté.
Vis, malheureuſe, vis dans une erreur profonde,
Dont j'avois entrepris de purger tout le monde.
A cette noble fin je n'ai pû parvenir ;
Je laiſſe à Maximin le ſoin de te punir ;
Plus fortuné que moi, plus jeune & plus ſevere,
Ses mains ſoûtiendront mieux l'Empire & ma colere.
Va ſervir dans ſa cour ; va porter ſur ton front
Au lieu de la Couronne un éternel affront ;
Et de ce rang auguſte où le Ciel te fit naître,
Cours tomber à jamais aux pieds d'un nouveau Maître.
Puiſſe cet Empereur, commençer à regner,
Dans ton perfide ſang à loiſir ſe baigner !
Puiſſe-t'il dignement dégager ma promeſſe !
Accablé de ma honte, & pleurant ma foibleſſe,
Je vai loin de ces murs conſacrez aux Ceſars,
Des Peuples curieux éviter les regards ;
Et du moins pour un Dieu dont la gloire me gêne,
Nourrir, dans la retraite, une immortelle haîne.

VALERIE.

Que j'ai peu de regret à ce rang que je perds ;
Faſſe un jour l'Eternel que vos yeux ſoient ouverts !
Puiſſe-t'il accorder cette grace à mes larmes !
Mais allons des Chrêtiens ſuſpendre les allarmes,
Et joignant mes devoirs avec leurs ſoins pieux,
Honorer d'un Epoux les reſtes précieux.

FIN.

TIRIDATE.

TIRIDATE,

TRAGEDIE.

S

ACTEURS.

ARSACE, Fondateur de l'Empire des Parthes.

TIRIDATE, Fils d'Arſace.

ARTABAN, ſecond Fils d'Arſace.

ERINICE, Fille d'Arſace.

TALESTRIS, Reine de Cilicie.

ABRADATE, Prince du ſang d'Arſace.

MITRANE, Seigneur Parthe, Ami de Tiridate.

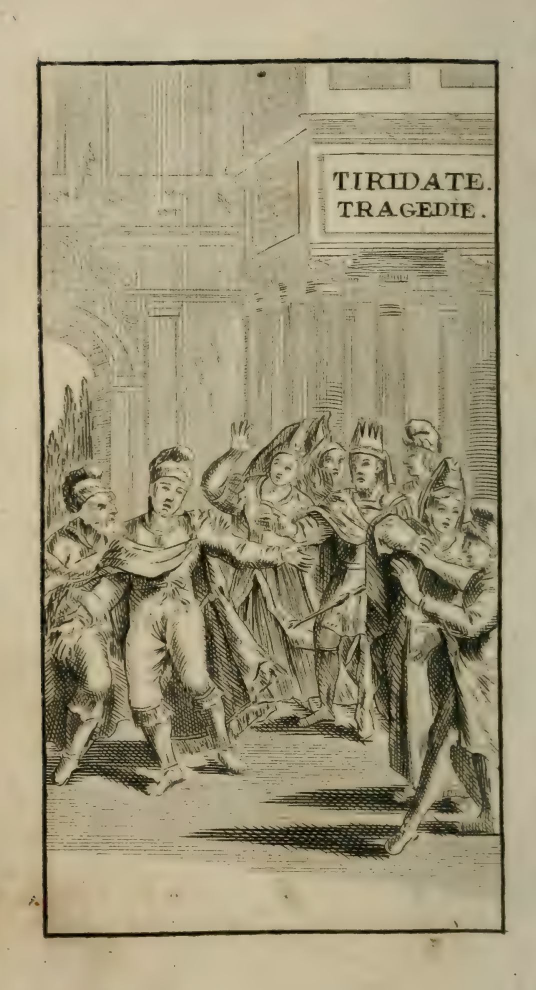
BARSINE, Confidente de Taleſtris.

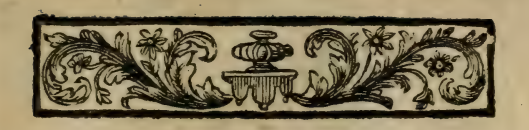
ORASIE, Confidente d'Erinice.

TIMAGENE, Officier des Gardes d'Arſace.

GARDES, & Suite.

La Scene eſt à Dara, Capitale de l'Empire des Parthes, dans le Palais d'Arſace.


TIRIDATE.
TRAGEDIE.



TIRIDATE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ABRADATE, ARTABAN.

ARTABAN.



L'AUROIS-JE pû prévoir ? Le Ciel ne me renvoye
En des lieux où j'ai crû partager votre joye,
Que pour vous y trouver plongé dans les chagrins,
Et vous entretenir des malheurs que je crains.
Mais, mon cher Abradate, avant que je m'en plaigne,
Et qu'à nous ſeparer peut-être on nous contraigne,
Parlez : qui vous offenſe ? & qui dois-je haïr ?
Par quelles mains le ſort a-t'il pû vous trahir ?

Contre qui faudra-t'il que ma vengeance éclate?

ABRADATE.

Ah! Seigneur, oserai-je accuser Tiridate?
Pourrai-je sans trembler, exposant mon malheur,
Conter son injustice, & montrer ma douleur?
Peut-être tous mes maux causez par sa colere,
Vous toucheront-ils moins que l'interêt d'un frere.

ARTABAN.

Vous ne le craindrez plus, quand vous aurez appris
Qu'à mon retour ici sa froideur m'a surpris.
Dans ses discours glacez j'ai méconnu mon frere;
Je n'ai plus retrouvé ce cœur libre & sincere,
Qui jadis peu jaloux des honneurs de son rang,
Faisoit ceder leurs droits aux tendresses du sang.
Artaban, comme vous, a sujet de s'en plaindre,
Et peut-être sa haine, ou ses soupçons à craindre.

ABRADATE.

Non, Seigneur, ses chagrins ne tombent point sur vous,
Et c'est contre moi seul que s'arme son courroux.
Mais de quels traits! Grands Dieux! qu'il est impitoyable!
Cependant croiriez-vous qu'au moment qu'il m'accable,
Je ne puis à son sort refuser quelques pleurs?
Je le voi penetré de secretes douleurs.
Au milieu de la Cour cherchant la solitude,
Nourrissant son esprit de son inquietude,
Insensible aux objets qui flatoient ses desirs,
Il respire à regret, il languit sans plaisirs;
Et son cœur dévoré du mal qui l'empoisonne,
Confond dans ses dégoûts tout ce qui l'environne.
En vain l'Art des humains cherche à guerir ce mal,
Dont on ne connoît point le principe fatal.

En vain sur mille Autels le feu sacré s'allume;
Il n'en souffre pas moins; sa force se consume :
Il meurt : & toutefois dans son barbare sort,
Il semble s'applaudir de me donner la mort.

ARTABAN.

Lui, qui montrant pour vous l'amitié la plus tendre,
Jadis avec ardeur eût voulu vous défendre?

ABRADATE.

Il venoit triomphant du jeune Seleucus.
Tous ses Soldats brilloient des tresors des vaincus;
Et des murs de Dara, jusqu'aux bords de l'Euphrate,
On entendoit voler le nom de Tiridate.
Nous arrivons, flatant nos innocents desirs
De faire à nos travaux succeder nos plaisirs.
Votre charmante sœur, l'adorable Erinice,
Avoit de mon amour reçu le sacrifice.
Flatté par nos succès, je viens offrir ma foi;
Je parle enfin, j'obtiens le suffrage du Roi;
La Princesse obéït, & consent que j'espere :
Quant le sort contre moi soûleve votre frere,
Qui de tous mes plaisirs barbare ravisseur,
Refuse de souscrire à l'hymen de sa sœur.
J'en ignore la cause; injuste, ou legitime :
Dans le fond de mon cœur je vai chercher mon crime,
Et n'y découvre rien, jusques à cet instant,
Qu'un respect pour ce Prince, & sincere, & constant.
Toujours aux plus grands biens preferant sa tendresse,
J'ai borné mon devoir à le suivre sans cesse
Dans les jeux de la cour, dans l'horreur des combats,
J'ai depuis mon enfance accompagné ses pas;

Et quand dans les perils il s'est couvert de
gloire,
Mes yeux ont de si près éclairé sa victoire,
Qu'aux plus fiers ennemis allant porter l'effroi,
Sa valeur n'eut souvent d'autre témoin que moi.

ARTABAN.

Ne cherchons point ailleurs le sujet de sa haine.
Vos faits ont éclaté, votre vertu le gêne;
Les Parthes entre vous ont partagé leur voix,
Et confondu vos noms, en contant ses exploits.

ABRADATE.

Non, Seigneur; je le dois avoüer à sa gloire,
Il répandoit sur moi l'éclat de sa victoire;
Il rabaissoit le prix de ses travaux guerriers,
Pour couronner mon front de ses propres lauriers;
Et sa voix, des Soldats entraînant le suffrage,
Me faisoit recueïllir les fruits de son courage.
Mais il n'est plus lui-même.

ARTABAN.

En vain il vous poursuit;
Je puis vous secourir quand ce Prince vous nuit.

ABRADATE.

Pourrez-vous le resoudre à voir mon hymenée,
Quand sa langueur, du sien recule la journée?
Talestris, sans se plaindre, en attend le moment;
Sans cesse elle offre au Ciel des vœux pour son
Amant,
Sans que les tendres soins où sa flâme l'engage,
Suffisent à calmer des maux qu'elle partage.

ARTABAN.

C'est au Roi de donner le prix à votre Amour;
Mes soins l'y porteront avant la fin du jour.
Dès long-tems il vous traite en époux de sa fille,
Et lui seul a le droit de regler sa famille.
Je vais agir pour vous. Arsace en ma faveur

Rendra, n'en doutez point, le calme à votre cœur.
Adieu, je ſors; je vois Taleſtris qui s'avance.

SCENE II.

ABRADATE, TALESTRIS, BARSINE.

ABRADATE.
QUels ſeront les effets de ma reconnoiſſance,
Madame? Chaque jour j'apprens de tous côtez
Juſqu'où s'étend pour moi l'excès de vos bontez.
Vous n'avez point ſucé cette haine implacable,
Ces cruels ſentimens dont votre Amant m'accable.
Soûmiſe aveuglément à tous ſes autres vœux,
Vous oſez contre lui défendre un malheureux;
Et s'il vouloit par vous regler ma deſtinée,
Elle ne ſeroit pas long-tems infortunée.

TALESTRIS.
Oüi, Prince; je voudrois finir vos déplaiſirs;
Et peut-être le Ciel ſenſible à mes ſoûpirs,
Des portes du tombeau retirant Tiridate,
Le rendra moins contraire à l'eſpoir qui vous flate.
Il va bien-tôt rentrer, & paſſer par ces lieux.
Ne vous expoſez pas à paroître à ſes yeux.
Il eſt chagrin, mourant, & frere d'Erinice,
Il doit regner: il faut reſpecter ſon caprice.
Prince, de mes conſeils vous devez profiter.

ABRADATE.
Me preſerve le Ciel d'y jamais reſiſter!
Je vous laiſſe.

SCENE III.

TALESTRIS, BARSINE.

TALESTRIS.

Tu vois quelle eſt ſa deſtinée.
Je ne ſuis pas ici la ſeule infortunée ;
L'Amour y fait encor d'illuſtres malheureux,
Barſine : Mais, helas ! que mes maux ſont affreux !
Qu'ils paſſent de bien loin ceux que ſent Abradate !

BARSINE.

Qu'attendez-vous encor dans cette terre ingrate ?
Madame, revoyez les bords Ciliciens.

TALESTRIS.

Le Ciel m'attache ici par de trop forts liens.
Ne te ſouvient-il plus, que ſur mon hymenée
L'Orient tout entier fonde ſa deſtinée ?
Que ce nœud ſeul acheve, & confirme une paix
Que ſes Rois ont juré de ne rompre jamais ?
Mon frere, dont la foi garantit leur promeſſe,
Par ſes Ambaſſadeurs le demande ſans ceſſe.
Cependant vainement ils en preſſent le jour ;
Le ſort cruel confond leurs ſoins, & mon amour.
Ce Prince, dont le nom répandu dans l'Aſie,
Des Rois les plus puiſſans arma la jalouſie ;
Ce Prince, dont le bras, par des faits infinis,
Renverſa les projets de ſes rivaux unis ;
Ce Prince, dont je dois ſuivre la deſtinée,
Voit peut-être aujourd'hui ſa derniere journée.

BARSINE.

Quel eſt ce mal preſſant qui le mene au tombeau ?
Quel malheur inconnu trouble un deſtin ſi beau ?

Vainqueur, comblé d'honneurs, sûr de votre tendresse,
Son cœur peut-il encor sentir quelque tristesse ?
N'en démêlez-vous point les secretes raisons ?

TALESTRIS.

Non; & je n'ai conçu que d'injustes soupçons.
Enfin depuis six mois que les Dieux en colere
Menacent du trépas une tête si chere,
C'est en vain chaque jour que je veux démêler
Le trait que leur pouvoir lance pour l'accabler;
Il échape à mes yeux, quelque soin que je prenne.
La cause est inconnuë, & la douleur certaine.
De tous nos entretiens l'ordinaire succès
Se borne à la porter dans le dernier excès;
Et l'amour dont le trouble augmente nos allarmes,
Finit tous nos discours par un torrent de larmes.

BARSINE.

Vos maux se font sentir à mon cœur affligé;
Je pleure les malheurs où ce Prince est plongé.

TALESTRIS.

Je le vois. Ses douleurs semblent croître à ma vûë

SCENE IV.

TIRIDATE, TALESTRIS, BARSINE, MITRANE.

TIRIDATE.

Talestris en ces lieux ! O rencontre imprévûë !

TALESTRIS.

D'où venez-vous, Seigneur ? Quels importans sujets

Vous ont fait aujourd'hui ſortir de ce Palais ?
Cherchez-vous, peu ſoigneux de votre illuſtre vie,
A redoubler les maux dont elle eſt pourſuivie ?

TIRIDATE.

Madame, un juſte ſoin trop long-tems differé
M'a conduit vers le Dieu dans ces lieux adoré.
Mais, helas! Jupiter refuſe mes offrandes,
Il rend mon ſort plus triſte, & mes douleurs plus grandes.
De ſa juſtice ſeule il écoute la loi,
Et ſa bonté ſans borne, en a trouvé pour moi.

TALESTRIS.

Ah! j'eſpere....

TIRIDATE.

Laiſſez preparer pour ma tête
Des vengeances des Dieux la prochaine tempête;
Je ſens depuis long-tems leur bras appeſanti,
Et toutefois mon cœur ne s'eſt point démenti.
En avançant ma mort, peut-être ils me font grace.
Mais vous; dérobez-vous au coup qui me menace.
Allez, abandonnez un Prince infortuné;
A ſouffrir, à mourir, je ſuis ſeul condamné.
Car ne nous flatons point, le Ciel veut que je meure;
Ma vie inceſſamment touche à ſa derniere heure,
Je le ſçais, je le ſens: Mais j'atteſte les Dieux,
Que vous ſeule coûtez des larmes à mes yeux.
Inſenſible à mon ſort, je déplore le vôtre,
Ils ne ſont point marquez pour s'unir l'un à l'autre,
Le mien vole à ſa fin, le vôtre peut encor
Des plus vaſtes projets remplir l'heureux eſſor:
Revoyez vos Etats; & vos ſoins pour la gloire,
Vous pourront de ma perte arracher la memoire.

TALESTRIS.

Dieux! de quels ſentimens m'oſez vous ſoupçonner ?

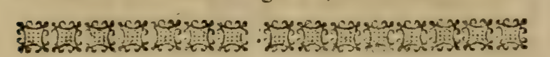
Quel indigne conseil venez-vous me donner ?

TIRIDATE.

Helas !

TALESTRIS.

Vous soûpirez, & vos sens s'affoiblissent ;
Vos yeux sont offusquez des pleurs qui les remplissent ;
Ce discours trouble encor votre cœur languissant,
Il aigrit vos douleurs, en vous attendrissant ;
Il faut le terminer. Seigneur, je me retire.
Fidelle aux mouvemens que mon devoir m'inspire,
Je leur obéïrai : vous cependant vivez,
Prenez pour vous les soins que vous me prescrivez.
Que le Ciel s'adoucisse, & calme vos allarmes ;
Qu'il reçoive mon sang, si c'est peu de mes larmes.
Heureuse, si je puis, victime de ses coups,
Sentir seule les maux qui s'assemblent sur vous ;
Les souffrir sans me plaindre, expirer sans foiblesse,
Et voir votre bonheur égal à ma tendresse !



SCENE V.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

ENfin nous sommes seuls, & je puis, grace aux Dieux....
Mais quel dessein conduit mon pere dans ces lieux ?

SCENE VI.

ARSACE, TIRIDATE, ARTABAN, MITRANE, TIMAGENE.

ARSACE.

DEmeurez, mes enfans: Et vous, qu'on se retire.
(*Ils s'asseyent*)
Prince, je vois en vous l'heritier de l'Empire.
J'y trouve un fils prudent, intrepide, fameux,
Et tel qu'aux immortels l'ont demandé mes vœux.
Quand je vois vos vertus, jugez quelle est ma joye
Mais aussi, dans quels pleurs votre pere se noye,
Lorsqu'un mal, dont nos soins n'arrêtent point le cours,
Est prêt de vous ravir au plus beau de vos jours!
Quelle est cette douleur à nos yeux inconnuë?
D'ambitieux desirs votre ame prévenuë,
Voit-elle avec chagrin votre Pere en un rang
Où vous feront monter mon choix, & votre sang?
Parlez; si vous brûlez de porter ma Couronne,
Si c'est peu des Etats que Talestris vous donne;
Pour conserver des jours si chers, si precieux,
Je descendrai du Trône où je blesse vos yeux.

TIRIDATE.

Seigneur, que dites-vous?

ARSACE.

Ce n'est point ma foiblesse
Qui dicte ce dessein, mon fils; c'est ma tendresse.
Si j'ai vêcu toujours glorieux & puissant,
L'Etat retrouve en vous un courage naissant.

Eh ! que perdrai-je enfin, en vous cedant l'Empire ?
Quelques jours de grandeur que la mort va détruire,
Qui tous ne valent pas, l'un à l'autre ajoûtez,
Mon fils, un ſeul des jours que vous nous promettez.

TIRIDATE.

Quels attentats, Seigneur, quels crimes dans ma vie
Ont marqué pour le trône une coupable envie ?
Quel remede à mes maux votre amour vient offrir !
Que vous les redoublez en voulant les guerir !
Moi, je pourrois regner en dépoüillant mon pere?
Tombe plutôt ſur moi toute votre colere.
Que le Ciel m'abandonne à de nouveaux tourmens ;
Ils m'accableront moins que de tels ſentimens.
Vivez, regnez, portez vos jours & votre empire
Auſſi loin que mon cœur l'eſpere & le deſire ;
Et croyez, ſi le Ciel répond à mes ſouhaits,
Que leur cours fortuné ne finira jamais.

ARSACE.

Je ne ſuis point ſurpris de ces vœux que vous faites,
Je n'attendois pas moins d'un Fils tel que vous êtes,
Et c'eſt ce qui m'excite à ne rien negliger,
Pour terminer vos maux, ou pour les ſoulager.
Un autre ſoin, mes fils, en ces lieux nous aſſemble.
Vous n'êtes point unis, je le ſçais, & j'en tremble ;
Vos chagrins mutuels ne ſont plus inconnus.
Helas ! de quels ſoupçons êtes-vous prevenus ?
Suivrez-vous les tranſports d'une jalouſe rage ?
Et voulez-vous enfin détruire mon ouvrage ?

Je regne : mais ſongez, Princes, par quels chemins
Le Sceptre de l'Aſie a paſſé dans mes mains.
Né libre ſur les bords que le Tanaïs lave,
L'inſolence des Grecs me traitoit en eſclave.
A peine ma raiſon m'apprit mon triſte état,
Que je formai contr'eux un illuſtre attentat.
Mais Alexandre encore au comble de ſa gloire,
Tranquile repoſoit au ſein de la victoire ;
Et ſon divin genie arbitre des mortels,
Sur les Trônes détruits s'élevoit des Autels.
Il mourut, ce Heros ; la trahiſon, l'envie,
Au milieu de ſa Cour terminerent ſa vie :
Ce que dans les combats Mars craignoit de tenter,
Une main parricide oſa l'executer.
D'abord qu'il ne fut plus, on vit ſes Capitaines
Découvrir leurs projets, leur orgueïl & leurs haines ;
Et chacun demandant le prix de ſes travaux,
S'attribuer l'Empire, & braver ſes Rivaux.
C'eſt alors qu'avec ſoin ramaſſant dans nos terres
Les ſoldats échapez de tant de longues guerres,
Je vengeai les Perſans des outrages reçus
Aux combats du Granique, & d'Arbelle, & d'Iſſus.
L'Orient avec joye en perdit la memoire,
Et reprit ſa fierté des fruits de ma victoire.
Les Parthes, par moi ſeul, libres & triomphans,
Promirent d'aſſurer mon rang à mes enfans :
Mon pouvoir par leurs Loix devint hereditaire :
Ainſi mon ſang ſorti d'une ſource vulgaire,
Conduit par ma vertu, guidé par mes exploits,
Merita le deſtin du ſang des plus grands Rois.
Vous joüirez, mes fils, de cet honneur ſuprême,
Vos fronts ſeront un jour ornez du diadême :
Mais pour le maintenir dans toute ſa ſplendeur,
Qu'une étroite amitié fonde votre grandeur.

Les Grecs feroient encore abſolus dans l'Aſie,
S'ils avoient de leurs cœurs banni la jalouſie.
Donnez à l'Univers un exemple éternel
Des merveilleux effets de l'amour fraternel :
Exemple entre les Grands d'autant plus admirable,
Qu'à peine la memoire en conſerve un ſemblable!
L'âge & mes longs travaux affoibliſſent mes ſens,
Déja ma vigueur cede à l'injure des ans,
Ma courſe va finir, & de toute ma gloire
La Mort ne laiſſera qu'une éclatante hiſtoire :
Mais lorſque de mes jours s'éteindra le flambeau,
Faites que ſans regret je deſcende au tombeau,
Sûr de votre union ; & beaucoup moins illuſtre
D'avoir à l'Orient rendu ſon premier luſtre,
Et détruit ſes Tyrans par mes efforts heureux,
Que d'avoir mis au jour deux fils ſi genereux.

ARTABAN.

Seigneur, bien que ſuivant l'ordre de la naiſſance,
Tiridate avant moi dût rompre le ſilence ;
Je croi, ſans l'offenſer, pouvoir en liberté
L'aſſurer le premier de ma ſincerité.
S'il a pris de ma foi quelque ſecret ombrage,
Ce doute injurieux le ſeduit & m'outrage.
Je ſçai qu'il a pour lui l'avantage du ſang,
Et qu'une juſte loi l'appelle à votre rang.
Pour l'y faire monter, je combattrai moi même :
Trop heureux, ſi ma main ſoûtient ſon diadême:
Satisfait des Etats qu'il m'aura deſtinez,
Dans leur poſſeſſion mes vœux ſeront bornez :
Ou, ſi l'ambition me fait prendre les armes,
J'irai loin de ſon Trône en porter les allarmes.
Seigneur, de mes deſirs l'empetueuſe ardeur
A pour objet la gloire, & non pas la grandeur ;
Et je ne cherche enfin, quoi que je puiſſe faire,
Que d'être dignement votre fils & ſon frere.

TIRIDATE.

Sur de tels ſentimens vous êtes-vous flatté,
Prince, que je vous cede en generoſité ?
Connoiſſez Tiridate, & rendez-lui juſtice.
La fortune des Rois n'a rien qui m'éblouïſſe ;
J'en regarde l'éclat ſans en être aveuglé.
Si je vous ai paru ſoupçonneux & troublé,
Gardez-vous d'imputer au poiſon de l'envie,
Les funeſtes chagrins qui devorent ma vie.
Je vous l'ai déja dit ; de plus juſtes douleurs
Exercent mon courage & font couler mes pleurs.
De votre ambition, j'aime la violence :
Prince, n'en bornez point la ſuperbe eſperance.
Sur de nombreux Etats on peut vous couronner.
Qui ſçait les conquerir doit ſçavoir les donner.
Oüi, Seigneur ; ſi la parque à mes jours moins cruelle,
Eloigne de mon cœur ſon atteinte mortelle ;
Je ne monterai point au trône qui m'attend,
Qu'Artaban avec moi n'en puiſſe faire autant.
Vos enfans animez du feu qui vous inſpire,
Iront, à votre exemple, élever un Empire
Dans les climats brûlans, ou ſous les Cieux glacez ;
Enfin vous regnerez, mon frere ; en eſt-ce aſſez ?
Je répons du ſuccès que nous devons attendre,
Puiſqu'il reſte des Rois ſucceſſeurs d'Alexandre.

ARSACE.

Dieux ! que je ſens de joye en ces heureux momens !
J'admire avec tranſport leurs nobles ſentimens.
Je ne crains plus la mort que le deſtin m'aprête,
Puiſque leur amitié ſoûtiendra ma conquête,
Et que par ma valeur cet Empire élevé,
Doit être par la leur encor mieux conſervé.
Il ne me reſte plus, après cette aſſurance,
Qu'à remplir d'un Amant les vœux & l'eſperance.

Abradate soûpire, accablé de douleur ;
Il est de votre sang ; vous sçavez sa valeur :
Fondé sur ma parole, il adore Erinice.
(*à Tiridate.*) Prince, n'écoutez plus un injuste caprice ;
Souffrez que votre Sœur l'accepte pour Epoux ;
Que leur hymen. . . .

TIRIDATE.

Ah, Dieux ! que me proposez-vous ?
Abradate, enflâmé d'un orgueïl temeraire !
Abradate, l'objet de toute ma colere !
Que j'expire plutôt, que. . . .

ARSACE.

Mon fils. . . .

TIRIDATE.

Non, Seigneur ;
Un sujet ne doit point pretendre à tant d'honneur.
Il faut l'humilier quand on voit qu'il s'oublie.
Vous-même par les nœuds dont la force nous lie. . . .
Considerez, Seigneur, dans quel auguste rang
Vos vertus, vos exploits ont porté votre sang :
Songez qu'en ce degré de gloire & de puissance,
Vous voyez tous les Rois briguer votre alliance :
Pouvez-vous vous resoudre à les offenser tous,
En donnant à ma Sœur un Sujet pour époux ?
Non, qu'il n'ait des vertus que j'admire moi-même :
Mais à tant de vertus il manque un Diadême.
Il est d'autres honneurs pour le recompenser,
Accablez-l'en ; je crois devoir vous en presser ;
Je serai le premier à lui rendre justice :
Mais pour un rang plus haut reservez Erinice.
Enfin si mes respects, si mes mortels ennuis
Vous ont rendu sensible à l'état où je suis,
N'augmentez pas, Seigneur, l'excès de ma misere,

En forçant votre fils à se plaindre d'un pere.
(*Il sort.*)

ARTABAN.

Seigneur, de quels chagrins son cœur est agité ?

ARSACE.

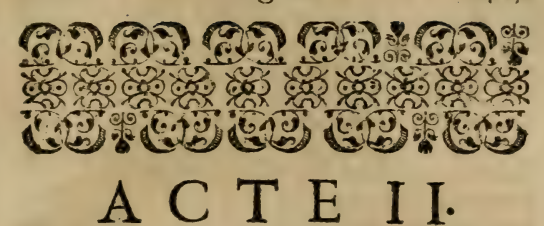
Je ne sçai que resoudre en cette extremité.
Il m'offense, il m'aigrit par cet orgueïl farouche :
Cependant je le plains, sa disgrace me touche.
Dans l'abîme de maux où le Ciel l'a jetté,
Puis-je user contre lui de mon autorité ?
J'accorde quelques jours encore à son caprice :
Mais, Prince, après ce tems je lui rendrai justice.
Allez voir Abradate, & flater son tourment ;
Jurez-lui de ma part, que ce retardement
Ne lui ravira pas le prix de sa tendresse :
J'en atteste les Dieux, mon fils, & je vous laisse.

ARTABAN *seul.*

Ah ! pour le consoler, quels seront mes discours ?
Mais ne nous lassons point de servir ses amours.
Faisons ceder mon frere ; & malgré son caprice,
Assurons par l'hymen le destin d'Erinice.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARSACE, TIMAGENE.

ARSACE.

TIRIDATE vient-il ?

TIMAGENE.

Oüi, Seigneur ; le voici.

SCENE II.

ARSACE, TIRIDATE, MITRANE, TIMAGENE.

ARSACE.

POur des ſoins importans je vous appelle ici,
Prince. Puiſque vos yeux regardent ſans envie,
Dans le rang où je ſuis les reſtes de ma vie ;

Je dois jusqu'à la fin, en digne Potentat,
Dispenser la Justice, & regler mon Etat.
Jamais, depuis le jour que le sort favorable
A fondé par mes mains cet Etat redoutable,
De si grands interêts ne se sont presentez.

TIRIDATE.

Qu'avez-vous donc appris ? quels perils....

ARSACE.

Ecoutez.
Je ne veux point parler de l'hymen d'Erinice :
Je croi que la raison domptant votre caprice,
Vous viendrez dès ce jour en presser le moment,
Et rougir à mes pieds de votre emportement.
Songez-y ; dès long-tems Talestris amenée,
Voit de votre union reculer la journée.
Des maux que vous souffrez le dangereux poison,
Auprès d'elle vous prête une juste raison :
Mais on voit d'un autre œil dans les Cours étrangeres,
Ce long retardement, & nos craintes sinceres.
Son frere, tous ces Rois sur qui vous l'emportez,
Se plaignent qu'on renonce à la foi des Traitez.
Pendant notre entretien, assemblez, pour m'attendre,
Tous leurs Ambassadeurs viennent de me l'apprendre :
Dans leurs yeux, par l'orgueïl qui les animoit tous,
J'ai connu quel orage on forme contre nous.
Ces Rois, n'en doutez point, vont reprendre les armes.

TIRIDATE.

Leur vain courroux peut-il vous causer des allarmes ?
Qu'obtiendront-ils, Seigneur, en violant la Paix?
La honte d'être encor supplians, ou défaits....

ARSACE.

Prince, on n'eſt pas toûjours ſuivi de la victoire.
Un Roi ne doit jamais, s'enyvrant de ſa gloire,
Negliger l'équité, parce qu'il eſt heureux:
La fortune ſouvent a des retours fâcheux;
Et tel a vû long-tems ſa grandeur infinie,
Que le ſort à la fin couvre d'ignominie.
Ce n'eſt pas que frappé d'une indigne terreur,
Je craigne de ces Rois l'envie & la fureur:
Mais s'il faut avec eux recommencer la guerre,
Juſtifions nos droits au reſte de la Terre.
Otons un vain pretexte à leur inimitié;
Et des Parthes laſſez prenons quelque pitié.
Je ſçai qu'en triomphant les Etats s'affoibliſſent;
Le Monarque eſt vainqueur, & les peuples gemiſſent:
Dans le rapide cours de ſes vaſtes projets,
La gloire dont il brille accable ſes Sujets.
Ainſi, pour détourner une guerre odieuſe,
Peut-être également funeſte, & glorieuſe,
Aux pieds de nos Autels, je prétens dès demain,
Prince, que Taleſtris reçoive votre main.

TIRIDATE.

Quoi, dès demain, Seigneur?

ARSACE.

Oüi, mon fils; cette fête
Par mes ordres déja ſe publie, & s'apprête.
Le delai le plus court en feroit dangereux.
Enfin je l'ai promis, il le faut, je le veux.
Adieu, preparez-vous.



SCENE III.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

Ciel, quelle eſt ma ſurpriſe !

MITRANE.

Achevez un hymen que l'amour favoriſe,
Seigneur, de Taleſtris vous connoiſſez le cœur:
A peine votre flâme égale ſon ardeur.
Quels plaiſirs vous promet une Reine ſi belle !

TIRIDATE.

Helas ! que n'eſt ſon cœur moins tendre & moins fidelle !
Que ne vois-je finir ſes amoureux tranſports !
Qu'elle m'épargneroit de trouble, & de remords!

MITRANE.

Eſt-ce vous qui parlez ? Que venez-vous de dire ?

TIRIDATE.

Oüi, Mitrane, il eſt vrai, j'en rougis, j'en ſoupire ;
Tu me vois malheureux, languiſſant, abattu ;
Je meurs, mon infortune a laſſé ma vertu :
Mais de tous les malheurs dont le deſtin m'accable,
L'hymen de Taleſtris eſt le plus redoutable.

MITRANE.

Plus vous vous expliquez, & plus je ſuis ſurpris.
Quel crime ou quel caprice a proſcrit Taleſtris ?
Votre ame d'autres feux ſeroit-elle embraſée ?
Negligez-vous, Seigneur, une conquête aiſée ?
Seroit-elle coupable, êtes vous inconſtant ?

TIRIDATE.

Je vois toujours en elle un merite éclatant.
Son auſtere vertu, loin d'être condamnée,
Ne peut être un inſtant juſtement ſoupçonnée :
Mais ſans vouloir porter tes regards curieux
Juſques dans un ſecret que je cache à tes yeux,
Songe à me délivrer d'un amour qui me gêne :
Tourne ailleurs les deſirs & le cœur de la Reine.
Elle connoît ton zele, & ſe confie à toi,
Tu peux ſeul la reſoudre à s'éloigner de moi.
Sauve-moi de l'horreur de lui montrer moi même
Qu'après tant de ſermens c'eſt en vain qu'elle m'aime.
Di-lui que quand la mort va terminer mes jours,
Je ne dois plus nourrir d'inutiles amours.
Fai que de ſes douleurs j'ignore les atteintes,
Et que je meure au moins ſans entendre ſes plaintes.

MITRANE.

Moi, Seigneur? Penſez-vous de quoi vous me chargez?
Diſpoſe-t'on des cœurs par l'amour engagez?
Que peuvent les raiſons, où regne ſa puiſſance?
J'agirai : mais, Seigneur, je répons par avance,
Que je n'obtiendrai rien. Dieux! ne voyez-vous pas
Quels deſordres nouveaux vont troubler vos Etats?
Quels feux vont s'allumer, quel courroux, quelle haine,
Si vous oſez montrer moins d'ardeur pour la Reine?
Si vous l'abandonnez....

TIRIDATE.

Tes ſoins ſont ſuperflus.
Que ſervent des raiſons qui ne me touchent plus?
Qu'un autre s'intereſſe au repos de l'Empire :

Songe qu'en ce moment à peine je respire ;
Qu'accablé de mes maux, je ne puis....

MITRANE.

Achevez.
Declarez un secret que vous me reservez.

TIRIDATE.

Ah ! que plûtôt des Dieux le pouvoir redoutable,
Pour dérober à tous ce secret effroyable,
Obscurcisse à jamais ce soleil qui nous luit,
Et couvre l'Univers d'une éternelle nuit !
Je ne sçai quel forfait irrite leur Justice ;
Je crains, en te parlant, de t'en rendre complice :
Mais de tout leur pouvoir leur courroux soûtenu,
Punit sans doute en moi quelque crime inconnu,
En laissant concevoir à mon ame parjure
Mille injustes projets dont fremit la Nature ;
Mille indignes transports, mille horribles desirs,
Qui font en même tems mes maux, & mes plaisirs,
Que ma vertu combat, & jamais ne surmonte ;
Et dont ma mort ne peut assez cacher la honte.

MITRANE.

Quels terribles discours ! Mais vous versez des pleurs ;
Je vous voi succomber à vos vives douleurs.
Parlez, Seigneur ; le Ciel approuve ma priere,
Achevez de m'ouvrir votre ame toute entiere.
Ne me répondrez-vous que par de longs soûpirs ?
Qui peut vous empêcher de remplir mes desirs ?
Ne m'honorez-vous plus de votre confiance ?
Vous semblez aujourd'hui soupçonner ma prudence ?
Elle peut vous servir, vous ne l'ignorez pas.

TIRIDATE.

Laiſſe au moins de mon cœur ceſſer les durs combats.
Toute ma force cede à leur effort barbare.
Apprens tout, puiſqu'il faut que je te le declare:
Je vai, par cet aveu, perdre ton amitié;
Tu me refuſeras juſques à ta pitié:
Indigné, tu fuiras ma vûë abominable,
Tu fremiras d'avoir un ami ſi coupable;
Et toutefois, Grands Dieux! devrois-je être accuſé
D'un joug que ma raiſon a toujours refuſé?
Car enfin de mon crime elle n'eſt point complice,
C'eſt malgré ſon pouvoir que j'adore Erinice.

MITRANE.

Votre ſœur?

TIRIDATE.

Je prévoi par quels ſages diſcours
Tu voudras de mes feux interrompre le cours.
Epargne-toi ce ſoin; c'eſt un mal ſans remede.
Si j'avois pû dompter l'amour qui me poſſede,
Avec le tems mon courage en auroit triomphé,
Et ſans te rien devoir, je l'aurois étouffé.
Reſpecte mon malheur, plains-moi, je le merite.
Devoré d'une ardeur que chaque inſtant irrite,
Je m'affoiblis, je ſouffre un tourment infini.
Juſte Ciel! tu le ſçais, je ſuis aſſez puni.
Ta vengeance épuiſée a comblé ma miſere,
Et je puis déſormais défier ta colere.

MITRANE.

Non, je ne prétens point accroître vos douleurs;
Au lieu de mes conſeils, je vous donne mes pleurs.
Quel eſt votre deſſein? que pouvez-vous attendre?

TIRIDATE.

Le ſeul trépas. Hors lui, je n'ai rien à prétendre.

Aux Dieux avec ardeur j'ose le demander.
Ils me haïssent trop. Loin de me l'accorder,
Ils semblent ajoûter des forces à ma vie,
Puisqu'encor mes tourmens ne me l'ont point ravie.
Du fer, ou du poison l'infaillible secours,
Au gré de mes desirs, pourroit trancher mes jours;
Il est vrai : mais il faut t'avoüer ma foiblesse :
D'invincibles liens me retiennent sans cesse.
Non, que quand je m'aprête à me percer le sein,
La Nature s'étonne, ou change mon dessein,
En me peignant la vie avec trop d'avantage :
Mais mon amour lui seul surmonte mon courage.
Je cheris mon tourment, tout violent qu'il est;
Ma passion m'occupe, & ma douleur me plaît.
Je viens de te montrer jusqu'au fond de mon ame;
Juge de mes malheurs par l'excès de ma flâme.
Renferme dans ton sein l'aveu que je t'en fais,
Que tout autre que toi les ignore à jamais;
Et que j'expire avant que la Princesse apprenne
La source de mes maux, & l'objet de ma peine.
A lui cacher mes feux j'applique tous mes soins.
Quelle horreur, si ses yeux en étoient les témoins!
Je l'aime sans espoir; mais ma fureur jalouse
Ne sçauroit consentir qu'Abradate l'épouse.
Je ne la verrai point recompenser ses feux;
Et tant que je respire, il ne peut être heureux.
De tout ce que je dis, de tout ce que je pense,
Je sens avec effroi que ma vertu s'offense :
Mais telle est de mon sort l'insurmontable loi,
Que tous mes sentimens se forment malgré moi.
Mon cœur n'en conçoit plus, que ma raison avouë;
Et de tous ses conseils, ma passion se jouë.

MITRANE.

Artaban vient.

SCENE IV.

TIRIDATE, ARTABAN, MITRANE.

ARTABAN.

SEigneur je vois vos yeux troublez.

TIRIDATE.

Hélas, Prince ! mes maux ſont encor redoublez.
Adieu, je vai chercher un repos neceſſaire,
Si les Dieux ennemis n'ordonnent le contraire.

SCENE V.

ARTABAN, ABRADATE.

ARTABAN.

QUe ſon malheur me touche ! hélas !

ABRADATE.

Eh bien, Seigneur,
Puis-je encor faire entrer quelque eſpoir dans mon cœur ?
Mais je lis dans vos yeux le ſort que je dois craindre.

ARTABAN.

Oüi ; Prince, il eſt trop vrai, je ne puis que

vous plaindre :
Non que votre bonheur ne vous ſoit aſſuré,
Le Roi vous en répond ; mais il l'a differé.
Il n'a pû refuſer cette grace à mon frere.
Moi-même, malgré-moi, touché de ſa priere,
Oubliant les égards dûs à notre amitié,
J'ai ſenti que ſes maux m'arrachoient ma pitié.

ABRADATE.

Ah ! vous m'abandonnez ! Qu'ai-je encore à prétendre ?

ARTABAN.

Non, je tenterai tout pour un amour ſi tendre.
Mais gagnons Tiridate, au lieu de l'irriter.
J'admire les vertus qu'il a fait éclater.
Je n'ai pû contre lui garder le moindre ombrage,
Et ne ſuis plus jaloux que de ſon grand courage.
Ma ſœur vient ; je pourrois troubler votre entretien,
Je vous laiſſe....

SCENE VI.

ERINICE, ABRADATE, ORASIE.

ABRADATE *à Artaban qui s'en va.*

Seigneur, je n'eſpere plus rien.
Madame, c'en eſt fait, tout me devient contraire ;
Tiridate, Artaban, les Dieux & votre Pere :
Trahi de tous côtez, il ne me reſte plus
Qu'à terminer des jours déſormais ſuperflus.
On me hait, on m'accable, & je me hais moi-même.

ERINICE.

Comptez-vous donc pour rien, Prince, que je
vous aime ?
Et votre vie eſt-elle un fardeau ſi peſant,
Que vous ne la voyiez que d'un œil mépriſant ?
Quel honteux deſeſpoir à la mort vous entraîne ?
Votre malheur eſt grand, j'en juge par ma peine.
Mais quoi ? les ſentimens que j'ai conçus pour
vous,
Sont-ils pas à vos maux un remede aſſez doux ?
Vous voyez chaque jour mes plus tendres allar-
mes ;
Je n'inſtruis point mes yeux à retenir leurs lar-
mes,
Je les verſe ſans art dans tous nos entretiens ;
Tels que ſont vos chagrins, je vous montre les
miens ;
Je ſoûpire avec vous, quand vos ſoûpirs s'écha-
pent ;
Mon cœur ſe ſent briſer, quand vos plaintes le
frappent ;
Je ne vis que pour vous ; ne n'aime, je ne hais,
Je ne forme de vœux que ſelon vos ſouhaits ;
Je n'ai point de tranſports dont vous ne ſoyez
cauſe :
Ciel ! quel eſt mon malheur, ſi tout ce que j'op-
poſe
Aux traits dont le deſtin cherche à vous acca-
bler,
N'eſt pas aſſez puiſſant pour vous en conſoler ?

ABRADATE.

Excuſez les erreurs d'un Amant déplorable ;
Madame, votre cœur n'eſt que trop pitoyable,
Vous faites plus pour moi que je n'oſe eſperer :
Mais enfin ma raiſon ceſſe de m'éclairer,
Quand je vois renverſer la prochaine eſperance
D'un hymen tant promis à ma perſeverance.

ERINICE.

Et bien, Prince, faut-il par un dernier effort ;
Et vous prouver ma flâme, & changer votre sort?
Tiridate lui seul cause votre infortune ;
Je vai lui déclarer qu'elle nous est commune.
Il m'a toujours fait voir une tendre amitié ;
Mes soûpirs le rendront sensible à la pitié.
Jugez de mon amour par ce qu'il me fait faire ;
Je consens d'en montrer tout l'excès à mon frere.
On pourra m'en blâmer : mais mon cœur amoureux
N'aura jamais trop fait si vous êtes heureux.

ABRADATE.

Ah, Madame, comment eussai-je osé prétendre....

ERINICE.

Un veritable amour ne peut trop entreprendre.
Allez, Prince, attendez le sort d'un entretien
D'où dépend désormais votre sort & le mien.
Adieu. Si par mes pleurs je fléchis Tiridate,
Ce jour éclairera le bonheur qui vous flate ;
Ou si je n'obtiens rien, je vous donne ma foi
Que vous serez encor moins à plaindre que moi.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TALESTRIS, MITRANE, BARSINE.

TALESTRIS.

Je vois Mitrane. Allons satisfaisons mon ame,
Acquittons-nous des soins que je dois à ma flâme.
Ecoutez-moi, grands Dieux ; dissipez mon effroi,
Et recevez des vœux qui ne sont pas pour moi.
Accablez Talestris, conservez Tiridate,
Faites qu'en sa faveur votre puissance éclate :
Mais il est tems de voir ce Prince infortuné.

MITRANE.

Aux maux les plus cruels il est abandonné :
Madame, épargnez-lui la contrainte nouvelle
De cacher à vos yeux leur atteinte mortelle.

TALESTRIS.

Quoi, donc ? prétendez-vous, loin de le soulager,
Que ma vûë & mes soins servent à l'affliger ?
Avez-vous remarqué qu'il craigne ma presence ?

MITRANE.

Quand il vous voit, Madame, il se fait violence :

Il retient les soûpirs, il devore les pleurs,
Que libre, & sans témoins, il donne à ses douleurs,
M'en croirez-vous? laissez à son inquietude
La flateuse douceur d'un peu de solitude;
Laissez-le, en liberté, se plaindre & soûpirer.

TALESTRIS.

Dieux! quel nouveau malheur m'osez-vous déclarer?
Lorsque le Roi m'apprend que mon hymen s'apprête,
Quand il vient à mes yeux d'en ordonner la fête,
Quand les vœux de l'Asie, & les miens sont remplis;
Je voi tous mes projets renversez par son fils.

MITRANE.

Madame....

TALESTRIS.

Ce n'est point une illusion vaine.
D'un noir pressentiment la puissance m'entraîne;
Il rappelle à mon cœur tout ce qui s'est passé,
Il lui fait voir le coup dont il est menacé.
Oüi, le Ciel met enfin le comble à ma disgrace.
De mes plus tendres soins Tiridate se lasse,
Il évite ma vûë, il fuit mon entretien;
Quel demon de nos cœurs a brisé le lien?
Dans quel abîme, hélas! ma tendresse me guide,
S'il est vrai que mes pleurs coulent par une perfide!

MITRANE.

Le soupçonneriez-vous d'une infidelité?

TALESTRIS.

Que puis-je donc penser dans cette extremité?
Vous-même diriez-vous ce que vous m'osez dire,
Si vous pouviez douter qu'il voulût y souscrire?
C'est lui qui vous engage à me parler ainsi,
Et par son ordre exprès vous m'arrêtez ici.

Eh, pourquoi, s'il m'aimoit, craindroit-il ma
presence ?
Dans ces vaines terreurs je voi son inconstance ;
Tout me l'apprend ; son trouble, ses regards confus,
Sa fuite, vos discours, ses plaintes, vos refus,.
Mon ame, malgré-moi, de soupçons occupée,
Est trop tendre en effet pour n'être pas trompée.

MITRANE.

Madame, songez-vous....

TALESTRIS.

Qu'on ne m'en parle plus ;
Je n'entens qu'à regret des discours superflus.
Laisse-moi, de mes maux interprete sinistre ;
D'un infidelle Amant trop fidelle Ministre.
Va lui conter mon trouble, & ton barbare soin,
Ma douleur se redouble à t'avoir pour témoin.
Mon dépit, mes transports contre un ingrat que
j'aime,
Ne me permettent pas.... Mais le voici lui-même.

SCENE II.

TALESTRIS, TIRIDATE, BARSINE, MITRANE.

TALESTRIS.

SEigneur, ne feignez plus ; mes yeux se sont
ouverts :
Je voi que votre cœur s'est lassé de mes fers,
Et que l'indifference, ou quelque ardeur nouvelle,

Ont détruit un amour que je croyois fidelle.

TIRIDATE.

Que dites-vous, Madame ? en l'état où je suis,
Faut-il que votre plainte irrite mes ennuis ?

TALESTRIS.

Au prix de tout mon sang, j'aimerois à vous rendre
Le calme, & le bonheur que vous deviez attendre.
Mais, Seigneur, votre sort ne dépend plus de moi,
Avoüez-le; saisie de remords, & d'effroi,
Votre sincerité ne se trahit qu'à peine,
Et montre malgré vous, que la feinte vous gêne.
J'ai toujours démêlé vos secrets sentimens;
Mes yeux sur votre front lisent vos mouvemens.
Je vous ai trop aimé, pour ne vous pas connoître.

TIRIDATE.

Qu'osez-vous soupçonner ?

TALESTRIS.

Vous attendez peut-être,
Que désormais livrée à des transports jaloux,
En reproches sanglans j'éclate contre vous;
Que pour vous ramener par des justes allarmes,
Je presente à vos yeux toute l'Asie en armes,
Tous ses Rois déja prêts à vanger mes appas.
Tous ses Peuples unis, vous ne les craignez pas.
Vous ne joüirez point, ingrat, de ma foiblesse.
Tranquille en apparence, & de mes sens maîtresse,
Je devore des pleurs cruels à retenir,
Et remets à l'Amour le soin de vous punir;
Bien que vous m'exposiez, sans égard, sans justice,
A toutes les horreurs d'un éternel suplice,
Et qu'un poison par vous répandu sur mon sort,

Me couvre d'infamie, & me livre à la mort.

TIRIDATE.

Non, vous ne mourrez pas. Ce sera moi, Madame;
Et mes derniers soûpirs justifieront ma flâme,
Vous connoîtrez alors....

TALESTRIS.

Prince, tous ces discours,
Pour guerir mes soupçons, sont d'un foible secours.
Que dis-je? en ce moment vos yeux, votre contrainte;
M'en donnent de nouveaux, & confirment ma crainte;
Mais il me reste encore assez de liberté,
Pour prendre sur mon sort conseil de ma fierté.



SCENE III.

TIRIDATE, MITRANE.

MITRANE.

QUe je crains ses soupçons; sa flâme, & sa colere?
Ses yeux perceroient-ils le funeste mystère,
Que jusqu'à ce moment vous leur avez caché?
Mais, Seigneur, de son sort n'êtes-vous point touché?
Ne vous rendrez-vous point à ses soins, à ses larmes?

TIRIDATE.

Ah! ses pleurs pourroient-ils ce que n'ont pû ses charmes?
Mais du moins, si l'Amour me force à l'outrager,

Le trépas qui m'attend, suffit pour le venger.
Penses-tu qu'au moment que ma raison bannie,
De mes sens revoltez permet la tyrannie;
Que prêt à succomber à la noire fureur,
Dont le nom seul inspire une invincible horreur;
Mon cœur presque entraîné par ce penchant rapide
Craigne encore les noms d'ingrat, & de perfide?
Non, non, détrompe-toi: Grace aux courroux des Dieux,
Il faut pour m'étonner, des noms plus odieux.
Rien ne me touche plus que ma honte, & ma flâme;
Toutes deux tour à tour tyrannisent mon ame.
Que j'ai tantôt souffert! Que de trouble, & d'effroi,
M'a causé l'entretien de mon frere, & du Roi!
Non, jamais ma raison, de tant d'horreurs saisie,
Ne se défendit moins contre ma jalousie.

MITRANE.

Vous ne songez donc plus, qu'un opprobre éternel
Suivra dans l'avenir cet amour criminel?

TIRIDATE.

Irrevocable Arrêt dont la rigueur me tuë,
Pourquoi viens-tu t'offrir à mon ame abattuë?
Du Trône qui m'attend tranquille possesseur,
Il m'est donc défendu de couronner ma sœur?
Et je puis élever une Esclave à l'Empire,
Sans qu'une loi barbare ose me contredire.

MITRANE.

Qu'entens-je? vos transports à l'excès parvenus,
D'aucun frein désormais ne sont-ils retenus?
Ne travaillez-vous plus du moins à les contraindre?

TIRIDATE.

Je ne voi que la mort qui puiſſe les éteindre.

MITRANE.

Mourez donc, & cachez dans l'éternel nuit
Vos vœux inceſtueux, la honte qui les ſuit.
N'attendez point de moi de lâche complaiſance :
Je vous vois à regret vivre ſans innocence :
Content qu'un prompt trépas vienne vous dérober
A l'abîme effroyable où vous allez tomber ;
Je ne ſçaurois ſouffrir que vous viviez ſans gloire.
Des droits les plus ſacrez vous perdez la memoire ;
Votre cœur ſe nourrît dans l'horreur de ſon choix ;
Par le mépris des Dieux, des hommes, & des loix.
Rougiſſez des excès où ſa flâme l'emporte.

TIRIDATE.

Que veux-tu ? Chaque jour elle devient plus forte.
A la ſurmonter même il ne faut plus ſonger :
Mais la fuite, & le tems, pourront me ſoulager.
Je ne puis vivre ici ſans y voir la Princeſſe,
Et ſes moindres regards irritent ma tendreſſe,
Comme ceux d'Abradate irritent mon courroux.
Sous un Ciel étranger mon ſort ſera plus doux.
Allons enſevelir, dans le fond de l'Aſie,
Mes crimes, mes remords, mes feux, ma jalouſie.
Partons, & choiſiſſons des climats écartez,
Où mes ſoûpirs au moins ne ſoient point écoutez.

MITRANE.

Etes-vous réſolu ?

TIRIDATE.

Je meure si je differe.
Cachons à Taleſtris ce départ neceſſaire.
Quand je ſerai parti, je conſens que le Roi
Recompenſe Abradate, en couronant ſa foi.
Qu'ai-je dit ? & mon cœur pourra-t'il y ſouſcrire ?
N'importe, je le veux, en vain il en ſoûpire.
Va, , cours tout préparer; ménage les inſtans :
Un jour plus tard, peut-être, il ne ſeroit plus tems.

SCENE IV.

TIRIDATE *ſeul.*

CE départ m'affranchit d'un fardeau qui me peſe.
Je te rends grace, ô Ciel! ta colere s'appaiſe,
Puiſque je viens enfin d'obtenir de mon cœur,
Qu'il évite un objet de ma raiſon vainqueur.
J'oſe même eſperer qu'à jamais étouffée,
Ma flâme à ma vertu ſervira de trophée,
Et qu'un juſte ſujet d'un triomphe éternel,
Naîtra des feux éteints d'un amour criminel.
Je ne te verrai plus, ô ſœur fatale, & chere!
Les Mers entre nous deux vont ſervir de barriere.
Je ne te verrai plus : & toutes tes beautez
N'agiront que de loin ſur mes ſens enchantez.
Déſormais je pourrai. ... Mais je la vois encore,
Sa preſence rallume un feu qui me devore.
Je ne me connois plus. Impitoyables Dieux!
Quel tems choiſiſſez-vous pour l'offrir à mes yeux ?

SCENE V.

TIRIDATE, ERINICE, ORASIE.

ERINICE.

QUe je crains le projet où mon amour m'engage,
Orasie !

ORASIE.

Eſt-il tems de manquer de courage ?
Songez que votre ſort ne dépend que de vous,
Parlez ; & Tiridate attendri....

ERINICE.

Laiſſe-nous.

SCENE VI.

TIRIDATE, ERINICE.

ERINICE.

DAns l'excès où le Ciel a mis votre infortune,
Mon frere, je craindrois de vous être importune,
Si par mes ſentimens je n'avois merité
Que vous me regardiez avec plus de bonté.
Que je ſouffre à vous voir dans cet état funeſte !
J'implore chaque jour la juſtice celeſte ;
Pour vous ſur les Autels je prodigue l'encens,
Cependant tous mes vœux demeurent impuiſſans.

TIRIDATE.

Ah, ma ſœur, eſt-il vrai, que mon malheur vous touche !
Que cet aveu me plaît, ſortant de votre bouche :
Que j'en ſuis ſoulagé ! Dieux ! quel puiſſant ſecours
Recevrois-je à vous voir, à vous parler toujours !
Mais quoi que vous diſiez pour flâter votre frere,
L'interêt de mon ſort ne vous occupe guere.
D'autres ſoins, d'autres lieux arrêtent vos deſirs ;
La Cour à votre cœur offre mille plaiſirs,
Et leur appas flâteur vous y retient ſans ceſſe.

ERINICE.

Hélas ! que ce reproche offenſe ma tendreſſe !
Prince, vous le ſçavez, dès mes plus jeunes ans
Je fus unie à vous par des nœuds ſi puiſſans,
Que dans quelque diſgrace où le deſtin vous mene,
Je....

TIRIDATE.

Non, votre amitié n'égale point la mienne ;
Vous me la dépaignez avec trop de froideur,
Un zele impetueux parle avec plus d'ardeur.
Ah ! que vous êtes loin de celle qui m'enflâme !
Que vous imitez mal les tranſports de mon ame !
Vous ignorez encor les plaiſirs infinis
Répandus ſur deux cœurs parfaitement unis,
Lorſqu'ils ſont parvenus à lier leur fortune,
A ſe rendre la joye, ou la douleur commune,
A ſe chercher ſans ceſſe, à ne ſe cacher rien.

ERINICE.

Ah ! quel cœur connoît mieux ſes plaiſirs que le mien ?
Et pour vous en donner une preuve ſincere,
Je viens vous reveler le plus ſecret myſtere....

TIRIDATE.

Quoi, ... que veut-elle dire ?

ERINICE.

Ah ! je n'ose, je crains,
Le trouble de vos yeux confond tous mes desseins;
Encor plus que jamais, quoi que je me propose,
Votre injuste chagrin à mes desirs s'oppose.
Je le vois ; toutefois il faut vous découvrir
Le sort...

TIRIDATE.

Quelle pensée à mes yeux vient s'offrir ?

ERINICE.

Mais c'est trop balancer, toute ma crainte est vaine.
Eclatez mouvemens dont la force m'entraîne.
J'aime ; mon cœur tenté par de charmants attraits,
N'a pû vaincre l'Amour, & parer tous ses traits.
Abradate. . . . A ce nom je rougis, je soûpire ;
Ne penetrez-vous pas ce que j'ai peine à dire ?
Seul vous vous opposez aux volontez du Roi.

TIRIDATE.

Dieux ! quel funeste coup vient de tomber sur moi !

ERINICE.

Je vous ouvre mon cœur, je vous montre ma flâme ;
Songez qu'elle peut tout sur mes sens, sur mon ame.
J'ai senti tous les maux qu'Abradate a soufferts,
Mes yeux comme les siens, aux larmes sont ouverts ;
Et même en cet instant un interêt si tendre,
Mes craintes, mes transports, me forcent d'en répandre.
Hélas ! par un refus vous me desesperez.
Que ne peut ma douleur....

TIRIDATE.

Quoi, ma sœur, vous pleurez ?

ERINICE.

En êtes-vous ſurpris ? Ce n'eſt que par des larmes
Qu'un amour violent exprime ſes allarmes.
Le mien l'eſt cent fois plus qu'on ne le peut penſer.

TIRIDATE.

Ciel ! de combien de traits mon cœur ſe ſent percer !

ERINICE.

Un ſeul mot préviendra les maux que je redoute.
Aſſurez mon bonheur. Qu'eſt-ce qu'il vous en coûte ?
Mon frere, au nom des Dieux....

TIRIDATE.

Ah ! c'eſt trop combattu :
Contre tant de malheur, je manque de vertu,
Laiſſez-moi.

ERINICE.

Quels regards ! quelle ſombre triſteſſe !
Mon frere, qu'avez-vous ?

TIRIDATE.

Je cede à ma foibleſſe.
Je me meurs.

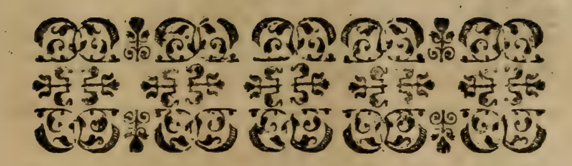
ERINICE.

Ah ! rentrons ; je conduirai vos pas.
Venez.

TIRIDATE.

Si vous m'aimez, ne me ſecourez pas.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

OUI, je croi qu'à la fin ne pouvant plus me taire,
Ma bouche eût de mes feux declaré le Myſtere.
Mais lorſque de mes ſens l'uſage ſuſpendu,
Donnoit preſque la mort à mon cœur éperdu,
Erinice eſt ſortie ; & ſa prompte retraite
Rend malgré mes tranſports ma victoire parfaite.
Quels combats ! quels efforts ! Mitrane, conçois-tu
A quelle horrible épreuve elle a mis à ma vertu ?
Pour ſon heureux Amant j'ai vû couler ſes larmes.
Helas ! que ſa douleur ajoûtoit à ſes charmes !
Qu'elle aime tendrement ! qu'elle eſt belle ! Grands Dieux !
Que ſa beauté flatoit & mon cœur, & mes yeux !
Mais puiſque de mes feux ménageant le myſtere,

Je n'en ai fait encor que toi dépositaire ;
Ils ne paroîtront point ; partons. As-tu songé
Aux apprêts du départ dont je t'avois chargé ?

MITRANE.

Oüi, Seigneur ; & bien-tôt, au gré de votre en-
vie,
Vous quitterez un lieu funeste à votre vie.
Choisissez le moment où vous voulez partir.

TIRIDATE.

Donne le dernier ordre, & revien m'avertir.

SCENE II.

TIRIDATE *seul.*

OU me vois-je réduit par le Ciel en colere ?
Près de regner, je sors du Palais de mon
Pere :
J'abandonne une Cour dont je fais tout l'espoir !
Mais telle est désormais la loi de mon devoir :
Il faut ou m'éloigner, ou devenir coupable.
Garderai-je toujours un secret qui m'accable ?
Puis-je m'en assurer ? Si jusques à ce jour
La raison plus puissante a fait taire l'Amour ;
Si j'ai pû voir ma sœur me découvrir sa flâme,
Sans lui montrer les feux qui dévorent mon ame ;
Si de cet entretien je suis sorti vainqueur,
Dans un autre l'Amour entraînera mon cœur.
Se garantira-t'il d'un moment de foiblesse ?
Si je te revoyois, redoutable Princesse,
J'aurois peut-être en vain jusqu'alors combattu,
Il est, comme à la vie, un terme à la Vertu.
Que de mes mouvemens la contrainte me gêne !
Que je pense à regret... Mais que veut Timagene?

SCENE III.

TIMAGENE, TIRIDATE.

TIMAGENE.

ABradate, Seigneur, demande à vous parler.

TIRIDATE.

Abradate ! Ah ! ce nom ſuffit pour me troubler.
M'oſez-vous de ſa part porter cette priere ?

TIMAGENE.

Lui refuſerez-vous une grace derniere ?
Seigneur, il la demandé avec tant de tranſport,
Que j'ai crû. . . .

TIRIDATE.

Me ferai-je encore cet effort ?
Mais qu'attend-il de moi ? c'eſt en vain qu'il eſpere
Que je puiſſe à ſes vœux devenir moins contraire ;
Sa preſence, ſa plainte aigrira mon courroux.

TIMAGENE.

Non, Seigneur ; il ne veut qu'embraſſer vos genoux ;
Cette foible douceur borne ſon eſperance.
Irai-je l'avertir ?

TIRIDATE.

Importune preſence !
Soûtiendrai-je ſa vûë, & d'un cœur affermi,
Opprimerai-je un Prince autrefois mon ami ?
Digne par cent vertus de l'hymen d'Erinice,
Et qui n'eſt malheureux que par mon injuſtice ?
Que malgré mes fureurs je ſouffre en l'accablant!
Son approche a rendu mon courage tremblant.
Qu'il vienne, je l'attens.

SCENE IV.

TIRIDATE *seul.*

PRêt à dompter mon ame,
Voyons-le sans courroux, & couronnons sa flâme.
Commençons à me vaincre en faveur d'un Rival;
Il n'a que trop gemi d'un caprice fatal.
Qu'un cœur né vertueux, se trahit avec peine!
Non, le mien ne sent plus une barbare haine.
Dieux! elle se redouble au moment que je voi
L'objet qui la nourrit, paroître devant moi.

SCENE V.

[TIRIDATE, ABRADATE,

ABRADATE.

JE viens de vos bontez implorer une grace.
Mes malheurs, mes transports excusent mon audace.
Me sera-t'il permis, Seigneur....

TIRIDATE.

Non, arrêtez.

ABRADATE.

Mes soins respectueux seroient-ils rebutez?
Ne pourrai-je à vos pieds....

TIRIDATE.

Levez-vous, je l'ordonne,
Plus que tous mes malheurs votre respect m'étonne.
Je le crains ; il m'offense, & je n'exige plus
Des devoirs entre nous désormais superflus.

ABRADATE.

Quel funeste projet ! Je ne puis donc prétendre
Que vous vous contraigniez jusqu'à vouloir m'entendre ?
De quoi suis-je coupable ? Expliquez-vous, Seigneur.
Car lorsque je vous voi détruire mon bonheur,
Je n'en accuse point un bizarre caprice.
Quand vous me haïssez, vous me rendez justice,
Je le croi : Mais je jure à la face des Dieux,
Que le sujet encor n'a point frappé mes yeux.
Je ne le connois point, ce déplorable crime,
Par qui j'ai perdu tout, en perdant votre estime.

TIRIDATE.

Elle n'est point perduë.

ABRADATE.

Ah ! puis-je m'en flâter ?

TIRIDATE.

Lorsque je le confesse, en devez-vous douter ?

ABRADATE.

Dieux ! que de sentimens opposez l'un à l'autre !
Terminez à la fois & mon trouble, & le vôtre.
Ils durent trop long-tems ; parlez, Seigneur, parlez,
Pourquoi m'estimez-vous, lorsque vous m'immolez ?
Ou pourquoi croyez-vous ma perte legitime,
Lorsque je vous parois digne de votre estime ?

TIRIDATE.

Que ce discours m'accable ! helas !

ABRADATE.

Pour quels malheurs
Vos yeux en ce moment répandent-ils des pleurs ?
Ah ! j'ose me flâter que malgré votre haine, [ne,
Malgré les mouvemens dont l'ardeur vous entraî-
Malgré mes soins trahis, mes respects méprisez,
Vous déplorez l'état où vous me réduisez.
Votre ame aux cruautez n'est point accoutumée ;
C'est pour d'autres projets que les Dieux l'ont formée.
Elle reçut du Ciel un penchant genereux,
Qui ne lui permet pas de voir des malheureux.
Que dis-je ? Je suis seul, entre un peuple innombrable,
Qui ne l'éprouve point, facile & pitoyable ;
Je suis seul à m'en plaindre : Enfin dans les climats
Où la gloire a conduit vos desseins & vos pas,
Tout sentit vos bienfaits après votre clemence ;
Un plein bonheur par-tout suivit votre presence ;
De vos moindres vertus les Peuples enchantez,
Au devant de vos loix couroient de tous côtez.
Rappellez....

TIRIDATE.

Vos discours n'entraînent point mon ame.

ABRADATE.

C'en est dont fait ? Suivons la fureur qui m'enflâme ;
Mon amour désormais réduit au desespoir,
Ne balancera plus à faire son devoir :
Au destin qni m'attend toute ma vertu cede,
Et pour le prévenir je ne voi qu'un remede :
C'est la mort, & j'y cours.

TIRIDATE.

Non vivez.

ABRADATE.

Eh, comment
Vivrai-je

Vivrai-je pour ſentir un éternel tourment ?
Je ne puis. . . .

TIRIDATE.

Je le veux : Armez-vous de courage.
Prince, diſpenſez-moi d'en dire davantage
Vos malheurs ſont du ſort d'inévitables coups ;
Peut-être voudra-t'il ſuſpendre ſon courroux.
Cependant, loin de moi portez votre infortune,
Votre plainte m'aigrit, votre aſpect m'importune;
Vivez, je vous l'ordonne; & ſur tout, déſormais
Gardez-vous devant moi de paroître jamais.

ABRADATE.

J'obéïrai, Seigneur : Mais quel affreux ſupplice !
Il le faut toutefois. Ciel ! je vois Erinice.
Que ſa vûë à mon cœur cauſe un trouble puiſ-
ſant !

TIRIDATE.

Dieux ! vous ne voulez pas que je meurs inno-
cent.

SCENE VI.

TIRIDATE, ABRADATE, ERINICE.

ABRADATE.

MAdame, ma douleur ne peut plus ſe con-
traindre :
Si vous la partagez, c'eſt à vous de vous plaindre.
Faites qu'à votre ſort mes jours puiſſent s'unir,
Ou ſouffrez que j'évite un funeſte avenir.
Adieu. Puiſſent vos pleurs attendrir votre frere !
Seigneur, ſi rien ne peut fléchir votre colere,
Mon exil, ou ma mort rempliront votre eſpoir,
Et vous épargneront la douleur de me voir.

SCENE VII.

TIRIDATE, ERINICE.

ERINICE.

C'Eſt donc-là le ſuccès qu'ont obtenu mes larmes ?
A nous priver du jour trouvez-vous tant de charmes ?
Car malgré votre haine, il faut le declarer,
Mon cœur d'avec le ſien ne ſe peut ſeparer :
L'Amour les a ſerrez d'une ſi forte chaîne,
Que leur deſunion porte une mort certaine ;
Mes jours ſont attachez à des liens ſi doux.

TIRIDATE.

Eh ! ne mourrai-je point s'il devient votre Epoux ?

ERINICE.

Vous, mon frere ?

TIRIDATE.

Ah ! laiſſez ce nom qui m'importune ;
Ce nom qui fait lui ſeul toute mon infortune ;
Ce nom par qui mes vœux ſont toujours traverſez ;
Ce nom qui me confond quand vous le prononcez.

ERINICE.

Ah Ciel !

TIRIDATE.

Helas ! pourquoi le ſort impitoyable
Forma-t'il entre nous ce lien qui m'accable ?
Pourquoi d'un même ſang, & dans les mêmes lieux,
Nous fit-il recevoir la lumiere des Cieux ?
Et pourquoi dans le ſein d'une terre étrangere,

Inconnuë à l'Asie, inconnuë à mon pere,
Où vos divins appas auroient pû se cacher,
Ne me permit-il pas de vous aller chercher?
Que par ce prix alors ma valeur animée,
Auroit de mes exploits chargé la Renommée!

ERINICE.

Que pense en ce moment votre esprit agité?
Est-ce une vaine erreur? est-ce une verité?
Quel crime, quelle horreur me faites-vous entendre?

TIRIDATE.

Qu'ai-je fait, malheureux! n'ai-je pû me défendre...
C'est ma sœur qui me parle: Ah grands Dieux! qu'ai-je dit?
Je rappelle en tremblant mes sens & mon esprit.
Je regarde ... je songe ... & tout me desespere.
Ma sœur... Que ce silence exprime de colere!
Il m'est donc échappée ce secret odieux.
Mais sçachez par quel sort il éclate à vos yeux.
Je partois triomphant de vos premieres larmes;
La fuite me sauvoit du pouvoir de vos charmes.
En proye à mes tourmens sans espoir d'en guerir,
Je courois dans l'exil les pleurer, & mourir.
Les Dieux n'ont pas voulu qu'achevant ma victoire
Je finisse ma course avec toute ma gloire;
Ils m'ont encor rendu témoin de vos douleurs,
Et je n'ai pû deux fois resister à vos pleurs.

ERINICE.

Je fremis.

TIRIDATE.

Vous voyez d'où partoient mes caprices.
Ainsi, justifiez toutes mes injustices,
Et croyez que contraint à pousser des soupirs,
Je meurs sans esperance, & même sans desirs.
Je vous atteste, ô Dieux! votre puissance entiere

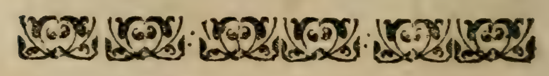
N'a pû de ma raiſon éteindre la lumiere.
Si je n'ai pas vaincu dans ce combat fatal,
J'ai conſervé toujours un avantage égal.
Si mon cœur fut ſaiſi d'une indigne ſurpriſe,
Du moins ma volonté n'y fut jamais ſoûmiſe.
Mais ce n'eſt point aſſez pour me juſtifier;
La ſurpriſe eſt un crime, il le faut expier.
Ma gloire, vos terreurs, mes craintes, le demandent;
Je dois me dérober aux remords qui m'attendent.
Par un affreux exemple il faut épouvanter
Les cœurs infortunez qui pourroient m'imiter.
De vos yeux indignez la colere m'anime,
Je crains, en les voyant, de faire un nouveau crime:
Mais je ne craindrai plus de les voir déſormais,
Puiſque les miens enfin ſe ferment pour jamais.
Voyez couler mon ſang au gré de votre envie.

ERINICE.

Ah! je vous aime aſſez pour vous ſauver la vie.
Arrêtez, malheureux; ne me condamnez pas,
Pour comble d'infortune, à voir votre trépas.

TIRIDATE.

A ce juſte deſſein devez-vous mettre obſtacle?



SCENE VIII.

TIRIDATE, ERINICE, ARTABAN.

ARTABAN.

Que vois-je? Dieux puiſſans! quel étrange ſpectacle!

ERINICE.

Ah, mon frere ! est-ce vous que je vois en ces lieux ?
Prenez soin de ce Prince.



SCENE IX.

TIRIDATE, ARTABAN.

ARTABAN.

En croirai-je mes yeux ?
Quels transports, quels projets la douleur vous suggere ?
Que dois-je soupçonner ?

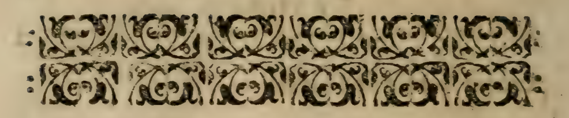
TIRIDATE.

Ah ! par pitié, mon frere,
Ne me regardez pas, je vous fuis.

ARTABAN.

Quelle horreur !
Sauvons-le toutefois, prévenons sa fureur.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ERINICE *seule.*

JE tiens dans ce Palais une route incertaine,
En cent lieux differens mon desespoir m'entraîne;
Où puis-je m'enfermer ? quel exil, quels deserts
Déroberont ma honte aux yeux de l'univers ?
Qu'ay-je oüi ? Quels transports, quels desirs, quelle flâme,
Malheureux Tiridate, ont embrasé ton ame ?
Mon Frere est mon Amant, il me l'a dit ! Helas !
A quoi destinois-tu, Ciel, mes tristes appas ?
Et toi Divinité que l'Orient revere,
A de pareils forfaits prêtes-tu ta lumiere ?
Execrable projet d'un Prince criminel !
Mais suis-je moins coupable ? Ah ! souvenir cruel !
Seule, entre deux amis je fais naître la haine;
Je porte le poignard dans le cœur d'une Reine;
Je détruis les vertus, j'efface les exploits
D'un Heros jusqu'ici le modele des Rois;
Je remplis cette Cour de tumulte & d'allarmes :
Dieux ! faut-il à ce prix acheter quelques charmes ?

SCENE II.

ARTABAN, ERINICE.

ARTABAN.

MA sœur, je viens peut-être augmenter vos douleurs :
Mais ne nous flatons plus de cacher nos malheurs ;
Leur bruit déja par tout commence à se répandre.
La fiere Taleſtris, qui vient de les apprendre,
Semble se preparer à s'éloigner de nous :
Que n'entreprendra point son amour en couroux ?
Elle ira publier la honte de mon frere :
Quels seront ses transports, & que dira mon pere ?

ERINICE.

Je le voi. Je crains trop de m'offrir à ses yeux ;
Precipitons mes pas, pour sortir de ces lieux.
Qu'il ignore ma peine, & ma crainte mortelle.

SCENE III.

ARSACE, ERINICE, ARTABAN.

ARSACE.

MA fille, où courez-vous ? Mais en vain je l'appelle.
Quel desordre en ces lieux fait mépriser mes loix ?
Artaban, demeurez, reconnoissez ma voix.
Quel malheur inconnu, quelle horreur imprevûë,

Quel trouble, quel effroi frappe par tout ma vûë ?
De ma rencontre ici vous-même épouvanté,
Mon fils, de quelle crainte êtes-vous agité ?
Les yeux noyez de pleurs j'ai vû fuir Erinice,
Elle a vû Tiridate ; auroit-il l'injuſtice,
Haïſſant ſon Amant, de la haïr auſſi ?
Vous le ſçavez, parlez, j'en veux être éclairci.

ARTABAN.

Eh, plût au Ciel, Seigneur, qu'il haït Erinice !
Mais s'il faut qu'à vos yeux ſon deſſein s'éclairciſſe,
Cherchez d'autres que moi pour vous en informer ;
C'eſt à moi de le plaindre, & non de l'opprimer.

ARSACE.

Que s'eſt-il donc paſſé, que vous n'oſiez me dire ?
D'où vient que de ma Cour Taleſtris ſe retire ?
Le Prince l'a trahie, il n'en faut point douter ;
Tout aide à m'en convaincre, & rien à me flater.
Mais, Dieux ! à ſon amour quel autre objet l'enleve ?
Une ſoudaine horreur dans mon ame s'éleve.
De ce Prince inquiet les mortelles douleurs ;
Son étude à cacher ſon trouble & ſes malheurs ;
Pour l'Amant de ſa ſœur ſa haine inexorable ;
Sa langueur, tout fait naître un ſoupçon qui m'accable.
Mon aveuglement cede à de triſtes clartez.
Que je crains d'entrevoir d'horribles veritez !
Plût au Ciel, dites-vous, qu'il haït Erinice ?

ARTABAN.

Ne cherchez point vous-même à vous faire un ſupplice,
En voulant penetrer, Seigneur, dans des ſecrets
Qui ne vous offriront que d'odieux objets.
La crainte d'attirer votre juſte colere,
Aux termes du devoir ramenera mon frere ;

Laissez agir sur lui la raison & le tems.

ARSACE.

Ah ! vous m'en dites trop, mon fils, je vous entens.
Ainsi d'un crime affreux Tiridate est coupable,
D'un opprobre éternel Tiridate m'accable.
Mais de tout mon pouvoir j'armerai mon courroux,
Pour effacer l'affront dont il nous charge tous.
Bien-tôt.... Talestris vient. Qu'on cherche aussi ma fille;
Que ma justice éclate aux yeux de ma famille.

SCENE IV.

ARSACE, ARTABAN, TALESTRIS, BARSINE.

ARSACE.

MAdame, venez-vous d'un pere malheureux,
Ou plaindre, ou rendre encor le sort plus rigoureux ?
Venez-vous contre un fils me demander vengeance ?
J'en atteste le Ciel, & les Dieux qu'il offence;
Vous l'obtiendrez. Heureux, si je puis en effet
Rendre la peine égale à l'horreur du forfait !
Je ne suis plus son pere.

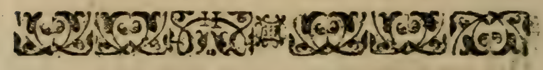
TALESTRIS.

Et moi, desesperée,
De ses malheurs, des miens, des vôtres penetrée,
Je suis toujours pour lui ce que je fus jadis,
Quand mes vœux se bornoient à l'hymen de ce fils.
Je le trouve toujours, Seigneur, malgré son crime,
Digne de ma pitié, digne de mon estime;

Je ne l'accuſe point d'avoir trahi ſa foi,
D'avoir feint un amour qu'il n'eût jamais pour moi :
Un trop noir aſcendant tyranniſoit ſon ame ;
Il brûloit malgré lui d'une funeſte flâme,
Que les Dieux irritez allumoient dans ſon cœur,
Et dont malgré leur haine, il fut long-tems vainqueur.
Souffrez que je le voye ; & s'il faut qu'il periſſe,
Qu'il connoiſſe du moins que je lui rends juſtice ;
Que ſans lui reprocher les pleurs que je répans,
Contre un Pere irrité ſeule je le deffends,
Et m'apprête à mourir fidelle à ſa memoire,
Si tout mon ſang versé peut lui rendre ſa gloire.

ARSACE.

Ah ! que tant de vertus me font encor haïr
Le malheureux, l'ingrat, qui vous a pû trahir !
Madame, vos bontez ſi mal recompenſées
Jamais de mon eſprit ne ſeront effacées.



SCENE V.

ARSACE, ARTABAN, TALESTRIS, ERINICE, BARSINE, ORASIE.

ERINICE.

Vos ordres abſolus m'appellent en ces lieux,
J'obéïs. Mais plûtôt chaſſez-moi de vos yeux,
Seigneur, & que les miens de tant de maux coupables,
Ne rencontrent jamais vos regards redoutables :
Un éternel exil eſt tout ce que j'attens.

ARSACE.

Ah ! loin de vous bannir, ma fille, je prétens
Couronner vos vertus aux yeux de Tiridate ;
Je veux qu'il ſoit témoin du bonheur d'Abradate,
Mitrane.....

SCENE VI.

ARSACE, ARTABAN, TALESTRIS, MITRANE, BARSINE, ORASIE.

ARSACE.

MAis ces pleurs dont vos yeux ſont remplis,
Ne doivent point couler pour un indigne fils.

MITRANE.

Vous-même ne pourriez refuſer de le plaindre,
Si vous ſçaviez, Seigneur, tout ce qu'il nous fait craindre ;
Si de ſon repentir vous voyiez les tranſports,
Et le terrible état où l'ont mis ſes remords.

ARSACE.

Que voulez-vous me dire, & que fait Tiridate ?

MITRANE.

Je l'ai laiſſé, Seigneur, gardé par Abradate,
Qui lui rend tous les ſoins d'une tendre amitié.
Soit grandeur d'ame en lui, ſoit devoir, ſoit pitié,
Plus que vous, à ſa vûë accablé de triſteſſe,
Ce Prince genereux dans ſon ſort s'intereſſe.

ARTABAN.

Ah, frere infortuné !

TALESTRIS.

Que faut-il juſtes Dieux ?

MITRANE.

Je l'ai ſuivi tantôt, au ſortir de ces lieux.
D'abord s'enfermant ſeul, il ſe chache à ma vûë.
J'approche malgré lui : Ta preſence me tuë ;
Laiſſe-moi, m'a-t'il dit ; pourquoi me venir voir ?
J'ai brûlé, j'ai parlé, j'ai trahi mon devoir ;
J'ai ſacrifié tout à ma honteuſe flâme,
Aux noirs égaremens, aux tranſports de mon ame ;
Ma ſœur les a connus : Quels criminels jamais
Ont ſignalé leur nom par de plus grands forfaits ?
Ah ! pour renouveller les fureurs de Cambiſe,
Je n'avois qu'à pouſſer ma funeſte entrepriſe ;
Aprés avoir tenté de ſeduire ma ſœur,
Il ne me reſtoit plus qu'à lui percer le cœur.
A ces mots n'oſant plus ſoûtenir la lumiere,
Il détourne les yeux, & ferme la paupiere ;
Des reproches ſecrets que lui fait ſa vertu,
Son eſprit accablé, ſon corps même abbatu,
Il demeure immobile, il fremit, il s'égare ;
Une aveugle fureur de ſon ame s'empare.
Défiguré, ſaiſi d'un morne deſeſpoir,
Il releve ſur moi ſes regards ſans me voir ;
Il parle, & ne tient plus que des diſcours ſans ſuite,
Malgré ma réſiſtance il veut prendre la fuite
Cherchant ſans le trouver le chemin de ces lieux,
La terreur & la mort ſont peintes dans ſes yeux.;
J'ignore quels objets lui preſente ſon ame :
Mais il nomme Erinice, & vous auſſi, Madame.
Tout pleure, tout obſerve un ſilence profond ;
A ſes cris redoublez ce Palais ſeul répond ;
Enfin il ſent les coups d'un deſtin trop contraire,
Pour ne pas meriter la pitié de ſon Pere.

ARSACE.

Je voulois le punir, vous en êtes témoins ;
Le Ciel n'a pas daigné s'en remettre à mes ſoins,
Je le vois : toutefois ſi le crime eſt horrible,

Que la punition, juſtes Dieux, eſt terrible !
Mais il vient. Sa fureur ſemble l'avoir quitté.

SCENE DERNIERE.

ARSACE, TIRIDATE, ABRADATE, ARTABAN, ERINICE, TALESTRIS, MITRANE, TIMAGENE, Suite.

TIRIDATE.

OU ſuis-je ? quel ſpectacle ici m'eſt preſenté,
Artaban, Taleſtris, Erinice, mon Pere !
Que leur dirai-je ? O Ciel ! je ne puis que me taire.

TALESTRIS.

Que cet objet m'afflige, & m'inſpire d'effroi !
Dans quel état, Seigneur, vous montrez-vous au Roi ?

TIRIDATE.

Eh, Madame, quel ſoin prenez-vous d'un coupable ?
Seigneur, je n'attens point qu'un regard favorable
Tombe encor par pitié ſur un indigne fils.
Mes crimes ont été trop long-tems impunis ;
Vangez-vous.

ARSACE.

Ah, mon fils !

TIRIDATE.

Helas ! le ſuis-je encore ?
Mon amour, ma fureur, mon nom vous deshonore.

ARSACE.

Mon fils, ton repentir vient de me rendre à toi.
Mais il ne détruit pas l'horreur que j'ai pour moi.
O souvenir fatal !

TALESTRIS.

Eloignez-en l'image.

TIRIDATE.

Ses traits toujours presens, accablent mon courage.
Mes forfaits, mes malheurs, mes noirs égaremens,
Tout se montre à mes yeux dans ces affreux momens.
Je perds tout en un jour, Dieux, par votre colère,
L'estime des Mortels, l'amitié de mon pere,
Ma gloire, ma raison, & même ma fureur,
Qui de mon sort cruel me déroboit l'horreur.

ARTABAN.

Oubliez vos malheurs, & vos erreurs passées,
Que déja vos remords n'ont que trop effacées.

TIRIDATE.

Ah, mon frere ! la mort les effacera mieux :
Je la sens qui s'approche, & j'en rends grace aux Dieux.

TALESTRIS.

Non, vivez pour regner.

ARSACE.

C'est moi qui t'en convie,
Mon fils.

TIRIDATE.

Je n'ai, Seigneur, plus de part à la vie.

MITRANE.

Quoi donc....

TIRIDATE.

Dans les momens que j'ai passé sans toi
Par un heureux poison j'ai disposé de moi ;
Il agit maintenant.

TALESTRIS.

Ah Seigneur !

ARTABAN.

O mon frere !

Helas ! qu'avez-vous fait ?

TIRIDATE.

Ce que je dèvois faire.

Perdu, deſeſperé, honteux de mes fureurs,
La Mort ſeule pouvoit me ſecourir ; je meurs.
Indigne de vos vœux dans mon deſtin funeſte,
Madame, de mes jours j'ai dû trancher le reſte.
Mon frere plus heureux, & plus digne de vous,
En aſſurant la paix, deviendra votre époux.
Oüi, Prince, c'eſt à vous de conſoler mon pere ;
Mes crimes lui rendront ma perte moins amere.
Regnez. De vos exploits les Parthes amoureux,
Recevront avec joye un Roi ſi genereux.
Seul digne fils d'Arſace, il faut que ſon Empire
Soit le prix des vertus que ſon ſang vous inſpire.
Ma ſœur ; car étant prêt d'aller devant les Dieux,
J'oſe vous regarder, & ne crains plus vos yeux ;
Ne prononcez jamais le nom de Tiridate,
Oubliez-moi. Pour vous, genereux Abradate,
Joüiſſez d'un bonheur par ma mort affermi ;
Enfin, ſouvenez-vous que je meurs votre ami.

ABRADATE.

Ah, Seigneur ! je voudrois par tout mon ſang....

TIRIDATE.

Ce zele

Fait rougir un ami qui vous fut infidelle.
Je ne merite pas des ſoins ſi genereux.
Je meurs ; par mon trépas, vous vivrez tous heureux.
Conſervez ſeulement une indigne memoire
D'un Prince infortuné, qui s'immole à ſa gloire ;

Je n'exige plus rien. Cher Mitrane, aide-moi;
Dans mes derniers momens, je ne veux voir que toi.

ARSACE.

Ah Dieux !

ARTABAN.

Que je le plains !

TALESTRIS.

Que sa perte m'accable !

ABRADATE.

Quel bonheur à ce prix peut nous être agreable ?

FIN.

LE JALOUX DÉSABUSÉ.

COMEDIE.

ACTEURS.

DORANTE, Mari de Celie.

CELIE, Femme de Dorante.

JULIE, Sœur de Dorante.

CLITANDRE, Cousin de Celie, & Amant de Julie.

ERASTE, Ami de Dorante & de Clitandre.

DUBOIS, Secretaire de Dorante.

JUSTINE, Suivante de Celie.

BABET, Suivante de Julie.

CHAMPAGNE, Valet de Clitandre.

La Scene est à Paris, dans la maison de Dorante.



LE JALOUX DÉSABUSÉ

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

JUSTINE, BABET.

JUSTINE.



Vous voilà donc venuë ? Approchez ; il est tems.
Que vous preniez de moi des avis importans.

BABET.

Vrayment c'est une grace, où je n'osois prétendre !

JUSTINE.

Fort bien : mais avant tout commencez par m'apprendre
Votre âge & votre nom.

BABET.

Volontiers, j'y consens.
L'on m'appelle Babet. J'aurai bien-tôt vingt ans.

JUSTINE.

Ah quel âge charmant! Quel pays est le vôtre?

BABET.

Paris : & vous & moi n'en connoissons point d'autre.
Par un heureux destin je viens servir ici.

JUSTINE.

Connoissez-vous le train de cette maison-ci?
De quel air on y vit, & quel homme est Dorante?

BABET.

Je sçai qu'il a du moins vingt mil écus de rente,
Qu'il est homme de robe.

JUSTINE.

Et sur ce fondement
Peut-être pensez-vous qu'il vit obscurément?
Et que de ses pareils l'austere œconomie,
Exerce incessamment toute sa prud'hommie,
Qu'il excelle dans l'art de vivre à peu de frais,
Qu'avec le jour naissant il s'enferme au Palais,
Qu'à ce triste devoir son ame est asservie,
Et qu'à l'amour du bien, il immole sa vie?
Point du tout. C'est un homme amoureux du plaisir,
Ennemi du travail, toujours plein de loisir,
Méprisant ses égaux, & depuis son enfance,
Nourri dans le repos, dans la magnificence,
Cherchant les Courtisans & les gens du bel air,
Imitant leur exemple, & les traitant de pair.
Il chasse, il court le Cerf, est homme de campagne,

Aime le jeu, la table & le vin de Champagne ;
Decide & parle haut parmi les beaux esprits,
Impose, plaît, commande aux belles de Paris,
D'habits tout galonnez remplit sa garderobe,
Et n'a rien en un mot du mêtier que la robe.

BABET.

Qu'il porte rarement.

JUSTINE.

On ne le peut pas moins.
Pour sa femme Celie, à qui je rends mes soins....

BABET.

Eh bien ?

JUSTINE.

Ses ennemis disent qu'elle est coquette,
Que toujours ses regards tentent quelque défaite.
Cependant ils ont tort : Mais elle ne hait pas
La loüange & l'encens qu'on donne à ses appas ;
Elle s'en applaudit dans le fond de son ame ;
Elle a de la vertu, mais elle est belle & femme,
Elle aime à plaisanter, à sourire en passant,
Elle a l'accüeil flateur, le coup d'œil caressant,
Et croit, lorsque le cœur est en effet fidele,
Qu'un souris, qu'un regard n'est qu'une bagatelle.

BABET.

Une femme ainsi faite est un terrible écüeil.

JUSTINE.

Ah que souvent Celie a confondu l'orgueïl
De ces Héros d'amour remplis de confiance !
J'en ai vû qui flattez d'une ferme esperance
De trouver ce moment qui couronne l'amour,
Furent après six mois comme le premier jour.

BABET.

J'en suis persuadée : Et la sœur de Dorante
Julie, à qui le sort me donne pour suivante,
Quel est son caractere ?

JUSTINE.

Elle a de la douceur,

Des appas.

BABET.

Croyez-vous qu'elle ait donné son cœur ?
Qu'elle aime ?

JUSTINE

En arrivant c'est vouloir trop apprendre.
Dame !

BABET.

Beaucoup de gens m'ont parlé de Clitandre.

JUSTINE.

Qu'est-ce qu'on vous a dit ?

BABET.

Qu'il frequentoit ceans,
Et que Julie & lui s'aiment depuis deux ans.

JUSTINE.

Mes yeux n'ont point encor découvert ce mystere.

BABET.

Ne vous deffendez pas, & soyez plus sincere.
Prétendez-vous cacher leur amour à ma foi ?
Dès ce jour l'un & l'autre auront besoin de moi.

JUSTINE.

Ah vous n'en êtes pas à votre apprentissage !

BABET.

J'espere par vos soins d'en sçavoir davantage.

JUSTINE.

Vous n'en sçavez que trop : mais croyez neanmoins
Que Clitandre en effet est digne de vos soins,
Qu'il est doux, obligeant, genereux, magnifique.

BABET.

J'entens. Eloquemment votre éloge s'explique.

JUSTINE.

Eraste son ami, qui suit toujours ses pas,
Merite aussi qu'on l'aime & qu'on en fasse cas.
Quand vous les aurez vûs, ils vous plairont sans doute :
Mais voici le grand point. Vous révez ?

BABET.

Non. J'écoute.

JUSTINE.

Si Dorante jamais va vous interroger ;
Si de gré, si par force il veut vous engager
A lui développer les secrets de Madame,
A veiller sur les pas de sa sœur, de sa femme,
Gardez-vous bien surtout.....

BABET.

Vaine précaution !
Le mesonge est vertu dans cette occasion.
Qui ne sçait quel parti doit prendre une suivante,
Dont le premier devoir est d'être confidente ?
Ce seroit dans Paris un monstre à faire peur,
Qu'une qui trahiroit Madame pour Monsieur.

JUSTINE.

Pardonnez si j'ai fait un discours inutile ;
A vous voir j'ai bien crû que vous étiez habile ;
Mais je ne pensois pas que ce fût à ce point ;
Vous répondez à tout, & ne balancez point ;
Mais il est tard : allez trouver votre Maîtresse,
Et pour la bien coëffer, redoublez votre adresse.

BABET.

J'y vais.

SCENE II.

JUSTINE *seule.*

Quelle rusée ! ô siecle ! ô tems ! ô mœurs !
Tremblez hommes, tremblez, j'approuve vos terreurs ;
La femme la plus simple a l'art de vous surprendre,

Et toujours ... Mais voici le valet de Clitandre.

SCENE III.

JUSTINE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Bon jour Justine.

JUSTINE.

Eh bien Champagne, que dit-on ?
Ton Maître est-il content de notre invention ?
En attend-il l'effet que j'ose m'en promettre ?

CHAMPAGNE.

Je ne sçai. Tu pourras l'apprendre par la Lettre
Qu'il écrit à Julie. Est-il jour là-dedans ?

JUSTINE.

Non.

CHAMPAGNE *lui donnant la Lettre.*

Tiens, tu la rendras quand il en sera tems.
A ne te point mentir cet amour de mon Maître,
Tous ses soins empressez ...

JUSTINE.

Te fatiguent peut-être ?

CHAMPAGNE.

Tu l'as dit. Est-il rien de plus triste en effet ?
Toujours sans aucun fruit filer l'amour parfait.

JUSTINE.

Julie aime Clitandre, & d'un ardeur fidelle.

CHAMPAGNE.

Eh morbleu, s'il est vrai, que ne l'épouse-t'elle ?

JUSTINE.

Tu parles comme un sot.

CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Grand merci. Mais pourquoi
Le fait-elle languir sans lui donner sa foi ?

JUSTINE.

Ignores-tu qu'il faut que son frere y consente ?

CHAMPAGNE.

Elle ne fera rien sans l'avis de Dorante ;
Je la garantie fille encore à soixante ans.

JUSTINE.

D'où vient ?

CHAMPAGNE.

Donnera-t'il quatre cent mille francs ?
On garde avec plaisir une pareille somme.
S'en dépoüillera-t'il en faveur d'un autre homme?
S'il en est comme l'on dit le juste possesseur
Jusqu'au jour où l'hymen engagera sa sœur.

JUSTINE.

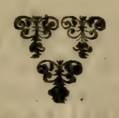
Telle fut à la mort la volonté du pere.

CHAMPAGNE.

Ce pere en sentimens ne se connoissoit guere,
S'il crut que l'interêt cedant à l'amitié,
Dorante de ses biens quitteroit la moitié.

JUSTINE.

Sans doute à l'y forçer nous aurons de la peine.
Mais ai-je encor formé quelque entreprise vaine ?
Grace au Ciel mes projets ont toujours réüssi ;
Et j'aurai le plaisir d'achever celui ci.
Oüi, j'ai juré d'unir Clitandre avec Julie ;
J'ai le secours d'Eraste, & celui de Celie.
Je tiendrai ma parole, ou bien je perirai.



SCENE IV.

JUSTINE, CHAMPAGNE, DUBOIS.

DUBOIS *dans sa coulisse.*

QUand Monsieur sera prêt je vous avertirai :
Voilà pour vous servir tout ce que je puis faire.

CHAMPAGNE.

Avec qui parlez-vous, Monsieur le Secretaire ?

DUBOIS.

Avec un bon Normand qu'on met au desespoir.
Il poursuit un Arrêt qu'il ne sçauroit avoir.
J'ai honte en verité de le voir tant remettre.

JUSTINE *à Champagne bas.*

Songe à l'entretenir. Je vais rendre ta Lettre,
Et chercher la réponse.

SCENE V.

DUBOIS, CHAMPAGNE.

DUBOIS.

A Ce qui me paroît,
Tu t'introduis ceans par un fort bon endroit.
Franc Messager d'amour tu prétends....

CHAMPAGNE.

Qu'est-ce à dire ?

DUBOIS.

Les gens de ton métier craignent peu la ſatire :
Ils vantent leur talens au lieu de les cacher.
Va, ne te fâche point.

CHAMPAGNE.

Eh pourquoi me fâcher ?
Ma foi, Monſieur Dubois, mon métier vaut le vôtre.

DUBOIS.

Temeraire, oſes-tu comparer l'un à l'autre ?

CHAMPAGNE.

Je gagne plus que vous, j'en ſuis sûr.

DUBOIS.

Je le croi.
Un Manœvre à preſent doit gagner plus que moi.

CHAMPAGNE.

D'où vient ?

DUBOIS.

Notre Patron morbleu ne veut rien faire.
J'attends depuis un an qu'il rapporte une affaire.
Je ne puis l'obtenir.

CHAMPAGNE.

Le travail lui fait peur ?

DUBOIS.

Non, non, je l'ai gueri de la commune erreur.
Je lui dis chaque jour : Si vous vouliez me croire,
Que vous auriez, Monſieur, & de biens & de gloire !
Sans peine, ſans travail, ſans incommodité,
Que vous ſeriez bientôt un Juge redouté !
Perdez votre air de Cour, quittez ces cotteries,
Où l'on ne penſe rien que des badineries.
Un air plus ſérieux convient à votre état,
La mine fait ſouvent le quart d'un Magiſtrat.
Reformez votre habit, rendez-le plus modeſte ;
Soyez fier, grave, dur, & je réponds du reſte.
De la main du Greffier je prendrai les procez ;

Je m'en inſtruirai ſeul, j'en ferai les extraits,
J'aurai le ſoin ſur tout de vous les bien écrire ;
Et vous ne prendrez, vous, que celui de les lire ;
Je ne vous trompe point. Regardez Ariſton,
On l'eſtime par tout comme un autre Caton.
La Province le craint ; la Cour le conſidere ;
Cependant ſon merite eſt dans ſon Secretaire.

CHAMPAGNE.

Que dit-il à cela ?

DUBOIS.

Rien. Il a trop de tort.

CHAMPAGNE.

Ma foi vous êtes mal, & je plains votre ſort.
Ah, ſi Monſieur ſon pere, helas ! vivoit encore,
Il l'accoûtumeroit au travail qu'il abhorre.
Que Dieu donne à ſon ame une éternelle paix.

CHAMPAGNE.

C'étoit donc un maître homme ?

DUBOIS.

Il ne dormoit jamais,
Soigneux, entreprenant, avide, infatigable.
Je doute que le Ciel en redonne un ſemblable.
Le Palais retentit encor de ſes exploits :
Il regagna le prix de ſa Charge en ſix mois.

CHAMPAGNE.

Diantre !

DUBOIS.

Auſſi laiſſa-t'il des richeſſes immenſes :
Et ſon fils les conſume en de foles dépenſes.
Helas ! ſi le bon homme eût prévû ce malheur,
Sur l'heure il ſeroit mort de rage & de douleur ;
Mais ainſi va le monde.

CHAMPAGNE.

Un jour viendra peut-être,
Où vous verrez ſon fils....

SCENE VI.

JUSTINE, DUBOIS, CHAMPAGNE.

JUSTINE *donnant un Billet à Champagne.*

ADieu, dis à ton maître,
Qu'on a de tous ces Vers vanté que le Sonnet,
Et qu'on seroit ravi de sçavoir qui l'a fait.

CHAMPAGNE.

Serviteur.

SCENE VII.

JUSTINE, DUBOIS.

DUBOIS.

LE détour merite qu'on le louë.
J'en attendois de vous un meilleur, je l'avouë.
C'étoit donc là des Vers? vous mocquez-vous de
moi?
Il faut ou plus d'esprit, ou plus de bonne foi.

JUSTINE *à part.*

Je voudrois bien gagner ce maudit Secretaire.

DUBOIS.

Que marmotez-vous-là, la belle?

JUSTINE *à part.*

Comment faire?

Secretaire, Greffier, Procureur, ni Sergent,
N'ont jamais pû, dit-on, tenir contre l'argent,
Seroit-il le premier ?

DUBOIS *à part.*

Fidelle à sa maîtresse,
Elle a crû m'abuser avec ce tour d'adresse.

JUSTINE *à part.*

Que rumine-t'il là ?

DUBOIS *à part.*

Ne pourrai-je jamais
Obtenir d'être admis dans leurs conseils secrets ?
Que lui dire ?

JUSTINE *à part.*

Je veux faire un coup de ma tête.

DUBOIS *à part.*

Je sens je ne sçai quoi qui m'étonne & m'arrête.

JUSTINE *à part.*

Tout coup vaille : parlons, je ne puis reculer.

DUBOIS *à part.*

Avançons : un grand cœur ne doit jamais trembler. * * *Chacun s'avance de son côté. Ils se rencontrent nez à nez.*

JUSTINE.

Hay, pardon.

DUBOIS.

De quel trouble êtes-vous donc pressée ?

JUSTINE.

Mais vous, sur quel objet portiez-vous la pensée?
Vous étiez en secret puissamment agité :
De grace contentez ma curiosité.

DUBOIS.

Je ne pensois qu'à vous.

JUSTINE.

A moi ?

DUBOIS.

Je vous le jure.

JUSTINE.

Je ne pensois qu'à vous aussi, je vous assûre.

DUBOIS.

Quelle rencontre !

JUSTINE.

Après quelque reflexion
Sur le malheur du monde & sa confusion :
Car vous devez sçavoir que j'excelle en morale,
Par quel ordre cruel, par quelle loi fatale,
Me disois-je à moi-même, est-il donc arrêté
Qu'on ne trouve par tout que contrarieté ?
Pourquoi des gens sensez que le destin assemble,
Ne s'accordent-ils pas pour vivre heureux ensemble ?

DUBOIS.

Je pensois justement ce que vous avez dit.

JUSTINE.

Par exemple ; Dubois, disois-je, a de l'esprit.
Tout le monde connoît ses talens, sa prudence.
S'il vouloit avec nous être d'intelligence,
Rien ne troubleroit plus nos innocens plaisirs,
Et l'on voudroit en vain contraindre nos desirs :
Cependant comme il est l'espion de Dorante,
Que nous craignons ses yeux, & sa langue piquante,
Qu'à nous garder de lui nous travaillons toujours,
Il empoisonne seul le bonheur de nos jours.

DUBOIS.

Et moi, je me disois, se peut-il que Justine,
Que l'on vante par tout, & que l'on croit si fine,
Juge assez mal des gens pour ne pas présumer,
Qu'un homme tel que moi ne doit point l'allarmer ?
Que mes soins, mes emplois, ma longue experience
M'ont acquis dans le monde assez de connoissance,
Pour m'avoir convaincu qu'il faut fermer les yeux,
Et tirer le rideau sur ce qu'on voit le mieux ;

Sur tout lors qu'il s'agit de la paix d'un ménage
Qu'on trouble sans retour par le plus foible ombrage ?
JUSTINE.
Il faut que je lui parle à ce Monsieur Dubois,
Et que je sçache au moins s'il entend le François,
Ai-je dit. Il se plaint qu'il demeure inutile,
Qu'il meurt dans le loisir d'une Charge sterile.
L'emploi de Secretaire est mince chez Monsieur,
Il ne tiendra qu'à lui d'en avoir un meilleur.
Je l'en revêtirai ; j'en répons sur mon ame ;
Il gagnera bien plus à l'être de Madame.
DUBOIS.
C'en est trop ai-je dit. Changeons notre destin.
Allons trouver Justine. Expliquons-nous enfin.
Faisons-lui concevoir qu'un homme de ma sorte
Sent toujours vers le bien une ardeur qui l'emporte :
Que pour en acquerir, & pour le contenter,
Il n'est aucun emploi qu'il ne veüille accepter :
Qu'en me formant le Ciel m'inspira cette envie,
Qui ne peut de mon cœur sortir qu'avec la vie.
JUSTINE.
Ainsi sans le sçavoir nous nous entretenions.
DUBOIS.
Et voyez cependant comment nous raisonnions.
JUSTINE.
On ne peut pas plus juste, & notre intelligence
Me donne desormais une entiere esperance.
Parle ; car entre nous il n'est plus de façons :
Monsieur soupçonne-t'il ce que nous lui brassons ?
Est-il content de moi, de sa sœur, de sa femme ?
Car tu n'ignores rien des secrets de son ame.
DUBOIS.
Oüi, toujours avec moi son cœur s'est épanché ;
Sur cet article seul il s'est encore caché,
Je ne sçai rien.

JUSTINE.

Bon, bon.

DUBOIS.

Non. La peste me tuë.
De quelques soins pourtant son ame est combattuë :
Car depuis quelques jours il fait de grands soupirs,
Et semble avoir perdu son goût pour les plaisirs :
Mais si le mal qu'il sent redouble ses atteintes,
Il me viendra bientôt faire entendre ses plaintes.
Je n'en sçaurois douter.

JUSTINE.

C'est là que je l'attends :
Et pour t'instruire à fonds de ce que je prétends ;
Il faut que dès l'instant sans aucun artifice,
De tout votre entretien, ton rapport m'éclaircisse ;
Que ce qu'il t'aura dit, je l'apprenne de toi.

DUBOIS.

Mais ne sçaurai-je pas pourquoi cela ?

JUSTINE.

Pourquoi ?
Pour choisir là-dessus la route qu'il faut prendre,
Dans le dessein d'unir Julie avec Clitandre,
Et d'obtenir l'aveu de Dorante.

DUBOIS.

Vrayment
Si tu crois les unir par son consentement,
Tu t'abuses : jamais il n'y voudront souscrire.

JUSTINE.

Promets-moi seulement de te laisser conduire :
Le reste me regarde. Adieu. Mais à propos
Il est bon de te dire encore quatre mots.
Clitandre au poids de l'or veut payer tes paroles,
Et les taxe, dit-il, à quatre cent pistoles.

DUBOIS.

C'est parler comme il faut.

JUSTINE.

Sur ce pied-là je croi
Que ſans trop me flater, je puis compter ſur toi.
Touche-là : jure-moi que tu ſeras fidelle.

DUBOIS.

Oüi, ma foi. Tu peux tout attendre de mon zele...

JUSTINE.

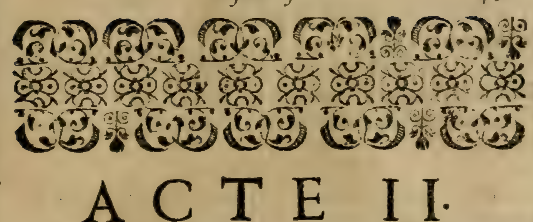
Va donc. De ton ſecours puiſſions-nous profiter !
Toutefois ſans frayeur je ne puis te quitter :
Je croi voir ſur ton front, quand je le conſidere,
D'un hardi ſcelerat le parfait caractere :
Doit-on croire aux ſermens d'un homme de Palais ?

DUBOIS.

Oüi, quand ce qu'il promet flatte ſes interêts.

Fin du premier Acte.



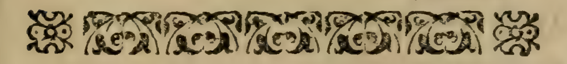


ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DUBOIS *seul.*

C'Est assez ce me senmble estimer mes paroles,
Que d'en fixer le prix à quatre cent pistoles.
Quel métier que celui de servir un amant
On a fort peu de peine & beaucoup d'agrément.
Que ne l'ai-je suivi dès ma tendre jeunesse ?
Je renonce au Palais, qui m'occupoit sans cesse;
Je ne veux de mes jours voir Greffe ni Procez.
Mais nos soins seront-ils suivis d'un bon succez ?
Le chagrin de Monsieur à toute heure s'augmente
Peut-être.....



SCENE II.

DORANTE, DUBOIS,

DORANTE *entre en rêvant profondément.*

Quel effort faudra-t'il que je tente ?

DUBOIS *à part.*

Je l'entens. Qu'a-t'il dit ? Qu'il paroît agité !

DORANTE *à part.*

Déplorable embarras ! fatale extrêmité !
Ciel : daigne me montrer ce qu'il faut que je faſſe.
Helas !

DUBOIS *à part.*

Qu'il vient de faire une étrange grimace !
Que l'état de ſon cœur eſt bien peint dans ſes yeux !
Il ne voit rien : il croit être ſeul en ces lieux.

DORANTE.

Il l'aperçoit.

Mais. . . . ah ! c'eſt toi Dubois.

DUBOIS.

Oüi Monſieur c'eſt moi-même
Qui ſens, je le vous jure une douleur extrême,
Quand je vous vois en proye à ces mortels ennuis.

DORANTE *à part.*

Dois-je lui confier le deſordre où je ſuis ?

DUBOIS.

Je n'oſe penetrer quel en eſt le myſtere.

DORANTE *à part.*

Oüi, parlons : mon tourment ſe redouble à le taire :
Il eſt prudent, diſcret, ferme en mes intêrets.

A Dubois.

Tu me crois donc en proye à des chagrins ſecrets ?

DUBOIS.

Voudriez-vous, Monſieur, diſſimuler encore ?

DORANTE.

Non : Et c'eſt dans mes maux tes conſeils que j'implore.
Mon Pere fit long-tems l'épreuve de ta foi ;
Et pour me conſoler je ne ſçache que toi.

DUBOIS *à part.*

Que diable eſt tout ceci ?

DORANTE.

Tu vois que ma tristesse
A changé mon humeur, & m'accable sans cesse:
Rien de ce que j'aimois ne flâte mes desirs;
Et le sort m'a donné pour finir mes plaisirs
Un bourreau de mes jours, un tyran de mon ame.

DUBOIS.

Quel est-il ce tyran, ou ce bourreau?

DORANTE.

Ma femme.

DUBOIS.

Votre femme, Monsieur?

DORANTE.

Tu n'en dois plus douter.
Elle me cause un mal que je ne puis dompter.
Je suis desesperé.

DUBOIS.

Vous est-elle odieuse?

DORANTE.

Ah plût au Ciel! Ma vie en seroit plus heureuse:
Mon cœur pour mon malheur s'en est laissé charmer;
Et je ne souffre, helas! que pour la trop aimer.

DUBOIS.

En seriez-vous jaloux?

DORANTE.

Jusqu'à la frenesie.

DUBOIS.

Vous, Monsieur, vous frappé de cette fantaisie?
Vous contre les jaloux declaré hautement?

DORANTE.

Et c'est de là que vient mon plus cruel tourment:
Quand j'entrai dans le monde, une pente fatale
M'entraîna dans le cours de la grande cabale;
Ceux qui la composoient m'instruisant tous les jours,
J'eus bientôt attrapé leurs airs & leurs discours.

J'occupai mon esprit de leurs vaines pensées,
Et blâmant du vieux tems les maximes sensées.
J'en plaisantois sans cesse, & traitois de bourgeois
Ceux qui suivoient encor les anciennes loix.
Quel est l'homme, disois-je, en faisant l'agréable,
Qui garde pour sa femme un amour veritable?
C'est aux petites gens à nourrir de tels feux.
Ah! si l'hymen jamais m'enchaîne de ses nœuds,
Loin que l'on me reproche une pareille flamme,
Que je voudrai de bien aux amans de ma femme!
Que ne croirai-je point devoir à leur amour,
S'ils peuvent loin de moi l'amuser tout le jour?

DUBOIS.

Et pourquoi teniez-vous cet imprudent langage?

DORANTE.

Morbleu, pour imiter les gens du haut étage,
De qui les sentimens ou faux ou trop outrez
De la droite raison sont toujours égarez.
Connu sur ce pied-là, pour plaire à ma famille,
Je m'engage; j'épouse une petite fille,
De qui l'air enfantin, & l'ingenuité
Ne prenoient sur mon cœur aucune autorité:
Je crus la voir toujours avec indifference:
Malheureux! de ses traits j'ignorois la puissance.
Sa beauté s'est accruë, & sa possession,
Loin de me dégoûter a fait ma passion.

DUBOIS.

Vous y voilà donc pris?

DORANTE.

Je n'ai connu ma flamme,
Qu'aux mouvemens jaloux qui déchirent mon ame:
De ce trouble secret je me suis allarmé,
Et j'ai douté long-tems que mon cœur fût charmé;
Mais enfin j'ai senti toute mon infortune.

Je crains tous mes amis: leur aspect m'importune.
Je n'aspirois jadis qu'à les avoir chez moi,
Leur presence aujourd'hui m'y donne de l'effroi.
Pourquoi faut-il aussi qu'un ridicule usage,
Souffre des Etrangers au milieu d'un ménage ?
Sages Italiens que vous avez raison !
Vingts faineans sans cesse assiegent ma maison;
Ils content devant moi des douceurs à Celie.
L'un dit qu'elle a bon air, l'autre qu'elle est polie.
Celui-ci, que ses yeux sont faits pour tout charmer,
Que sa grace jamais ne se peut exprimer :
Celui-là de ses dens vante l'ordre agréable.
Enfin tous à l'envi la trouvent adorable.
Et la fin d'un discours qui me perce le cœur,
Est toujours employée à loüer mon bonheur.

DUBOIS.

Il est vrai. C'est ainsi que la chose se passe.

DORANTE.

Ils portent bien plus loin leur indiscrete audace:
Ils viennent la chercher au sortit de son lit:
Chacun fait là briller ses soins & son esprit :
Ce ne sont que bons mots, que jeux, que raillerie,
Que signes, que coups d'œil, & que minauderies.
Ma femme reçoit tout d'un esprit fort humain,
Et je voi quelquefois qu'on lui baise la main.

DUBOIS.

On a tort.

DORANTE.

Cependant il faut que je l'endure,
Et le public rira si ma bouche en murmure,
Si je montre l'ennui que mon cœur en reçoit,
Les enfans dans Paris me montreront au doigt;
Et traité de bizarre & d'époux indocile,

Je ferai le sujet d'un heureux vaudeville.
Ah! François, qu'à bon droit les autresNations
Regardent en pitié toutes vos actions,
Et blâmant votre esprit de mode & de cabale,
Condamnent justement votre fausse morale;

DUBOIS.

Belle reflexion!

DORANTE.

Ce n'est pas encor tout.
Et l'on mettra bientôt ma patience à bout,
Si je ne vois cesser les manieres d'Eraste.
Il cajole Celie, & le fait avec faste:
Il veut que je le voye; il paroît l'affecter:
Elle flate ses vœux, loin de les rejetter.
Ils m'en ont convaincu. Dis-moi, que dois-je faire?
Parlerai-je à ma femme? ou faudra-t'il me taire?
Quand je veux avec elle entamer ce discours,
La honte que je sens m'en empêche toujours.
Je crains de lui montrer jusqu'où va ma foiblesse;
J'en rougis.

DUBOIS.

Vous pensez avec delicatesse,
Et vous êtes, Monsieur, dans un étrange cas.

DORANTE.

Elle ira son chemin si je ne parle pas.

DUBOIS.

C'est sans difficulté.

DORANTE.

Si je parle au contraire,
Et que comme un mari ne persuade guere,
Mes leçons dans son cœur ne fassent aucun fruit,
A quelle extremité serai-je alors réduit?
De souffrir un mépris si cruel pour ma flâme?
Ou bien de maltraiter, ou de quitter ma femme?

DUBOIS.

J'y trouve comme vous un embarras égal.

Comment donc gouverner un semblable animal?
N'importe. Expliquez-vous, Monsieur, avec Celie.
La vertu dans son ame est si bien établie,
Je le dis sans vouloir vous faire un compliment,
Que vous n'en recevrez que du contentement:
On obtient quelquefois plus qu'on n'ose prétendre;
Et pour gagner sa cause, il faut la faire entendre.

DORANTE.

Oüi. Je veux m'éclaircir avec elle aujourd'hui:
C'est cacher trop long-tems ma peine & mon ennui.
C'est ici qu'elle vient sortant de sa toilette.
Donne à notre entretien la fin que je souhaite,
O Ciel! j'entends du bruit, je la vois, laisse-nous.

SCENE III.

DORANTE, CELIE.

DORANTE *à part.*

QUi ne seroit trompé par ce maintien si doux?
Croiroit-on à la voir avec cet air modeste
Qu'au repos de mes jours elle fût si funeste?
Cependant Dieu le sçait: mais par où commencer?
Je tremble....

CELIE *à part.*

Mon abord semble l'embarasser.

DORANTE *à part.*

Qu'on épouſe de ſoins lorſqu'on prend une femme !

à Celie.

Pourſuivons toutefois. Allons, Bon jour Madame.

CELIE.

Bon jour Monſieur.

DORANTE *à part.*

Il faut lui cacher mon chagrin.

à Celie.

Vous vous êtes levée aujourd'hui bien matin.

CELIE.

Un moment après vous je me ſuis éveillée,
Et dans le même tems je me ſuis habillée.

DORANTE.

Alliez-vous ſortir ?

CELIE.

Non.

DORANTE.

Voudrez-vous donc ſouffrir
Que mon cœur à vos yeux oſe ſe découvrir ?
Que tous mes ſentimens puiſſent ici paraître :

CELIE.

En pouvez-vous douter ? n'êtes-vous pas le maître ?

DORANTE.

Pendant notre entretien ſouvenez-vous au moins,
Que vous êtes l'objet de mes plus tendres ſoins;
Que ſans ceſſe pour vous, je ſoûpire & je brûle.

CELIE *à part*

Quelle ſera la fin d'un pareille préambule ?

DORANTE.

Non, il n'eſt point d'époux qui juſques à ce jour,
Ait ſenti pour ſa femme un ſi parfait amour.

CELIE.

Je le crois. Je vous ſuis tout-à-fait obligée.

DORANTE.

Mais plus dans cet amour mon ame eſt engagée,
Plus elle eſt expoſée à de troubles ſecrets.
Quelquefois on ſe livre à d'éternels regrets,
Lorſqu'alterant la paix d'un heureux mariage,
à part.
On permet... Que je jouë un triſte perſonnage!

CELIE.

En verité, Monſieur, je ne vous entends point.

DORANTE.

Les gens les plus ſenſez s'abuſent ſur ce point:
On ſe laiſſe à la fin ſéduire à l'apparence,
Juſques à condamner la plus pure innocence.
Ainſi lorſqu'une femme a ſoin de ſon honneur,
C'eſt peu que ſa vertu réponde de ſon cœur;
Elle agit au dehors avec tant de ſageſſe,
Qu'elle n'y montre rien, dont le Public ſe bleſſe,
Et toujours attentive à ces ſoins importans,
Brave la calomnie, & les diſcours du tems.

CELIE.

Avec tous ces détours que voulez-vous me dire?

DORANTE.

Ce qu'un ardent amour me découvre & m'inſpire.
Vous êtes fort aimable, & je vois chaque jour
Mille gens empreſſez à vous faire la cour;
Ils ne vous quittent point; & leur galanterie,
Puiſqu'il faut m'expliquer paſſe la raillerie;
Toutes les libertez qu'ils prennent avec vous
Marquent....

CELIE *riant.*

Qu'il vous ſied mal de faire le jaloux?

DORANTE.

Comment?

CELIE *riant.*

Vous n'avez pas de grace à le parêtre.

DORANTE *au deſeſpoir.*

Quoi vous ne croyez pas?....

CELIE *riant.*

Non, cela ne peut-être.

DORANTE.

Mais je vous dis la pure verité.

CELIE *riant toujours.*

Vous avez trop de ſens ; j'ai trop peu de beauté.

DORANTE.

Je ne m'attendois pas à la plaiſanterie.
Morbleu, ç'en eſt aſſez pour me mettre en furie.
Madame on ne rit point ſur un pareil ſujet.

CELIE *avec fierté & en colere.*

Ah! c'eſt donc tout de bon. Cependant qu'ai-je fait ?
Qui cauſe, je vous prie, un ſoupçon qui m'offenſe ?
Voyons ?

DORANTE.

Ne ſçauriez-vous parler ſans violence ?
Car enfin mon deſſein n'eſt pas de vous fâcher.

CELIE.

Mais encor qu'eſt-ce donc qu'on me peut reprocher ?

DORANTE.

Les aſſiduitez d'Eraſte, de Clitandre.
De Cleon....

CELIE.

A vous ſeul vous devez vous en prendre.
Des trois les deux m'étoient tout à fait inconnus.
Et conduits par vous-même ils ſont ici venus.

DORANTE.

Il eſt vrai.

CELIE.

Pour Clitandre, il en veut à Julie,
Et le ſang, dont le nœud l'un & l'autre nous lie
Fait que dès le berceau nous nous aimons tous deux.

DORANTE.

Le cousin le plus proche est le plus dangereux.
En un mot leurs discours, leurs soins, & leurs manieres, [res.
Depuis un certain tems ne me conviennent gue-
Ils sont toujours ceans, vont vous voir dans le lit,
Est-ce entre-nous, Madame, ainsi qu'on se conduit?
Devriez-vous souffrir de semblables visites?

CELIE.

Mais vous, pensez-vous bien à ce que vous me dites?
Ne vous souvient-il plus avec quelle chaleur
A d'autres sentimens vous disposiez mon cœur?
Quand dans les premiers jours de notre mariage,
Je n'osois regarder vos amis au visage,
Et que pour éviter leur vûë & leurs discours,
Seule en mon cabinet je m'enfermois toujours?
Madame, disiez-vous, vivez d'autre maniere:
Vous êtes trop farouche, & trop particuliere:
Recevez autrement tous les gens que je voi,
Et n'effarouchez point ceux qui viennent chez moi,
Rendez à mes amis ma maison agréable;
Ou le sejour pour moi n'en est plus supportable.
En me parlant ainsi vous me les ameniez,
Jusqu'en mon cabinet vous les introduisiez.
Messieurs, ajoûtiez-vous, divertissez Madame,
Je sors, excusez-moi. Je vous laisse ma femme.
Sur cette confiance ils sont venus me voir.
J'ai fait ce que j'ai pû pour les bien recevoir;
Et pour vous obéir j'ai suivi vos maximes.
Si vous vous en plaignez Monsieur, ce sont vos crimes.

DORANTE *à part.*

Avec quelle froideur elle voit mon chagrin!

A Celie.

Madame j'avois tort ; je le ſçai ; mais enfin
En faut-il moins calmer la douleur qui me preſſe ?
Ecartez ces objets de qui l'aſpect me bleſſe.

CELIE.

Mariez votre ſœur : ç'en eſt un ſûr moyen :
Clitandre l'aime ; il a du merite & du bien.
Preſſez leur union. Bien-tôt cet hymenée
Diſperſera les gens, dont votre ame eſt gênée.
Julie eſt riche & belle, ils veulent l'épouſer.
Croyez-moi.

DORANTE.

Ce moyen ſe peut-il propoſer ?
Et ne voyez-vous pas par l'hymen de Julie
D'un fort gros revenu ma maiſon affoiblie ?
Differons ce malheur ; gagnons encor du tems.
Que je vous doive enfin le repos que j'attens :
Chaſſez ces étourdis qui....

CELIE.

Chaſſez-les vous-même.

DORANTE.

Moi ?

CELIE.

Sans doute. D'où vient cette ſurpriſe extrême ?

DORANTE.

Moi ? Je leur montrerois qu'ils m'ont rendu jaloux ?

CELIE.

Eh bien donc. J'aurai ſoin de leur parler pour vous.

DORANTE.

Je ne puis que loüer un ſi prompt ſacrifice.

CELIE.

Eh quoi, ne faut-il pas que je vous obéïſſe ?

DORANTE.

Oüi. Mais on ne fait pas toujours ce que l'on doit.

Rien ne vaut le plaisir que mon ame reçoit.
CELIE.
Non, non. Ne doutez point, que je ne vous deli- [vre
De tous ces importuns attachez à me suivre.
DORANTE.
Bon.
CELIE.
Je les instruirai de vos intentions.
DORANTE.
Comment ?
CELIE.
Ils apprendront vos resolutions.
Je leur declarerai quel est votre scrupule.
DORANTE.
Vous voulez me charger d'un pareil ridicule ?
C'est tout ce que je crains.
CELIE.
Comment faire autrement ?
DORANTE.
Prendre sur vous l'éclat de leur bannissement,
Les fuir, les dégoûter enfin sans me commettre.
CELIE.
Pour cela, c'est un point que je ne puis promettre.
DORANTE.
D'où vient ?
CELIE.
Je ne veux pas qu'on reproche à mon cœur
L'impertinent défaut d'une bizarre humeur :
Je ne veux point passer pour une extravagante :
J'estime ces Messieurs ; & j'en suis fort contente,
Leur entretien me plaît ; je les ai bien reçûs ;
Je ne me sçaurois pas dementir là-dessus.
DORANTE.
Vous ne le ferez point ?
CELIE.
Je vous le proteste.

DORANTE.

Madame....

CELIE.

Eh bien Monsieur?

DORANTE.

Voyez...

CELIE.

Je vois de reste.

Qu'est-ce?

DORANTE.

Ah! j'ai mal connu votre perfide cœur.
Morbleu!

CELIE.

C'est donc ainsi qu'on m'outrage, Monsieur?
Allez. Loin de me faire une pareille offence,
Ne devriez-vous pas loüer ma complaisance?
Mais malgré tout cela je ferai mon devoir:
Comptez que ces Messieurs ne viendront plus me voir.
Les voici. Je leur vais expliquer ce mystere,
Leur dire que vous seul...

DORANTE.

O Ciel! qu'allez-vous faire?
Madame, gardez-vous de leur parler de moi?

CELIE.

Non, ne m'arrêtez point: je le veux, je le doi.

DORANTE.

De mon ressentiment vous avez tout à craindre.
Si vous parlez.

CELIE *le regardant avec tendresse.*

Eh bien, il faut donc me contraindre.
Pour vous plaire, Monsieur, que ne ferois-je pas?

DORANTE *à part.*

La traîtresse!

SCENE V.

SCENE IV.

DORANTE, CELIE, ERASTE, CLITANDRE, JUSTINE.

ERASTE *embrassant Dorante.*

CHez toi nous courons à grands pas.
Notre ami, l'on ne peut en quelque part qu'on aille
Trouver pour le commerce un homme qui te vaille.
Clitandre te dira qu'hier en vingt endroits,
On loüa ta maison d'une commune voix.
Ce n'est qu'ici qu'on goûte un plaisir veritable.

CLITANDRE.

Il n'est point dans Paris de lieu plus agreable.

CELIE.

Vous nous flatez Messieurs.

CLITANDRE.

Non Madame.

ERASTE.

Pour moi
Quand je vous parle ainsi, c'est de fort bonne foi.

DORANTE.

Je vous suis obligé.

ERASTE *frappant sur l'épaule de Dorante.*

Notre ami, tu sçais vivre.
Dans le monde tu sçais le parti qu'il faut suivre.
Je viens de chez Damon.

CLITANDRE.

L'impertinent jaloux !

ERASTE.

J'ai manqué, je l'avouë, à me mettre en courroux :
Il ne sçauroit souffrir qu'on regarde sa femme :
Tous les soins qu'on lui rend, le percent jusqu'à l'ame.

JUSTINE.

Le fat !

ERASTE.

J'ai pris plaisir à le faire enrager.

JUSTINE.

Que c'est bien fait !

CELIE *regardant tendrement Dorante.*

Pourquoi ne le pas ménager ?
Il faut avoir pitié du mal qui le devore.

ERASTE.

Il faut, quand on le peut, le redoubler encore.
Je gage que Dorante est de mon sentiment.

Le tirant par le bras.

Parle. Ne doit-on pas le faire ?

DORANTE.

assurément....

A part.

Ciel !

CLITANDRE.

Un mari jaloux est une sotte bête.

DORANTE.

J'enrage !

ERASTE *riant.*

Lorsqu'il a ses visions en tête,
Et que l'on est témoin des chagrins qu'il ressent,
C'est de tous les objets le plus divertissant.

DORANTE *à part.*

Je creve.

CELIE *riant.*

Il est certain qu'il donne bien à rire.

DORANTE *à part.*

La coquine ! elle pense à mon secret martyre,
Et rit de tous les maux qu'elle me fait souffrir.

CELIE.

Mais, Eraste, un jaloux ne peut-il se guerir ?

ERASTE.

Oh non ; la jalousie est un mal incurable,
Et sans doute de tous le plus insupportable.

JUSTINE.

Que vous le peignez bien !

DORANTE *à part.*

Je n'y puis plus tenir.
Serviteur.

ERASTE.

Quoi tu sors ?

DORANTE.

Non. Je vais revenir.

SCENE V.

CELIE, ERASTE, CLITANDRE, JUSTINE.

ERASTE.

OU court-il ? que penser de cette promptitude ?

CLITANDRE.

Il m'a paru frappé de quelque inquietude.

JUSTINE.

Madame vous riez ?

CLITANDRE.

De grace expliquez-vous.

CELIE.

Enfin nous le tenons

ERASTE.

Comment!

CELIE.

Il eſt jaloux.
Bien loin de penetrer nos ſecrets artifices,
Il croit que tous vos ſoins ſont de vrais ſacrifices,
Qu'Eraſte, que Cleon m'aiment de bonne foi:
Tout ce qu'il voit enfin lui donne de l'effroi.
Il vient de me montrer les tranſports de ſon ame,
Ses ſoupçons, ſes terreurs, ſon trouble. . . .

JUSTINE.

Eh bien Madame?
Mes conſeils ſont-ils-bons? en doit-on faire cas?

CELIE.

Aſſûrement.

JUSTINE.

Allons. Ne nous relâchons pas.
Travaillons. Redoublons la ſoupçonneuſe crainte
Dont Monſieur votre époux a déja l'ame atteinte:
Qu'Eraſte ſur vos pas attaché chaque jour,
Lui faſſe voir pour vous un violent amour.
Paroiſſez avec lui toujours d'intelligence:
Employez de vos yeux l'éloquente ſcience.
Soutenez que tous ceux dont Dorante eſt jaloux
Viennent chercher ici ſa ſœur, & non pas vous;
Qu'elle ſeule eſt l'objet de leur galanterie;
Et que pour les chaſſer, il faut qu'il la marie.
Je garantis dans peu Clitandre ſatisfait.

CLITANDRE.

Oüi ſans doute; nos ſoins auront un prompt effet.
Madame, que j'aurai de graces à vous rendre!
Mon ſort eſt en vos mains, mon bonheur.

CELIE.

Mais Clitandre,
L'amitié que le ſang a formée entre nous
Me fait bien hazarder pour Julie & pour vous.
Car ſans être perfide enfin ni criminelle.
Je cauſe à mon époux une peine mortelle :
Me pardonnera-t'il ſon trouble, ſa douleur ?

JUSTINE.

N'eſt-il pas trop heureux de n'avoir que la peur?
Ah ! combien de maris de la plus haute claſſe,
Pour les mêmes terreurs voudroient être en ſa place !
Quelle ſera ſa joye au moment qu'il ſera
Hautement détrompé ſur les ſoupçons qu'il a ?
Enfin ne doit-on pas punir ſon avarice ?
Et de ſon procedé corriger l'injuſtice ?
Quand pour joüir d'un bien qui revient à ſa ſœur
Il empêche un hymen qui feroit ſon bonheur :

CELIE.

C'eſt trop.

CLITANDRE.

Trahirez-vous le beau feu qui me brûle ?
Et d'où peut aujourd'hui vous venir ce ſcrupule ?
Votre mere, & Damis l'oncle de votre époux,
Dans ce juſte deſſein ſont d'accord avec nous.
Tout parle en ma faveur, & tout contre Dorante.

CELIE.

Je crains de l'offenſer, mon devoir m'épouvante.
Je tremble à tout moment.

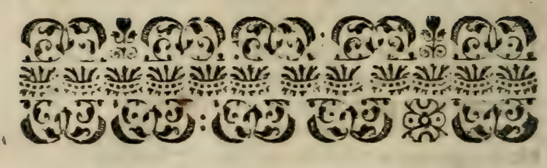
CLITANDRE.

Vous me déſeſperez :
Prenez pitié des maux qui me ſont preparez,
Madame, je mourrai ſi votre bonté ceſſe.

CELIE.

Eh bien juſqu'à la fin ſervons votre tendreſſe.
Allons trouver Julie, & lui faire ſçavoir
Que tout ſemble aujourd'hui repondre à notre eſpoir.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, JULIE, BABET.

CLITANDRE.

Enfin, belle Julie, un destin favorable
Se prepare à finir le tourment qui m'accable.
Pour calmer ses soupçons, pour nous écarter tous,
Dorante permettra que je sois votre époux.
Quels transports dans mon cœur l'esperance fait naître !
Je ne puis les regler.

JULIE.

Vous vous flatez peut-être.
L'interrêt pour mon frere est un motif puissant.

CTITANDRE.

Le soin de son repos est encor plus pressant.
Il ne soûtiendra point une si rude atteinte,
Madame, esperons tout.

JULIE.

L'amour cause ma crainte.
Pardonnez-la, Clitandre à mon cœur agité:
J'aime trop pour sentir quelque tranquillité.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je point après ce témoignage ?
A quels soins desormais ce doux aveu m'engage ?

JULIE.

Soyez tendre & constant : vous ne me devrez rien,
La constance & l'amour vous acquitteront bien.

BABET.

J'entens quelqu'un venir !

JULIE.

Seroit-ce point mon frere ?

BABET.

Je ne sçai.

JULIE.

Voyez donc.

BABET.

Non. C'est son Secretaire.

SCENE II.

JULIE, CLITANDRE, BABET, DUBOIS.

DUBOIS *à Clitandre.*

ELoignez-vous d'ici ; Monsieur vous surprendroit.
Il me suit, & viendra sans doute en cette endroit.
Il n'est pas à propos qu'il vous rencontre ensemble.

JULIE.

Allez donc.

SCENE III.

JULIE, BABET, DUBOIS.

DUBOIS.

JE commence assez bien ce me semble,
Et pour être aprentif au mêtier que je fais,
J'y suis grec, & rompu quasi comme au palais.

JULIE.

Vous nous servez fort bien.

DUBOIS.

Quand je vous rends service,
Je défends l'innocence, & soûtiens la justice;
Car enfin n'est-pas un énorme attentat,
De vous faire observer un triste celibat?

JULIE.

Vous êtes fou, je croi.

DUBOIS.

Je suis sage au contraire,
De vouloir vous venger de votre injuste frere.
Nous en aurons raison dans peu de tems, je croi.

JULIE.

Tout de bon?

DUBOIS.

J'en suis sûr: mais on vient. Laissez-moi.



SCENE IV.

DORANTE, DUBOIS.

DORANTE.

JE n'en puis plus. Je souffre une peine effroyable,
Dubois.

DUBOIS.

D'où venez-vous Monsieur ?

DORANTE.

Je sors de table,
Je viens de la quitter sans avoir rien mangé.

DUBOIS.

Vous trouveriez-vous mal ?

DORANTE.

Je suis pis qu'enragé.
Ma femme m'assassine, & met tout en usage,
Pour me faire crever de dépit & de rage.

DUBOIS.

Comment ?

DORANTE.

Je n'ai rien pû gagner sur son esprit :
Elle m'a chicané sur tout ce que j'ai dit ;
Et s'armant d'artifice, ou de plaisanterie,
N'a traité mes chagrins que de bizarrerie.

DUBOIS.

Diantre !

DORANTE

Notre entretien a très-mal réüssi.

DUBOIS.

Tant pis. Mais cependant que faire à tout ceci ?

DORANTE.

Que sçai-je ? Ma raison ne me sert plus de guide.
Non. Je ne vis jamais une ame plus perfide.
Pendant tout le dîner que n'a-t'elle point fait !
Jamais de faire éclat je n'eus tant de sujet.

DUBOIS.

A part. *A Dorante.*
Tant mieux. La perfidie est donc considerable ?

DORANTE.

Job se seroit donné cinquante fois au diable.
A moins que de le voir je n'aurois jamais cru,
Ni même imaginée ce qui m'en a paru.
Et c'est un de ces faits, dont la raison troublée

Pour en pouvoir douter, voudroit être aveuglée:
Tout ce qu'une coquette a jamais pratiqué,
Lorſqu'elle veut ſurprendre un cœur qu'elle a manqué.
Soins de plaire affectez, ſouris, agaſſeries,
Diſcours flatteurs, regards, geſtes & lorgneries,
Ma femme devant moi vient de le repeter,
Pour engager Eraſte, ou bien pour le flater.

DUBOIS.

Devant vous?

DORANTE.

A ma barbe avec une impudence
A laſſer d'un martyr toute la patience:
Moins timide qu'Eraſte, elle l'embarraſſoit,
Et je l'ai vû rougir quand elle le preſſoit.

DUBOIS.

Mais vous. Que faiſiez-vous pendant ce badinage?

DORANTE.

Je murmurois tout bas en dévorant ma rage.
Enfin puiſqu'avec toi je puis trancher le mot,
Je faiſois juſtement la figure d'un ſot.

DUBOIS.

Cela n'eſt pas plaiſant.

DORANTE.

J'en ſuis inconſolable.
J'ai manqué trente fois à renverſer la table,
Pour punir l'infidele, & pour me contenter,
S'il m'eût été permis de la bien ſouffleter,
Quelle eût été ma joye!

DUBOIS

Ah! c'en eſt trop.

DORANTE.

Ma bile
M'inſpiroit cet éclat flateur autant qu'utile.
Les mains me demangeoient: mais j'ai craint les brocards,
Qu'on m'auroit auſſitôt jetté de toutes parts,

Que vous êtes heureux vous ! en qui la nature
Agit sans aucun art & regne toute pure,
Qui bravant le public, & le qu'en dira-t'on,
Expliquez vos chagrins à bon coups de bâton,
Et que l'usage enfin sans crainte d'aucun blâme,
Autorisa toujours à battre votre femme.
Gens du peuple, artisans, portefaix & vilains,
Vous, de qui la vengeance est toujours dans vos mains.

DUBOIS.

Parlez-vous tout de bon ?

DORANTE.

Oüi, le Diable m'emporte :
On se soulage au moins en usant de la sorte.

DUBOIS.

Vous vous mocquez, je pense, avec de tels propos.

DORANTE.

Que ne puis-je à ce prix assûrer mon repos !
Mais que dois-je resoudre en cette état funeste ?
Prenons sans balancer le parti qui me reste.
Courons chez mon beaupere allons me plaindre à lui.

DUBOIS.

Et croyez-vous par-là soulager votre ennui ?
Ah ! gardez-vous surtout de vous plaindre à son pere
Des chagrins que vous cause une femme legere.
Il vous condamnera s'il est homme d'esprit ;
Et vous n'emporterez que honte & que dépit.
Que gagne Licidas en suivant cette route ?
Il soupire ; il se plaint ; personne ne l'écoute.
Il entend publier son histoire en cent lieux.
Que d'exemples enfin sont presens à vos yeux !
Acaste hautement dit sa femme infidelle :
Après ce grand éclat, il demeure avec elle :
Arcas fait le desordre, & passant plus avant,

Il menace la ſienne & l'enferme au Couvent ;
Mais bientôt à l'inſçû de toute ſa famille,
Il va pour la ravoir ſangloter à la grille.
D'abord elle reſiſte, & feint d'être en couroux ;
Elle ſe rend enfin aux pleurs de ſon époux,
Et rapporte chez lui pour vanger ſon abſence,
L'orgueïl, la tyrannie, & l'extrême licence.
Valere par la ſienne offenſé chaque jour,
Differe à la punir par un excès d'amour,
Et lorſqu'il ne peut plus ſoutenir ſa conduite,
La rend à ſes parens, & la reprend enſuite.
A ces pieges honteux il faut vous dérober,
Le plus ſage s'aveugle, & s'y laiſſe tomber.
Il n'eſt pour s'en parer qu'un moyen ſalutaire.

DORANTE.

Quel eſt-il ce moyen ?

DUBOIS.

Endurer & vous taire.

DORANTE.

Quoi ma femme aura droit de me faire enrager ?
Et je n'oſerai moi parler, ni me venger ?

DUBOIS.

De ſon ſexe, Monſieur, c'eſt le grand privilege.

DORANTE.

Je le caſſe morbleu. Sans cela que ferai-je ?
Entre ma femme & moi les droits ſeront égaux.

SCENE V.

CELIE, DORANTE, DUBOIS.

CELIE *d'un ton agreable.*

Voulez-vous bien Monſieur, me prêter vos chevaux ?

On vient de m'avertir qu'un des miens est malade,
Et je ne voudrois pas perdre la promenade :
On nous donne à Surêne un excellent soupé.

DUBOIS *à part.*

Ceci sera fort plaisant, ou je suis fort trompé...

CELIE.

Vous ne me dites rien ?

DORANTE.

Que pourrois-je vous dire
Dans la rage où je suis, perfide ?

CELIE.

Est-pour rire ?

DORANTE.

Non. C'est du meilleur sens dont je parlai jamais,
Je ne vous flate point. Craignez-moi desormais.
Vous perdez sans retour toute ma confiance.

CELIE.

Comment !

DORANTE.

N'attendez plus aucune complaisance.
Comme vous me forcez à vous mesestimer,
Je ferai mes efforts pour ne vous plus aimer.

CELIE.

A-t'il perdu l'esprit ?

DORANTE.

Je le perdis, Madame,
Lorsque je m'avisai de vous prendre pour femme ;
Lorsque je vous aimai.

CELIE.

Quels transports ! quel couroux !
Quels noms injurieux !

DORANTE.

Ils sont encore trop doux.
Plus mon amour pour vous avoit de violence,
Plus cet amour trahi m'excite à la vengeance.
Rendez grace aux égards qui peuvent m'arrêter

Quand mon reſſentiment eſt tout prêt d'éclater.
Sans cela....

CELIE.

Ciel! qu'entens-je ?

DORANTE.

Allez coquetre inſigne.
Ce que je viens de voir vous a renduë indigne
De l'eſtime & du cœur d'un mari tel que moi.
Vous aimez donc Eraſte, & me manquez de foi ?

CELIE.

Je l'aime, moi ?

DORANTE.

Comment voulez-vous que j'en doute ?
J'ai vû les ſoins honteux que cette ardeur vous coûte.
Ventrebleu ! que ne puis-je ?

CELIE.

Ah quel emportement !
Qu'on me donne un fauteüil Dubois, & promtement.
Je me meurs !

DUBOIS.

Moderez le trouble de votre ame.
Reprenez donc vos ſens. M'entendez-vous Madame ?
Helas que votre état m'inſpire de frayeur !
Elle ne répond point. Vous avez tort Monſieur.
à part
Fort bien. L'on ne peut mieux joüer ſon perſonnage.
Madame n'en peut plus & voilà votre ouvrage.

DORANTE.

Il eſt vrai, je l'avouë, & vois en ce moment
Les funeſtes effets de mon emportement :
Et quand je la regarde : Ah Dubois qu'elle eſt belle !
Je ſens que malgré moi mon cœur vole vers elle.

Madame ! ouvrez les yeux, & voyez votre époux
Soumis & repentant embrasser vos genoux.

CELIE *ouvrant les yeux, & les refermant aussi-tôt qu'elle voit Dorante.*

Ah quel objet ! faut-il revenir à la vie
Pour revoir l'ennemi qui me l'avoit ravie !

DORANTE *avec tendresse.*

Je suis votre ennemi ?

CELIE *avec dedain.*

De grace laissez moi.

DORANTE.

Ah ! ne m'imposez pas cette barbare loi.
Je n'y puis obéïr.

CELIE.

Que je suis malheureuse !
Qu'aux cœurs tels que le mien la honte est doureuse !

DORANTE.

Madame, au nom du ciel, moderez ce couroux ;
Voyez mon desespoir.

SCENE VI.

DORANTE, CELIE, DUBOIS, JUSTINE.

JUSTINE.

EH bien. Partirons-nous,
Madame ? profitez de la belle journée.
On vous attend. Mais Ciel ! que je suis étonnée !
Que dois-je présumer de ce silence affreux ?
Monsieur est interdit ? & vous pleurez tous deux.

CELIE.

Justine ?

JUSTINE.

Eh bien Madame ?

CELIE.

Ah que ne ſuis-je morte !
Avant que de me voir outrager de la ſorte !

JUSTINE.

Qu'avez-vous fait Monſieur, vous aurez tout gâté.

DORANTE.

Par un excès d'amour je me ſuis emporté.

JUSTINE.

Vous ?

DORANTE.

Je ne ſçaurois plus te cacher ma foibleſſe
Je ſuis plein de ſoupçons de crainte, & de tendreſſe,
J'ai pris dans ce deſordre un violent parti.

JUSTINE.

Ah Dubois !

DUBOIS.

Il eſt vrai. Monſieur s'eſt démenti :

CELIE.

Me menacer ! montrer une fureur extrême !
Contre moi la douceur & l'innocence même !

JUSTINE *à part.*

Gagnons ſa confiance ; excuſons ſes tranſports.
Vous devez pardonner, Madame, à ſes remords.
Il vous aime, une fois.

DORANTE.

Je l'adore.

JUSTINE.

Sa flâme
A produit contre vous ces troubles dans ſon ame.
Loin d'être injurieux, ils ne ſont qu'obligeans.

CELIE.

En uſe-t'on ainſi quand on aime les gens ?

JUSTINE.

Oüi. L'amour le plus tendre a ſouvent du caprice.

CELIE.

Le veritable amour abhore l'injuſtice.

JUSTINE.

Il faut plus d'indulgence entre gens mariez,
Madame, ou chaque jour vous vous étrangleriez.
C'eſt la premiere loi que le Contrat impoſe,
De ſçavoir tour à tour ſe paſſer quelque choſe.

DUBOIS.

C'eſt connoître le monde, & Juſtine a raiſon.

JUSTINE.

Ce n'eſt qu'ainſi qu'on met la paix dans la maiſon.
Autrement la Diſcorde y regne en ſouveraine.
On vient. Gardez tous deux que l'on ne vous ſurprenne.

SCENE VII.

DORANTE, CELIE, ERASTE, JUSTINE, DUBOIS.

ERASTE.

Madame tout eſt prêt.

CELIE.

Je ne veux plus ſortir.

ERASTE.

Vous plaiſantez ſans doute.

DORANTE.

Allez vous divertir,
Madame.

CELIE.

Vous ſçavez que je ſuis trop malade.

DORANTE.

C'eſt un remede ſûr qu'un tour de promenade.

CELIE.

Je n'en ai pas la force.

JUSTINE.

Elle vous reviendra.

A Dorante.

Elle fera, Monsieur, tout ce qu'il vous plaira.
J'en réponds.

CELIE.

Allons donc, il faut vous satisfaire.

ERASTE.

Veux-tu venir ?

DORANTE.

Moi ? non.

ERASTE.

As-tu quelqu'autre affaire ?

DORANTE *affectant un air gai.*

Peut-être.

CELIE.

Il trouve ailleurs des plaisirs plus touchans.
Il nous méprise.

DORANTE.

à part. *à Celie.*

O Ciel ! Chacun cherche ses gens,
Madame. Vous allez où vous serez contente.
Et moi de même.

CELIE.

Adieu Monsieur.

ERASTE.

Adieu Dorante.

DORANTE.

Adieu.

SCENE VIII.

DORANTE, JUSTINE, DUBOIS.

DORANTE *à part.*

QUe de contrainte & d'affectation!
Qu'il est dur de forcer son inclination!
Je feins de plaisanter quand j'enrage dans l'ame,
Et je crains de déplaire à l'amant de ma femme:
C'en est trop, & s'il faut livrer tant de combats,
Je sens bien que mon cœur n'y resistera pas.

DUBOIS.

Vous suivrai-je Monsieur?

DORANTE.

Non.

SCENE IX.

DUBOIS, JUSTINE.

JUSTINE *regardant Dorante qui fuit.*

JE ne sçai que dire.
Est-ce ce bon esprit que tout le monde admire?
Ce tranquille mari? ce plaisant dangereux?
Qu'un galant homme est sot quand il est amou-
Comme nous le menons! [reux!

DUBOIS.

Il n'en peut plus. Je gage.

JUSTINE.

N'as tu pas vû ſon trouble écrit ſur ſon viſage?
Sa raiſon va ceder à ſon premier tranſport.
Encore un nonveau trait, & le bon-homme eſt mort.

DUBOIS.

Je lui veux, comme on dit, donner le coup de grace.

JUSTINE.

Donne. Par quelque main que la choſe ſe faſſe,
Il n'importe. Achevons de lui percer le cœur;
Et nous le contraindrons à marier ſa ſœur.

Fin du troiſiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORANTE *seul.*

JE sens quoique je fasse, une peine secrete.
Malgré tous mes efforts, mon ame est inquiete,
De mes tristes soupçons sans relâche agité,
Je voudrois de mon sort sçavoir la verité.
Je la cherche, & la crains. Cependant il n'importe,
L'ardeur de m'éclaircir est toujours la plus forte.
J'attens ici Babet, à qui je veux parler,
Elle me paroît propre à me tout réveler:
Elle est jeune, sans art, & sans expérience.
Par elle j'apprendrai...., La voici qui s'avance.



SCENE II.

DORANTE, BABET.

BABET *à part.*

JE vais le regaler d'un plat de mon métier,
Et comme un ennemi le traiter sans quartier.

Il se repentira de l'essai qu'il veut faire.

DORANTE *à part.*

Ne vaudroit-il pas mieux ignorer ce mystere ?
Non. Cela ne se peut.

BABET.

Que vous plaît-il Monsieur ?

DORANTE.

Babet, je suis ravi que vous serviez ma sœur.
J'ai toujours protegé toute votre famille,
Et vous êtes dit-on, une fort bonne fille ;
Sage, de bonnes mœurs, & d'un esprit fort doux;
Aussi je veux bientôt faire beaucoup pour vous :
Et sans vous laisser perdre un jour d'un si bel âge,
Fixer votre bonheur par un bon mariage.

BABET.

Vous vous mocquez Monsieur. Cela n'est pas pressé.

DORANTE,

Un pareil jour jamais ne fut trop avancé.

BABET.

Vous pouvez de ce soin vous épargner la peine.

DORANTE.

Suffit. D'où venez-vous de souper ?

BABET.

De Surêne.

DORANTE.

S'est-on bien diverti ?

BABET.

Fort bien assurément.

DORANTE.

Et l'on s'est promené long tems apparemment ?

BABET.

Oüi, fort long-tems.

DORANTE.

Clitandre entretenoit Julie?

BABET.

Toujours. Tandis qu'Eraste étoit avec Celie.

DORANTE *à part.*

Hai !

BABET.

Nous les avons vûs marcher de tous côtez.
Ensuite dans le bois ils se sont écartez.
Nous n'avons point oüi ce qu'ils pouvoient se dire,
Mais presqu'à tous momens nous les entendions rire.

DORANTE *à part.*

J'enrage ; je l'avouë.

BABET.

Enfin on a servi.
Chacun pour se placer s'empressoit à l'envi.
Tous vouloient être assis à côté de Madame.

DORANTE.

C'étoit beaucoup d'honneur qu'ils faisoient à ma femme.

BABET.

Elle, sans s'émouvoir, suivant toujours son train,
A pris obligeamment Eraste par la main,
Et l'a mis auprès d'elle.

DORANTE *à part.*

Ah quelle circonstance !
Et tout après, sans doute, est allé d'importance?

BABET.

Jamais on n'a soupé plus agreablement.
Eraste en verité sçait agir galamment,
Il le faut avoüer ; & les fêtes qu'il donne,
Ont un air de bon goût, que n'attrappe personne.

DORANTE.

Oüi. C'est un connoisseur.

BABET.

Tout étoit délicat ;

Et l'on s'est recrié vingt fois sur chaque plat.
Le fruit délicieux. Pour comble de surprise,
Il a joint à la chere une musique exquise,
La fleur de l'Opera.

DORANTE.

Vous ne m'étonnez pas.

BABET.

On a fort plaisanté pendant tout le repas.

DORANTE.

Sur quoi ?

BABET.

Sur les maris, sur tous leurs ridicules.
On a parlé des bons, des fâcheux, des credules,
Des jaloux. Tous enfin ont été sur les rangs :
Et Madame en a fait cent contes differens.

DORANTE.

Fort bien.

BABET.

L'on a passé trois heures de la sorte.

DORANTE *à part.*

Je creve : & ma douleur ne fut jamais si forte.
Ensuite ?

BABET.

Il a fallu revenir à Paris.

DORANTE *à part.*

Je me passerois bien d'en avoir tant appris.

BABET.

Mais qu'avez-vous, Monsieur ? Seriez-vous en colere ?
Ce que je vous ai dit pourroit-il vous déplaire ?

DORANTE.

Non.

BABET.

Seriez-vous aussi comme certains époux,
Qu'un mot trouble, qu'un rien met d'abord en couroux ?
Qui des moindres plaisirs perpetuels critiques,
Sont

Sont toujours dévorez de chagrins domestiques?

DORANTE.

Au contraire. Je n'ai jamais tant de plaisir,
Que de voir profiter d'un honnête loisir;
J'en fais ma seule étude, & j'y porte les autres.

BABET.

Leurs divertissemens alterent bien les vôtres:
Ne feignez plus. Monsieur, je le vois clairement.
Je vous ai chagriné; mais c'est innocemment.
Pardonnez donc ma faute à mon peu de lumiere;
Ma langue une autre fois sera plus reguliere.

DORANTE.

Vous me connoissez mal. Allez ne craignez rien.
à part.
Ah que n'ai-je évité ce funeste entretien?

BABET.

Eloignez-vous Monsieur, ou bien je suis perduë!
Justine, que je vois, peut m'avoir entenduë.
On me soupçonnera: précipitez vos pas;
Fuyez. Qu'attendez-vous?

DORANTE.

Je me retire; helas!

SCENE III.

BABET *seule.*

JE suis pour cette fois contente de moi-même.
Mon récit a rendu sa jalousie extrême.
S'il y revient encor, je le traitterai mieux.

SCENE IV.

JUSTINE, BABET.

BABET.

MA foi tout à propos vous venez en ces lieux.
Peste soit des jaloux, & de la jalousie.

JUSTINE.

Les hommes sont sujets à cette fantaisie.
Ils ont beau le cacher dans le fond de leur cœur:
Ce mal les tient toujours. Par exemple Monsieur.
Mais, qu'en avez-vous fait ?

BABET.

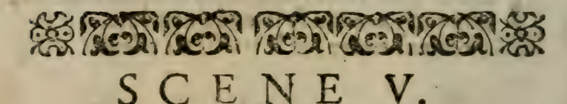
Ce que j'en devois faire ;
Et ses soins curieux ont reçu leur salaire.
Allez. Je l'ai mené par un fort bon chemin,
Et s'il n'est pas content, je l'attends à demain.

JUSTINE.

Mais aux interessez il seroit tems d'apprendre
Par quels moyens Monsieur a voulu vous surprendre.
Allez leur raconter votre entretien.

BABET.

J'y cours.



SCENE V.

JUSTINE *seule.*

CEtte fille & ses soins nous sont d'un grand secours.

Nos amans ont beau jeu ; j'en réponds ſur ma tête:
Bientôt de leur hymen nous allons voir la fête.
Puiſque Monſieur chancele, il le faut accabler.
Mais Eraſte eſt un ſot, à qui je veux parler.
Il ſuffit de lui ſeul pour gâter notre affaire :
Le voici.

SCENE VI.

ERASTE, JUSTINE.

JUSTINE.

Dites moi ; quel eſt donc ce myſtère?
Ne travaillez-vous plus à ſervir votre ami ?
Et pour lui votre zele eſt-il tout endormi ?

ERASTE.

Pourrois-tu le penſer ! ma plus preſſante envie
Eſt de le rendre heureux aux dépens de ma vie.

JUSTINE.

D'où vient donc la froideur, ou la timidité,
Qui détruit le projet entre nous concerté ?
Pourquoi, loin d'augmenter les frayeurs de Dorante,
Ne lui montrez-vous plus qu'une ardeur languiſſante ?
Celie en vain vous lorgne, & vous parle cent fois :
Vous ne groüillez non plus qu'une piece de bois.
Pendant tout le dîné que bravant la colere
D'un mari, qu'un coup d'œil irrite & deſeſpere,
Elle vous regardoit d'un air particulier,
Vous étiez juſtement comme un jeune écolier.
Que je vous ai maudit !

ERASTE.

Ah, ma chere Justine!

JUSTINE.

Rien n'est à mon avis si trompeur que la mine.
Ne devroit-on pas croire, à voir cet air de Cour,
Que ce seroit un maître en matiere d'amour.
Mais à le voir agir c'est un franc imbecile.
Eh morbleu, ce métier est-il si difficile ?
Et de nos jeunes gens l'exemple & le fracas,
A toute heure, en tous lieux, ne nous instruit-il pas ?
Ne sçauriez-vous enfin pour montrer votre flâme,
Dans les regles de l'art assieger une femme ?

ERASTE.

Helas!

JUSTINE.

Que cet helas est froid & mal placé!
Franchement je vous hais de ce qui s'est passé.
Que vous eût-il coûté, pour allarmer Dorante,
D'affecter pour Celie une ardeur plus pressante?
Il falloit seulement pour servir nos desseins,
Lui parler à l'oreille & lui prendre les mains,
La loüer, l'admirer, soupirer, luï soûrire,
Et marquer les transports que la tendresse inspire.

ERASTE.

C'est trop long-tems me taire; il faut enfin parler.

JUSTINE.

Quel important secret m'allez-vous reveler?

ERASTE.

Apprends que pour montrer la plus ardente flâme,
Je n'ai qu'à laisser voir celle que sent mon ame.
En feignant un amour que je ne sentois pas,
J'ai trop suivi Celie, & trop vû ses appas.

JUSTINE.

Comment!

ERASTE.

De ses beautez le charme inevitable,

M'a fait sentir pour elle un amour veritable......
Ses trompeuses faveurs, ses regards m'ont seduit.

JUSTINE.

Certes, je plains l'état où vous êtes reduit.

ERASTE.

Je n'ai pû resister à la douce esperance,
D'obtenir un bonheur dont j'avois l'apparence.
Mais plus je m'enflâmois, plus j'étois circonspect;
Et l'amour a produit la crainte & le respect.
Ne t'étonne donc plus si tu me vois confondre,
Par ces fausses bontez, où je n'ose répondre.
Par ces regards flateurs qui ne sont pas pour moi,
Qui me percent le cœur lorsque je les reçoi.
Veux-tu qu'à badiner un malheureux s'applique?

JUSTINE.

Ma foi je n'en suis plus. Ceci devient tragique.

ERASTE.

Justine? c'est à toi d'avoir soin de mon sort.

JUSTINE.

A moi Monsieur?

ERASTE.

Tu peux par un heureux effort;
Soulager mes tourmens, prevenir ta Maîtresse,
Et me faire sentir l'effet de ton adresse.

JUSTINE.

Vous nous connoissez mal, & ma maîtresse & moi.
Je ne puis auprès d'elle accepter cet emploi.
Vous êtes étonné de voir qu'une suivante,
Refuse un gain certain que le sort lui presente,
Et puisse resister à la tentation?
Mais je suis un phenix dans ma profession:
Outre que me chargeant d'une telle ambassade,
Je pourrois m'attirer quelque brusque incartade.
Celie est un dragon quand elle est en courroux.
Je ne vous trompe point. Monsieur, m'en croirez-vous?

Epargnez-vous les ſoins d'une pourſuite vaine,
Moderez les tranſports dont l'ardeur vous entraîne.
Cachez-les à Celie. Ou ſi ſans m'écouter,
Vous êtes reſolu de les faire éclater;
Sans employer perſonne, expliquez-vous vous-même,
Qu'eſt-il beſoin d'un tiers pour declarer qu'on aime?
Pour ne dire qu'un mot, faut-il tant de façons?
Vous êtes aſſez grand pour conter vos raiſons.
D'un cœur bien enflâmé l'éloquence eſt touchante.
Je vois Celie. Adieu. Je ſuis votre ſervante.

SCENE VII.

CELIE, ERASTE.

ERASTE *à part.*

ELle me laiſſe. O Ciel! que vais-je devenir?

CELIE.

Vous vous êtes laſſé de nous entretenir:
Toute la compagnie en eſt ſcandaliſée,
Et ne s'attendoit pas de ſe voir mépriſée.
Vous vouliez être ſeul; mais on vient vous trouver.

ERASTE.

Lorſqu'on eſt amoureux, on ſe plaît à rêver.

CELIE.

Peut-on ſçavoir l'objet, dont votre ame eſt charmée?

ERASTE.

Vous ſçavez que c'eſt vous qui l'avez enflâmée.

Je vous l'ai dit cent fois, faut-il le repeter ?

CELIE.

Fort bien. Si mon mari pouvoit nous écouter,
Par ce discours peut-être on pourroit le surprendre ;
Mais comme apparemment il ne peut nous entendre,
Ne vous en servez plus.

ERASTE.

Eh quoi m'enviez-vous
Le bien de vous jurer que je meurs de vos coups ?
Rien n'est plus vrai Madame.

CELIE.

Encor. Quittez ce stile,
Et ne prodiguez point un serment inutile.

ERASTE

C'est à le bien garder que je mets mon bonheur.

CELIE.

Bon, bon.

ERASTE

N'en doutez point. Je vous ouvre mon cœur.
J'aime. Je vous adore, & je ne puis plus vivre
Accablé des tourmens, où cet amour me livre.

CELIE.

Vous m'aimez donc Eraste ? & vous me le jurez.
Quels fruits de cet amour avez-vous esperez ?

ERASTE.

L'honneur de vous servir, le bonheur de vous plaire.

CELIE.

Ce ne sont que des mots ; l'amour veut un salaire,
Et puisque vous m'aimez vous en attendez un ;
Vous êtes en cela du sentiment commun.
Mais ne songez-vous pas à quoi ma foi m'engage ?
Et combien votre espoir me déplaît, & m'outrage?

ERASTE.

Madame....

CELIE.

J'avouërai que l'exemple eſt pour vous,
Et qu'on a peu d'égards pour les droits des époux:
Cependant par malheur je ne ſuis point la mode,
Et crois devoir garder toute une autre methode.

ERASTE.

Quoi vous pouvez penſer.

CELIE.

Je ne m'étonne pas,
Que des femmes du monde on faſſe peu de cas.
Leur conduite eſt peu propre à s'attirer l'eſtime:
Le mépris au contraire eſt ſon prix legitime.
Et s'il en eſt beaucoup & ſur tout dans Paris,
Que l'on juge en effet dignes de ce mépris,
Soyez perſuadé qu'il eſt auſſi des femmes,
Qui des folles ardeurs ſçavent garder leurs ames;
Poſſeder la vertu telle qu'on doit l'avoir,
Et vivre dans le monde en faiſant leur devoir.

ERASTE.

Mais permettez du moins.....

CELIE.

Que pouvez-vous me dire?
Je rougis des tranſports que l'amour vous inſpire?
C'eſt ma faute d'avoir, pour ſervir deux amans,
Sans doute autoriſé de pareils ſentimens.
Et je ne traite plus ce jeu de bagatelle,
S'il duroit plus long-tems je ſerois criminelle.
J'agirai deſormais avec précaution.
Je vous parle en amie, & ſans émotion.
Je vous ſouhaite ailleurs des fortunes heureuſes.
De plus belles que moi ſeront moins ſcrupuleuſes.
Un homme tel que vous n'eſt pas à negliger,
On briguera par tout l'honneur de l'engager.
Adieu.

ERASTE.

Quelle froideur! & quelle raillerie!
C'en eſt trop.

SCENE VIII.

DORANTE, ERASTE.

DORANTE.

Quel objet ! il me met en furie.
Je ne sçai.....

ERASTE.

C'est Dorante. Evitons de le voir.
Sa vûë en ce moment comble mon desespoir.

SCENE IX.

DORANTE *seul.*

C'En est fait. Pour le coup ma disgrace est certaine,
Elle fuit, l'infidele ! Et la honte l'entraîne.
Et lui-même confus de me voir en ces lieux,
Quitte la place & craint de paroître à mes yeux.
Laisser la compagnie & venir tête à tête !
Se voir & se parler ! Non, non rien ne m'arrête.
Je ne balance plus, & je cours me vanger.
Outrageons hardiment qui nous ose outrager.
Je n'ai que trop suivi ma fausse politique ;
Mais aussi donnerai-je une scene publique ?
Et tombant dans le cas de tant d'autres maris,
Deviendrai-je comme eux la fable de Paris ?
Ciel! dans cet embarras daigne éclaicir mon ame!
J'aurois plûtôt reglé tout l'Etat que ma femme.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DORANTE *seul.*

JE marche, & je ne sçais où s'adressent mes pas.
Dans ma propre maison je ne me connois pas.
Je cours de tous côtez, & d'étage en étage,
Sans pouvoir reconnoître l'ingrate qui m'outrage.
Je méconnois sa chambre & son appartement.
L'excès de ma fureur m'ôte le jugement.
Mes sens à leurs erreurs asservissent mon ame.
Ciel! as-tu de fleau plus cruel qu'une femme!
Insensé que je suis de m'être marié!
Mais encore, avec qui me suis-je apparié?
Prendre une belle femme, ah! c'est mon infortune.
Il est tant de guenons; que n'en ai-je pris une?
Eût-elle en vrai magot tout le corps fagoté!
N'importe. Sa laideur feroit ma sûreté.
Comment ai-je oublié qu'une femme fort belle
Du plus sensé Mari dérangea la cervelle?
Que quand par un miracle avec tous leurs appas,
Les soins de mille amans ne la toucheroient pas,
Que sa vertu seroit au-dessus de ses charmes,

Son époux n'est jamais à couvert des allarmes,
Et ne peut éviter dans ce siécle malin,
De paroître au public, ridicule, ou chagrin ?



SCENE II.

DORANTE, CHAMPAGNE.

DORANTE.

Que viens-tu faire ici ?

CHAMPAGNE.

Qui moi Monsieur ?

DORANTE.

Toi-même.

CHAMPAGNE.

Comment donc ?

DORANTE.

D'où te vient cette insolence extrême ?

CHAMPAGNE.

Il paroît en fureur, & je ne sçai pourquoi.

DORANTE.

Ne me connois-tu pas ?

CHAMPAGNE.

Si je vous connois, moi ?
Je vous voi tous les jours, puis-je vous m'écon-
[noître ?

DORANTE.

Répons donc. Que fais-tu ceans ?

CHAMPAGNE.

J'attends mon Maître.

DORANTE.

Est-il encore ici ?

CHAMPAGNE.

Pouvez-vous en douter ?

Nous sommes loin de l'heure où le Coq doit chanter.
On songera peut-être alors à la retraite ;
Supposé que du jeu la reprise soit faite,
Et que quelqu'un picqué n'aille pas s'aviser,
D'en demander une autre, & de la proposer :
Ou bien que de concert la compagnie entiere,
Ne veüille pas à fonds traiter quelque matiere.
Ou que de conte en conte égayant leurs propos,
Répetant des chansons, des vers & de bons mots,
Et lançant à l'envi les traits de la satire,
Ils ne se livrent pas au plaisir de médire.
Enfin depuis deux ans que sans manquer un jour,
Nous venons tous les soirs faire ici notre cour,
Je n'ai pas une fois vû décamper mon Maître,
Sans voir en même-tems le point du jour paraître.

DORANTE.

Ah quelle étrange vie !

CHAMPAGNE.

Aussi c'est trop souffrir.
A force de veiller je suis prêt à mourir.
Mon Maître dort le jour ; & moi je cours la Ville.
Pour sommeiller un peu je cherchois un azile,
Quand je vous ai trouvé Monsieur dans ce salon.
Le bruit qu'on fait là-bas ébranle la maison.
Loin de tout ce fracas dans une bonne chaise,
Je venois en ces lieux dormir tout à mon aise.
Pardonnez-moi, Monsieur, de vous avoir troublé.

DORANTE.

Je ne puis plus tenir. Je suis trop accablé.
Pour sortir d'embarras, démêlons quelque route ;
Et calmons-nous enfin quelque prix qu'il en coûte.
L'on ne résiste point à des tourmens pareils.
Allons chercher Dubois & suivons ses conseils.
Risquons tout pour trouver une fin à ma peine.

SCENE III.

CHAMPAGNE *seul.*

OU va-t'il ? & pourquoi cette fuite soudaine ?
Pourquoi dès qu'il m'a vû s'est-il mis en fureur ?
Mon visage est-il fait pour inspirer l'horreur ?
Cet homme est enragé. Le diable le tourmente.
Mais Babet vient. Ma foi je la trouve charmante.

SCENE IV.

BABET, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

TU me charmes Babet, je le dis franchement.
Je t'aime. Tu m'as plû d'abord infiniment.

BABET.

C'est parler sans façon.

CHAMPAGNE.

Faut-il tant de mystere ?
Je ne voi pour tous deux rien de meilleur à faire.
Clitandre aime Julie ; ils se vont épouser.
Pour ton époux aussi je me viens proposer ;
Aime-moi ; nous ferons un double mariage.
Songes-y.

BABET.

Dans quel tems me tiens-tu ce langage?
N'y pensons plus.

CHAMPAGNE.

Comment !

BABET.

Un scrupule fatal
Renverse nos projets, & nous fait bien du mal.
Celie a resolu d'éventer l'artifice.
On ne sçait tout d'un coup d'où lui vient ce caprice:
Mais elle ne veut plus cacher à son époux,
La feinte & le dessein que nous conduisions tous.
Près d'en voir le succès répondre à notre attente,
Elle va malgré nous tout conter à Dorante.
Je suis au desespoir.

CHAMPAGNE.

J'enrage comme toi.

BABET.

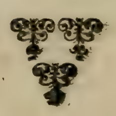
Tout le monde est saisi de tristesse & d'effroi :
Clitandre veut mourir ; j'ai vû pleurer Julie :
Tout gemit. Cependant rien n'ébranle Celie.

CHAMPAGNE.

Une femme d'esprit peut-elle ainsi penser !
Ah c'est pour contredire, & pour embarrasser !
On a beau la loüer. Mais je me donne au Diable ;
Elle est femme. Il suffit. Elle est déraisonnable.
Elle vient.

BABET.

Nos amans la suivent pas à pas.



SCENE V.

CELIE, JULIE, CLITANDRE, JUSTINE, BABET, CHAMPAGNE.

CLITANDRE.

Quoi, Madame, à la fin ne vous rendrez-vous pas ?
Detruirez-vous ainsi toute notre esperance ?
Ciel !

CELIE.

Je ne puis garder plus longtems le silence.
Je partage vos maux, & voudrois de bon cœur,
En vous donnant mon sang faire votre bonheur :
Mais cette feinte auroit des suites si terribles,
Que j'ai pour la finir des raisons invincibles.
Je prevoi des malheurs que je dois prevenir.
Eraste viendra-t'il ?

JUSTINE.

Madame il va venir.

JULIE.

Helas !

CLITANDRE.

Je suis perdu.

JUSTINE.

Je n'en puis plus. Je creve.
Et contre son projet tout mon cœur se souleve.

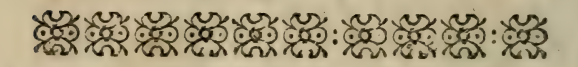
BABET.

Etrange contretemps !

CELIE.

Vous me maudissez tous.

Je vous l'ai déja dit. Je souffre autant que vous.
Mais mon repos, l'honneur, la bienseance même,
S'opposent tout ensemble à notre stratagême.
Dorante est furieux ; mais enfin le voici.



SCENE VI.

DORANTE, CELIE, JULIE, CLITANDRE, DUBOIS, JUSTINE, BABET, CHAMPAGNE.

DORANTE *à Dubois.*

ALlons. Fort à propos je les rencontre ici.
Ils ne s'attendent pas que je viens leur apprendre....

CELIE.

Monsieur, je vous cherchois ....

DORANTE.

Commencez par m'entendre,
Madame, s'il vous plaît ; après vous parlerez.
Ma sœur, Monsieur, vous aime, & vous l'épouserez.
J'y consens de bon cœur, & pour cet hymenée,
Prenons sans differer cette même journée.
Le plûtôt vaut le mieux.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je pas ?

DORANTE.

Laissons des complimens l'inutile embarras.
Que l'hymen, s'il se peut, redouble vôtre flâme :
à Celie.
Je fais des vœux au Ciel pour cela. Vous Madame,
Vous ne me direz plus que tous ces jeunes gens,

Ces Messieurs du bel air, que je voyois ceans,
Y viennent pour ma sœur, & non pour votre compte.
J'en ai beaucoup souffert. Je l'avouë à ma honte.
J'ai balancé long-tems sans me determiner ;
Je craignois les brocards qu'on pourroit me donner ;
Mais je me rends enfin, & quoi qu'on puisse dire,
Je défend desormais. Qu'avez-vous donc à rire ?
En verité ce ris est rare & singulier.
Cependant nous vivrons d'un air plus regulier.
Je renonce à Paris, & vais à la campagne,
Choisissez seulement la Brie ou la Champagne.
J'ai là deux bons Châteaux; c'est à vous de choisir;
Vous y vivrez tranquille, & pourrez à loisir,
Perdre le train maudit d'une façon de vivre
Qu'à des gens vertueux l'on n'a jamais vû suivre.
Mais quoi, je vous voi rire encore ?

CELIE.

Oui Monsieur ;
Et même j'avouërai que je ris de bon cœur.

DORANTE

Mais tout le monde rit. Suis-je si ridicule ?
On se mocqne de moi sans crainte & sans scrupule.
Nous verrons à la fin si l'on aura raison.

CELIE.

Nous vous avons, Monsieur, fait une trahison ;
Contre vous tout le monde étoit d'intelligence.
Daignez me pardonner cette legere offence ?
Ma mere est du projet : votre oncle contre vous,
M'a seul determinée & s'est joint avec nous.
Nous voulions vous résoudre à marier Julie :
Aujourd'hui votre choix à Clitandre la lie.
C'étoit notre dessein. Nos soins ont réüssi.
Calmez donc votre esprit ; vous êtes éclairci.
J'approuve le parti que vous me faites prendre,
Eraste va venir ; & vous allez entendre,

Qüels sont mes sentimens.

DORANTE.

Je ne sçais où j'en suis.

JUSTINE.

Eh bien, de mes conseils reconnoissez les fruits.

CLITANDRE.

Nous te devons beaucoup.

BABET.

Pour mon apprentissage,
Je n'ai pas mal tantôt joüé mon personnage.

JULIE.

Assûrément.

DORANTE.

Dubois, que dire à tout ceci?

DUBOIS.

Pardonnez-moi, Monsieur, car j'en étois aussi.

DORANTE.

Quoi, toi-même est entré dans un tel artifice?

DUBOIS.

Oüi sans doute; & j'ai cru vous rendre un grand service,
Dans la reflexion vous-même en conviendrez,
Et j'espere qu'un jour vous m'en remercirez.

CELIE.

Helas! si vous sçaviez pour soûtenir ma feinte
Ce qu'il m'en a coûté de peine & de contrainte.
Ah dans le moment même où vous venez d'entrer,
Je courois vous chercher pour vous tout déclarer.
Non. Je n'écoutois plus votre sœur ni Clitandre,
Mon cœur trop inquiet ne pouvoit plus attendre,
Je sacrifiois tout à votre seul repos.
Mais Eraste paroît. Il vient fort à propos.

SCENE VII.

DORANTE, CELIE, JULIE, ERASTE, CLITANDRE, JUSTINE, BABET, DUBOIS, CHAMPAGNE.

CELIE.

Eraste, de Clitandre enfin l'hymen s'apprête,
Et Julie aujourd'hui doit être sa conquête.
Vous sçavez pour cela ce que nous avons fait.
Prenez part au bonheur d'un ami si parfait.
Mais dans le même tems évitez ma presence.
Ne me voyez jamais.

ERASTE.

O Ciel! Quelle deffence?

CELIE.

J'ai de fortes raisons pour vous le demander,
Vous me connoissez trop pour ne pas l'accorder.
Achevons leur hymen. Et partons.

DORANTE.

Non Madame.
Je me sens penetré jusques au fond de l'ame.
J'admire la vertu que vous me faites voir,
Et croirois faire un crime osant m'en prévaloir.
Demeurez à Paris; vivez à l'ordinaire.

CELIE.

Je mourrois mille fois avant que de le faire.
Je rends graces au Ciel de m'avoir en ce jour,
Montré par vos transports jusqu'où va votre amour.

Cet amour fait lui ſeul le bonheur où j'aſpire.
Je veux le ménager, quoyque vous puiſſiez dire.
Et me cachant au monde au moins pour quelque tems,
Vous prouver qu'avec vous tous mes vœux ſont contens.
Puis qu'aujourd'hui j'aurai Clitandre pour beau-frere,
Je partirai demain. Rien ne m'en peut diſtraire:
Mon devoir m'en preſcrit l'indiſpenſable loi,
Et puiſque vous m'aimez, vous viendrez avec moi.

JUSTINE.

Elle eſt jeune, elle eſt belle & ſage. Ah quelle femme!
Quel ſens, quelle droiture, & quelle grandeur d'ame!
Exemple dans ce ſiecle & bien rare & bien beau!
Elle va s'enfermer dans le fond d'un Château.
Si vous voulez ſçavoir quelle eſt votre Compagne,
Meſſieurs propoſez-lui de vivre à la campagne.

Fin du cinquième & dernier Acte.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Chancelier *Les Tragedies de Monsieur Campistron*, & j'ay cru que le Public en verroit la réimpression avec plaisir. Fait à Paris ce 14. Novembre 1706.

FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE RIBOU, Libraire à Paris, nous ayant fait remontrer qu'il soûhaiteroit faire imprimer *Les Voyages de Pietro Della Valle, Voyage de Jean Struys, Oeuvres de Regnard & de Campistron, Histoire de Justin traduite en François avec des Remarques*; mais comme il ne le peut faire réimprimer s'en s'engager à de trés-grands frais il nous a trés-humblement fait supplier de vouloir bien pour l'en dédommager lui accorder nos Lettres de Privilege, tant pour la réimpression desdits Voyages ci-dessus specifiées, que pour celles de plusieurs autres : A ces Causes, voulant favorablement traiter ledit Ribou & reconnoître son zele, &

lui donner les moyens d'executer ces Ouvrages, voulant en même-tems encourager les autres Libraires & Imprimeurs à entreprendre des Editions de Livres aussi utiles au Public ; pour l'avancement des Sciences & des belles Lettres, qui ont toujours été florissantes dans notre Royaume ; ainsi qu'à soutenir la reputation de la Librairie & Imprimerie, qui a été cultivée jusqu'à present par nos Sujets, avec tant de reputation & de succès, & recompenser ceux qui se distinguent dans cette Profession par les Editions des bons Livres, Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Ribou, de faire réimprimer lesdits Voyages de Pietro Della Valle, Voyage de Jean Struys, Ouvres de Regnard & de Campistron, Histoire de Justin traduite en François avec des Remarques ; en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou séparement, & autant de fois que bon lui semblera ; & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de douze années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles puissent être d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance ; & à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre & débiter, ni contrefaire lesdits Vo, ages, Oeuvres de Regnard, de Campistron & Histoire de Justin, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans le consentement par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires con-

trefaits, de six mille livres d'amande contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Voyages, Oeuvres de Regnard & de Campistron, Histoire de Justin, sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de l'exposer en vente il en sera mis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Voysin, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayant cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la Copie desdites Présentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiées, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires; foi soit ajoutée comme à l'original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le huitiéme jour du mois de Mai, l'an de grace mil sept cent quinze, & de

notre Regne le soixante-douziéme. Par le Roi en son Conseil.

FOUQUET.

Registré sur le Registre N. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 940. N. 1205 conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris le 13. Mai 1715.

ROBUSTEL, Syndic.

